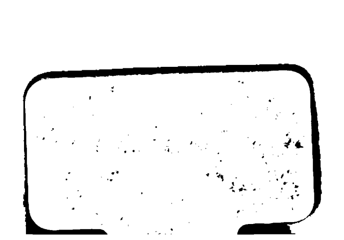



600021141F



LA SUÈDE

AU XVIème SIÈCLE



LA SUÈDE

AU XVIème SIÈCLE



Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

LA SUÈDE AU XVIème SIÈCLE

HISTOIRE
DE LA SUÈDE

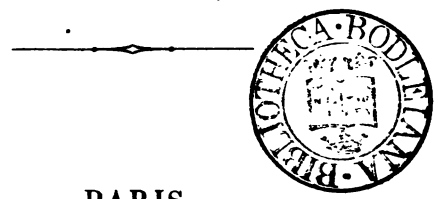
SOUS LES PRINCES

DE LA

MAISON DE WASA

ÉRIC XIV, JEAN III, SIGISMOND

PAR A. DE FLAUX



PARIS
C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
AD. LAINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1868

HISTOIRE
DE LA SUÈDE
SOUS
LES FILS DE GUSTAVE WASA.

RÈGNE D'ÉRIC XIV.

CHAPITRE PREMIER.

De l'avénement d'Éric à son couronnement.

Éric XIV, né en 1533 (13 décembre), avait vingt-sept ans à la mort de Gustave Ier. C'est le bon âge. Le corps a toute sa vigueur. On a de l'expérience. L'époque des illusions est passée; celle du découragement n'est pas venue.

Éric, d'une taille plus élégante qu'élevée, d'une figure agréable, très-recherché dans sa mise, pétulant, intrépide, affable, instruit, prompt à la repartie, adroit et passionné pour tous les exercices du corps, aimant la guerre et ayant l'apparence, sinon la réalité du courage, était adoré des peuples sur lesquels Dieu l'appelait à régner. Il n'était pas jusqu'à ses défauts,

jusqu'à ses vices qui, contrastant avec les vertus austères et moroses de son père, ne servissent à accroître sa popularité.

Si jamais un règne s'est ouvert sous de favorables auspices, c'est à coup sûr le sien. Succédant à un prince dont la sagesse seule pouvait égaler l'habileté, il trouvait tous les obstacles aplanis, toutes les difficultés surmontées par ce prévoyant et infatigable génie. Le trésor public était plein; le bien-être régnait dans les provinces, et avec lui la sécurité dans les campagnes, l'ordre dans les villes, la soumission dans les cœurs. Gustave avait donné au pouvoir tant de prestige; il s'était élevé tellement au-dessus de tous qu'il n'existait pas en Suède un seul homme, parmi les Stures, les Roos, les Bondes, les Sparres, parmi tous ceux enfin qui jadis avaient porté la couronne, qui ne vît dans les enfants du feu roi des maîtres légitimes, et qui songeât à se soustraire à leur autorité. Tout allait aussi bien au dehors. Hormis en Livonie où la guerre cependant n'était qu'imminente, la Suède n'avait à craindre aucun conflit avec ses voisins. Il semblait donc qu'Éric XIV, pour être un homme heureux et un prince puissant, n'eût qu'à suivre la voie tracée par son père. Mais encore, pour maintenir la prospérité dans une fortune ou dans un royaume, faut-il savoir résister aux forces destructives de la nature : par malheur Éric, né d'une mère hypocondre et maniaque, portait en lui un germe de folie. Il y avait peu de suite, presque de l'incohérence dans ses idées, et déjà il était sous la domination du misérable qui devait exercer sur son faible esprit une si grande et si fatale influence.

Nous avons vu Gustave, à la fin de ses jours, pousser la faiblesse, ou plutôt la bonté, jusqu'à se dépouiller pour ses enfants. Non-seulement il avait fait Éric duc de Småland, et l'avait investi de ce fief magnifique; mais il l'avait encore appelé à s'asseoir à ses côtés sur son trône. Insensible à tant de bienfaits, ce fils ingrat n'avait cessé, du jour où le pouvoir lui avait été remis, d'attaquer sourdement, clandestinement, l'autorité de son père; il avait même à la fin fait succéder les menaces aux mauvais procédés, et, s'il n'en était pas venu à un conflit avec son père, c'est qu'il n'avait pas trouvé des hommes assez pervertis et assez insensés pour le suivre dans cette criminelle équipée. Cette absence complète de bon sens, et, ce qui était pire, de sens moral dans l'homme qui devait lui succéder, avait rempli d'amertume le noble cœur de Gustave, et ses derniers jours avaient été attristés par le pressentiment des malheurs que l'indignité de son successeur allait attirer sur la patrie.

Un mauvais fils est à plus forte raison un mauvais frère. Le corps de Gustave n'était pas encore livré à la terre que des questions d'intérêt divisaient ses enfants (1). Éric, qui n'était pas satisfait de son lot dans lequel cependant était entrée une couronne, disputait à des orphelins la part qui leur revenait dans l'héritage paternel. Je sais bien que Gustave, en écrivant son testament, avait eu surtout en vue de protéger ses plus jeunes enfants contre la mauvaise foi et l'avidité de leur frère aîné. Il est donc naturel qu'Éric en ait été blessé, et je comprends que dans les prérogatives ac-

(1) Comme il résulte d'une lettre écrite par Jean à Éric, le surlendemain de la mort de Gustave, 1er octobre 1560.

cordées à Jean et à Charles il ait vu un amoindrissement de la royauté, et en ait témoigné son mécontentement; il ne devait pas pour cela oublier que Gustave, né simple gentilhomme et ayant acquis à la pointe de son épée tout ce qu'il possédait, avait le droit, sauf de la couronne devenue héréditaire, d'en disposer comme il lui plairait; et Éric devait obéir, le premier, à une volonté suprême qu'il était d'autant plus intéressé à voir respecter qu'elle venait de passer tout entière en ses mains. Du reste, le testament du feu roi avait reçu l'approbation du sénat, et il n'y avait plus qu'à se soumettre. C'était plus sage et plus digne que d'avoir recours à ces misérables chicanes que des écrits de la sorte peuvent toujours faire naître.

Gustave, tout avide qu'il était, n'avait pu garder pour lui seul tous les biens du clergé. Une récente loi ne lui attribuait que les terres en déshérence. Les autres devaient être restituées aux personnes capables de prouver qu'elles avaient jadis appartenu à leurs ancêtres. Éric, préférant donner les domaines que la loi lui laissait à des étrangers plutôt qu'à des frères et à des sœurs dont il jalousait et redoutait les richesses, les livrait aux seigneurs qui venaient les lui réclamer, sans daigner même examiner les titres qui donnaient prétexte à leur demande. De cette façon il s'était fait des partisans passionnés dans toute la noblesse, et jusque parmi les parents des princes et des princesses qu'il dépouillait. Il est juste de dire ici que le testament de Gustave n'avait été ratifié par les États que par déférence pour le vieux monarque. Autrement tout le monde le blâmait. On trouvait que dans cet acte important il avait manqué de prudence et d'impartialité, et que, pour favoriser les

enfants d'une épouse adorée, il avait sacrifié la royauté à ses feudataires. Éric, intéressé à propager cette opinion, exagérait les torts qu'il en éprouvait et les avantages que ses frères en retiraient. Il était évident que Gustave, ne pouvant laisser la couronne qu'à un de ses fils, avait voulu, autant que possible, rapprocher ses autres enfants du rang suprême. Néanmoins il avait laissé subsister une grande distance entre le roi et ses vassaux. Le roi conservait en main la force nécessaire pour maintenir tout le monde dans le devoir et y faire rentrer quiconque aurait tenté d'en sortir. D'ailleurs l'on n'avait à craindre que l'avenir, et l'avenir est à Dieu. Le présent n'offrait aucune sorte de danger. En effet, Magnus, sans volonté, en proie à des emportements excessifs et sans cause, était déjà dans un état voisin de l'imbécillité. Il était âgé de dix-neuf ans. Charles, qui n'en avait que dix, était un enfant et sous la tutelle du roi. Jean, le seul qui pût être un rival sérieux, avait ses États séparés de la Suède par un bras de mer. Il est vrai qu'il avait eu déjà, du vivant de Gustave, la velléité de soustraire ce pays à la domination suédoise et d'en faire avec quelques provinces enlevées aux chevaliers de la Croix un royaume indépendant. Éric en savait quelque chose, lui qui avait été pour ce mauvais coup son confident et presque son complice. Il n'était guère probable que Jean fût plus soumis à un frère qui le détestait qu'à un père qui l'adorait. Il était cependant aujourd'hui dans le devoir, et ce n'était ni sage ni juste de préjuger son avenir par son passé. Quant aux princesses, l'aînée, Catherine, était mariée à Edzard, comte de la Frise orientale. La seconde, Cécile, ne songeait qu'à ses plaisirs, et les

autres, destinées à épouser des princes allemands, n'étaient pas plus redoutables. C'était d'ailleurs des enfants. Quant à la noblesse, j'ai déjà dit de quels sentiments excellents elle était animée; oublieuse des bienfaits dus à Gustave, se souvenant seulement que depuis trente-sept ans elle était courbée sous sa main de fer, elle avait considéré sa mort comme une ère de délivrance et saluait avec un sincère enthousiasme l'avénement de son successeur.

La paix qui régnait à l'intérieur ne risquait pas d'être troublée au dehors. Frédéric II, il est vrai, avait inauguré son règne en reprenant ouvertement l'écusson adopté par Marguerite après l'Union de Calmar, et sur lequel figuraient les trois couronnes de Suède (1). Il avait poussé l'audace, ou plutôt l'insolence, jusqu'à envoyer parader dans le port même de Stockholm des vaisseaux danois portant au flanc ces insignes provocateurs. L'émotion avait été grande parmi les ministres et les enfants de Gustave qui voulaient la guerre avec ce téméraire. Mais le roi qui, quoique vieux, tenait toujours en main le timon de l'État avait calmé l'effervescence de tout ce monde, et, alléguant son grand âge pour maintenir la paix, il s'était borné à dire « qu'il faudrait de dures dents à celui qui voudrait arracher les trois couronnes de l'écusson de Danemark et que ce n'était pas son affaire à lui qui n'en avait plus. » Cet incident, grâce au bon sens du chef, n'avait pas eu d'autres suites. Aujourd'hui Frédéric II, aux prises avec les Dithmarses en révolte, ne songeait pas à renouveler ces inutiles et dangereuses

(1) Frédéric Ier et Christian III l'avaient conservé clandestinement.

bravades. Quant à la régence de Lübeck, qui, malgré les avertissements et les menaces de Gustave, autorisait ses armateurs à apporter à Narva des fusils, de la poudre et toutes sortes d'engins de guerre aux Russes, qui ne cachaient plus leurs projets de conquête sur la Livonie et d'établissement sur la Baltique, il paraît qu'elle avait trouvé grâce devant Éric; leurs rapports étaient même excellents, puisque des envoyés de la république vinrent assister à son couronnement, et que l'un d'eux, Jean Audelius, fut fait, à cette occasion, écuyer doré de Suède.

Depuis que Jean et Éric avaient obligé leur père à intervenir en Livonie et à prendre sa part des dépouilles de cette nation expirée, il est vrai qu'un conflit était imminent avec la Pologne à qui Gothard Kettler venait de céder des provinces qu'il était impuissant à gouverner et à défendre, et avec les Moscovites qui se prévalaient, au moins pour l'Esthonie, de droits plus que séculaires. Mais enfin ce n'était qu'une expectative; avec un peu d'habileté la guerre pouvait être éloignée et même évitée. La Livonie était assez vaste et assez riche pour satisfaire à l'avidité de ses nombreux compétiteurs.

Quant aux puissances plus éloignées, toutes étaient avec la Suède dans les meilleurs termes. La France, en proie aux factions, déchirée par les princes et la reine mère qui se disputaient la tutelle d'un roi de dix ans, ne songeait guère aux aventures lointaines. D'ailleurs toutes ses sympathies étaient pour la Suède, et Charles de Mornay qui était venu rendre à Charles IX les insignes de l'ordre de saint Michel conférées à Gustave par François I[er] avait dû les rapporter à Éric XIV,

« comme un gage de la bonne harmonie qui régnait entre les deux États (1). » La reine mère manifesta même à ce seigneur qui était né Français le désir de voir le sang des Valois uni par un mariage à celui des Wasas. Ce n'était pas un compliment frivole. Catherine tenait à son idée. Quatorze ans plus tard, Dantzai fut envoyé en Suède pour voir de près Élisabeth Wasa qui passait pour une des femmes les plus accomplies de son époque, et qui serait devenue, en épousant Henri III, reine de France, si elle avait voulu sacrifier sa religion à son ambition (2). L'empereur était d'humeur pacifique et plein de sagesse. L'Espagne était assez occupée avec les Pays-Bas pour ne pas se mêler à la politique du Nord, et enfin Élisabeth d'Angleterre, devenue reine, ne pouvait être que bien disposée envers le prince romanesque qui, pour obtenir sa main, n'avait reculé devant aucune espèce de folies.

Jamais la Suède n'avait été mieux préparée pour un grand règne. Mais hélas! devant les décrets de la Providence que deviennent les calculs des hommes! Rien n'est moins héréditaire que la vertu et le talent. Au contraire l'ombre suit toujours les rayons, et c'est à des Gustaves Ier que Dieu, pour prouver que tout ce que nous avons, nos qualités comme nos vices, ne viennent que de lui, se plaît à faire succéder des Érics XIV.

Ce qu'il y a d'affreux avec un cerveau mal organisé,

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, traduite et arrangée par Genet, t. I, p 50.

(2) *Histoire de Suède*, par Geyer, traduction de M. Lundblad, chap. XI, p. 189.

c'est que toutes les précautions demeurent inutiles, et que les plus sages mesures, dénaturées par celui qui doit en être protégé, ne servent qu'à attirer les désastres que l'on désirait écarter. Gustave, né loin du trône, avait compris les bienfaits d'une bonne éducation. Il savait bien qu'il devait la couronne moins à son courage qu'à son éloquence, moins à la victoire de Brunnback et à la prise de Westerås qu'aux discours passionnés qu'il avait prononcés du haut des tréteaux de Rättvik ou des tertres de Mora. Aussi voulait-il que son héritier fût avant tout un homme instruit; qu'il tirât plus de valeur encore de lui-même que du rang qu'il allait occuper. Ne trouvant personne en Suède qui fût capable de former le jeune prince, il avait fait venir d'Allemagne un gentilhomme poméranien, nommé Normann, et qui apportait avec lui un plan d'éducation tracé de la main même de Luther et de Mélanchthon.

Normann, homme ambitieux, insinuant et habile, ne resta pas longtemps dans cette position secondaire; il devint secrétaire du roi, et de là parvint aux plus hautes dignités. Il fut remplacé dans sa charge de précepteur par un Français, Denis Beurrée (Dionysius Beurreus), savant de premier ordre, sorti de France pour cause de religion, mais dont le caractère ni le cœur n'étaient au niveau de l'instruction.

L'influence de ces deux hommes éminents ne fut pas sans effet sur l'éducation du jeune prince. Les vers latins qu'il a composés sur les rois de Suède, et les chansons érotiques qu'il a adressées à Catherine Månsdotter, prouvent que les efforts qu'ils avaient faits pour orner son esprit n'avaient pas été stériles. Mais,

encore une fois, l'instruction ne donne pas le bon sens. Elle trouble même l'esprit qu'elle ne parvient pas à éclairer. Celui du prince, enclin aux visions, aux hallucinations, se livra éperdument à l'astrologie, à l'alchimie, à la nécromancie, sciences chimériques et ténébreuses qui ne servirent qu'à exalter son imagination et à accroître le trouble qui déjà commençait à envahir son cerveau.

La Suède est un pays libre. Le roi peut faire peu de chose sans les États. Ils furent convoqués à Arboga, et Éric lui-même ouvrit la diète le 19 avril 1561. Après avoir renouvelé le traité fait par Gustave Ier avec la France, et approuvé l'intervention armée de la Suède dans la question de Livonie, on s'occupa du partage des biens laissés par Gustave entre ses nombreux enfants. Éric maintint en public les opinions qu'il avait émises en famille et qui avaient déjà donné lieu à tant de querelles intestines. Gustave, par prudence, pour ne pas mettre le pays dans la confidence de ses affaires, n'avait pas osé parler, dans un testament qui devait être discuté aux États, du trésor lentement et mystérieusement entassé par l'intendant Eskill dans quatre salles basses du palais de Stockholm. Éric, arguant en sa faveur de ce silence dont il ne pouvait pas cependant ignorer la cause, soutint que ces richesses, appartenant à la nation, ne faisaient pas partie de la fortune privée de Gustave, et qu'aucun de ses enfants, hors lui, ne pouvait y prétendre. Une fois qu'on est entré dans une pareille voie, on ne s'arrête guère. Éric, oubliant ou plutôt méconnaissant les engagements que son père l'avait obligé de prendre aux États de Stockholm et d'Arboga, ne consentit au partage des capitaux laissés

par son père qu'après avoir fait prélever l'argent nécessaire au payement des dépenses occasionnées par les négociations de son mariage avec Élisabeth d'Angleterre; enfin il dénia à ses frères et sœurs toute espèce de droits sur les biens d'église, d'ailleurs déjà distribués à ses créatures. Éric agissait en fourbe et en tyran; mais il avait la force, et, faut-il le dire? l'opinion publique, toujours favorable aux nouveaux souverains. Il parla en maître et tout le monde obéit.

Les nouveaux ducs étaient des grands vassaux de la couronne de Suède. Gustave en les créant avait fait un grossier anachronisme. Le seizième siècle, dans lequel il vivait, était avant tout une ère de rénovation sociale, d'émancipation politique et religieuse. Puisque les grands vassaux disparaissaient de partout, emportés par le courant des idées nouvelles, pourquoi les faire revivre en Suède, dans un pays qui avait suivi si résolûment ce grand mouvement régénérateur? Du reste, en plein moyen âge, au temps de la féodalité, jamais les rapports de vassaux à suzerains n'avaient été bien définis. Où s'arrêtaient les devoirs des uns? où commençaient les droits des autres? On ne l'avait jamais bien su; et on le savait moins que jamais, en ce moment où les grands seigneurs, pris entre la royauté dont le prestige et la puissance s'accroissaient chaque jour, et le peuple, sorti enfin de sa léthargie et réclamant des droits que la réforme lui avait fait découvrir en lui mettant une bible aux mains, ne pouvaient plus avoir la même autorité, n'ayant plus la même importance. Gustave, qui sentait bien que l'esprit du siècle était contraire à ces usages du passé, de peur d'en dire trop ou pas assez, était

resté dans un vague qui favorisait également les prétentions des princes et celles du roi, mais qui devait tourner à l'avantage de celui qui avait la force de faire prévaloir sa volonté. On n'avait, pour se guider, que quelques paroles prononcées par Gustave à son lit de mort, ou quelques phrases obscures placées dans son testament. Éric profita du silence de son père pour amoindrir la puissance des ducs (1), et voici les conditions que, d'après Loccenius, il mit à l'investiture de leurs fiefs.

1° Aucun duc ne pourra convoquer les États de sa province, entreprendre la guerre, faire la paix ou contracter une alliance avec un prince étranger, sans l'assentiment du roi. 2° Les sujets des ducs ne pourront se soustraire, sous peine de la vie, aux impôts extraordinaires qui auront été votés par les États du royaume dans un moment de gêne. 3° Ils seront soumis, comme tous les Suédois, à tous les édits relatifs à la religion, à l'agriculture, à la navigation et au commerce. 4° Un duc ne pourra pas anoblir un roturier, ni élever un étranger à des fonctions éminentes. 5° Il ne pourra ni acquérir, ni donner un bien tributaire de la couronne ou de l'Église. 6° Il aura le droit de bâttre monnaie; mais sa monnaie devra être conforme à celle du roi; et lui et les siens seraient déchus à jamais de ce droit, s'il y avait fraude sur le poids ou sur la matière. 7° Le roi seul aura le droit d'augmenter les impôts établis et fixés dans les duchés, de nommer les évêques et les juges provinciaux,

(1) Ducatus tamen fratribus destinatos præterquam assignavit, sed iure magis limitato quam fuerat parentis voluntas.

(Messenius, *Chronologia Scondiana*, tomus IV, p. 3.)

et de prélever la dîme. 8° La basse justice sera rendue par des magistrats nommés par le duc ; mais les condamnés pourront toujours appeler au roi de ces décisions. 9° Les nobles ne seront en tous cas justiciables que du roi. 10° Les personnes, condamnées par le roi, ne pourront trouver asile ni protection auprès des ducs. 11° Les ducs devront toujours et en tous temps donner passage aux gens du roi et tenir ouvertes devant leurs pas les portes de toutes les forteresses. 12° Les sujets des ducs ne pourront prêter serment qu'au roi, sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens. 13° Si quelqu'un tramait dans les duchés quelque complot contre l'autorité du roi, il y serait saisi par ordre du roi. 14° Les ducs devront avoir constamment leur contingent de guerre prêt à être employé au service du roi, et si, dans un moment d'urgence, ils manquent d'argent, ils souffriront que leurs soldats passent de leurs drapeaux sous ceux du roi. 15° Un prince, en se rendant à la cour, ne pourra être escorté que de cent hommes, lesquels seront, en cas de délit, justiciables du grand maître. 16° Tout prince qui aura tramé quelque complot contre la vie ou la santé du roi ou de ses enfants sera privé à jamais de son duché qui fera retour à la couronne. 17° Le droit de Suède sera seul en vigueur dans les duchés comme dans le reste de la monarchie.

Il était évident que Gustave n'avait pas voulu enfermer l'autorité des ducs dans de si étroites limites. Mais Éric XIV avait pour lui les masses, hostiles à ce morcellement de la patrie. Pehr Brahe, le cousin germain des princes, Svante Sture et Sten Ericsson Lejonhufvud, leurs oncles, approuvèrent la prévoyance du sou-

verain. D'après leur conseil, Jean et Magnus acceptèrent les conditions imposées à la délivrance de leur héritage.

Cette grande affaire réglée, les États s'occupèrent des moyens à employer pour mener à bonne fin le mariage d'Éric avec Élisabeth, et pour soumettre à la Suède l'Esthonie échappée des débiles mains de Gothard Kettler. Il fut ensuite question du couronnement du roi. Les États, bien disposés, votèrent, sans les marchander, les fonds qui leur furent demandés pour cette cérémonie qui fut célébrée avec un luxe inaccoutumé, le 29 juin de la même année.

Éric était dominé surtout par le désir de briller. Comme tous les petits esprits il se plaisait aux petites choses. Depuis qu'il était roi, il était bien moins préoccupé des affaires du royaume que des magnificences qui devaient éblouir son peuple au moment de son couronnement. C'était Beurrée, son pédagogue, l'homme le plus gauche et le plus dépourvu de goût, qui était chargé de lui acheter à Londres et de lui faire acheter à Anvers tout ce que ces deux villes opulentes avaient de plus magnifique en vêtements, en armes, en meubles et en bijoux. Il faut lire la correspondance d'Éric avec son ancien précepteur pour s'imaginer de quelles futilités, dans un moment aussi solennel, ce pauvre esprit était rempli. Éric XIV aimait passionnément les bêtes. Beurrée lui envoya en même temps des lions, des buffles, des chameaux et des lapins, animaux inconnus en Suède et qui furent accueillis avec grande joie par le peuple.

Éric devait à cette occasion créer des comtes et des barons « pour diminuer » d'après Geyer « la distance

qui se trouvait entre les ducs et la noblesse, et parce qu'il fallait des dignités héréditaires dans un royaume héréditaire(1)». La translation de ces titres vint rehausser l'éclat des fêtes du couronnement. Cette cérémonie eut lieu dans la cathédrale d'Upsal. Le jeune roi reçut la couronne des mains du vénérable Laurentius Petri. La couronne était fermée, ce qui était une nouveauté. Il portait sous son manteau royal le costume de chevalier des Séraphins (2), ordre célèbre créé par Magnus Smek dans le quatorzième siècle.

Éric couronné reçut le serment et les hommages de ses trois frères. Après les ducs vint le tour des comtes. Éric XIV n'en avait créé que trois, et l'on croit que c'était avec intention, pour qu'ils fussent en même nombre que les ducs. C'étaient Svante Sture, Pehr Brahe et Gustave Johansson Roos, déjà sénateurs, tous les trois proches parents du roi, et ces deux derniers issus d'une Wasa. Ils étaient vêtus de courts manteaux de damas blanc. Le héraut d'armes leur ceignit l'épée. Ils vinrent alors s'agenouiller devant le roi qui plaça lui-même des couronnes de comte sur leur tête, et, frappant chacun d'eux du plat de son épée nue sur l'épaule gauche, les exhorta « à combattre vaillamment pour le roi et pour la patrie. » Les trois comtes se levèrent alors, prêtèrent serment au roi et lui baisèrent la main. Le héraut dit à voix haute en s'adressant à l'assemblée : « Ces honorables

(1) C'était une innovation. Il y avait bien eu autrefois en Suède des comtes et des ducs. Mais ces titres étaient personnels et attachés à des charges. Ils ne pouvaient pas d'ailleurs être héréditaires dans un royaume électif.

(2) Comme il résulte d'une médaille frappée à cette occasion et distribuée au peuple.

seigneurs sont actuellement comtes (1) ». La création de comtes devait entraîner et entraîna celle de comtés transmissibles aux fils aînés des titulaires. Les nouveaux seigneurs avaient le droit d'y rendre la justice et d'y toucher les revenus de la couronne. Le comté de Sture fut composé du château de Stegeholm et de la ville de Westervik, celui de Brahe, du château et du domaine de Wisingsborg, et celui de Roos, du district de Bogesund.

Les barons créés étaient au nombre de neuf, pris comme les comtes parmi les membres les plus influents des plus puissantes et des plus anciennes familles. Parmi eux se trouvaient deux Stenbocks, un Lejonhufvud, un Grip, un Oxenstjerna, un Fleming, deux Gyllenstjernas et un Horn.

Lejonhufvud, beau-frère de Gustave Ier et le plus important des nouveaux barons, fut appelé le premier. Le vice-chancelier lui dit : « En considération de la fidélité que vous avez montrée pour le père de Sa Majesté et pour le roi lui-même, avant qu'il fût en possession du trône, et de celle que vous lui conserverez, Sa Majesté vous élève à la dignité de baron. » Sten fléchit le genou devant le trône où était assis Éric, enlève son habit, et le remplace par une veste en damas à fleurs. Le héraut lui met l'épée au côté et sur les épaules un grand manteau. Le vice-chancelier lui dit : « Puisque vous êtes, monsieur, devenu baron, Sa Majesté veut que vous soyez revêtu de cet habit. » Le baron se met à deux genoux devant le roi qui lui place sur la tête une petite couronne en forme de chapeau et le

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 98.

touche de la main sur les épaules en lui disant : « Levez-vous, baron Sten (1) ». Le même cérémonial fut observé envers tous les autres dignitaires, qui, indépendamment de ces honneurs, reçurent de beaux domaines destinés à relever et consolider leur nouvelle dignité.

Pendant que le roi, les ducs, les comtes et les barons étaient debout, la couronne au front, le héraut d'armes dit à voix haute : « Le roi de Suède, des Goths et des Wendes, est un. C'est le très-puissant prince et seigneur Éric XIV ici présent. Quoique plusieurs couronnes brillent à vos yeux, vous devez être tous persuadés qu'il n'y a qu'une couronne royale. » Ces dernières paroles du héraut expliquent bien mieux que de longs commentaires la cause et le sens de cette pompeuse cérémonie. Éric XIV espérait de cette façon combler l'espace que Gustave avait mis entre ses fils et la noblesse. Déjà à Arboga, la diète, sous l'influence du roi, avait décidé que les ducs seraient de droit membres du sénat. Cette décision avait été prise malgré les princes qui se considéraient par leur naissance placés au-dessus de ces fonctions.

Éric avait aussi créé chevaliers vingt gentilshommes suédois, parmi lesquels figuraient un Bonde, un Gyllenstjerna et un Trolle. Les chevaliers s'agenouillèrent devant le roi qui les frappa de son épée sur l'épaule et dit à chacun d'eux : « Jadis vous étiez païen ; vous êtes devenu chrétien ; aujourd'hui vous êtes chevalier. » Telle est l'origine de cette brillante noblesse suédoise que nous verrons bientôt parcourir toute

(1) Messenius, *Chronologia Scondiana*, t. IV, p. 4.

l'Allemagne à côté de son héroïque monarque, et tenir les destinées du monde entier au bout de sa vaillante épée.

Éric, enivré de sa nouvelle grandeur, voulait faire partager son bonheur à tout son entourage. Plusieurs étrangers de distinction furent faits chevaliers; et les envoyés de Revel reçurent des preuves éclatantes de sa bienveillance et de sa générosité.

Il est rare que le goût des peuples concorde avec leurs passions et leurs intérêts. C'est ainsi qu'au seizième siècle, à cette époque où commence la décadence de l'aristocratie féodale, et où l'avénement des classes inférieures se fait tout au moins pressentir, à cette époque de nivellement, d'insurrection, d'indépendance, d'individualisme et de libre examen, les distinctions honorifiques et les titres de noblesse étaient recherchés des grands, et les cérémonies qui précédaient l'octroi de ces dignités plaisaient à la multitude. Le peuple suédois, se modelant sur l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, tous les pays enfin qui marchaient à la tête de la civilisation, était enchanté et fier d'avoir comme eux une noblesse titrée; il est vrai que ces titres et ces honneurs ne rendaient pas aux nouveaux privilégiés la puissance réelle que leurs pères avaient jadis possédée, et qui, malgré tous les efforts, tendait chaque jour à disparaître.

Après le couronnement, Éric passa dans le château d'Upsal trois jours qui furent consacrés aux affaires et aux plaisirs. Le quatrième jour, il partit avec tout son monde pour Stockholm. Mais il se sépara de ses nombreux invités au bac de Flotsund, voulant, avant

de rentrer dans sa capitale, visiter les domaines héréditaires qu'il possédait sur les bords du lac Mélar, et laisser à ses frères et à sa noblesse le temps de lui préparer une réception digne de lui.

Le 12 juillet, à trois heures de l'après-midi, le bateau qui portait Éric aborda les quais de Stockholm. Les cloches sonnaient à toutes volées, les canons de la citadelle et ceux du port tonnaient en même temps, remplissant l'air de bruit et de fumée, et dominant à peine les cris de joie d'un peuple enthousiasmé. Les troupes, en tenue de gala, bordaient de chaque côté les rues par où le cortége royal devait passer. Les ministres étrangers marchaient en tête, deux par deux, sur quatorze rangs. Derrière eux venait le groupe du roi. Il était escorté de douze trabans et suivi de ses trois frères, les ducs de Finlande, d'Ostrogothie et de Sudermanie, et de son cousin, le duc Magnus de Saxe-Lauenbourg. Six pages à sa livrée étaient à ses côtés. Il avait un habit magnifique en velours bleu, brodé d'or, et enrichi de perles et de diamants. Derrière les princes marchaient tous les dignitaires de l'État et les seigneurs de la cour, montés sur trois cents chevaux. — Chaque prince avait cinq trabans et quatre pages à sa livrée; ils étaient tous vêtus avec une grande magnificence. Arrivé au pont de Riddarholm, le roi descendit de cheval et se plaça sous un dais, porté par quatre gentilshommes. Il fut ainsi conduit jusqu'à la porte de son château. Les fêtes recommencèrent aussi brillantes et non moins gaies qu'à Upsal. Le peuple de Stockholm, qui ne fut pas oublié, témoigna bruyamment son attachement au jeune prince. La noblesse fut récompensée de son zèle par la création de quatre

nouveaux chevaliers (1). Voilà, ce me semble, beaucoup de fêtes, beaucoup trop pour la bonne administration des finances de la Suède. Je me suis toujours méfié des commencements de règne trop joyeux. Dans ce monde les larmes viennent après les rires. Mais pourquoi anticiper sur l'avenir, lorsque notre rôle d'historien nous ordonne à nous borner au présent?

(1) Hans Classon Bjelke, Henri Classon Horn, Hans Bjornssón Lejon, et un Livonien, Clas Mecks.

CHAPITRE II.

Négociations et démarches pour le mariage du roi. Démembrement de la Livonie. Conquête de Revel.

Éric XIV ne voulait pas que les dépenses énormes, causées par la négociation de son mariage avec la reine Élisabeth, fussent faites en pure perte. Ensuite la vanité, mauvaise conseillère, le poussait avec passion à la conclusion de ce projet chimérique, conçu et poursuivi contre la volonté de son père et blâmé par les plus sages esprits. Je conviens qu'Éric était léger et peu clairvoyant; mais bien des gens plus graves et plus subtils que lui auraient été les dupes d'une jeune reine, belle, adroite, dissimulée et artificieuse. Élisabeth à toutes les qualités d'une reine de génie unissait les travers et les ridicules d'une coquette de comédie. Son amour-propre de femme l'emportait sur son orgueil de reine. Elle était plus flattée de voir les souverains de son époque épris de ses charmes que tremblants devant sa puissance. Elle avait le cœur trop froid, trop faux et trop dur, le caractère trop altier, trop entier et trop dominateur, pour n'être pas instinctivement éloignée du mariage. D'ailleurs les duretés et les tracasseries que dans son enfance elle avait eu à souffrir de son père et de ses marâtres, les dangers qu'elle avait courus sous le règne de son implaca-

ble sœur, et auxquels l'avaient soustraite une prudence et une dissimulation extraordinaires, avaient fait naître en son cœur un amour passionné d'indépendance. Sentant qu'elle n'avait pas besoin d'un protecteur, elle ne voulait pas prendre un époux, de peur de se donner un maître. Cependant, dans un intérêt dynastique et en haine des Stuarts, ses héritiers naturels, elle s'efforçait de vaincre ses répugnances et de se rendre aux vœux de son conseil. Dans ces moments elle inclinait vers Éric XIV dont on ne connaissait encore que la beauté physique et les aimables qualités, et qui avait donné à ses amours un caractère romanesque, un air de passion et de désintéressement qui, par bizarrerie, avait enchanté la femme la plus positive, la plus froide et la plus intéressée qui fut au monde. Ensuite les protestants de tous les pays avaient les yeux fixés sur elle. Le grand Calvin, désespérant des Valois, et désireux de voir se former une vaste monarchie protestante autour de laquelle les États secondaires seraient venus se grouper, et qui aurait contre-balancé l'influence que les deux grandes puissances de l'époque, l'Espagne et la France, restées catholiques, exerçaient en Europe, poussait vivement à l'union du chef des Wasas avec la dernière des Tudors. Il avait écrit aux parties intéressées pour leur faire sentir les avantages d'un mariage qui non-seulement semblait assurer leur bonheur domestique, mais augmenter la prospérité de leur pays, et assurer le triomphe de la religion. Il avait été toujours favorablement écouté, parce qu'Élisabeth ne suivait que les mouvements de son cœur, et Éric ceux de l'intérêt et de la vanité.

Beurrée était à Londres depuis 1558. En prodiguant

de l'argent à la noblesse, il avait formé autour de lui et pour son maître un parti puissant, ayant à sa tête le comte d'Arundel qui d'abord s'était mis au rang des prétendants indigènes à la main d'Élisabeth, mais qui s'était retiré devant l'ascendant chaque jour croissant de lord Dudley. Je ne doute pas, quant à moi, que ce séduisant seigneur qui avait connu Élisabeth enfant et prisonnière à la Tour de Londres ne soit devenu son amant à la barbe de Beurrée et de Gyllenstjerna ; mais la reine avait trop hérité de l'orgueil de son père pour descendre jamais à épouser un sujet, et puis elle avait trop de clairvoyance, pour ne pas découvrir chez cet homme, derrière des dehors brillants, une âme vile et un esprit borné. Aussi, dès qu'elle n'était plus sous le charme de son regard, avait-elle honte d'elle-même et revenait-elle à Éric qui ne valait certes pas davantage, mais qui avait le prestige de l'inconnu et l'éclat du rang suprême. Elle était dans un de ces moments, lorsqu'elle écrivit la lettre (1) que Beurrée vint remettre en triomphe à Éric, pendant la diète d'Arboga. On y retrouvait bien les réticences habituelles, mais cette fois elles étaient mêlées à de tendres aveux. La reine ne dissimulait pas son éloignement pour le mariage. Mais elle reconnaissait avoir de l'estime, de l'admiration, de l'attachement pour le roi de Suède. De tous les prétendants c'était le préféré. Si elle hésitait encore, c'est que, pour se décider, elle avait besoin de le voir, étant bien résolue de n'accorder sa main qu'à un homme dont elle aurait pu juger elle-même la valeur personnelle. Éric, persuadé de n'avoir, comme César, qu'à se montrer pour vaincre, forma le projet,

(1) Datée du 4 mai 1561.

aussitôt lecture faite, de se rendre à Londres; et les États, croyant comme lui au succès de sa démarche, lui accordèrent, sans marchander, les grosses sommes nécessaires à l'accomplissement de son voyage. Il convient ici de dire que l'amour sentimental du roi pour la reine d'Angleterre ne l'avait pas détourné des goûts obscènes dont il n'avait pas épargné le spectacle à son chaste père, et qui avaient rempli d'amertume ses derniers jours, et que ses ministres, en l'éloignant de la Suède, espéraient surtout le soustraire à l'influence des femmes de mauvaise vie dont il était entouré.

A cette époque il était imprudent à un roi de quitter son pays, sans être à la tête d'une armée. Quel sort serait réservé à Éric et aux siens, s'ils étaient jetés par la tempête sur les côtes d'Écosse ou sur celles des Pays-Bas? Quels procédés pouvait-on attendre de Marie Stuart qui détestait Élisabeth, et de Philippe II qui affectait de l'aimer? Avant le départ, des négociations furent entamées à ce sujet entre le gouvernement suédois et les cours d'Édimbourg et de Bruxelles. Toutes les précautions une fois prises, le duc de Finlande fut renvoyé dans son duché, au-delà du golfe de Bothnie; des gouverneurs d'une fidélité à toute épreuve furent placés dans chaque province; une escouade de brodeurs, de tailleurs, de serviteurs de toute espèce, conduite par le jeune Nils Sture, partit pour Londres, amenant avec elle dix-huit chevaux et toutes sortes de présents magnifiques destinés à la reine; et enfin Éric, accompagné de deux de ses frères, le duc de Vestanstång (1) et le duc de Sudermanie, et de deux de ses cousins germains, le duc

(1) Et d'Ostrogothie. Il portait alternativement l'un ou l'autre titre.

de Saxe-Lauenbourg et le comte Pehr Brahe, quitta Elfsborg, le 3 septembre 1561. Quatorze vaisseaux, bien équipés, devaient mener tout ce monde à Londres, directement, sans relâcher nulle part. Mais les dieux n'étaient pas favorables à ce voyage. La flotte avait à peine traversé le Cattégat, et, entrée dans les eaux du Skager-Rack, se trouvait en face du port de Skagen, à la pointe septentrionale du Jutland, qu'il s'éleva une de ces tempêtes terribles et trop fréquentes dans ces mers voisines du pôle. En un instant, la flotte est dissipée; le vaisseau du roi, battu avec plus de fureur, est plusieurs fois sur le point d'être englouti. Les avaries étaient graves et nombreuses. On ne pouvait, sans imprudence, tenter d'aller plus avant. Les pilotes décidèrent de retourner en Suède, et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à regagner le port d'où l'on était parti. Les princes qui étaient sur un autre vaisseau, jetés plus avant par l'orage dans le Skager-Rack, ne rentrèrent à Elfsborg que trois jours après le roi, sains et saufs, mais exténués de fatigue et épouvantés des dangers qu'ils avaient courus (1).

Éric était persévérant. Ces nouveaux obstacles, au lieu de le décourager, ne firent que l'irriter et le stimuler. Il désirait avec plus d'ardeur aller en Angleterre depuis que les éléments semblaient s'être ligués aux princes pour l'en empêcher. Mais, redoutant la mer, il songea à la voie de terre. Gustave Stenbock et Ture Bjelke furent envoyés à Copenhague auprès de Frédéric qui promit de laisser passer librement son cousin à travers ses États, mais qui refusa de lui li-

(1) Lettre d'Éric XIV à Élisabeth d'Angleterre où il raconte sa mésaventure. Elle est écrite avec esprit. Elle porte la date du 12 novembre 1561.

vrer les onze otages qu'il réclamait pour la sûreté de sa personne. Les princes allemands ne furent pas plus courtois; ils prétendirent qu'on devait se fier à leur parole, et ne voulurent point donner de passeport. La mauvaise saison avançait. Éric fut donc contraint de renvoyer à une autre époque ses projets de séduction.

Les absents ont tort. Le chancelier Gyllenstjerna ne remplaçait son maître que très-imparfaitement. Quoiqu'il fît de son mieux et qu'il eût pris une grande position à Londres, il ne pouvait empêcher le beau Dudley d'étendre chaque jour davantage son empire sur l'esprit prévenu de la reine. Éric, jaloux de cet aimable favori, l'avait provoqué (juin 1562), en vrai paladin, à un combat singulier, organisé d'après les règles de la chevalerie et qui aurait lieu soit en France, soit en Écosse. Dudley avait, comme de raison, repoussé ce défi impossible. Éric, au comble de la fureur, s'était oublié jusqu'à donner de sa propre main l'ordre écrit de faire assassiner par un sbire ce rival dangereux. Il était disposé à sacrifier 10,000 thalers pour ce mauvais coup, et, pour le justifier auprès de ses contemporains, il accusait sa victime d'avoir envoyé en Suède des brigands chargés d'attenter à sa vie.

Cependant Éric, qui voulait une femme et surtout une reine, expédia le comte Brahe (1) en Écosse, auprès de la belle Marie Stuart. Pendant que ce seigneur faisait le galant par procuration à Holyrood, Gyllenstjerna jouait le même rôle à Hampton-Court;

(1) Il avait avec lui Charles de Mornay et Mårten Helsingius. Il avait reçu 5,000 thalers pour le voyage. Il apportait à la reine, comme moyen de séduction, des fourrures admirables, des colliers et des bracelets.

des historiens ont vu dans cette démarche un moyen adroit d'exciter la jalousie d'Élisabeth. Le moyen pouvait en effet être ingénieux ; mais il ne réussit pas. Marie Stuart ne voulut pas des restes de sa cousine qui, de son côté, fut blessée d'un si prompt découragement. Gyllenstjerna, plus froidement accueilli, se décida à quitter Londres (mai 1562). Les négociations avec Marie Stuart furent alors poussées avec un surcroît d'énergie. Éric écrivit tour à tour à Charles IX, à Catherine de Médicis, au cardinal de Lorraine. Mais il en fut pour ses peines et ses frais d'esprit. La reine d'Écosse resta inébranlable, et les négociateurs, pour ne pas perdre leur temps, mirent en avant le duc d'Ostrogothie, Magnus, qui était le plus bel homme du royaume, et qui, sans doute, à cause des charmes de son physique, fut moins mal accueilli.

Éric avait rompu à regret avec Élisabeth. Il hasarda une lettre passionnée. La réponse qu'il reçut ralluma ses feux et ranima ses espérances. Gyllenstjerna fut sur-le-champ renvoyé à Londres (21 juillet 1562). Par bonheur le versatile Éric changea d'idée pendant que son chancelier était en route. En le rappelant d'Elfsborg, il évita à celui-ci beaucoup de désagréments et à lui-même beaucoup de ridicules.

Nous avons dit dans les dernières pages du volume consacré à Gustave Ier par quelle série de sinistres catastrophes la Livonie avait disparu du livre des nations. Pour donner plus de clarté à notre récit, nous allons reprendre les faits d'un peu plus haut et tracer à grands traits les principaux événements dont ce malheureux pays fut le théâtre. Walter de Plettenberg, un des grands hommes de guerre de son épo-

que, était le grand maître des chevaliers Porte-Glaive. Après une série d'éclatantes victoires remportées sur les Russes, il avait profité de la puissance qu'il avait acquise et de son prestige sur les masses pour rendre son ordre indépendant des chevaliers de l'ordre Teutonique dont il avait été jusqu'à ce jour le vassal. Plettenberg avait ensuite embrassé la réforme et l'avait imposée à son peuple. Par malheur il était mort en 1535, avant d'avoir accompli son œuvre. Tout était à refaire dans un pays qui venait de passer de la domination des prêtres au protestantisme. Il fallait, pour opérer, sans trop de secousses, ce changement, la tête et le bras de Plettenberg. Furstenberg, son successeur, n'était pas à la hauteur de cette tâche. Il fut à peine élu qu'il vit s'élever contre son autorité l'archevêque de Riga et l'évêque de Kokenhausen. Le premier était margrave de Brandebourg, et le second, duc de Mecklembourg. C'était deux grands seigneurs que l'intérêt retenait dans le catholicisme. Ils préférèrent se révolter plutôt que de se soumettre à un chef hérétique. La guerre civile éclata avec fureur. L'archevêque et l'évêque, sans appuis dans un pays devenu tout entier luthérien, furent vaincus et faits prisonniers. Ils n'en étaient pas moins embarrassants. Ils étaient alliés à tous les souverains de l'Allemagne qui, par esprit de famille, se crurent obligés d'embrasser leur querelle, ou tout au moins de leur donner leur protection. Sigismond-Auguste, demandant leur liberté, envoie au grand maître un sabre nu, lui disant que, s'il fait le récalcitrant, avec une clef pareille il aura bien vite ouvert la prison de ses parents. Lorsque le pays se trouva affaibli, épuisé par cette lutte fratricide, le

grand-duc de Moscovie, Iwan Basilowitch, qui, de son rocher de Moscou, avait ses yeux d'aigle constamment fixés sur la Baltique, traversa la rivière de Narva, s'avança jusque sous les murs de Revel, incendiant les villes, pillant les villages, dévastant les campagnes, massacrant les hommes, et amenant les filles en captivité.

La terreur, inspirée par l'invasion de ces barbares, avait fait nommer Gothard Kettler pour coadjuteur à Furstenberg. Gothard Kettler n'était pas un homme ordinaire. Il avait du courage, de l'intelligence et une grande aptitude pour les affaires; mais les ressources dont il disposait étaient trop inférieures à la tâche qui lui était imposée. Lorsque le malheureux Furstenberg eut été vaincu et fait prisonnier par les Russes à Fellin, Kettler comprit l'inutilité de ses efforts contre ces formidables adversaires. Reprenant de vieilles négociations entamées avec Sigismond-Auguste, il lui abandonna la Livonie, proprement dite, l'Esthonie et l'île d'Œsel, se réservant pour lui-même le duché de Courlande dont il serait reconnu souverain héréditaire par la couronne de Pologne, et protégé par elle contre tous ceux qui lui contesteraient son nouveau titre et ses nouveaux droits. Les chevaliers Porte-Glaive, comme les chevaliers Teutons, étaient dans l'origine des vassaux de la Pologne. Ils avaient été mis là par les rois polonais pour protéger ces pays devenus chrétiens contre les invasions des Lithuaniens et des Finnois, restés idolâtres. Ils avaient jusqu'à présent rempli dignement leur mission. Mais, aujourd'hui qu'ils étaient tombés au-dessous de leur tâche, ils ne faisaient que continuer leur devoir, en rendant à leurs maîtres primitifs des provinces

dont ils n'avaient le droit de jouir qu'en ayant le pouvoir de les défendre de leur épée. Donc rien de plus naturel et de plus équitable que leur héritage, tombé en déshérence, échût à Sigismond. Mais l'adversité qui relève, qui ennoblit les grandes natures, toujours rares, abaisse et avilit les petits caractères, toujours nombreux, dont se composent les multitudes. Il y avait en ce moment chez les malheureux habitants de ces contrées ce trouble dans les esprits, cette anarchie, ce malaise qui s'empare d'une nation que Dieu va rayer du livre de l'humanité. Les États, réunis à Dorpat, virent avec appréhension leur destinée dépendre d'un souverain catholique. Kettler, en s'adjugeant la Courlande, avait donné le signal de la curée. Les États, imitant le chef, ne se firent pas plus de scrupule de morceler la patrie que de la livrer à l'étranger. L'Esthonie préféra la domination de la Suède, et la Livonie celle du Danemark. Les deux monarchies scandinaves étaient en ce moment gouvernées par deux princes qui, dans leur jeunesse, ayant conquis leur couronne à la pointe de leur épée et ne l'ayant conservée que grâce à une excessive sagesse, ne voulaient pas dans leur vieillesse perdre, en courant les aventures, tout le fruit d'une vie consacrée à l'établissement et à l'agrandissement de leur maison. Ils accueillirent donc très-froidement les ouvertures qui leur furent faites à ce sujet, n'ignorant pas que des peuples qui aiment mieux céder leur patrie que mourir sous ses décombres sont tombés au dernier degré de la démoralisation, et qu'il est imprudent de faire sur eux le moindre fondement. Cependant Christian II, cédant aux sollicitations de ses fils, ambitieux et té-

méraires, comme tous les jeunes princes, avait fini par entrer en marché avec Jean Munchausen, évêque souverain d'Arensbourg, dans l'île d'Œsel, et de Pilten, en Courlande; mais la mort, le surprenant au milieu de ces tiraillements et de ces hésitations, avait coupé court à la négociation qui fut reprise et conclue par Frédéric II, son fils et son successeur. Le prince Magnus, frère du jeune roi, reçut pour sa dot les pays vendus par Munchausen. Ce jeune homme, aussi imprudent qu'inexpérimenté, abandonna pour ces chimères tous les droits que le testament de son père lui donnait sur le Slesvig et le Holstein. La présence des Danois en Livonie avait fait cesser tout à coup les indécisions de Gustave. Épouvanté de voir ces éternels et redoutables rivaux en face de la Finlande, il avait tout à coup promis sa protection, ses secours, aux bourgeois de Revel qui les imploraient en vain depuis bien longtemps. Mais, toujours méticuleux et prudent à l'excès, comme Christian III, il était mort avant d'avoir rien entrepris. Konarski, envoyé auprès d'Éric XIV pour le féliciter sur son avénement au trône, profita de l'occasion pour demander au fils l'exécution des promesses faites par le père. Il étai accompagné de deux bourgeois influents de Revel, chargés par les bourgmestres de faire connaître les bonnes dispositions des habitants de cette ville libre, si riche et si puissante. Éric trouva avec juste raison que de simples protestations de dévouement et d'amitié ne pouvaient compenser les dangers et les frais d'une expédition si aventureuse, et déclara très-nettement qu'il n'enverrait ses troupes à la défense de la ville assiégée par les Russes qu'après avoir reçu de

ses magistrats la promesse de la soumettre à la couronne de Suède. Les ambassadeurs acceptèrent, sans hésiter, ces conditions qu'ils avaient prévues et qui étaient tout à fait de leur goût. Éric envoya alors en Esthonie Clas Christiansson Horn qui, à la tête d'une armée formée et recrutée par lui, n'attendait qu'un signal pour commencer une campagne qui devait le couvrir de gloire. A peine le général suédois eut-il paru devant Revel que tout le monde se prononça pour lui. La noblesse des districts de Harrie et de Wirie qui s'étendent autour de la ville prêta serment de fidélité à Éric XIV, de même que les bourgmestres qui excitèrent les habitants à chasser la garnison polonaise. Le château seul resta au pouvoir de Gaspard d'Oldenbourg, créature de Kettler et de Sigismond. Il le défendit vaillamment pendant six semaines; mais, se trouvant alors à bout de ressources, en face d'une garnison malintentionnée, et sans espoir d'être secouru, il obtint du généreux Horn une honorable capitulation, et, le 28 juillet 1561, le général suédois se trouva le maître incontesté de la ville la plus opulente et la plus forte de ces vastes contrées.

Cette négociation, menée par le jeune roi avec autant de sagesse que de fermeté, avait valu un fleuron de plus à la vieille couronne de Suède. La présence inattendue de ces nouveaux sujets au couronnement du roi à Upsal non-seulement rehaussa l'éclat et doubla l'importance de cette fête nationale, mais encore, donnant à tout le monde le pressentiment d'un règne brillant et fécond, elle contribua grandement à la franche gaieté qui régnait dans tous les cœurs et se manifestait sur tous les visages.

Sigismond n'avait vu qu'à regret et avec appréhension la Suède franchir le golfe de Finlande et prendre possession d'une province qu'il regardait déjà comme sienne. Teczin, comte palatin de Lublin, envoyé par lui à Stockholm, fut chargé de faire comprendre à Éric que, au lieu de vouloir enlever à un prince allié une province qui lui avait été cédée en toute règle, qui du reste avait de tout temps relevé de sa couronne, et qu'il ne cesserait de défendre tant qu'il lui resterait un homme et un écu, il ferait bien mieux de s'entendre avec lui pour refouler dans ses steppes ce farouche Iwan Basilowitch que ses conquêtes en Asie et dans l'est de l'Europe rendaient chaque jour plus formidable, et qui ne cachait pas plus ses prétentions sur la Lithuanie et la Finlande que sur la Livonie. Pour preuve et comme garantie des bons sentiments de son maître, Teczin, proposant une alliance entre les maisons de Jagellon et de Wasa, offrait à Jean, duc de Finlande, la main de la princesse Catherine, la plus jeune sœur de Sigismond-Auguste. Éric, qui n'avait jamais cessé d'être jaloux de son frère, n'était pas désireux de le marier aussi bien. N'étant pas mieux disposé à lâcher sa proie, il répondit très-sèchement que Kettler, en cédant des pays qu'il ne possédait plus, avait outrepassé ses pouvoirs; qu'il garderait quant à lui les provinces que ses armes lui avaient conquises, mais qu'il respecterait celles dont Sigismond avait déjà pris possession. Il ne consentit même à prêter les 30,000 rixdalers qui lui étaient demandés qu'à la condition que Dunamünde, Wolmar et Wenden, lui seraient livrés pour la sûreté de sa créance. Teczin cependant ne perdit pas tout à fait son temps en Suède ; il y devint l'a-

mant de la belle Cécile Wasa. Il aspira même ouvertement à sa main, et poussa l'audace jusqu'à faire frapper une médaille, portant ensemble, accolées l'une à l'autre, son effigie et celle de la princesse.

Éric XIV avait raison de parler haut et ferme. Il avait un héros à la tête de ses troupes de Livonie. Aussi ce fut en vain que Gothard Kettler tenta un coup de main contre Revel (août 1561). Il fut repoussé avec perte. Mais par malheur, à ce moment, les Suédois, vainqueurs des hommes, furent vaincus par une maladie terrible qui ne s'attaquait qu'à eux, et qui, dans l'espace d'un mois, en enleva deux mille. Le gouverneur, Lars Fleming, baron de Sundholm, succomba au fléau et fut remplacé par le comte Svante Sture.

Pendant que l'intrépide Horn soumettait l'Esthonie à la Suède, le prince Magnus d'Oldenbourg était reçu avec enthousiasme dans l'île d'Œsel; Henri Wolf, le gouverneur de Sonneburg, lui remettait les clefs de la forteresse, et Maurice von Angel, évêque de Revel, et ennemi des Suédois, lui cédait tous ses droits sur son diocèse qui dépendait de l'île. En même temps, les États, assemblés à Pernau, confiant leur destinée à ses jeunes mains, le proclamaient roi de Livonie. La présence des Russes, accourus de Dorpat à Fellin, rompit brusquement les délibérations de la diète qui prit peur et se dispersa. Magnus, au lieu de rallier et de maintenir autour de lui cette poignée d'hommes qui de fait composait toute la nation, céda lui-même à la terreur panique qui s'était emparée de tous les esprits; au lieu d'aller au-devant de l'ennemi plus nombreux que redoutable, il s'en retourna lâchement dans son île sans essayer même d'une bataille, et de là en

Danemark, sous prétexte d'aller chercher de nouvelles recrues. Il y fut très-froidement reçu par Frédéric II qui ne put plus douter que le cœur et l'intelligence de son frère ne fussent au-dessous de la tâche difficile que son ambition et sa légèreté l'avaient poussé à entreprendre. Voilà donc la malheureuse Livonie, envahie au nord par les Suédois, à l'est par les Russes, au midi par les Polonais et à l'ouest par les Danois. Ses vastes et fertiles plaines vont se changer en un champ clos où quatre grands peuples se battront avec acharnement pendant cent soixante années, jusqu'à ce qu'elle soit devenue la proie de celui à qui Dieu dans ses décrets a réservé la suprématie du Nord.

Les commencements de règne sont d'ordinaire favorables à l'humanité. Les nouveaux rois sont en général pleins de zèle; leurs bonnes intentions réparent et au delà les torts que peut causer leur inexpérience. Les deux premières années du règne d'Éric abondent en mesures neuves, utiles et marquées au coin de la sagesse. C'est sur son ordre que furent établies sur les grands chemins des auberges destinées à recevoir les voyageurs, et ayant pour but de délivrer les paysans de visites importunes et souvent suivies de violences. Mais la noblesse surtout fut l'objet de son attention, de ses prévenances. Après l'avoir pourvue de titres héréditaires, il lui donna la faculté de racheter les terres réunies à la couronne et par ce fait devenues inaliénables. Il réduisit de moitié l'équipement des cavaliers. Un comte put désigner trois terres, et par ce seul fait les rendre exemptes de cette lourde charge; un baron put en désigner deux, et un noble une. Telle fut l'origine des biens privilégiés.

Les nobles, outre leurs domaines seigneuriaux, purent, sur leur demande, étendre leurs droits sur de simples métairies.

La cour de Suède était on ne peut plus simple. Gustave Ier, avant tout économe, ne s'était pas entouré de toute la pompe nécessaire peut-être au rang suprême. L'ordonnance (19 novembre 1560) d'Éric XIV qui compose et règle sa cour est tout à fait sage. Le grand chambellan avait la haute main sur toutes choses. Sous ses ordres étaient neuf gentilshommes de la chambre, choisis parmi les plus anciennes familles du royaume. Ils se tenaient dans la pièce qui précédait celle où le roi donnait audience. Ils marchaient devant lui quand il sortait, et le suivaient, tout armés, quand il allait en guerre ou en voyage. Le maître d'hôtel était chargé de la dépense de la maison. Cet emploi, destiné à un grand seigneur, était occupé par Pehr Ribbing, Il avait l'intendance de tout ce qui regardait la table du roi. Les gentilshommes servants, les cuisiniers, les celleriers, les valets de la garde-robe et les huissiers étaient sous ses ordres. Le roi avait une garde particulière formée de trabans. Ils étaient commandés par un capitaine. Un fourrier précédait le roi dans ses voyages et préparait les logements (1).

Les sénateurs étaient pris parmi les grands seigneurs; vivant, le plus souvent, dans leurs terres où leurs plaisirs et leurs intérêts les retenaient, ils ne paraissaient que rarement à la cour, appelés seulement par les affaires du pays qui d'ordinaire ne venaient qu'en second lieu. Le service de l'État en souffrait.

(1) Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 140.

Éric décida qu'à l'avenir le nombre des sénateurs serait fixé à douze, et que six d'entr'eux, obligés de résider continuellement auprès du roi, auraient le titre de conseillers intimes. Parmi eux devaient être les cinq dignitaires de l'État, le chancelier, le maréchal, le grand chambellan, le grand trésorier et le grand amiral (1).

Le droit de rendre la justice a toujours été un des attributs de la royauté. Dans le principe, en Suède comme partout, c'était le roi qui non-seulement condamnait les criminels, mais jugeait les contestations survenues entre de simples particuliers. Mais, lorsque la nation a remplacé la peuplade ou la tribu, le roi, ne pouvant suffire aux affaires devenues chaque jour plus nombreuses, a délégué des magistrats qui ont rendu la justice en son nom. Il y avait depuis longtemps de ces juges en Suède, et les parties pouvaient en appeler de leurs décisions soit aux gouverneurs des provinces, soit au souverain. Éric établit un tribunal suprême qui reçut le nom de jury du roi (Konungens nåmnd). Ses membres étaient au nombre de douze, et les nobles y devaient être en minorité. Dans les affaires graves, le tribunal était augmenté de personnes étrangères à la magistrature et choisies pour la circonstance. Ces juges devaient tous les trois ans parcourir le pays, se rendre dans les principales villes, surtout au moment des foires (2), et expédier toutes les affaires arriérées. Le roi n'avait pas voulu, pour prévenir les

(1) Le chancelier était Nils Gyllenstjerna, le maréchal Olof Gustafsson Stenbock, le grand chambellan Sten Ericsson Lejonhufvud, le grand trésorier Denis Beurrée. La place de grand amiral était vacante.

(2) Au disting, foire d'Upsal, au samting, foire de Strengnäs, et au Mårmessa (Messe de saint Martin), à Westerås.

abus, que les juges fussent payés avec les amendes qu'ils imposaient. Comme, d'un autre côté, les ressources de l'État ne pouvaient subvenir à un surcroît de dépenses, ils furent mis à la charge des paysans des districts où ils fonctionnaient.

Le jury du roi était nécessaire; il aurait même rendu des services signalés, si par malheur les meilleures choses ne se corrompaient vite dans un mauvais gouvernement. Jöran Pehrsson était l'accusateur public. Sous la direction de cet homme dépravé et sanguinaire, ces tribunaux, à qui un serment rigide était imposé, à qui Éric lui-même avait ordonné de ne jamais juger sur des témoignages écrits, lorsque ceux qui les avaient donnés étaient vivants (1), se transformèrent en de véritables cours prévôtales. Ils remplirent d'épouvante et de carnage toute la Suède, et c'est avec justice que les historiens du temps ont comparé le jury du roi au conseil des Troubles établi par le féroce duc d'Albe aux Pays-Bas.

Les grands hommes d'État de la Suède avaient eu depuis longtemps l'idée de relier Stockholm à un port de la mer du Nord. Il s'agissait pour cela de joindre entr'eux les divers grands lacs situés entre Elfsborg et la capitale, et de rendre navigable le Göta qui sort avec furie du lac Wenern et fraye sa route à travers des pics et des abîmes. Le dernier évêque catholique de Linköping, Hans Brask, avait avec une sagacité merveilleuse étudié cette importante question. C'est lui qui a tracé le lit du canal et levé les premiers plans; trois siècles ont suffi à peine à la Suède pour termi-

(1) Geyer, *Histoire de Suède*, ch. XI, p. 195.

ner ce gigantesque travail; Éric a eu l'honneur d'y mettre le premier la main. Il rendit aussi des ordonnances très-sages, concernant l'agriculture et le commerce; il s'appliqua surtout à faire travailler le minerai de fer et les fourrures, afin que son pays profitât de la plus-value énorme que la main-d'œuvre donnait à ces matières.

Par malheur, le mobile Éric ne pouvait poursuivre longtemps la même idée. Dans l'automne même de 1562, lorsqu'il vient de mettre le comble aux avantages accordés à la noblesse, en ajoutant aux titres héréditaires les biens privilégiés, il assemble le corps des nobles à Yonköping et sans nécessité augmente le temps du service personnel et la part de son revenu (1) que chaque noble doit abandonner en temps de guerre. Il retire ainsi maladroitement d'une main ce qu'il a donné de l'autre et jette comme à plaisir des germes de méfiance et de mécontentement dans des cœurs débordant de satisfaction et de reconnaissance.

Éric avait l'esprit faible et peu de principes, tant en morale qu'en politique et en religion. Aussi était-il constamment sous la domination de ceux qui l'entouraient. Denis Beurrée l'avait entraîné vers le calvinisme, en lui insinuant que l'introduction de cette branche de la réforme dans ses États serait agréable à Élisabeth qui, en ce moment, s'en était faite la protectrice en France et dans les Pays-Bas. Aussi à la diète d'Arboga demanda-t-il la suppression des images dans les

(1) Chaque noble devait, par cinq cents marcs de revenu (trois cents tirés de ses domaines et deux cents tirés de ses biens seigneuriaux), entretenir un cuirassier pendant trois mois en pays étranger et toute l'année en Suède.

(Puffendorf, *Histoire de Suède,* t. II, p. 13.)

églises, de l'ornement des autels et du costume des prêtres. Il trouva chez l'archevêque Laurentius Petri une opposition très-vive et partagée par tous les ordres. Comme il agissait sans conviction, cette résistance violente et inattendue le fit bien vite renoncer à ses projets de réforme; il finit même par se ranger de l'avis du prélat, et réclama avec lui l'abolition du chômage de certains jours de fête et de quelques cérémonies qui rappelaient le culte catholique.

Sur ces entrefaites arriva l'ambassade envoyée par Pie IV pour complimentcr le jeune roi sur la mort de Gustave I[er]. L'évêque de Zante qui la conduisait, homme pieux et savant, s'aperçut tout de suite que le moment d'une réaction catholique n'était pas encore venu; il resta très-peu de temps à Stockholm où il fut du reste reçu avec la distinction qui était due à son mérite personnel, à sa naissance et à ses éminentes fonctions.

Le seizième siècle est une époque de violence. Aucune conciliation n'était possible entre des hommes persuadés qu'ils possédaient la vérité et que leurs adversaires étaient en proie à l'erreur et à une erreur criminelle. Aussi malheur aux plus faibles. Ceux que le fer avait épargnés étaient condamnés à l'exil. Déjà, dans ce temps-là, la France, entre toutes les nations, se faisait remarquer par la sévérité qu'elle déployait contre ses huguenots, toujours écrasés sous le nombre et jamais exterminés. L'émigration de ces hommes héroïques et leur éparpillement à travers le monde entier avait précédé l'avénement au trône d'Éric XIV et devait se poursuivre pendant plus de deux siècles, prenant en certains moments les proportions d'un

exode. En 1562, Denis Beurrée, Claude Collard, Pierre de Marsilly et Charles de Mornay étaient les principaux personnages de ce groupe français qui bientôt allait se recruter de Pontus de la Gardie, gentilhomme provençal, qui fut un des plus grands hommes de guerre qui aient manœuvré dans le Nord pendant le seizième siècle. Nous verrons, dans le cours de cette histoire, de quelle utilité furent pour leur patrie adoptive ces vertueux et sages personnages que la France, prise comme de vertige, s'obstinait à repousser de son sein.

CHAPITRE III.

Rivalité de Frédéric II et d'Éric XIV. Prétentions des deux monarques aux trois couronnes de Suède.

Christian III, qui avait toute la morgue des Oldenbourgs, s'était obstiné, toute sa vie, à ne voir dans Gustave qu'un simple gentilhomme, parvenu à la suite d'une révolte heureuse, sur un trône occupé par ses ancêtres, et qui, électif pour la forme, était de fait héréditaire. Frédéric II avait conservé toutes les préventions et tous les préjugés de son père, mais il n'avait hérité ni de son bon sens ni de sa modération. Aussi ne laissait-il jamais passer l'occasion de faire un mauvais procédé ou de dire une parole blessante. Le pacifique Gustave avait pardonné à un neveu qu'il avait vu tout enfant et qu'il considérait comme tel bien des incartades que, tout vieux et tout prudent qu'il était, il aurait vivement relevées chez un étranger. On ne pouvait pas exiger d'Éric XIV autant de longanimité. Les deux jeunes monarques étaient aussi bouillants, aussi altiers, aussi confiants dans leurs forces, l'un que l'autre. Un conflit entre eux était donc inévitable et devait être prochain. La justice nous oblige de dire qu'Éric XIV fut plus modéré et plus patient que son cousin (1). Sten Éricsson Lejonhufvud,

(1) Alios legatos in Daniam misit, quorum potissimus fuerat Steno Erici.
(*Chronologia Scondiana*, t. VI, p. VII.)

envoyé par lui à Copenhague (janvier 1562), était animé d'intentions pacifiques. Frédéric II était alors à Colding auprès de sa mère, et il mit une certaine malice à prolonger son absence au-delà des limites fixées par la bienséance (1). Éric XIV, n'ayant pu obtenir que les couronnes de Suède fussent enlevées de l'écusson danois, avait de son autorité privée écartelé l'écusson suédois des léopards de Danemark. L'orgueilleux Frédéric n'avait pas trouvé de son goût cette ingénieuse solution et avait vivement blâmé les procédés de son cousin qui n'avait fait cependant que suivre son exemple et qui appuyait sa fantaisie d'arguments et de raisons qui n'étaient pas plus ridicules que les siens. Il lui reprochait aussi sa conduite en Livonie; il soutenait que ce pays, ayant été dans l'origine (2) peuplé et civilisé par les Danois, relevait de la couronne de Danemark, et que la domination des chevaliers Porte-Glaive était un fait violent qui ne pouvait pas porter atteinte à des droits imprescriptibles; que du reste Revel dépendait de l'île d'Œsel acquise par Magnus à beaux deniers comptants, et que les Suédois, en s'emparant de cette ville, avaient déchiré le traité de paix qui liait les deux monarchies. Il concluait en demandant la restitution de Revel et des territoires enlevés par Horn au seul et véritable souverain de Livonie, le prince Magnus. Les Suédois tenaient autant à leurs nouvelles possessions qu'à une ancienne province. Lejonhufvud, suivant le roi dans cette fausse voie des récriminations, rappela les droits de son maître sur la Scanie et réclama la cession immédiate de Gottland,

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 145.
(2) Revel avait dans ses armes les léopards de Danemark.

retenu par abus de la force contre le droit des gens et malgré les clauses des derniers traités. Il était bien difficile, en partant de points aussi extrêmes, d'arriver au même but. Frédéric, ennuyé, quitta secrètement la partie; les Suédois, blessés, retournèrent à Stockholm, sans prendre congé (1).

On était sous le coup de l'émotion causée par ces événements, lorsque le duc de Finlande, se promenant sur les quais de Stockholm, aperçut dans le port un vaisseau danois portant sur sa poupe les trois couronnes de Suède. Le duc, violent comme tous les siens, saisit une hache à deux tranchants qui se trouva sous sa main, et, devant l'équipage immobile et muet de frayeur, il mutila ce bois inerte (2). C'était un cas de guerre. Éric, qui voulait l'éviter, envoya Ture Bjelke et Denis Beurrée à Halmstad faire des excuses à Frédéric II. Mais ils n'y trouvèrent personne. Au mois de juillet, ils retournèrent à Copenhague. Ils apportaient avec eux un grand travail fait par le vénérable Laurentius Petri sur les armoiries des deux royaumes (3). Le savant archevêque y prouvait, pièces en mains, que les trois couronnes de Suède ne venaient pas de ce que les trois royaumes scandinaves avaient été jadis réunis sous le sceptre d'un roi suédois, circonstance qui s'était reproduite en faveur des Danois sous la grande Marguerite et sous ses successeurs jusqu'à l'avénement de Gustave Ier; mais que les trois diadèmes en or étaient les armes particulières des Goths et des Suédois, à l'époque où aucune union n'existait entre

(1) 17 février. Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 144.
(2) Messenius, *Scondia illust.*, t. VI, p. 7.
(3) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 195.

les divers peuples de la Scandinavie, et que, n'ayant figuré sur l'écusson danois que pendant l'Union de Calmar, ils devaient en être extraits après la rupture de cette Union (1).

Frédéric répondit aux arguments de l'archevêque tirés des vieilles chartes par le récent traité de Brömsebro, fait par Gustave à peine monté sur le trône, mal affermi et tellement disposé aux concessions que les droits de Frédéric sur la couronne de Suède n'y étaient que contestés et non virtuellement repoussés. Éric XIV dans ces conditions ne pouvait pas se montrer bien exigeant. Il fut donc convenu que Frédéric II garderait sur son écusson les trois couronnes, mais par respect pour le passé et non dans des vues d'avenir; que Magnus conserverait l'île d'Œsel et ses possessions en Livonie; enfin qu'une paix de trente ans serait conclue entre les deux monarques, et 100,000 thalers mis à la charge de celui d'entre eux qui la troublerait (2).

Les deux peuples étaient également épuisés; et jamais traité de paix n'avait été plus impérieusement imposé par les circonstances à deux princes rivaux; mais quels sont les hommes assez sages pour faire céder leurs passions devant leur intérêt! Frédéric voyait d'un œil d'envie les progrès des Suédois en Livonie. Une ambassade polonaise, exagérant et les succès de Horn et l'ambition d'Éric, réveilla tous les mauvais instincts du roi de Danemark, et celui-ci, en déchirant un traité à peine signé et dont il venait de

(1) Messenius, *Scondia illustrata,* t. VI, p. 18.

(2) Tegel, p. 66. Resenius, p. 68. Elle fut proclamée à son de trompe dans toutes les villes de la Suède et du Danemark.

jurer le maintien sur les saintes Écritures, prouva une fois de plus aux peuples scandalisés combien les rois font peu de cas de leur parole, lorsque leur orgueil et leur avidité sont en jeu.

Éric XIV avait promis étourdiment aux députés des villes hanséatiques de Vandalie qui étaient venus assister aux fêtes de son couronnement le rétablissement de leurs anciens privilèges. Sommé de tenir sa parole, il autorisa les marchands vandales à commercer, sans payer aucuns droits, avec les principales villes du littoral, telles que Stockholm, Söderköping, Norrköping et Åbo, mais à la condition que les bourgeois de ces cités jouiraient des mêmes avantages en Vandalie (1). Rien au fond n'était plus équitable ; mais ces hommes avides, comptant outre mesure sur une promesse échappée à l'inexpérience et à la vanité d'un jeune roi, avaient conçu de tout autres prétentions ; ils espéraient voir renaître ces privilèges exorbitants qui avaient été accordés à leurs pères dans des moments de détresse ; que Gustave, sous le coup même du bienfait, avait abrogés en mettant le pied sur le trône, et qu'aucun de ses fils ne pouvait rétablir sans forfaire à l'honneur. On le savait à Lübeck aussi bien qu'à Stockholm, et la rapacité de ces avares bourgeois devait céder devant la sage fermeté du jeune monarque. Je suis même convaincu qu'ils ne demandaient tant que pour avoir un peu. Mais ils voulaient imposer leur loi ; aussi leur amour-propre et leur avidité furent-ils également blessés, en voyant que ce jeune homme dont ils croyaient être les directeurs s'arrogeait le

(1) Puffendorf, *Histoire de Suède*, t. II, p. 10.

droit de leur interdire tout commerce direct avec les Russes, les obligeant à l'avenir de déposer à Revel ou à Wiborg les marchandises qu'ils destinaient à Narva ; et ce n'était pas une vaine menace ; la flotte suédoise s'était emparée de trente vaisseaux réfractaires et avait emporté son butin à Stockholm. Aussitôt la régence de Lübeck avait porté plainte à l'empereur qui, lui donnant gain de cause, avait reconnu son droit de trafic direct avec la Russie, et sommé Éric XIV de restituer des captures faites contre le droit des gens (1). Par malheur, les équipages saisis avaient été vendus, et l'argent gaspillé ; Gyllenstjerna fut chargé d'aller à Francfort expliquer et justifier auprès de l'empereur la conduite de son maître, et, plutôt que de rendre quelques thalers, d'accepter la guerre avec ces redoutables marchands.

Jean avait fait la faute de conspirer avec Éric contre son père. Il avait montré par là ce dont il était capable. Aussi le roi, plein de méfiance, ne veut-il tenir aucune des promesses que le prince royal a faites. Non seulement il ne veut plus aider son frère à conquérir un territoire en Livonie et à agrandir d'autant ses possessions ; mais il envoie Clas Christiansson Horn devant Revel agir pour son propre compte (2) ; de plus, ne songeant qu'à circonscrire son vassal dans d'étroites limites, il s'oppose à ce qu'il lève la dîme (3) dans la partie septentrionale de la Finlande qu'il prétend ne point faire partie de son duché ; il le contraint aussi d'avoir au complet l'effectif des hommes

(1) Messenius, *Scond. illustrata*, t. VI, p. 8.
(2) Lettre de Jean à Éric du 9 octobre 1560.
(3) Automne de 1561.

de guerre qu'il est obligé de fournir à la Suède et ne veut rendre les vaisseaux finlandais qui lui avaient été prêtés pour son voyage en Angleterre qu'après qu'on lui aura restitué les vaisseaux suédois (1) qui avaient transporté les troupes en Livonie et qui mouillaient dans les eaux de Finlande (2). Enfin il met le comble à ses mauvais procédés en envoyant Lars Torstensson à Åbo épier la conduite de son frère et exiger des populations un serment très-sévère.

En 1562, Jean qui était à la fleur de l'âge était un des plus beaux hommes du royaume. « Il avait une taille élevée de plus de six pieds ; son visage effilé et bien fait rappelait les traits ravissants de sa mère (c'était la cause de la préférence de Gustave sur ses autres enfants) ; il avait les cheveux d'un blond clair, le front haut, le nez aquilin, les yeux bleus et grands (3); » de plus de la réserve, de la tenue, de la grâce, un caractère aimable et beaucoup d'esprit naturel, rehaussé par de l'instruction et par une grande facilité de parole. Du vivant de son père, il avait songé à la princesse Catherine Jagellon, seconde fille de Sigismond Ier et de Bona Sforza, et sœur de Sigismond II Auguste. Teczin, croyant flatter la vanité du roi de Suède, avait, à l'époque du couronnement, remis ce projet d'union sur le tapis. La main de la princesse Catherine, déjà célèbre par sa beauté, par sa distinction, par ses vertus et par les droits qu'elle apportait à la couronne de Pologne, était recherchée des princes les plus puissants de la chrétienté. Le méfiant mais faible Éric

(1) Lettre à Jean du 11 novembre 1561.
(2) Lettre d'Éric à Jean du 14 novembre 1561.
(3) Fryxel.

n'avait accepté ni repoussé cette offre si avantageuse à son frère ; l'année suivante, le comte de Lublin avait renouvelé sa proposition, et, interprétant dans un sens favorable le silence du roi, il était venu à Åbo s'entendre avec le prince que cette négociation touchait encore de plus près ; seulement, comme Sigismond ne voulait pas marier sa sœur cadette avant son aînée, le duc Magnus fut offert à la princesse Anne et agréé par elle (février 1562). Il fut même convenu que les deux mariages se feraient le même jour (1).

Teczin avait manqué aux convenances en allant négocier le mariage de deux princes suédois autre part qu'à Stockholm. S'il n'y était pas allé, c'est qu'il redoutait les objections du roi dont le consentement était cependant indispensable. En effet de grands obstacles s'opposaient à cette union. Pouvait-on, sans scandale, songer à marier deux princes de Wasa à deux princesses Jagellon, lorsque les Suédois et les Polonais s'égorgeaient dans les plaines de Livonie dont ils se disputaient les débris? N'allait-on pas aussi exciter le ressentiment d'Iwan Basilowitch qui s'était déjà posé en ami et en protecteur d'Éric XIV, et dont l'alliance était si nécessaire dans la guerre imminente avec le Danemark? On ne pouvait pas ignorer que ce prince ne fût le rival du duc de Finlande; il était de notoriété publique qu'il avait fait demander la main de la princesse Catherine et que, ne l'ayant pas obtenue, il avait, à la suite d'un affront sanglant (2), envahi la Lithuanie,

(1) Lettre de Sigismond au duc de Brunswig, lui faisant part de ces projets.

(2) Moschum porro Johannes habuit rivalem; Poloni, magnopere indignati, legatis pro sponsa missis adducenda equisonem cum jumento candido et

laissant partout des traces terribles de son passage et ne s'était retiré qu'après avoir pris et détruit Polosk.

Éric attachait une grande importance à une alliance avec le grand-duc de Moscovie; et c'est par égard pour ce futur allié qu'il chercha à dissuader son frère de cette union. En dédommagement, il l'engagea à aller en Écosse reprendre pour son propre compte la négociation entamée entre la belle Marie Stuart et le duc de Vestantång. Jean qui aimait Catherine et qui en était aimé repoussait obstinément tout autre projet de mariage. Comme il était adroit et insinuant, à force de prières et de protestations de dévouement, il avait fini par obtenir l'assentiment de son frère; mais Éric avait eu bien soin de le prévenir qu'il ne modifierait en rien la politique qu'il avait adoptée; il lui avait fait bien entendre que, ayant acquis tous les droits de Christophe de Mecklembourg, archevêque de Riga, il se considérait comme le maître de son vaste diocèse, et qu'il était résolu d'en chasser les Polonais qui en avaient envahi plusieurs districts; qu'il exigeait que le fief de Risenberg fût remis en ses mains jusqu'à la paix; et enfin que, Teczin lui ayant promis de travailler pour lui dans le cas d'une vacance du trône, il ne fût pas surpris de trouver là encore un rival dans son frère. Jean qui ne voyait que le but où il tendait ne fit aucune objection, et, comme ce mariage ne pouvait décemment se faire, tant que les Suédois et les Polonais auraient les armes à la main, il obtint qu'une trêve de quarante jours fût signée entre les deux mo-

phalerato obviam expediverunt, istius propterea Moschum connubio indignum insinuantes, et nefarias cum jumentis libidines eidem exprobrantes.
(Messenius, *Scond. illustr.*, t. VI, p. 7.)

narques. En ce moment Horn assiégeait Pernau; Éric fut accusé d'avoir donné au courrier chargé d'apporter au général suédois la nouvelle de l'armistice l'ordre de voyager assez lentement pour n'arriver qu'après la prise de la ville. C'est en effet ce qui eut lieu (1). Sigismond indigné rappela Teczin qui était en route pour Stockholm. Les hostilités, malgré la médiation des princes allemands, furent reprises avec un surcroît de fureur, et Éric écrivit à son frère que, ne pouvant épouser une princesse dont le frère était l'ennemi acharné de la Suède, il ne doutait pas de le voir faire à son patriotisme et à sa dignité le sacrifice de son amour. Jean était bien avancé pour reculer; d'ailleurs sa passion pour Catherine l'avait poussé à prêter de grosses sommes à Sigismond (2). Aussi, malgré de nouveaux ordres plus positifs, quitta-t-il, le 19 juin 1562, Åbo pour Dantzig (3).

Jean avait l'âme vile. Déjà depuis longtemps sa conduite était tortueuse. Teczin n'avait pas eu grand effort à faire pour le détourner de la voie du devoir, et le mettre sur le penchant de la trahison (4). Il n'est plus douteux pour personne, aujourd'hui que l'on a découvert les clauses de son contrat de mariage, qu'il n'eût formé le projet de détacher la Finlande de la Suède, d'y joindre l'Esthonie, et d'en former à son profit un royaume où le catholicisme aurait été rétabli; que Sigismond devait le seconder dans cette en-

(1) Juin 1562, Éric conserva les priviléges des bourgeois et fit don à la ville de 10,000 thalers.

(2) Après en avoir refusé à son frère.

(3) Henri Classon de Karkas, Hans Björnsson et Ezechias Gippel l'y avaient précédé.

(4) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum,* lib. VIII, p. 378.

treprise, et que c'était pour avoir un pied de l'autre côté du golfe de Finlande qu'il s'était fait donner, en garantie des sommes qu'il avait prêtées (1), sept châteaux importants (2).

Si Jean était avide et fourbe, il était encore plus irrésolu et lâche. Les lettres nombreuses et menaçantes qu'il recevait d'Éric qui, par une étrange bizarrerie, n'avait dans ses écrits jamais plus de netteté et plus de logique que lorsque ses actes portaient le cachet de la folie, jetèrent le trouble dans sa conscience et lui firent une si vive impression qu'il résolut *ex-abrupto* d'aller à Stockholm obtenir un pardon qui lui était encore offert. Mais Gippel, son secrétaire, Polonais de naissance et dévoué à Sigismond, le détournant de cette bonne pensée, parvint sinon à le retenir à Dantzig, à changer au moins son itinéraire. Au lieu de se rendre à Stockholm, Jean retourna à Åbo. Il y fut relancé par Dunin, ministre de Sigismond, et ramené par lui en Pologne (3).

Les jeunes époux devaient être unis à Wilna. Jean s'y rendit de Dantzig, accompagné d'une suite nombreuse qui grossissait chaque jour en route. Sigismond y parut bientôt après avec sa sœur, amenant avec lui toute la fleur de la noblesse de Pologne et de Lithuanie. Après deux jours de fête, le mariage fut célébré, le 4 octobre 1562, avec pompe, mais sans joie ni entrain. Le duc de Finlande n'avait aucun parent avec lui. Le serment qu'il venait de prêter au

(1) D'après Loccenius, 80,000 thalers, d'après Tegel, 125,000, d'après Kelchen, 120,000, d'après Messenius, 125,000, et d'après Resenius, 126,000.

(2) Kujkats, Hermès, Helmet, Trikalen, Ringen, Burtnick et Gilsen.

(3) Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. 1, p. 173.

pied des autels était le signal d'une guerre fratricide dont tous les actes devaient être déplorables, et dont l'issue pouvait être terrible. J'ai dit que Jean était d'une nature faible et pusillanime; il ne s'engageait dans cette voie périlleuse qu'à regret, et poussé par des conseillers étrangers et dont il se méfiait. Aussi, malgré tous ses efforts, était-il triste et préoccupé. Son épouse, plus réfléchie et plus sérieuse que l'on n'est d'ordinaire à son âge, partageait ses appréhensions. Il en résulta dans tous les divertissements qui furent donnés à cette occasion une froideur et un air de gêne qui ne put être dissimulé même aux moins clairvoyants. Le surnaturel jouait, à cette époque, un grand rôle dans les choses les plus simples de la vie. Messenius affirme qu'après la cérémonie religieuse, comme les époux sortaient de l'église, le ciel s'ouvrit et laissa voir, au milieu des nuages en tumulte, une civière sur laquelle étaient placées à un bout une tête d'homme, et à l'autre une verge. Cette vision de quelque halluciné préoccupa beaucoup les tireurs d'horoscopes qui, à cette époque, foisonnaient dans toutes les cours, et donna lieu aux plus sinistres conjectures (1).

La saison commençait à devenir rigoureuse. Jean, accablé d'ennuis, en proie à l'inquiétude qui suit toujours les entreprises téméraires et peut-être au remords, retourna promptement avec son épouse, à travers la Livonie, dans son duché de Finlande (novembre). Il ne tarda pas à voir les inconvénients sans nombre de la fausse position où il s'était mis. Le premier châ-

(1) Messenius, *Scond. illust.*, t. VI, p 11.

timent des traîtres, c'est d'être suspects à ceux-là même qui profitent de leur trahison. Le gouverneur de Riga ne voulut pas le laisser entrer avec sa suite dans les murs de la ville (novembre). L'accueil qu'il reçut des Suédois fut encore pire. Svante Sture ne lui laissa pas ignorer qu'il avait encouru la colère de son frère, et qu'il devait tout craindre de son ressentiment. Horn le contraignit à quitter brusquement Kujkats, un des sept châteaux que Sigismond lui avait remis, et dont, en passant, il avait pris possession. Plusieurs jésuites faisaient partie de sa suite. Cette espèce de gens était odieuse aux Suédois qui refusèrent de leur fournir des provisions. Aussi Jean et Catherine eurent-ils à souffrir de la faim et du froid. Enfin, après de grandes privations et des fatigues plus grandes encore, le cortége arriva à Revel. On n'y resta que le temps nécessaire pour se reposer et refaire ses forces. Le 4 décembre, deux mois jour pour jour après la célébration de leur mariage, le duc et la duchesse de Finlande entraient dans leur bonne ville d'Åbo, et se rendaient de là dans leur résidence de Ness (1).

Le duc de Finlande, en épousant une princesse accomplie, fille et sœur de roi, venait de prouver ce qu'un homme peut faire en amour comme en toute chose avec de la persévérance et de la fermeté. Éric, par malheur, ne suivit pas l'exemple de son frère. Nous le voyons dans cette même année de 1562 poursuivre avec passion ses projets de mariage avec Élisabeth, puis abandonner cette princesse pour Marie Stuart, revenir à elle quelques mois après avec plus

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, t. I, p. 175 et 176.

de furie, vouloir même aller en personne lui faire sa cour à Londres, faire voter pour son voyage un impôt extraordinaire par la diète de Stockholm, profiter en même temps du séjour de Gyllenstjerna à Francfort (1) auprès de l'empereur Ferdinand I[er] pour solliciter de ce souverain la main de sa pupille, la princesse Renée de Lorraine, et enfin envoyer Claude Collart et Denis Beurrée à la cour de Hesse demander au landgrave, Philippe le Magnanime, sa fille Christine. Il était évident qu'Élisabeth se jouait d'Éric XIV, et que Marie Stuart ne voulait pas des restes de sa cousine. C'était une raison de plus pour que l'empereur, homme sage, accueillît les propositions du monarque suédois. La princesse de Lorraine était petite-fille de Christian II; elle n'apportait pas à Éric XIV, comme on affectait de le dire, des droits réels sur le Danemark et la Norvége; mais sa présence coupait court à toutes les prétentions des Oldenbourgs sur la Suède. Ce mariage réunissait donc toutes les convenances, et Éric XIV, en abandonnant une négociation si bien entamée, pour en renouer une autre du même genre avec la cour de Hesse, ne laissait plus douter à personne qu'une incohérence, voisine de la folie, ne régnât dans son cerveau.

Peu de temps après le mariage du duc de Finlande à Wilna, Georges-Jean, comte palatin du Rhin et duc de Bavière, et Christophe, duc de Mecklembourg et archevêque de Riga, fiancèrent à Stockholm, le premier la princesse Anne Wasa, et le second la princessse Élisabeth, toutes deux filles de Gustave I[er]. Le duc Chris-

(1) Au sujet des contestations survenues avec Lübeck.

tophe, héritant d'un pays que trois peuples se disputaient, eut une destinée très-agitée et souvent très-précaire. Les horreurs d'une dure et étroite captivité ne lui furent pas épargnés; et ce ne fut qu'après dix-huit ans d'attente qu'il put devenir réellement l'époux de la jeune fille à qui il venait d'engager sa foi (1).

Malgré le mariage de sa sœur avec un Wasa, Sigismond, épouvanté et jaloux des succès de Horn, s'était mis à la tête d'une coalition formidable contre la Suède. Tous les États limitrophes de la mer Baltique entrèrent dans cette ligue, tous jusqu'à Iwan IV (2) et Frédéric II. Celui-ci, plus fourbe qu'il ne convient d'être même en politique, envoya, à l'époque même où il recrutait jusqu'en Hongrie une armée destinée à la Suède, Corfitz Ulhfeld complimenter Éric XIV et le maintenir dans une fausse sécurité. Le roi était à Upsal. Ulhfeld y fut reçu avec distinction et cordialité. De si vives protestations d'amitié furent échangées à cette occasion qu'Éric XIV, ayant à envoyer au landgrave de Hesse une ambassade qui devait traverser le Danemark, avait négligé de demander un sauf-conduit, ne doutant pas du bon accueil que son parent et allié s'empresserait à faire à des gens de sa cour. L'ambassade était très-nombreuse et très-brillante. Elle était conduite par le baron Sten Ericsson Lejonhufvud (3), et chargée d'apporter l'anneau du roi à la princesse Christine. Frédéric II était absent de Copenhague, quand Lejonhufvud y arriva. Le chancelier Friis, homme méfiant et positif, n'imaginait pas

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, t. VI, p. 10.

(2) Les ambassadeurs suédois venaient de rapporter de Moscou un traité de paix pour deux ans, même pour ce qui regardait la Livonie.

(3) Egidius Girs, *Histoire d'Éric XIV*.

qu'on mît tant de monde en mouvement pour apporter un gage d'amour à une jeune fille. Il se figura qu'Éric XIV, instruit de la ligue formée contre lui, envoyait chercher des soldats en Allemagne, qui était au seizième siècle le grand champ de recrutement de toute l'Europe. Sans autre donnée plus positive, il prétexte tantôt l'absence du roi, tantôt un autre motif, pour refuser des passeports aux ambassadeurs suédois (1). Lejonhufvud, impatient de se rendre à son but, forme le téméraire projet de sortir, malgré le chancelier, d'une ville où il est retenu par la plus insigne perfidie. Un jour donc, de grand matin, à la tête de tout son monde, il se présente devant les portes de Copenhague; elles étaient fermées; il attaque les gardiens qui refusent de les ouvrir. Une rixe s'engage. Des soldats se mettent de la partie. Les Suédois sont battus et ramenés chez eux, où ils sont gardés à vue. Pendant la bagarre et dans le trajet des portes à son hôtel, Lejonhufvud, transporté de colère, ivre de fureur, avait proféré des menaces, des insultes contre le chancelier et même contre le roi. Cette imprudence servit à merveille des gens malintentionnés, en leur fournissant le prétexte d'un double procès pour résistance à la force armée et pour outrages à la majesté royale.

Pendant cette scène honteuse, Ulhfeld était encore en Suède. Pour qu'il ne fût pas victime par représailles des mêmes violences, on prit toutes les précautions nécessaires pour empêcher que l'échauffourée de Copenhague fût connue à Stockholm. On y réussit, et

(1) Mallet, *Histoire de Danemark*, t. VII, p. 44.

Uhlfeld, rentré sans accident et après l'accueil le plus cordial, n'eut pas honte de conseiller qu'un châtiment rigoureux et injuste fût infligé à un homme qui remplissait un mandat pareil au sien, et dont la personne devait être sacrée. Il accusa même Lejonhufvud d'être un ennemi acharné du Danemark, et répéta à ses juges certaines phrases passionnées et offensantes (1) qu'il disait sans cesse au conseil du roi, et qui n'avaient pu lui être révélées que par des délateurs. Personne en Danemark n'avait certes le droit de connaître et encore moins de juger les sentiments de patriotisme dont le baron était animé. C'est à cause d'eux cependant qu'on osa, contre toute justice, par le plus coupable abus de la force, l'envoyer avec Jöran Fincke, Gabriel Christiansson et Arvid Gustafsson, dans le château de Callundborg où il subit une pénible captivité qui ne dura pas moins de deux années.

Éric, quoique n'ayant pas de suite dans les idées, était tenace et entêté. Après l'échec de Lejonhufvud, il avait organisé une nouvelle ambassade pour le même objet et vers le même but; ses envoyés, cette fois conduits par Jöran Geer, devaient aller à Cassel par Rostock à travers la Baltique; ils étaient sous la protection d'une flotte, composée de douze vaisseaux et commandée par Jacques Bagge, Norvégien de naissance, mais depuis longtemps au service de la Suède, et le plus grand homme de mer que cette puissance eût eu depuis longtemps. Dans les eaux de Bornholm, ils rencontrèrent les flottes combinées du Danemark et de Lübeck, égales en nombre et en force. Malgré la cap-

(1) Messenius, *Scond. illustrata*, t. VI, p. 13.

tivité de Lejonhufvud et de ses compagnons, la guerre n'était pas déclarée entre les deux pays. Une dispute, survenue au sujet du salut (1), entraîna aux plus grandes violences des hommes animés des plus mauvais sentiments. L'échauffourée qui suivit une simple querelle dégénéra bientôt en un combat naval. Après une lutte acharnée qui dura plus de cinq heures (2), la victoire se prononça pour les Suédois; trois vaisseaux danois tombèrent en leur pouvoir, entre autres le vaisseau amiral qui portait Brokenhuisen et son état-major. Le nombre des morts fut de six cents chez les vaincus et celui des prisonniers de neuf cents. La flotte danoise toute mutilée trouva un asile dans le Sund; Bagge, victorieux, après avoir mis son butin et ses captifs en sûreté, poursuivit sa route jusqu'à Rostock.

La mission de Geer était si bizarre que l'on ne peut avoir qu'une médiocre opinion du bon sens de celui qui l'avait donnée, comme du tact de celui qui l'avait acceptée. Geer devait prier le landgrave de lui confier la princesse Christine qui serait amenée à Stockholm,

(1) Geyer, *Histoire de Suède*, p. 196.

(2) Juin 1563. Acerrime vero utrinque pugnatur aliquandiu, et tandem Sveones, licet navium et militum numero longe forent hostibus inferiores, tamen victoria superiores evaserunt. Nam admiralio nobili Jacobo Brokenhusio, cum nonnullis capitaneis et DCCCC classiariis in suam redacto potestatem, prætoriam, ternaque insuper alia occuparunt permagni valoris navigia, reliqua quassarunt, fugarunt, et DC epibatarum trucidarunt. (Mess., *Scond. illustr.*, t. VI, p. 15.) Mallet dans son *Histoire de Danemark*, t. VII, p. 46, dit au contraire que les Danois étaient très-inférieurs en nombre, et il appuie son assertion de l'autorité du Saxon Chytræus et du Français de Thou. D'autres auteurs, favorables au Danemark, vont jusqu'à dire que Brokenhuisen n'avait que huit vaisseaux contre vingt-deux. Le fait est que les Suédois ne demandaient qu'à passer pour se rendre à Rostock ; et les Danois, s'ils avaient été aussi faibles, auraient été moins chatouilleux sur le point d'honneur.

et mariée à Éric XIV, si la chose convenait à l'un et à l'autre, sinon ramenée par lui dans sa famille. Remarquez que, aucune clause du contrat n'ayant été discutée ni fixée, ce mariage était encore tout à fait à l'état de projet. Était-il possible qu'un père, doué du moindre bon sens et ayant conservé quelque idée des convenances, envoyât sa fille à son prétendu à titre d'essai, et l'exposât à rentrer chez elle, bafouée, sinon déshonorée? Le landgrave, qui était un homme sage, tout en repoussant cette étrange proposition, eut le bon esprit de ne point s'en offenser, parce que l'intention n'était pas mauvaise, et, même en renvoyant ces malencontreux ambassadeurs, il offrit sa médiation et celle de l'électeur de Saxe pour prévenir le conflit prêt à éclater entre Éric XIV et Frédéric II.

L'année suivante, le hasard ayant fait tomber entre les mains de l'officier danois qui commandait à Gottland une lettre d'amour adressée par Éric XIV à Élisabeth d'Angleterre, celui-ci l'avait remise à Frédéric II qui s'était empressé de la faire passer au landgrave de Hesse. En ce moment, le chancelier Nils Gyllenstjerna et Jöran Geer se trouvaient à la cour de Cassel, négociant de nouveau le mariage de la princesse Christine avec leur maître. Le père et la fille avaient donné leur consentement. Tout était prêt pour le départ lorsqu'arriva ce fatal écrit. Le landgrave, voyant dans ce qui n'était que l'acte d'un écervelé une machination infâme contre l'honneur de sa fille, rompit aussitôt toute négociation, et, donnant cours à sa trop légitime indignation, ordonna aux Suédois d'avoir à quitter Cassel dans le jour même, avant le coucher du soleil, à moins d'un châtiment terrible. Pour n'avoir

plus à entendre parler du roi de Suède, le landgrave maria *ab irato* sa fille avec le duc Adolphe de Holstein; de ce mariage naquit, entre autres enfants, la princesse Christine qui devint l'épouse de Charles IX et la mère du grand Gustave-Adolphe (1).

L'amiral Bagge, en forçant le passage à travers les vaisseaux danois qu'il avait dispersés, avait remporté un succès honorable; mais d'une simple échauffourée une grande victoire ne pouvait pas naître. Cependant Éric, porté à la pompe et à l'exagération, prend prétexte de cet avantage pour organiser à l'arrivée de l'amiral à Stockholm une espèce de triomphe imité des anciens et plus propre à rendre implacable la haine des vaincus qu'à surexciter le patriotisme des triomphateurs.

Le cortége, parti du marché aux fers, se rendit à travers les rues de la capitale, pavoisées et encombrées de peuple, jusqu'au palais du roi. En tête du défilé marchait le vainqueur, Jacques Bagge, en costume de gala, portant au cou une grande chaîne d'or, et ayant de droite et de gauche deux barons suédois; après l'amiral venaient les officiers qui avaient combattu à ses côtés et sous ses ordres, vêtus, comme lui, d'habits magnifiques et entourés de chevaliers; ensuite les hommes des équipages, dont quelques-uns portaient les drapeaux pris sur l'ennemi, roulés et inclinés vers la terre. Derrière les vainqueurs se tenaient les vaincus, la tête nue et rasée, ayant chacun un bâton blanc à la main; à quelques pas devant eux était l'amiral Jacques Brokenhuisen, précédé du bouffon du roi, Hercule,

(1) Loccenius, *Hist. rer. suec.*, p. 380.

qui faisait des grimaces et jouait du violon, et suivi des soldats qui s'étaient emparés de lui. Après ce premier groupe venaient les officiers, et enfin, deux par deux, les captifs chargés de chaînes.

Cette mascarade était d'autant plus inconvenante et déplacée qu'Éric, point préparé à la guerre, était très-enclin à la paix et fondait de grandes espérances sur les conférences de Rostock, où ses différends avec Frédéric II devaient être soumis à l'arbitrage de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse. Le comte Gustave Roos de Bogesund qui était chargé d'aller y soutenir ses intérêts s'était rendu à Calmar, accompagné d'une suite nombreuse; mais, n'ayant pu obtenir un sauf-conduit de Frédéric II de qui la flotte, augmentée de toutes les forces navales de Lübeck et commandée par Jöns Jüel, sillonnait la mer Baltique, il était retourné à Stockholm après avoir envoyé aux diplomates qui l'attendaient la cause motivée de son absence. Du reste, au point où l'on était, la guerre était inévitable. Frédéric II, qui avait pris toutes ses précautions, voulait tenter le sort des armes; aussi les princes médiateurs n'étaient-ils pas encore rentrés dans leurs États qu'un héraut d'armes danois, accompagné d'un héraut de Lübeck, se présentait à Stockholm pour exposer les griefs de son maître contre la Suède, en exiger réparation et l'obtenir de vive force au besoin.

Éric XIV entendait fort bien la mise en scène; il aimait la pompe et avait de la majesté; il reçut l'envoyé danois dans son palais, assis sur son trône, couronne en tête, sceptre en main, entouré des sénateurs et des dignitaires du royaume. La scène était gran-

le retour du printemps, où devait commencer une lutte terrible qui ne pouvait avoir pour lui d'autre issue que la victoire ou la mort.

Si du reste Jean avait la pensée bien arrêtée de rendre la Finlande indépendante de la Suède, jamais occasion ne pouvait être plus favorable à la réussite de ce projet. En effet la guerre, qui sévissait depuis longtemps avec la Pologne, venait d'être déclarée avec le Danemark et Lübeck et était imminente avec la Russie. Jean, ambitieux mais poltron, irrésolu et méticuleux, n'avait, cette fois, tant d'audace que parce que le danger était éloigné et qu'il espérait que son frère, occupé à se défendre contre les ennemis du dehors, n'opposerait que peu de résistance à ceux du dedans. Il se trompa dans ses calculs. Éric, puisant dans son indignation, dans son patriotisme, un surcroît de bravoure et d'énergie, sut se mettre à la hauteur de cette difficile situation, et, sans se préoccuper des embarras de la guerre étrangère, il brava résolûment le surcroît d'ennuis, de difficultés et de périls que la guerre civile allait engendrer.

Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, une armée suédoise, conduite par Anders Siffrey, fut dirigée vers la Finlande. Les ordres du général étaient terribles. Point de quartier au prince rebelle. Il fallait l'amener à Stockholm mort ou vif, et ne reculer devant aucunes violences pour arriver à ce résultat. En même temps, les États, qui étaient réunis à Stockholm, furent formés en tribunal et chargés de le juger par contumace. Les juges furent très-peu nombreux. En prévision de ces graves événements, bien des gens n'avaient osé paraître à la diète; les uns retenus par

la prudence et redoutant une réaction politique, les autres par attachement pour le prince ou en souvenir de son illustre père; le plus grand nombre par opposition à Jöran Pehrsson, de qui la funeste et terrible influence se faisait sentir chaque jour davantage dans le conseil du roi.

Ce misérable, fils d'un curé de village, condamné à mort pour ses débauches et son impiété sous le règne de Gustave, soustrait par Éric à ce sévère châtiment, accueilli par lui, malgré ses vices ou plutôt à cause de ses vices, et devenu son favori, acquérait chaque jour un plus vaste et plus dangereux empire sur l'esprit du faible monarque. Celui-ci, fort adonné aux spéculations de l'astrologie, prompt au découragement, enclin à la mélancolie, était méfiant de sa nature, et sujet à des accès de terreur indicible. Jöran Perhsson, non moins rusé que pervers, entourait les événements les plus ordinaires de circonstances mystérieuses et sinistres; au besoin même, il inventait des machinations, des conspirations de toutes sortes, et créait des dangers imaginaires pour se donner le mérite de les avoir détournés et pour acquérir, tout en se faisant la réputation d'homme habile et dévoué, de nouveaux titres à la confiance et à la reconnaissance du maître. L'esprit maladif du roi ne pouvait résister à de si violentes secousses. Je suis convaincu que les artifices de cet intrigant n'ont pas peu contribué à précipiter les effets de ce mal terrible dont Éric avait pris le germe dans les flancs mêmes de sa mère.

Dans le procès intenté au duc de Finlande, Jöran s'était chargé du rôle d'accusateur public. Ce rôle convenait à merveille à sa nature passionnée et féroce,

et, cette fois, comme pendant tout le temps qu'il s'est maintenu aux affaires, il l'a rempli avec une excessive habileté. Le duc de Finlande, accusé par lui du crime de haute trahison, fut condamné par les États à la perte de son duché, de l'honnenr et de la vie (1). La rigueur de cette sentence fut mitigée par un recours en grâce. Les juges eux-mêmes, épouvantés de la sévérité de la loi, supplièrent Éric d'épargner le sang de Gustave Wasa dont il était issu lui-même et de commuer la peine de mort en une captivité éternelle.

Éric XIV, comme nous l'avons déjà dit, avait créé le jury du roi. C'était une espèce de parlement, une cour suprême, destinée à régulariser la justice et à donner plus de garanties à ses décisions. En principe, l'institution était excellente, mais contraire à la constitution du royaume qui, donnant aux nobles partout, excepté dans le Norrland, le droit de justice, mettait à leur disposition les places de juge. Par malheur, sous un mauvais gouvernement, les choses les meilleures ne tardent pas à devenir détestables. Le jury du roi, sous l'influence de Jöran Pehrsson, dégénéra tout de suite en une cour prévôtale de la pire espèce. Les honnêtes gens qui en faisaient partie à l'origine furent peu à peu remplacés par des hommes sans aveu et de basse extraction, misérables toujours prêts à servir les rancunes de leur chef et à l'aider à satisfaire ses féroces instincts. Conrad de Pihy, sous Gustave Ier,

(1) M. de Varennes, ministre de France en Suède, intercéda en faveur du prince, au nom de son roi.

(Olof Celsius, *Hist. d'Éric XIV*, tom. II, p. 167.)

Hanc potissimi ordinum cogebantur obsignare, roborareque sententiam, et tergiversantes carceribus compellebantur.

(Messenius, *Chron. Scond.* tom. VI, p. 1.)

avait essayé d'établir une police. Sa tentative avait avorté. Les Suédois, peuple indépendant et loyal, avaient horreur des espions et des gendarmes. Jöran Pehrsson reprit en sous-œuvre les projets du chancelier allemand. Son esprit investigateur et méchant convenait à la chose. Grâce à lui, toute la canaille de Suède fut chargée d'espionner et de dénoncer la partie honnête du royaume. Des sergents à baguettes furent établis dans toutes les provinces et mis à la poursuite des prétendus coupables. Les espions ne suffisant pas, il fallut avoir des délateurs. Le métier même devint très-lucratif (1). « On promit à quiconque dénoncerait un crime de lèse-majesté la moitié du bien du criminel si l'accusation pouvait être prouvée devant un tribunal (2). » Or l'on savait qu'à ce sujet rien n'était impossible au vice-chancelier, à ce point que nous le verrons obtenir la condamnation de malheureux que ses sicaires avaient déjà égorgés.

Ce tribunal entre les mains de cet homme devint un terrible instrument de vengeance. Le registre de ses arrêts qui ne porte en 1561 qu'une condamnation à mort en contient, en 1563, cinquante-sept, et cette progression se poursuit dans les mêmes proportions jusqu'en 1567, époque à laquelle finissent, grâce à Dieu, les fonctions de ces impitoyables magistrats. Dans les dernières années, choisis par Jöran Pehrsson, ces hommes n'étaient plus que ses bourreaux. Aussi voyons-nous, le 11 février 1566, un pauvre diable, un palefrenier, nommé Éric Pehrsson, condamné à mort

(1) Celui qui pouvait surprendre un mauvais propos ou découvrir une infidélité chez un fonctionnaire était généreusement récompensé.

(2) Geyer, *Histoire de Suède*, page 195.

pour avoir peint par maladresse sur la porte d'une maison située dans un faubourg de Stockholm les trois couronnes renversées et avoir par ce fait porté atteinte à la majesté du roi. La même année, 26 novembre 1566, un pareil châtiment fut infligé à deux trabans, accusés d'avoir mis près de la tente du roi trois bâtons placés en forme de croix, un gril et d'autres objets qui avaient pour but de l'ensorceler, « quoiqu'ils n'ignorassent pas que le roi avait défendu, sous peine de mort, de laisser sur les chemins où il se promenait des branches de sapin, des débris de paille ou des copeaux (1) ; » enfin, en 1567, Georges Wickmann fut exécuté pour avoir dit que le roi donnait des ordres impossibles à remplir.

Il faut remonter aux règnes des tyrans les plus sinistres de l'antiquité pour trouver un pareil mépris de la vie humaine. Jamais de tels scandales ne s'étaient produits sur le sol de la vieille Suède, si ce n'est sous le Néron du Nord ; mais encore était-ce un étranger, et traitait-il les Suédois en peuple conquis.

L'armée suédoise envoyée en Finlande contre le duc était peu nombreuse, encore moins aguerrie; les vrais soldats étaient sous les ordres de Horn en Livonie. Pour peu que Jean eût eu de l'audace, du courage, de l'influence sur les populations, il aurait refoulé dans la mer cette poignée d'agresseurs. Mais il était indécis, lâche et dépourvu de toute espèce de talent militaire. Au lieu de tenter une bataille en rase campagne, il s'enferma dans son château d'Åbo, ou il fut bientôt enveloppé par Hogenskild Bjelke qui était venu, le 13 juin, prendre la direction de cette petite armée; il amenait peu de monde

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, p. 196.

avec lui, mais les troupes de Livonie étaient mises à sa disposition en cas de besoin, et il pouvait en détacher tous les hommes qui lui seraient nécessaires. Il apportait avec lui la condamnation de Jean ; mais il avait ordre de faire connaître l'intention du roi d'épargner la vie du prince, destiné à passer le reste de ses jours dans une prison d'État.

J'ai déjà dit que Jean avait peu de cœur et peu de tête. Le danger qu'il courait lui fit perdre tout à fait l'un et l'autre. Il se défendit mollement et laissa prendre par une poignée d'hommes, au moyen d'un vulgaire stratagème, la forteresse qui recélait tout ce qu'il pouvait avoir de précieux et de cher dans ce monde. C'était le jour (12 août 1563) où le héraut danois, admis dans le château de Stockholm, déclarait solennellement, au nom de son maître, la guerre à Éric XIV. Avec un peu plus d'énergie et de prévoyance Jean pouvait gagner du temps, et alors il était sauvé. En effet la guerre qui était engagée avec le Danemark allait amener d'inextricables difficultés ; et enfin les soldats que le duc de Prusse avait recrutés pour lui en Allemagne avaient été par lui conduits à Dantzig, où ils attendaient pour mettre à la voile un vent favorable. Ils étaient en assez grand nombre et assez aguerris non-seulement pour résister aux Suédois, mais pour les vaincre et les rejeter au-delà du détroit ; mais encore eût-il fallu qu'ils eussent à leur tête un homme de courage et d'action. Or le duc de Finlande n'était qu'un vantard et un discoureur. On dit que, lorsque les Suédois entrèrent dans la pièce du château d'Åbo où se trouvait le duc entouré de sa femme et des gens de sa maison, un gentilhomme, nommé Nils Bossen, tirant un poignard de

dessous ses habits, se précipita sur lui, mais qu'il fut détourné par Nils Boje et par Jean lui-même qui avait vu le danger dont il était menacé.

Le duc de Finlande, aussitôt pris, fut envoyé à Stockholm avec sa femme et tous ceux qui s'étaient compromis pour lui. L'impitoyable Pehrsson était d'avis, puisque le duc n'avait pas déposé les armes après l'acte de clémence du roi, de faire exécuter l'arrêt purement et simplement en manière d'exemple. Éric XIV, résistant par hasard aux conseils de son favori, n'osa pas faire couler le sang de son frère ; il ne voulut pas non plus être témoin de son humiliation. Après avoir adouci la sentence des États de Stockholm (1), il se rendit aux frontières de la Westrogothie envahies par les Danois (29 septembre), chargeant Jöran Pehrsson d'aller avec Bjelkenstjerna jusqu'à Waxholm à la rencontre du prince. Cet homme violent, introduit à bord du vaisseau qui le portait, sans égard pour son rang, sans pitié pour ses malheurs, lui reprocha en termes durs et amers des fautes bien cruellement expiées, et lui lut l'arrêt qui le condamnait à mort. Jean, homme léger, n'avait qu'en ce moment compris toute l'horreur de sa position ; aussi ne put-il contenir ses larmes ; il attribua à Horn et à Hermann Fleming qui, disait-il, avaient méchamment dénaturé ses actes, la cause de tous ses malheurs. Il nia en termes énergiques la compétence du tribunal qui l'avait condamné, et en appela de sa décision à l'empereur, seul capable, d'après lui, de juger un fils et un gendre de roi, duc souverain lui-même. Après

(1) Olof Celsius, *Hist. d'Éric XIV*, t. I, p. 217.

avoir fait souffrir à son prisonnier toutes les appréhensions de la mort, Jöran Pehrsson lui annonça que le roi, persévérant dans ses projets de clémence, avait commué la peine capitale en une détention perpétuelle dans le donjon de Gripsholm. S'adressant ensuite à la princesse Catherine, il lui proposa, de la part du roi, un château pour résidence et un douaire royal, si elle voulait se séparer d'un époux que la loi venait de retrancher du nombre des humains. Cette jeune femme dont on ne saurait trop admirer le courage et l'abnégation, en vraie fille de roi regardant de toute sa hauteur le parvenu qui osait lui faire une proposition contraire à l'honneur, ne daigna pas lui répondre ; mais, lui montrant son anneau nuptial sur lequel étaient gravés en latin les mots suivants : « Rien que la mort, » elle se rapprocha de son époux, le prit par la main et descendit avec lui sur le misérable bateau qui devait le transporter dans son cachot. Pour bien apprécier l'action héroïque de cette jeune femme, il ne faut pas oublier que, par devoir, par amour, elle se livrait à la merci d'un tyran impitoyable qui avait déjà donné des signes manifestes de folie, et qui pouvait au premier moment la sacrifier à des chimères ou à de prétendues raisons d'État, et d'un scélérat de la pire espèce, qui de bandit était devenu premier ministre, et, parvenu au faîte par des crimes, ne pouvait s'y maintenir qu'avec des crimes, capable de tout, de la livrer à ses bourreaux pour être égorgée, ou au grand-duc de Moscovie pour être déshonorée.

Pour aller de Waxholm à Gripsholm, il faut passer par la capitale; arrivé au Söderstrom, une des issues par lesquelles les eaux du Mélar se précipitent dans

la Baltique, le prince fut obligé de rester sur le pont au milieu de ses futurs geôliers, exposé aux regards de la multitude qui encombrait les deux rives du fleuve; elle y avait été attirée par la curiosité et plus encore par ce secret plaisir que les petites gens éprouvent toujours devant les infortunes des grands. La rapidité et l'abondance des eaux avaient ralenti en cet endroit la marche du vaisseau. Par un raffinement de cruauté, Jöran Pehrsson avait couvert de gibets la colline de Söder-Malm; Jean, en jetant les yeux sur ces lieux témoins des jeux de son enfance et qui lui rappelaient tant de souvenirs, rencontra les cadavres de ses amis les plus chers, de ses serviteurs les plus fidèles, mutilés et défigurés par les supplices dans lesquels ils avaient expiré. Jean était d'une nature molle et faible. Il ne pouvait pas, sans en être brisé, supporter de si vives émotions. A la vue de ce douloureux spectacle, il fondit en larmes; et on l'entendit dire au milieu des sanglots que c'était la meilleure partie de lui-même que l'on avait martyrisée (1).

On traversa seulement la capitale; on ne devait s'arrêter qu'à Gripsholm qui est situé à quelques

(1) Le plus grand nombre des serviteurs du duc périt; trente-deux, d'après Geyer, cent, d'après Messenius. Croix, pal, gibet, roue, aucun genre de supplice ne fut oublié. Un curé périt pour avoir excité en chaire ses paroissiens à défendre leur duc. Le même sort fut réservé à Jean Bartholdy, valet de chambre de Jean, accusé seulement d'avoir dit que le règne d'Éric n'irait pas au-delà de la Saint-Michel. La torture lui avait arraché des aveux mensongers contre son maître; mais il les rétracta au dernier moment, quand il eut perdu tout espoir d'obtenir sa grâce et qu'il se trouva en face de l'éternité. D'autres furent condamnés aux mines, entre autres un certain Brask, neveu du dernier évêque catholique de Linköping. On fit grâce aux étrangers qui servaient dans l'armée du duc. On se borna à les renvoyer chez eux. Cependant Christophe Shenck, baron de Trauttenbourg, fut supplicié.

(Olof Celsius, *Hist. d'Éric XIV*, t. II, p. 226.)

lieues au-delà, dans une île du lac Mélar. C'était alors une forteresse. C'est devenu aujourd'hui un musée historique; on a réuni dans ses nombreuses et vastes salles les portraits de toutes les illustrations de la Suède et de l'Europe, de la France surtout. J'ai visité la pièce où le duc de Finlande fut enfermé pendant quatre ans et deux mois. Placée dans la tour, elle en a la forme; elle est ronde, bien éclairée, avec une jolie vue sur le lac, et conservée dans le même état qu'au seizième siècle, avec les murs revêtus de boiseries peintes. Dans un renfoncement était le lit sur lequel le roi Sigismond est né. Cette pièce qui ressemble aujourd'hui à celles que l'on trouve dans l'habitation d'un riche fermier et qui passait alors pour être magnifiquement ornée donne, avec le livre de dépenses laissé par Gustave Ier, une idée exacte de la simplicité et de la modestie des princes de cette époque.

Jean avait perdu sa liberté; mais il fut traité dans sa prison avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs. Le jury royal poussa les scrupules « jusqu'à condamner au pain et à l'eau pour un temps illimité le prévôt du château, coupable de n'avoir pas prévenu les besoins du prince qui s'était vu obligé d'avoir recours lui-même au pot à l'eau. » Jean avait l'esprit cultivé comme son père; il aimait les belles-lettres, la théologie surtout, et s'engageait avec passion dans les querelles qu'elle engendre. Éric avait eu la délicate attention de lui envoyer des livres de piété, un Ovide, un Plutarque, et une traduction allemande des contes de Boccace (1). De plus, sa fidèle et chaste compagne

(1) Geyer.

qui vivait à ses côtés et à qui il avait inspiré l'amour le plus vif l'entourait de soins délicats et affectueux. Eh bien! malgré cela, la position de Jean était la plus atroce que l'on pût imaginer, puisque, son sort et celui d'une femme aimée dépendant des lubies d'un maniaque, il avait constamment la tête entre la hache et le billot. Une vision l'a sauvé comme une vision aurait pu le perdre. Éric, adonné aux spéculations de l'astrologie, avait cru lire dans le ciel que son frère lui succéderait de son vivant sur le trône, et que lui-même irait prendre sa place dans son cachot. Éric Falk raconte que le roi, obsédé de cette idée fixe, avait résolu d'aller égorger lui-même ce rival dangereux; qu'il était venu plusieurs fois à Gripsholm, l'œil en feu, le poignard à la main, et le cœur rempli de pensées fratricides; mais que, à la vue de Jean, dominé par une puissance mystérieuse et irrésistible, il sentait sa colère s'évanouir, ses genoux fléchir; que, malgré lui, il tombait et restait prosterné aux pieds de son prisonnier qui, d'après les décrets immuables de la Providence, devait être son souverain; qu'il le suppliait alors de lui pardonner les maux qu'il lui faisait souffrir, et le conjurait, quand il serait à sa merci dans ce même château, de vouloir imiter sa clémence et de ne le faire mourir ni de mort violente, ni d'une manière ignominieuse. Une idée contraire pouvait traverser ce cerveau vide et transformer le suppliant en assassin. Dans ces moments critiques, le duc de Finlande, par son courage et sa dignité, sut toujours maintenir l'ascendant qu'il avait pris sur ce pauvre insensé.

Le duc de Westantång, Magnus, était à Wadstena lors de la condamnation de son frère. Il fallut bien

des démarches pour lui faire approuver et ratifier la sentence des États de Stockholm. Les lettres d'Éric, de même que les voyages d'Hogenskild Bjelke, de Denis Beurrée et de Jöran Perhsson, seraient restées sans résultat, si l'on n'avait pas fait appel à son avidité et à son ambition, mauvaises passions qui sommeillent toujours au fond des meilleures natures, et qu'il est si facile de réveiller (1). En donnant à Magnus les dépouilles de Jean, en lui faisant espérer sa propre succession, Éric parvint à obtenir son assentiment et même son approbation. Cependant Magnus était foncièrement doux et honnête; il ne put supporter les luttes intérieures qui précédèrent cette énergique et coupable résolution. Il était mélancolique et chagrin. Il devint fou, idiot ensuite, et les richesses de Jean, pas plus que les faveurs d'Éric, ne purent lui faire retrouver la raison.

La guerre avait été solennellement déclarée entre la Suède et le Danemark et la régence de Lübeck ligués ensemble. Frédéric II disposait de troupes nombreuses (24,000 fantassins et 4,000 cavaliers), aguerries et commandées par deux hommes de guerre illustres, le comte Gunther de Schwartzbourg et Daniel de Rantzau. Frédéric II, plein de confiance dans l'issue de cette grande lutte, était impatient de la voir engagée. D'après ses ordres, son armée se rendit, à travers le Halland, d'Helsinborg à Elfsborg dont le siége, résolu d'avance, fut commencé et poursuivi avec une grande

(1) « Puisque Sa Majesté nous a fait l'honneur de nous choisir préférablement à nos frères pour héritier des pays dont le duc Jean avait été investi par la couronne et le gouvernement de Suède, et que nous tenons sa confirmation par écrit, nous jurons de rester fidèle à Sa Majesté et à ses descendants, et à regarder ses ennemis comme les nôtres. »

énergie. Elfsborg est un port de la Westrogothie à l'embouchure du fleuve Göta et non loin de l'emplacement où s'élève aujourd'hui Göteborg. C'était la seule ouverture qui restât à la Suède sur la mer du Nord. C'est par ce seul point qu'elle était en relations avec la Norvége, l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, enfin le reste du monde, puisque Lübeck était maîtresse de toutes les côtes de Vandalie, et que le Danemark, établi sur les rives des deux Belt et du Sund, ne laissait entrer personne dans la Baltique, ni en sortir sans sa permission. On voit toute l'importance que la Suède devait attacher à la conservation de cette forteresse; Éric XIV devait avant tout la mettre à l'abri d'un coup de main; mais ce pauvre homme faisait toujours l'opposé de ce qu'il aurait dû faire; Horn et Mornay avaient bien été appelés pour la défendre; mais, avant qu'ils fussent arrivés de Livonie sur le théâtre de la guerre, Éric Kagge, ne voyant pas venir les hommes et les provisions qu'il attendait, s'était cru abandonné des siens, avait perdu la tête, et, après treize jours de résistance (1), avait livré la place à l'habile et heureux Rantzau.

Pendant que ses généraux ouvraient la campagne par ce coup d'éclat, Frédéric II pénétrait en Westrogothie, où il s'était fait précéder de proclamations magnifiques par lesquelles il excitait les habitants à la révolte, en leur vantant les bienfaits de l'Union de Calmar, et en flétrissant le despotisme de Gustave Ier et d'Éric XIV. Cependant trois armées suédoises vinrent se mettre de la partie et opposer une barrière aux en-

(1) 4 septembre 1563.

vahissements des Danois. La première, commandée par le comte Pehr Brahe, entra dans la Dalie et le Wermland; la seconde, par Stenbock, courut au secours de la Westrogothie, et la troisième, par Éric lui-même, alla protéger le Småland. L'intrépide comte de Brahe dans un seul jour s'empara de tout le Bohusland, prit et incendia la ville de Kongelf, mais échoua devant Bohus. Knut Haraldssoñ Soop, plus heureux encore, après avoir pris le Jemptland et le Herjedal, pénétra assez avant en Norvége. Enfin Éric alla mettre le siége devant Halmstad dont la prise devait compenser la perte d'Elfsborg. Mais le gouverneur, Paul Hvitfeld, avait plus de courage, plus d'adresse et plus de fermeté, qu'Éric Kagge; le roi qui n'avait pu le vaincre essaya de le corrompre. Hvitfeld, entrant en pourparlers avec lui, maintint, grâce à ce stratagème, les Suédois dans l'inaction jusqu'à l'entrée de l'hiver. Lorsque la rigueur de la saison eut fait suspendre tous les travaux du siége, Hvitfeld répondit par des coups de canon à ses propositions d'embauchage. Éric XIV, se voyant joué par un honnête homme, ne songea qu'à se retirer avant de plus grands désastres; mais sa retraite se fit négligemment; il laissa ses gens s'en aller par petites bandes et sans précautions. Les Danois avertis se mirent à la poursuite de cette armée désorganisée. Une rencontre eut lieu à Markeryd dans le Småland (11 novembre). Les Suédois surpris sont défaits; ils perdent trois cents hommes, et plusieurs canons leur sont enlevés. Éric laisse alors le commandement des troupes à Horn et à Mornay, et se dirige vers Stockholm. Par ses ordres le Bleking et la Scanie sont dévastés; par représailles Schwartzbourg inflige

le même sort à la Westrogothie. Soop en Norvége s'avance jusqu'à Trondhjem dont il s'empare.

Le 11 septembre, un combat naval très-meurtrier avait eu lieu près de l'île de Bornholm. L'amiral danois Bilde avait été tué. Les deux flottes, également avariées, avaient jugé prudent de se retirer, l'une à Elfsnabben et l'autre à Wisby. Comme dans tous les cas douteux, chacun des combattants s'était réciproquement attribué la victoire. Éric voulant, derrière ces petits succès, abriter de véritables désastres, se ménagea à Stockholm une entrée triomphale (22 novembre). Il avait pour principe qu'un roi doit non-seulement cacher au peuple ses défaites, mais les lui présenter comme autant de victoires. C'est un mauvais système, parce qu'on ne trompe personne; seulement on rend méprisable le malheur qui toujours est digne de respect et bien souvent excite de la sympathie.

Fidèle à son rôle d'homme heureux et satisfait, Éric fit célébrer (12 décembre 1563) avec une pompe inusitée le mariage de sa sœur Anne avec Georges-Jean, comte palatin du Rhin. L'année suivante, ce fut le tour de sa sœur Cécile. Puisque nous avons entrepris d'écrire l'histoire des enfants de Gustave I[er], je pense que ces pages, consacrées à la plus aimable, à la plus belle, à la plus séduisante, mais à la plus coupable de ses filles, ne seront pas dépourvues d'intérêt, et qu'elles ne nous feront pas sortir de la route que nous nous sommes tracée. Nous avons vu qu'une intrigue amoureuse s'était formée entre la belle Cécile et le comte palatin de Lublin. Teczin appartenait à une des plus illustres et des plus puissantes familles de la Pologne, c'est-à-dire d'un pays où la couronne est élec-

tive et peut échoir à un gentilhomme de mérite. Aussi ses prétentions à la main d'une fille de roi n'avaient-elles pas été repoussées. C'est au vu et au su de tous que les deux amants avaient échangé leur anneau nuptial, et Éric par son silence avait au moins moralement approuvé leurs projets d'union. La guerre de Livonie, la révolte de Jean, la dernière levée de boucliers de Frédéric II, avaient rendu odieux à la cour de Suède tout ce qui tenait à la Pologne. Malgré tous les obstacles qui devaient s'élever devant chacun de ses pas, le comte, poussé par l'ambition, par l'amour peut-être, n'avait pas hésité à quitter son pays pour venir à Stockholm réclamer la main de sa maîtresse. Par malheur, le vaisseau qui le portait fut capturé dans la Baltique par un corsaire danois. C'était au moment où Éric XIV, s'efforçant de détacher la Pologne du Danemark, s'était servi de son frère prisonnier pour entrer en négociation avec Sigismond-Auguste. Frédéric, tenu au courant de ces intrigues par sa police, transforma notre amoureux en diplomate, et, malgré ses protestations, le retint prisonnier dans une forteresse, d'où il ne put sortir que par l'intervention de son roi. A peine libre, le malheureux jeune homme tomba malade et mourut. Cécile n'était pas de la nature des inconsolables; le 11 novembre de l'année suivante, elle épousait le margrave Christophe de Bade. Si l'histoire de Gustave Ier nous a montré à quel point de grandeur peut parvenir un simple gentilhomme avec de l'audace, de l'esprit de suite, du courage, de la sagesse, en un mot avec du génie, celle de Cécile nous fera voir à quel degré de honte, d'ignominie, peut tomber une fille de roi qui dans sa vie ne

suit d'autres règles que ses fantaisies et ses passions.

Après le scandale de Wadstena, provoqué par Éric qui, paraît-il, était animé d'un sentiment plus vif et moins pur que l'amour fraternel, la princesse était devenue la maîtresse avouée d'un simple magnat polonais. Elle avait alors tellement perdu le sentiment de sa dignité qu'elle souffrit qu'une médaille fût frappée, représentant d'un côté son image et de l'autre celle de son amant (1). Mais ce ne sont là que ses égarements les moins blâmables. Les historiens ont insisté sur la passion criminelle qu'elle avait inspirée à son frère; ils font entendre qu'elle finit par en avoir honte, et que ce fut pour s'y soustraire qu'elle épousa le margrave de Bade. Il est certain que celui-ci, après son mariage, ne se croyant pas en sûreté à Stockholm, amena sa jeune épouse à Revel où il passa l'hiver, et où, d'après Messenius, il faillit devenir victime de la jalousie de son beau-frère. Un attentat contre sa vie qui avorta heureusement le décida, dès que la mer fut libre, au retour du printemps, à rentrer en Allemagne. De là Cécile se rendit en Angleterre auprès de la reine Élisabeth avec qui elle entretenait une correspondance suivie. Elle y accoucha d'un fils que la reine tint sur les fonts et qu'elle nomma Édouard-Fortuné. Après avoir dissipé sa dot en voyages, elle ne tarda pas à tomber dans le désordre; elle quitta même

(1) J'ai vu aussi la fameuse médaille qu'Éric XIV fit frapper après la condamnation du comte Edzard. D'un côté Cécile est représentée en costume de Marie Stuart avec laquelle elle avait une grande ressemblance, et de l'autre en Suzanne, c'est-à-dire sortant du bain, toute nue et n'ayant qu'un bout de draperie mal placé et ne servant qu'à faire ressortir l'indécence du sujet. Éric voulait prouver que sa sœur avait été calomniée comme la matrone juive. Ce n'était pas une raison pour la montrer à tout un peuple dans un pareil état.

la maison conjugale qu'elle avait ruinée par ses prodigalités, abandonnant ses enfants à son mari, courant l'Allemagne en aventurière et fréquentant les lieux infâmes. En 1575, le margrave mourut de chagrin de voir son nom à ce point avili. Quelques années plus tard, son plus jeune fils, Charles, ayant rencontré sa mère à Anvers dans une maison de filles, obtint du bourgmestre qu'elle lui fût livrée pour être retirée de cet abîme. Ce n'était pas du goût de cette malheureuse qui, voulant résister aux volontés de son enfant, fut par lui traînée par les cheveux à travers les rues de la ville. A force de violences et après lui avoir démis un bras dans la lutte, il obtint que cette infortunée le suivît dans un couvent de filles repenties. C'était en 1594. Ce jeune homme, surexcité par cette scène atroce, troublé par le remords, devint fou à quelques jours de là et mourut cinq ans plus tard, sans avoir jamais recouvré la raison.

Cécile avait changé de religion. Elle avait eu six fils qui, mal élevés et mal doués, finirent tous d'une manière déplorable. Elle ne mourut qu'en 1627 à Anvers, âgée de quatre-vingt-sept ans, dans un taudis, sur un grabat, on ne sait où, peut-être dans le couvent où elle avait été enfermée, d'où elle était sortie, mais où la misère l'avait probablement ramenée.

CHAPITRE V.

Guerre de sept ans entre la Suède et le Danemark.

Éric avait deux grands défauts, l'inconstance et l'ingratitude; mais tous deux lui venaient moins encore de son cœur que de son cerveau. Knut Haraldsson Soop, en récompense de ses conquêtes en Norvége jusqu'au-delà de Trondhjem, tombe en disgrâce, et est remplacé par Claude Collart, gentilhomme français, nommé par l'influence de Beurrée dans la chambre du roi et devenu un de ses favoris. Le gouverneur danois, Clas Bilde, s'était, à son approche, réfugié dans le château de Stenvigsholm; il y est assiégé et fait prisonnier. Collart était léger, présompteux et inexpérimenté. La facilité avec laquelle les habitants de ces pays conquis prêtèrent serment de fidélité à Éric XIV lui fit croire qu'ils changeaient de maître avec plaisir. Il s'imagina qu'il était lui-même adoré et redouté des masses. Enfin, il supposa sa domination si bien établie qu'il rendit la liberté à l'ancien gouverneur, se livra à la bonne chère, fit agréer ses hommages à une dame du pays, l'attira dans le château et l'y retint malgré le scandale que sa présence causait (1). Il

(1) Geyer, page 197.

donna, sans discernement ni prudence, des congés à ses soldats désireux d'emporter chez eux le butin qu'ils avaient fait, et expédia à Stockholm le casque et les éperons de saint Olaf, arrachés à son tombeau et destinés à l'église de Saint-Nicolas (1). Les Suédois du reste n'ont conservé que ces pieuses reliques de cette campagne brillante, mais dont les effets ne furent qu'éphémères. Bilde, revenu en Norvége avec des soldats recrutés en Danemark, excite et décide les habitants à la révolte, oblige l'imprudent Collart, chassé de Trondhjem par les bourgeois soulevés, de se réfugier dans le château de Stenvigsholm, l'y assiége, s'empare de sa personne, et, loin d'imiter sa générosité, l'envoie en Danemark où il est jeté en prison et meurt de chagrin, expiant bien cruellement les fautes qu'il avait commises.

Pour venger son favori, Éric XIV envoie Matts Törne envahir la Norvége avec un de ces ordres terribles dont il était si prodigue. Celui-ci dévaste Kongelf, Uddevalla, Trondhjem et plus de trente paroisses importantes ; Mauritz Stake inflige les mêmes calamités au diocèse d'Agerrhus. Hammer et Opsloe sont livrés aux flammes. Un vain serment de fidélité est exigé des pauvres diables épargnés par le fer ou la torche de ces dévastateurs.

Ce qui était triste, c'est que ces violences n'avaient d'autre résultat que de changer en déserts des provinces peuplées et fertiles. L'intrépide et habile Horn

(1) Alii, prædis onusti, patriam repetunt, et, præter alia, fertur secum spolia, galeam atque calcaria sancti Olai ab hujus sublata tumulo, seu loculo Nidrosiæ attulisse et in primario Stockholmiæ templo suspendisse ubi etiam hodie visuntur.

(Mess., *Scondia illustrata*, t. VI, p. 25.)

échoue devant Bohus, comme le comte Brahe qui, malgré les ordres formels d'Éric, refuse d'employer des moyens violents qui n'auraient eu d'autres résultats que l'extermination de l'armée dont il est le chef. Halmstad et Elfsborg résistent de même aux armes suédoises.

Témoins de tant de calamités stériles, l'empereur, le roi de France, l'électeur de Saxe et le duc de Brunswig manifestent hautement leur désir de faire cesser une guerre déplorable et qui ne pouvait avoir d'autres résultats que d'affaiblir des peuples vraiment dignes d'intérêt, et de porter, en suspendant tout trafic entre l'Allemagne et l'extrême Nord, un coup funeste à la prospérité de l'Europe entière. Ils s'offrent comme médiateurs, et dans ce but ils envoient, aux fêtes de la Pentecôte, des plénipotentiaires à Rostock. Minckwitz que l'empereur avait d'abord adressé à Éric XIV revient auprès de ses collègues et leur apprend que le roi de Suède, se prévalant de quelques succès sans importance, ne veut déposer les armes qu'après la conquête de l'île de Gottland, du Bleking, du Halland, de la Scanie et même de la Norvége, enlevée, dit-il, à Charles Knuttson. Comme rien ne justifiait ces prétentions exorbitantes, que Frédéric de son côté voulait conserver Elfsborg, sans abandonner un pouce du terrain qu'il possédait, tout espoir de conciliation fut perdu, et les diplomates quittèrent Rostock, avant même d'avoir pris la peine de se réunir.

Cependant les avantages, remportés sur mer par les Suédois, ne compensaient pas les désastres qu'ils avaient subis sur terre. Je ne sais pas même ce qui

serait advenu, si la discorde n'avait pas porté le trouble et la désorganisation dans le camp danois. La méfiance, la haine et la jalousie régnaient dans tous les rangs entre les chefs comme entre les soldats qui partageaient toutes leurs passions. Ces antipathies n'existaient pas seulement d'étrangers à nationaux. Mais les Allemands de Dohna ne pouvaient souffrir ceux de Schwartzbourg; à plus forte raison les Danois de Rantzaw détestaient-ils les uns et les autres. Le moindre embarras qui survenait (soit manque de vivres, soit retard dans la paye, accidents inévitables à cette époque où les intendances n'étaient pas organisées, et où les finances étaient mal établies), exploité par les mécontents, donnait lieu chaque jour aux scènes les plus regrettables. Une révolte militaire éclata à Malmoe et ne fut réprimée que par le courage héroïque de Rantzaw. Schwartzbourg, comprenant qu'il ne pourrait pas rester longtemps à la tête d'une armée dans laquelle il était impuissant à faire régner la discipline, n'était occupé qu'à grossir l'énorme butin qu'il avait fait et à trouver le moyen de le faire passer en Allemagne. Rantzaw de son côté exagérait les torts de son rival pour le décréditer davantage dans l'esprit du roi et amener sa perte. Éric, profitant de ces divisions, envahit le Bleking et le Halland. Laholm et Engelhom sont dévastés. Lyckeby est pris et ensuite Ronneby où les habitants, pour s'être défendus en braves gens et avoir fait une réponse piquante au roi (1) qui leur demandait à capituler, sont traités avec la dernière rigueur. La ville, emportée d'assaut, est pillée;

(1) Ils l'engageient à retourner à Halmstad où son coup d'essai n'avait pas été heureux. (Geyer, p. 198.)

les femmes sont déshonorées et les hommes égorgés en si grand nombre « que l'eau de la rivière devient rouge comme du sang ». Devant de si grandes calamités, Schwartzbourg sort enfin de son inaction, chasse Éric des provinces danoises, le poursuit jusque dans Calmar où la rigueur de la saison l'empêcha de l'assiéger. De son côté, Daniel Rantzaw bat Charles de Mornay près de Jonköping. Mais Éric n'y regardait pas de si près, et ses nombreux échecs ne firent rien changer au programme de la réception triomphale qu'il avait organisée pour sa rentrée à Stockholm (1).

L'année précédente, Éric XIV, partant pour la guerre, avait laissé une régence composée de Hans Classon Bjelkenstjerna, Denis Beurrée, Joran Pehrsson et Christophe Andersson. Éric XIV avait les goûts bas, les instincts vils. Pour ses amours il préférait les filles des rues ou des casernes aux femmes de qualité; de même pour ses affections il s'attachait de préférence à des gens de basse extraction qu'à des grands seigneurs. Il éloignait de son trône les Sture, les Brahe, les Stenbock, les Lejonhufvud, c'est-à-dire tous ceux qui en auraient fait la force et l'ornement, pour ne s'entourer que de parvenus et d'aventuriers. Parmi ces petites gens, deux hommes se distinguaient des autres moins par leur mérite que par leur adresse à prévenir tous les caprices du roi et à flatter toutes ses mauvaises passions. C'étaient Jöran Pehrsson, un homme de rien, né en pleine paysannerie, dans une cure de village, et Denis Beurrée qui n'était pas d'une origine plus élevée. Il serait tout à fait injuste de mettre ces

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VI, p. 27.

deux hommes au même niveau. Pehrsson était un scélérat de la pire espèce, souillé de tous les crimes et qui ne pouvait finir que sur un gibet. Beurrée, au contraire, était foncièrement honnête, très-instruit, très-pieux; mais un jugement faux et une ambition maladroite l'avaient fait sortir de sa sphère. Né pour être dans un collége, il était dépaysé dans une cour. Il ne connaissait pas les hommes, ignorait les finesses de la politique et ne savait pas se plier aux exigences du moment. Ensuite son tempérament sanguin le portait à la violence et à la cruauté. Sur les bancs de l'université, quand il étudiait la médecine, il avait souvent ouï dire à ses professeurs que la saignée était bonne dans bien des occasions. Il avait retenu le dicton, le répétait souvent et plus souvent encore le mettait en pratique. Ces deux hommes qui entouraient le roi prenaient chaque jour plus d'empire sur son faible esprit. La haute noblesse les détestait, attribuant à leur influence les sentiments qui poussaient le roi à s'éloigner d'elle chaque jour davantage. Gustave Ier n'avait pas tellement courbé sous le joug ces fronts altiers que son fils Éric pût impunément traiter avec mépris des hommes de qui les pères avaient été les égaux du sien. Aussi voyons-nous déjà succéder à l'engouement un mécontentement contenu, mais qui, pour un homme versé dans l'histoire de cet énergique pays, est le prélude inévitable de désordres et de bouleversements intérieurs. Svante Sture, la plus grande individualité du royaume après les princes de la famille royale, se démet du gouvernement de Revel. Olof Gustafsson Stenbock, pour s'être permis des propos offensants contre le roi et son entourage, est

cité devant le jury royal et condamné à mort après un réquisitoire furibond de Jöran Pehrsson. Non-seulement la sentence ne fut pas exécutée, mais encore le condamné fut de suite rendu à la liberté. Qu'importe? le coup avait porté. On avait montré aux moins clairvoyants que pour une faute grave les têtes les plus hautes ne seraient pas épargnées.

Le seizième siècle est avant tout une époque d'enthousiasme, de conviction et de foi, dès lors de fanatisme et d'intolérance. Tous ces hommes éminemment religieux n'avaient d'autres préoccupations, d'autres pensées, d'autre but que de se faire les apôtres de la religion qu'ils suivaient, et qui, étant à leurs yeux la seule vraie, était la seule capable de procurer le salut éternel. Aussi voyons-nous les calvinistes français, chassés de leur patrie et accueillis, comme des frères, par Gustave Ier, méconnaître aussitôt les devoirs sacrés de l'hospitalité, en cherchant à répandre autour d'eux des doctrines aussi détestées et plus redoutées du maître que celles de Rome. Beurrée, chargé par Gustave de l'éducation de son fils aîné qui doit être son successeur, fait céder sans scrupule ses devoirs de précepteur devant ses passions de sectaire, et, sans se préoccuper de tous les bouleversements, de tous les malheurs qu'entraîne le changement de religion d'un souverain, il use de tout son ascendant sur son élève pour le détacher du culte de son père et l'entraîner vers le sien. Un esprit aussi ferme, aussi dominateur, aussi absolu, acquit bien vite une autorité immense sur le caractère faible, soumis et irrésolu d'Éric, mais il ne put changer ni la légèreté de son esprit, ni la méchanceté de son cœur. Quand les principes reli-

gieux, inculqués par Normann, eurent été détruits par ses sophismes, le jeune prince se trouva sans convictions d'aucune sorte, ni sur aucun sujet. Une circonstance toute fortuite, engendrée par la guerre, fit voir à tout le monde combien il avait peu d'attachement réel pour la communion que professaient ses sujets et dont il était le chef apparent.

La vigne ne croît pas en Suède; le raisin ne mûrit pas même en Scanie. Au seizième siècle, tout le vin qui s'y buvait venait de l'Espagne ou du Portugal, et par le canal des marchands hollandais. Ceux-ci ne pouvant plus, depuis la prise d'Elfsborg, aborder ses côtes, il vint à manquer, mais si complétement que les services religieux furent interrompus. Faute de vin, le peuple ne pouvait plus approcher de la sainte table. Dans ces temps de foi, les devoirs du culte tenaient une grande place dans la vie; sans communion, tout le monde allait être damné. C'était grave; l'agitation était extrême dans le royaume. Il fallait remédier au mal avant qu'il s'aggravât. Dans ce but, l'archevêque et les prélats furent appelés à Stockholm et réunis en un synode présidé par le roi (12 mars 1564). Denis Beurrée qui, en sa qualité de calviniste, ne considérait les espèces dans la communion que comme des signes représentatifs déclara que l'on pouvait parfaitement, dans un moment d'urgence, substituer au vin prescrit par le Seigneur, le lait, l'hydromel, ou l'eau miellée; que Jésus-Christ n'avait prescrit le vin que parce qu'il se trouvait dans un pays de vignobles; que, s'il était venu au monde en Scandinavie et non en Judée, il aurait probablement distribué à ses disciples du pain et de la bière; qu'il ne convenait pas à

des chrétiens éclairés qui venaient de secouer le joug de Rome d'être à ce point esclaves de la forme et de la lettre. Johannes Ofegius, évêque de Vesterås, homme ambitieux, et qui songeait plus à plaire au prince qu'à Dieu, se rangea du parti de Beurrée et soutint son opinion. Le vénérable archevêque Laurentius Petri de qui l'âge n'avait pas refroidi le zèle ni amoindri l'orthodoxie se fit le défenseur passionné de l'ordre de choses établies. Il déclara qu'aucune puissance humaine ne pouvait changer une institution divine, établie par Dieu lui-même en des termes clairs et précis; que c'était commettre un sacrilége que de prendre la communion avec un autre breuvage que du vin; qu'il valait mieux se tenir éloigné de la sainte table que de s'en approcher pour la profaner; que cette erreur n'était pas du reste nouvelle; que, dès les temps les plus reculés, des sectaires, connus sous le nom d'hydrostatistes ou aquariens, avaient émis de pareilles opinions; qu'ils avaient été condamnés comme hérétiques; que lui-même il excommunierait et chasserait de l'Église dont il était le premier prêtre quiconque oserait prendre la communion autrement que sous les deux espèces consacrées (1). Le cas était grave; on s'était battu; on avait égorgé, exterminé des peuples entiers pour de moindres dissentiments. Par bonheur, Denis Beurrée, Éric XIV et Johannes Ofegius ne pouvaient lutter d'influence avec l'archevêque. Le peuple en masse se rangea de son avis. Il est probable que sans cela les discordes religieuses seraient venues mettre le comble aux malheurs occasionnés par la guerre étrangère.

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, tom. II, p. 29.

Les Scandinaves ont toujours été d'habiles marins. Les rois de mer au moyen âge avaient été la terreur de la chrétienté. Au seizième siècle, la Suède et le Danemark avaient encore une flotte magnifique et redoutable. La haine implacable que ces deux peuples s'étaient vouée les poussa à faire de la mer un nouveau théâtre de leurs fureurs. Dans le courant de mai 1564, la flotte d'Éric XIV, forte de quarante-six vaisseaux, quitte les eaux de Suède et paraît dans la Baltique. Mais elle est assaillie, dissipée, détruite par la tempête. Le vaisseau amiral, le *Mars,* surnommé le *Sans-Pareil* à cause de ses dimensions gigantesques, continue à tenir la mer, accompagné de quelques navires qui, comme lui, ont résisté à l'ouragan. Il rencontre entre Öland et Gottland les flottes combinées de Lübeck et du Danemark, fortes de vingt-huit gros vaisseaux (1), et commandées par Herluf Trolle. Le *Mars,* vraiment digne de son nom, se voyant provoqué au combat, l'accepte avant d'avoir compté ses ennemis. Il attaque avec tant de fureur le vaisseau amiral de Lübeck qu'il le coule à fond. Malgré cette prouesse, ses deux cents canons ne suffisent pas à écarter ses nombreux ennemis qui finissent par l'envelopper, et, le maintenant avec des harpons de fer, livrent un combat à l'abordage dont l'issue ne peut plus être douteuse. Le *Sans-Pareil* est envahi par une nuée de soldats. L'amiral Jacques Bagge, Arvid Trolle et les principaux officiers qu'il porte sont pris et entraînés sur la flotte danoise. Cependant les Suédois défendaient pied à pied, avec un acharnement incroyable,

(1) Mallet.

leur vaisseau amiral. Tout à coup, au milieu de la mêlée, un bruit épouvantable se fait entendre ; le hasard ou une main héroïque a mis le feu aux poudrières; aussitôt cette gigantesque machine vole en éclats, jetant pêle-mêle, en même temps que ses canons et ses mâts, quatre cents combattants, vainqueurs ou vaincus, d'abord dans les airs et puis dans les flots qui doivent leur servir de tombe. Après la destruction du *Sans-Pareil*, les autres vaisseaux qu'il protégeait se réfugient dans le port de Stockholm, abandonnant aux Danois, avec le champ de bataille, l'honneur de la journée. Le *Mars* était le plus grand vaisseau qu'on eût vu jusqu'à ce jour dans la Baltique. L'*Éléphant,* malgré ses proportions colossales, était bien loin d'avoir sa dimension. Ses deux cents canons avaient été faits avec des cloches enlevées à des églises catholiques; aussi bien des gens, encore attachés dans le Nord aux doctrines romaines, ont-ils considéré sa destruction comme le juste châtiment d'une profanation sacrilége.

Bagge, arraché de son vaisseau avant l'explosion, fut traîné en Danemark, et il expia dans une dure captivité le triomphe organisé par Éric à la suite du combat de Bornholm, et dont il avait été le héros. Après lui le commandement de la flotte fut confié conjointement à Nils Grip et à Pehr Baner. Tous deux avaient reçu du roi les mêmes pouvoirs. La bonne harmonie ne pouvait exister longtemps entre des hommes d'un caractère altier, dominateur, trop rapprochés par la naissance et par le mérite pour reconnaître dans l'un d'eux un supérieur. L'anarchie qui régnait en haut amena en bas l'indiscipline, et avec elle la désorga-

nisation. Cette magnifique flotte suédoise qui avait vaincu Lübeck et le Danemark, ligués contre elle, allait rentrer dans le néant d'où Gustave l'avait tirée, lorsqu'elle fut par bonheur confiée à Clas Christiansson Horn. Il semble que cet homme de génie ait attaché la victoire à son char. En effet, tout change à son aspect. A peine est-il entré en mer (1565) qu'il rencontre près de Bornholm seize vaisseaux appartenant à des marchands de Lübeck et revenant de Narva. Il les attaque, s'en empare, et conduit à Stockholm les marchandises et les équipages (300 hommes). Il va ensuite au-devant de la flotte danoise qui était en croisière sur les côtes de la Poméranie pour intercepter les secours envoyés d'Allemagne à Éric XIV. On en vient aux mains (1). Les Danois, moins forts, se réfugient dans le port de Greifswalde, où le duc de Poméranie les prend sous sa protection. Quatre vaisseaux qui n'avaient pu entrer dans le port se font échouer sur la côte, et l'équipage, après y avoir mis feu, s'enfuit à terre. Les Lubeckois ne sont pas mieux traités; ils sont contraints de fuir dans le port de Travemunde, où plusieurs de leurs vaisseaux ne sont pas à l'abri des canons de leur vainqueur.

Herluf Trolle avait été blessé mortellement dans les mers de Poméranie. Othon Rud qui l'avait remplacé est fait prisonnier près de Bornholm (7 juillet). Mille hommes sont tués dans ce conflit. Six vaisseaux sont pris, un autre est coulé à fond, et le reste de la flotte va chercher un abri dans le Belt. La victoire coûta cher aux Suédois. Le jeune Sten Sture, un des

(1) Messenius, tom. VI, p. 29.

fils du comte Svante, et Pehr Baner y trouvèrent la mort, et le vaisseau qu'ils montaient, le *Saint-Georges*, tomba au pouvoir des Danois.

Une nouvelle rencontre eut lieu le 15 août entre les Suédois et les Danois, à la pointe occidentale de l'île d'Öland. On se battit avec acharnement depuis midi jusqu'à la nuit. Éric, du rivage, suivait avec émotion les mouvements des deux flottes. Il eut enfin la satisfaction de voir la victoire se déclarer pour ses soldats. Les Danois profitèrent des ténèbres pour aller réparer leurs avaries dans le Sund, et de là chercher un abri jusque sous les canons de Copenhague. Horn les poursuit dans cette retraite. Il débarque même aux portes de la ville; c'était un dimanche, pendant les offices. Le roi était dans sa chapelle, occupé à prier Dieu. Une terreur, une confusion indescriptible s'empare de la multitude, toujours portée à l'exagération. Frédéric se rend en toute hâte à bord de la flotte alliée, suppliant l'amiral lubeckois de ne pas souffrir plus longtemps l'insolence des Suédois. Horn était redoutable, et la flotte allemande encore trop endommagée pour tenter la fortune des armes. De plus, il ne voulait que faire peur. Ayant réussi au-delà de ses espérances, il exigea de quelques vaisseaux hollandais, qu'il trouva sur son passage, le payement des droits du Sund, fit une descente dans l'île de Moën et se mit à parcourir la Baltique, dont l'empire ne lui fut plus disputé de l'année.

Nous avons vu, dans le chapitre troisième, que le baron de Lejonhufvud, après une scène de violences dont les rues de Copenhague avaient été le théâtre, avait été plongé dans les cachots de Callundborg.

Éric XIV, de qui la méfiance augmentait à mesure que les ténèbres de son esprit s'épaississaient, ne voyait dans les parents du duc de Finlande qu'autant de gens ligués ensemble et conspirant pour lui rendre la liberté. C'est en vain que Lejonhufvud avait prodigué au roi des preuves d'affection et de dévouement; c'est en vain qu'à cause de lui il gémissait depuis un an dans un triste donjon; le baron n'était pour son maître prévenu qu'un chef de factieux, n'aspirant à la liberté que pour mettre à exécution de nouveaux complots formés sous les verrous. Dans ces dispositions d'esprit, Éric se gardait bien de faire figurer son nom dans les divers échanges de captifs effectués depuis le commencement de la guerre. Cette indifférence ouvrit les yeux de Frédéric, qui, bien loin de vouloir servir les passions et les rancunes du roi de Suède, ne cherchait qu'à accroître ses sollicitudes et ses embarras. Dans cette pensée, il se hâta de briser les fers de son prisonnier. Celui-ci, croyant devoir sa liberté aux instances de son roi, accourut et arriva à Stockholm (1) au moment où la guerre sévissait avec le plus de fureur, et où il était le moins attendu. La captivité de Sten était injuste; elle n'avait duré que trop de temps, et sa délivrance était toute naturelle. Néanmoins le soupçonneux Éric se figura que le baron n'était devenu libre qu'au prix de coupables engagements. Il n'avait d'autres preuves de son prétendu crime que de chimériques suppositions; c'était assez pour lui, et, au lieu de l'accueil empressé auquel ses malheurs et sa fidélité lui donnaient droit, le malheureux baron

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VI, p. 28.

n'est reçu qu'avec une outrageuse méfiance. L'accès de la cour, où sa sœur avait régné pendant quinze ans, à côté de Gustave Ier, lui est tout à coup interdit. Il lui est de plus défendu de sortir de sa maison et de voir ses parents. Ne pouvant être admis auprès du roi, il a l'idée de lui faire remettre par son fils Axel, enfant d'une figure charmante et d'une intelligence extrême, un mémoire justificatif de sa conduite et l'anneau nuptial qu'il avait été chargé d'apporter à la princesse de Hesse. L'enfant, qui avait reçu l'ordre de ne laisser ces objets qu'entre les mains du roi, refusa de les donner à Christian Pehrsson, chambellan de service et frère du vice-chancelier. Il fut alors admis auprès du roi, se jeta à ses pieds, récita avec beaucoup d'aplomb et de tact un discours qu'il avait appris par cœur, enfin s'acquitta à merveille de ce rôle difficile. Le roi, insensible à tout, même aux charmes de l'enfance, écouta jusqu'au bout le discours, prit l'anneau, l'examina quelques instants, fit quelques plaisanteries de mauvais goût sur son mariage avorté, donna en cadeau à Jöran Pehrsson, qui assistait à cette scène, ce bijou devenu inutile, et renvoya le jeune Axel poliment, mais sans daigner lui faire une question ni lui donner une réponse (1). A quelques jours de là, Sten, saisi par des sbires, est entraîné avec sa femme et ses enfants dans le château de Nyköping (2), et le jury royal, servile instrument de l'humeur féroce de Pehrsson, le condamne à une captivité éternelle. Sten Éricsson Lejonhufvud, beau-frère de Gustave et l'un des plus opulents seigneurs de la Westrogothie, était

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, tom. II, p. 42.
(2) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VI, p. 28.

un trop grand personnage pour qu'il fût permis, même au roi, de le traiter avec aussi peu de ménagement et de sans-façon; il ne resta que peu de temps en prison. Il rentra même en grâce; mais le coup avait porté au cœur. Le roi, malgré tous ses efforts, ne put reconquérir ni son estime, ni son affection. Sa femme surtout, douée d'une énergie et d'une audace extrêmes, voua à ce prince ingrat une haine implacable qui résista à la chute du tyran, et ne fut assouvie que par sa mort.

Les divers échecs qu'Éric avait éprouvés dans ses négociations matrimoniales avaient excité plutôt qu'émoussé sa passion de mariage. Aux États réunis à Upsal, pendant la foire, il demanda et obtint la permission d'épouser, à défaut d'une princesse étrangère, une femme indigène; il y fut aussi question de reconnaître Charles, duc de Sudermanie, comme prince héréditaire, à la place de Jean, prisonnier, et de Magnus, malade. Mais, comme Charles était encore enfant et peu capable de défendre ses droits, rien ne fut décidé sur ce point.

CHAPITRE VI.

Continuation de la guerre de Sept Ans. Mort de Clas Christiansson Horn.

La guerre qui régnait entre les Danois et les Suédois prenait chaque jour, avec de plus grandes proportions, un plus sinistre aspect. Les esprits plus irrités devenaient plus acharnés et plus impitoyables. Tout acte de cruauté amenait de terribles représailles. Si la Westrogothie est dévastée par les ordres de Frédéric II, Éric XIV inflige au Bléking un sort encore plus cruel. Il ordonne « que les paysans qui ont survécu aux désastres de leur pays soient convoqués en assemblée, tant ceux du continent que ceux des îles, depuis les frontières jusqu'à Solfvitsborg, sous prétexte de recevoir leur serment de fidélité. Quand on les aura sous la main, hommes, femmes, enfants, au nombre de deux ou trois mille, on les conduira par terre jusqu'à Calmar, et de là sur des vaisseaux jusqu'à Stockholm. S'ils ne se rendent pas à la convocation, on livrera tout au fer et aux flammes, car il vaut mieux régner sur un désert que sur un pays en révolte. » Ces ordres cruels furent remplis et si exactement que des Smalandais furent envoyés dans le Bléking occuper des fermes dont les propriétaires

avaient disparu jusqu'au dernier. Les provinces méridionales de la péninsule Scandinave, les plus fertiles, les plus peuplées, n'offraient à l'œil qu'un amas de décombres et de ruines. Les étrangers s'émurent de tant de calamités. Désireux d'y mettre un terme, Charles Dantzai se rend en Suède auprès d'Éric, qui reçoit en même temps de Frédéric des lettres où les sentiments les plus pacifiques sont mêlés à de vives protestations d'amitié. Mais, comme pendant ce temps les armées danoises dévastaient la Westrogothie, Éric coupa court à ces fausses ouvertures et vint, avec sa jactance et sa pétulance ordinaires, se mettre à la tête de l'armée, qui, depuis plus d'un an, s'efforçait vainement de reprendre Elfsborg. Éric n'était pas de ces hommes de qui la présence améliore une situation. Les Danois d'ailleurs mettaient d'autant plus d'importance à conserver Elfsborg que les Suédois faisaient plus d'efforts pour le leur reprendre. Maîtres de la mer, ils pouvaient, à leur guise, remplir la place d'hommes, de vivres et de munitions. Éric, inconstant de sa nature, et peu propre aux travaux de siége, où il faut souvent payer de sa personne, fut bien vite découragé. Il s'en allait en Småland, quand l'idée lui vint de tenter un coup de main sur Warberg. C'était la capitale du Halland. La ville était forte, et la citadelle qui la dominait, bâtie sur un rocher à pic du côté de la mer du Nord, de l'autre entourée d'un mur de cinquante pieds de haut (1), passait presque pour imprenable. Éric commença et poursuivit avec ardeur les travaux du siége. Mais, s'il était prodigue

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, p. 338

de la vie des autres, il était avare de la sienne; si de loin il donnait à ses généraux des ordres impossibles, de près il n'en donnait pas du tout, pour n'être pas obligé de payer d'exemple. La lâcheté du chef paralysait le courage des soldats. On lui persuada sans peine que sa présence était utile en Westrogothie, et la joie qu'il éprouva en partant fut partagée de toute l'armée.

Il avait laissé le commandement à Henri Boje et à Jacques Henricksson Hätsko, mais provisoirement, en attendant l'arrivée du duc de Sudermanie, qui parut au camp accompagné de Nils Sture et du duc de Saxe-Lauenbourg. Charles n'avait alors que seize ans, et portait le titre de commandant de l'artillerie. C'était le plus jeune fils de Gustave, le seul, du reste, qui fût digne de son père. Il prouva une fois de plus que le génie de la guerre est inné, et qu'un enfant bien doué peut être un grand capitaine. La ville était en état de résister longtemps; Charles, dirigeant sur un même point toute une artillerie formidable, parvint à faire une brèche aux remparts. Les Suédois s'y précipitèrent, et en quelques heures la ville entière fut en leur pouvoir (28 août 1565). Ils n'avaient cependant rempli qu'une partie de leur tâche, et la plus facile. La garnison, à peu près intacte, s'était retirée dans la forteresse, où les nobles du Halland s'étaient déjà réfugiés avec leur famille et leurs trésors. Ils s'y croyaient en sûreté. Ils avaient compté sans les ressources d'esprit du jeune capitaine, qui, ayant rasé toutes les maisons pour avoir ses coudées plus franches et surtout pour prévenir les ruses de l'ennemi, et ayant habilement enveloppé le rocher qui domine la forteresse, avait

concentré tous ses efforts sur ce point et dirigé contre lui le feu de son artillerie avec tant de succès qu'après vingt-quatre heures d'efforts la partie du mur qui allait du midi au levant se trouva assez endommagée pour que l'on pût risquer, avec espoir de réussir, les chances d'un assaut. Cependant, avant de commencer, Charles envoya un héraut sommer le gouverneur Jean Holck de se rendre (1). Les bourgeois de Warberg et les gentilshommes des environs, enfermés dans la citadelle, étaient d'avis de saisir avec empressement l'occasion qui leur était offerte de soustraire toute une population inoffensive aux horreurs qu'entraîne inévitablement toute prise d'assaut. La garnison fut d'un avis contraire. On ne répondit au parlementaire que par des huées et des gestes indécents. On alla même jusqu'à tirer le canon contre lui. Cela se passait à l'aube. Charles, indigné, donna le signal d'un assaut général qui réussit au-delà de toute prévision, puisqu'à huit heures du matin les remparts étaient franchis et la forteresse au pouvoir des assiégeants (18 septembre 1565).

Le premier moment fut terrible. Le soldat, altéré de vengeance, ivre de fureur, massacra tout ce qui lui tombait sous la main, sans égard pour le rang, pour le sexe ou pour l'âge. La présence de Charles fit bientôt cesser le carnage. C'était son premier fait d'armes. Son coup d'essai valait un coup de maître. Il était trop heureux pour ne pas être clément. Non-seulement il épargna la vie des Hallandais, mais celle des garnisaires, quoique leur résistance opiniâtre eût

(1) Loccenius, li . VII, p. 389.

fait parmi les siens de très-nombreuses et très-intéressantes victimes. La majorité était composée de routiers allemands, écossais et français. Un bienfait, dit-on, n'est jamais perdu. La plupart de ces mercenaires, émerveillés du courage et de la magnanimité du jeune prince, vinrent se ranger sous ses drapeaux. Parmi ces aventuriers se trouvait Pontus de la Gardie, encore inconnu, mais qui avait en lui l'étoffe d'un héros; il fut le père de Jacques qui, plus habile encore et plus heureux que lui, prit Moscou, plaça sur la tête d'un Wasa la couronne des Czars, et devint le membre le plus remarquable de cette illustre famille, qui, pendant plus de deux siècles, fournit à la Suède ses généraux les plus intrépides, ses hommes d'État les plus intègres et ses diplomates les plus habiles. Toutes les origines, celles des familles comme celles des villes, sont pleines de mystères et de ténèbres. On sait bien que Pontus était sorti du midi de la France; mais on ignore le pays où il est né. Parmi les historiens, les uns le font venir du Languedoc, d'autres de la Gascogne, Olof Celsius, de la Provence, sur la frontière du Comtat. Il était gentilhomme, fils d'un baron; cependant Jacobus Typotius assure, dans ses notes sur la Suède, qu'il était né dans une échoppe de cordonnier, qu'il avait été d'abord moine, qu'il avait ensuite jeté le froc aux orties, s'était souillé de crimes, avait été condamné aux galères, s'en était échappé, avait gagné l'Allemagne et de là le Danemark, sous les drapeaux du comte de Schwartzbourg. N'est-ce pas une calomnie? C'est probable. L'ombre suit toujours le rayon. Un Achille a toujours un Thersite, comme les triomphateurs ro-

mains étaient toujours escortés d'un insulteur public.

La prise de Warberg était pour les Suédois d'une grande importance (1); elle compensait la perte d'Elfsborg, puisqu'elle leur donnait une issue, un débouché sur la mer du Nord. Les Danois, de qui tous les efforts, depuis l'origine de la guerre, tendaient à rester les maîtres de tout le littoral, redoublèrent de courage et d'activité pour recouvrer cette forteresse si malheureusement perdue. Sa garde avait été confiée par Éric à Charles de Mornay, un soldat intrépide, un courtisan adroit, mais un homme suffisant et léger. Sa garnison, déjà peu nombreuse, avait été affaiblie par des congés donnés imprudemment. Daniel Rantzau, survenant en ce moment, allait ravir aux Suédois ce poste important et acquis au prix de tant de sacrifices, lorsque Jacques Henricksson Hätsko arriva au secours des assiégés avec des troupes fraîches, nombreuses et aguerries. Les Danois, voyant leur coup manqué, ne songèrent qu'à la retraite. Par hasard le pont jeté sur la rivière de Falkenberg, un peu au-dessous de la ville de ce nom, avait été rompu. Rantzau, se trouvant pris entre cette rivière et celle de Wiske, toutes deux grossies par les pluies d'automne, courait les plus grands dangers. Pour s'y soustraire, il se précipita du côté du bac de Svarterå, dans la paroisse d'Axtorna; il se disposait à traverser le fleuve, lorsqu'il fut rejoint par les Suédois de Hätsko. Ceux-ci, confiants dans leur nombre, étaient remplis d'une belliqueuse ardeur; au lieu de tenir compte du double précepte qui conseille de faire un

(1) Éric fit faire par son secrétaire Mårten Helsingius une relation latine de ce brillant fait d'armes.

pont d'or à l'ennemi qui fuit et d'éviter la lutte avec des hommes désespérés, ils saisirent avec empressement l'occasion offerte d'une grande bataille. Daniel Rantzau, depuis le départ de Schwartzbourg et la mort de Dohna, commandait en chef l'armée danoise. Ce n'était pas seulement un grand seigneur; il avait donné, dans la guerre contre les Dithmarses, des preuves de son courage et de sa capacité. Voyant que le combat était inévitable, il ne se laissa effrayer ni par l'audace ni par le nombre des assaillants. Il arrêta tout mouvement de retraite, s'établit sur un point culminant, et, après avoir entouré son camp d'une palissade faite avec des chariots liés les uns aux autres par des chaînes, et flanqués çà et là de quelques pièces de campagne, il attendit bravement qu'on vînt le relancer dans ces retranchements improvisés. La position des Danois était critique. L'impatience des Suédois d'en venir aux mains, le bruit qu'ils faisaient, l'audace qu'ils déployaient, les faisaient paraître plus forts et plus nombreux encore qu'ils n'étaient. Rantzau n'eut pas de peine à persuader à ses gens qu'avec les sentiments de haine dont leurs ennemis étaient animés, du moment où toute retraite leur était fermée par les eaux d'un fleuve en furie, ils n'avaient d'espoir de salut que dans la victoire. Vaincus, ils seraient jusqu'au dernier massacrés ou noyés. Dans ce moment solennel, les Danois, voyant l'armée suédoise s'ébranler pour venir les attaquer, se jetèrent tous ensemble à genoux, implorant, à mains jointes et les yeux levés au ciel, l'aide et la protection de Dieu de qui le sort des combats, comme de toute chose, dépend sur cette terre. Les Suédois, attribuant à la terreur qu'ils ins-

piraient ce sentiment sublime de ferveur et d'humilité chrétienne, se figurèrent que les Danois demandaient grâce, avant même d'avoir combattu ; ils répondirent par des risées à ces prétendues supplications, et, croyant leurs adversaires perdus sans ressources, n'hésitèrent pas, au début de l'action, d'abandonner la position très-avantageuse où ils s'étaient placés. Le premier choc fut terrible. Les retranchements du camp danois cédèrent, sur plusieurs points, à l'impétuosité suédoise. La victoire semblait gagnée, lorsque la cavalerie, commandée par Nils Sture (1) et composée en majorité d'étrangers, soit par trahison, soit par trop d'impétuosité, dépassant le camp qui était le but, donna aux cavaliers danois l'occasion de les prendre par derrière et de rompre leurs rangs. Cela fait, leur déroute fut prompte et leur fuite honteuse.

Ce fâcheux incident avait changé de suite la position respective des deux parties. D'agresseurs les Suédois avaient passé au rôle de défenseurs. Ils se maintinrent cependant avec une grande énergie dans les positions conquises en commençant, et situées quelques-unes dans le camp danois. Mais Rantzau, à qui rien n'échappait, profitant du surcroît d'ardeur que le succès inespéré de sa cavalerie avait donné à toute son armée, recommença la lutte avec tant d'énergie et d'habileté que Hätsko se vit peu à peu délogé de tous les endroits où il s'était établi, pendant la première période de la bataille. La nuit survenant, le général suédois songea à la retraite ; elle se fit enseignes déployées, et sans que l'on fût contraint de perdre les canons et les

(1) Il commandait la garde royale (Liffana).

prisonniers faits au début de l'action. Néanmoins le champ de bataille resta à Rantzau. Il n'eut garde d'y passer la nuit, ayant trop de bon sens et de tact pour ne pas sentir que, malgré ses succès, sa position était toujours très-précaire, et qu'il avait tout à redouter d'un ennemi qu'il avait vaincu assez pour l'humilier, et pas assez pour l'affaiblir. Il profita au contraire de son désarroi, de sa stupeur, pour franchir le fleuve au bac de Svarterå et aller chercher un abri derrière les canons des forts de Halmstad. Les Suédois, de leur côté, se retirèrent en Westrogothie (1). Une médaille, frappée en Danemark, porte à 5,000 le nombre des Suédois morts. En Suède, on prétend qu'il ne fut que de dix-sept cents. Les pertes des Danois furent moins considérables. Cependant des prisonniers illustres furent faits de part et d'autre. La noblesse du Jutland perdit son drapeau. En dédommagement, Rantzau s'était emparé de trente pièces de campagne et d'un butin considérable.

Éric XIV était en route, allant de Jonköping à Wadstena, quand il reçut la nouvelle de la défaite des siens. D'après la dépêche, le désastre était attribué tout entier à la lâcheté ou plutôt à la trahison des cavaliers allemands. Égaré par la fureur, Éric donna, par le même courrier, l'ordre à Nils Sture d'attirer à lui tous les hommes de cette nation, restés sous les drapeaux suédois, de les envelopper et de les massacrer jusqu'au dernier. Il lui ordonna aussi d'envahir certains districts de la Westrogothie dont les habitants avaient montré trop de sympathie pour les Danois, et

(1) Messenius, page 28 et suivantes.

d'y porter le fer et la flamme. Le jeune et généreux Sture refusa d'exécuter ces projets d'un esprit en délire, préférant attirer sur lui et sur les siens la colère du maître que de commettre un acte aussi contraire aux lois de l'humanité (1).

Frédéric II, après la victoire de Svarterå, était rentré en triomphe à Copenhague. Éric, ne voulant pas s'avouer vaincu après les avantages remportés sur mer par Clas Christiansson Horn, après la prise de Falkenberg et de Warberg, donna à Stockholm le même spectacle et fut le héros d'une fête aussi ridicule (9 janvier). Mais un vrai triomphe et justement mérité fut réservé à l'héroïque Horn. Beurrée était l'organisateur de la fête. Le vainqueur passa sous un arc de triomphe dont le dessin avait été fait par le grand trésorier. Éric, passionné pour les cérémonies extérieures, fit aussi enterrer avec une grande pompe, dans l'église d'Upsal, les jeunes Sten Sture et Baner, morts dans le combat naval livré entre Bornholm et Rugen. Il composa lui-même l'épitaphe qui fut mise sur leurs tombeaux (2).

Après le départ de Clas Horn et de Charles de Mornay, Henri Classon Horn était resté en Livonie à la tête des troupes suédoises. Tout intrépide et tout habile qu'il était, il se trouvait au-dessous de sa tâche, et ses efforts ne purent empêcher l'ère des revers d'arriver. Des mercenaires allemands vendus à Gothard Kettler, étant entrés de nuit par trahison dans la ville de Pernau, massacrent tous les Suédois qui tombent sous leurs mains. Ceux qui, à l'aide des ténèbres,

(1) Messenius, tome VI, page 35.
(2) Dalin, page 44.

avaient pu se réfugier dans la forteresse y sont assiégés avec furie, et sont contraints, après avoir perdu le gouverneur Anders Pehrsson, de se rendre à la merci des misérables qui les ont trahis et qui sont encore tout couverts du sang de leurs compatriotes.

Gaspard d'Oldenbourg, un des anciens chevaliers restés au service de Kettler, veut profiter de la terreur occasionnée par le massacre de Pernau, pour tenter un coup de main contre Revel. Il met le siége devant la ville (11 août 1565). Mais, surpris pendant la nuit par le gouverneur Henri Horn, il est battu et tué. Plusieurs prisonniers sont faits; parmi eux se trouvaient des Allemands et des Livoniens qui, ayant prêté serment à Éric XIV, furent considérés comme traîtres et suppliciés. Ce brillant fait d'armes et le renvoi des mercenaires mêlés à la garnison de Weissenstein rétablirent les affaires des Suédois, très-compromises après la perte de Pernau.

Bohus, que les Danois appelaient l'écueil des Suédois (1), était toujours le point de mire d'Éric XIV. Il envoya sous ses murs le vieux Boje avec Nils Svantesson Sture et Anders Sigfridsson Rålamb, leur fournissant, disait-il, l'occasion de réparer par un coup d'éclat le désastre de Svarterå. Mais, devant l'énergie des Danois, tous les efforts de ces nouveaux venus furent inutiles, et Nils Boje, voyant qu'il perdait sans résultat l'élite de ses troupes, leva le siége dans le courant de mai. De là, colère feinte plutôt que réelle d'Éric, qui fait arrêter et mettre en jugement ces trois officiers. Mais le coup était dirigé seulement contre

(1) Mallet, *Hist. de Danemark*, tom. VII, p. 82.

Nils Sture. Boje et Rålamb n'étaient là que pour la forme, pour donner une apparence d'impartialité et de justice aux violences projetées contre cet intéressant et innocent rejeton de la plus grande famille de la Suède.

Des chimères astrologiques furent la principale cause de cette iniquité. Éric avait cru lire dans les cieux qu'un homme à cheveux blonds lui ravirait la couronne. Dans son esprit malade, cette prédiction se rapportait également au duc de Finlande et à Nils Sture. Le bruit ayant couru qu'une puissance mystérieuse avait tout à coup arrêté le cours du fleuve Motala, d'ordinaire impétueux, il avait vu dans cette prétendue dérogation aux lois de la nature l'accomplissement de sa sinistre prophétie, et, comme il n'avait rien à redouter de son frère qu'il tenait sous les verrous, il fit arrêter l'autre rival que son imagination en délire lui avait créé. L'ayant préalablement interrogé lui-même, il lui avait promis, s'il faisait l'aveu de ses fautes, de lui infliger un châtiment qui ne porterait atteinte ni à son honneur ni à sa vie, et l'avait menacé, dans le cas contraire, de le faire passer devant le jury royal. Sture innocent s'était résigné à ce dernier parti, quoiqu'il fût le plus dangereux. L'accusation fut soutenue avec une grande violence par Jöran Pehrsson, qui lui reprocha : 1° d'avoir à Svarterå déchiré de sa hampe le drapeau qui lui avait été confié, de l'avoir caché dans ses braies, de s'être enfui à toute bride et d'avoir, par cette lâcheté, causé la perte de la bataille, au moment où elle allait être gagnée; 2° d'avoir souffert que les cavaliers allemands pillassent les paysans wisigoths, et, au lieu de les châtier, d'avoir favorisé

leur passage à l'ennemi ; 3° d'avoir été si faible et si négligent que les ouvriers employés à la forteresse de Warberg avaient abandonné les travaux avant de les avoir terminés. Les membres du jury du roi n'étaient plus à cette époque que des créatures de l'infâme Pehrsson, ses licteurs et non des juges. Ces malheureux, qui s'intitulaient pauvres gens, hommes simples, ne crurent pouvoir refuser au vice-chancelier la tête qu'il leur demandait avec tant d'insistance. Ils condamnèrent donc (13 juin 1566) l'accusé à la peine de mort, en ayant la précaution cependant de le recommander à la clémence du roi. Cette réserve aurait pu influer beaucoup sur la conduite d'un autre homme qu'Éric XIV. Nils Sture était l'arrière-petit-fils de l'immortel Svante, mort au milieu des mineurs dalécarliens, après avoir chassé les Danois du sol de la patrie, le petit-fils du noble Sten, de qui le trépas héroïque, survenu à Bogesund, après une vie irréprochable, formait le sujet d'une foule de légendes et de chants populaires, et enfin le fils aîné du comte Svante, beau-frère de Gustave, qui deux fois avait refusé la couronne des mains de Marcus Mayer et de Dacke, et enfin après les Wasas le chef de la famille, la plus illustre et la plus aimée de la Suède. Nils lui-même, élevé à côté d'Éric, avait été son ami d'enfance et son compagnon de plaisirs. Il était allé avec le comte Brahe à Édimbourg demander pour le roi la main de Marie Stuart. Aussi Éric, au dernier moment, n'osant faire périr, mais voulant perdre ce chimérique rival, résolut-il de le déshonorer, ignorant que ce n'est pas le châtiment, mais le crime qui fait la honte, et que l'instrument de supplice le plus infâme, celui ré-

servé aux esclaves, la croix que les Juifs ont élevée sur le Golgotha, domine encore tous les trônes de l'univers. Voici du reste la scène ignoble dont l'insensé Éric et l'infâme Pehrsson donnèrent, dans ce but, le spectacle au peuple de Stockholm.

Nils Sture, sorti de sa prison, fut mené sur une rosse au Söder-malm et de là au marché aux fers; pendant le trajet, il était précédé d'une troupe de Finlandais, parmi lesquels deux qui étaient en tête sonnaient de la trompe, tandis que les autres balayaient le sol devant ses pas avec des branches de pin. Un valet de bourreau, qui conduisait sa monture, le désignait du doigt en criant: « Voilà un traître à la patrie! » Quand on fut arrivé au marché aux fers, le bourreau, après lui avoir reproché tous ses crimes, lui mit sur la tête une couronne de paille goudronnée. Sture, ne pouvant souffrir tant d'outrages, arracha de son front sa couronne, la jeta à terre et se mit à haranguer le peuple. Jöran Pehrsson, l'instigateur de cette horrible tragédie, sortant la tête d'une fenêtre d'où il épiait la victime, les bourreaux et les spectateurs, ordonna aux soldats qui entouraient le patient de le frapper de leurs lances. Aucun d'eux n'osa exécuter cet ordre barbare; mais, à la vue de cet homme terrible, le faible Nils Sture, tremblant pour sa vie, laissa remettre sur son front cet emblème avilissant, et continua sa marche jusqu'à l'hôpital, où il fut déposé. Éric XIV avait cru dans un jour de honte faire oublier tout un siècle de gloire; il s'était trompé; il avait par le martyre rehaussé le prestige de cette race illustre. La population saine n'avait assisté qu'avec dégoût à cette scène ignoble; et la canaille même n'avait pas fait du

bruit, ni montré de la joie pour l'argent qu'elle avait reçu. Quant à la noblesse, elle avait témoigné hautement son mécontentement. Hätsko n'avait pas hésité à déclarer que Sture s'était conduit en galant homme à Svarterå, et ses compagnons d'armes affectaient pour lui plus d'estime depuis sa dégradation. Éric, toujours exagéré et prompt à l'épouvante, cède avec la même légèreté et la même irréflexion à l'opinion publique. Non-seulement il brise les fers du prisonnier, mais il le rappelle à sa cour, où toutes ses dignités lui sont rendues. Cependant, toujours en proie à ses visions, et craignant de sa main un mauvais coup, il l'envoie en Lorraine apporter son portrait à la princesse Renée et terminer la négociation de son mariage entamée depuis plusieurs années (1).

Pendant qu'Éric XIV chassait comme des laquais, mettait en jugement, ou déshonorait ses généraux, l'intrépide Daniel Rantzau, pour se venger de Hätsko qui avait dévasté la Scanie, avait envahi la Westrogothie, pris et saccagé Torpa, Orrholm, Skara, Fahlköping, et s'était avancé jusqu'à Linköping, sur la route même de Stockholm que ce voisinage avait rempli de terreur. A ces désastres causés de la main des hommes était venu se joindre un fléau céleste, cent fois plus terrible, la peste, qui enlevait tous les malheureux échappés à la rage des Danois. Dans ces graves conjonctures, Éric, appelé à choisir un homme de guerre capable d'être opposé à l'habile Rantzau, se livre à des digressions sans nombre, à des considérations sans fin, et ne prend aucun parti. Chose bizarre, qui n'est point rare dans

(1) Messenius, tom. VI, p. 37.

les cas de folie, et que j'ai déjà relevée dans le cours de cette histoire, Éric n'écrit et ne parle jamais mieux que lorsque ses actes sont les plus incohérents; nous avons dépouillé sa correspondance, et nous avons été frappé des excellentes raisons qu'il donne pour ne point confier son armée à tel ou tel chef, et nous sommes convaincu que ce pauvre insensé avait pénétré le fort et le faible de tous les hommes dont il était entouré. Il met en parallèle les qualités et les défauts de tous les généraux que possédait alors la Suède, et il est curieux de voir comme rien n'échappait à la sagacité de ce pauvre cerveau troublé. Les jugements qu'il porte sur Clas et Henri, sur le comte Svante Sture, sur Brahe, sur Gustave Olofsson Stenbock, sur Charles de Mornay, sur Jacques Hästko, Åke Bengtsson Ferla, Svar Månsson, Stjernkors, Bo Grip et Hogenskild Bjelke, enfin sur tous les hommes de guerre dont il disposait, dénotent une connaissance profonde du cœur humain. Tout en raisonnant, il ne prenait point de parti; il fallait cependant opposer une digue à Rantzau déjà parvenu au cœur du royaume. Depuis que Clas Horn, malade, épuisé, n'aspirait qu'au repos, le seul adversaire digne de lui, celui du reste que désignait la voix publique, était le duc de Sudermanie, tout couvert des lauriers cueillis à Warberg. Il n'avait que dix-sept ans; mais sa précocité était extraordinaire, et plusieurs actes de sa vie avaient prouvé qu'à la fougue et à l'audace de la jeunesse il joignait la réflexion et la sagesse de l'âge mûr. Par malheur, Éric, qui le jalousait et le redoutait, avait fait auprès de lui des ouvertures pour l'engager à échanger son duché de Sudermanie contre des terres en Livonie, conquises

de la veille et encore disputées. Charles, comme c'était juste, avait repoussé un arrangement qui blessait cruellement ses intérêts. Éric avait insisté et menaçait de faire exécuter ses volontés de force. La brouillerie était sur le point de diviser les deux frères. Aussi Éric donna-t-il au duc Magnus de Saxe-Lauenbourg le commandement des troupes que Charles seul en ce moment était capable d'exercer. Ce choix, du reste, était le pire qui pût être fait. A une incapacité déplorable Magnus joignait le caractère le plus vil ; il servait de complaisant et d'espion à Éric; il recherchait en ce moment la main de la princesse Sophie; et il n'y avait pas de bassesse, pas d'infamie qu'il ne fût prêt à faire pour rendre le roi favorable à ses projets. Avec un pareil chef la ruine de la Suède était inévitable. Malgré toute sa bonne volonté, Éric fut contraint, après quelques revers, pour ne pas tout perdre, de le remplacer par Hätsko et Mornay. Cependant la peste, pour qui il n'y avait ni vainqueur ni vaincu, décimait les rangs de l'armée danoise. Parmi les survivants, les uns étaient épuisés de fatigue, les autres atteints du fléau, tous démoralisés. Rantzau, craignant de n'être plus assez fort pour emporter le butin qu'il avait fait, se résolut à la retraite. Il rentrait dans le Halland et traversait sans méfiance la forêt d'Alingsås, lorsqu'il fut attaqué (9 août 1566) par Charles de Mornay avec une furie toute française. Ces vainqueurs de la veille, qui n'étaient plus que des fuyards, accablés de lassitude et de mal, n'opposaient à des troupes fraîches que peu de résistance. Deux mille d'entre eux furent tués (1); leurs

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 38.

prisonniers furent délivrés, et leur butin enlevé (1). Les débris de cette armée, naguère si terrible, allèrent en toute hâte chercher un abri derrière les canons de Bohus ou d'Elfsborg. Rantzau avait campé auprès de cette dernière ville, dans les prairies de Gullberg (2). L'impétueux et audacieux Mornay vint le relancer dans ce dernier asile, autour duquel se livrèrent quelques combats de peu d'importance. Le commandement des troupes était partagé entre Mornay et Hätsko. Ayant appris par un espion que Rantzau se retirant devait passer tout près de leur camp, les deux chefs résolurent d'aller se mettre en embuscade à l'endroit qui leur était désigné, ne voulant laisser à personne l'honneur d'une si glorieuse et si importante capture. Mais, ayant été découverts par un éclaireur de leur prudent et habile antagoniste, ils devinrent eux-mêmes les victimes des embûches qu'ils avaient dressées. Faits prisonniers avec tous leurs compagnons, que, pour ne pas éveiller l'attention, ils avaient choisis plus intrépides que nombreux, ils subirent, par un juste retour des choses d'ici-bas, le sort qu'ils avaient réservé à leur adversaire (fin août 1566.)

Mornay et Hätsko étaient l'espoir de la Suède. Leur perte produisit à Stockholm la plus vive et la plus douloureuse impression. L'héroïque Horn s'y trouvait, cherchant à rétablir sa santé gravement compromise par ce rude métier de marin qu'il avait abandonné depuis sa jeunesse, et qui devait rendre sa vieillesse plus glorieuse encore. C'était le plus grand homme de

(1) Resenius, *Vie de Frédéric II*, page 156, dit que ce butin se composait principalement de six cents canons enlevés par Rantzau.

(2) Olof Celsius, tom. II, p. 101.

guerre de la Suède. Il avait conquis la Livonie et refoulé les Danois dans leurs provinces du Sud. Son admirable génie était propre à toutes les choses de la guerre. Improvisé amiral par Éric XIV dans un moment de détresse, il s'était montré tout à coup aussi habile marin qu'il avait été grand capitaine. Grâce à son esprit d'organisation, il avait non-seulement réparé les désastres passés, mais formé, comme par enchantement, une flotte qui, à peine entrée sous sa direction dans la Baltique, en était devenue la maîtresse incontestée, exigeant des tributs des vaisseaux amis (1), capturant ceux des ennemis (2) (29 juin), allant jeter l'ancre sur l'île de Moën, et de là répandant la terreur jusque dans les murs de Copenhague.

Le ciel ne produit qu'à de rares intervalles des hommes de la trempe de Horn. Aussi le premier soin d'un prince intelligent est-il de les ménager, pour les conserver le plus longtemps possible au service de la patrie. Éric, éperdu de frayeur après la capture de Mornay et de Hätsko, ordonna à ce grand homme, harassé de fatigue et affamé de repos, d'aller prendre le commandement de l'armée de Westrogothie. Horn obéit sans hésiter; mais ses forces étaient au-dessous de sa volonté. La maladie devait avoir une grande prise sur ce corps épuisé; et le héros de la Suède eut à peine mis le pied sur le théâtre de la guerre qu'il tomba victime du fléau qui y exerçait ses terribles ravages (9 septembre 1566).

La Suède, en enfantant des hommes tels que Clas Christiansson Horn, montrait qu'elle était toujours la

(1) Trois cents vaisseaux.
(2) Deux cents vaisseaux chargés de sel.

mère forte qui avait engendré les Goths, ces conquérants de l'Europe, et faisait pressentir au monde l'avénement de Gustave-Adolphe. Bo (Boëce) Grip, nommé généralissime à sa place, parut devant Halmstad quelques jours après ce triste événement (19 septembre 1566).

CHAPITRE VII.

Massacres d'Upsal. Folie du roi. Disgrâce et rentrée en faveur de Jöran Perhsson.

Éric XIV, en redemandant aux États l'autorisation de se marier à sa guise, avait en vue le projet, formé depuis longtemps, d'élever à ses côtés sur le trône de saint Éric une de ses nombreuses concubines, la plus aimée de toutes, Catherine Månsdotter. Par la reconnaissance d'une fille (1) née de cette liaison, il avait déjà préparé les esprits à cet acte honteux. Il convient ici de dire quelques mots de cette femme habile, qui sut acquérir sur ce caractère ombrageux, inquiet et inconstant, un empire absolu, et lui inspirer un amour passionné qui résista à toutes les épreuves de sa vie agitée, et qui, après l'avoir charmé dans la prospérité, le consola dans l'infortune.

Catherine, née en 1549, était la fille d'un sergent aux gardes, nommé Måns, tenant garnison à Stockholm, et issu d'une famille de paysans de la Médelpadie. La pauvreté était dans le ménage ; pour augmenter ses minces ressources, Catherine vendait des noix au marché. Le débauché Éric, étant en quête d'aventures, l'avait aperçue un jour sous son auvent. Elle

(1) Née le 15 octobre 1566, nommée Sigrid et mariée à Henri Classon Tott.

était vigoureuse, fort jolie, et, quoique très-jeune, point novice, dit-on, dans la galanterie. Éric XIV, devenu son amant, ressentit tout à coup pour elle une vive affection, et, autant pour la soustraire aux dangers de la rue que pour l'avoir sous la main, il la fit entrer comme femme de chambre au service de sa sœur, la princesse Élisabeth. Catherine n'était encore qu'une enfant. Elle avait de l'esprit et du cœur, de la dignité et de la grâce. Elle profita à merveille des leçons que le roi lui fit donner par les meilleurs maîtres. En peu de temps, la petite marchande de noix devint non-seulement une très-belle fille (1), mais une femme du monde, pleine d'esprit, séduisante et ayant de grandes manières. L'ascendant qu'elle prit sur le roi, et qui ne fit que s'accroître avec le temps, fut assez grand, non-seulement pour le détourner de ses débauches, mais encore des alliances princières dont il s'était montré, au début de son règne, si fort entiché. Dans ce siècle de superstition, et à une époque où les diverses classes de la société étaient séparées par des abîmes, on ne pouvait pas imaginer qu'une fille du peuple pût autrement que par des moyens surnaturels, comme par exemple un philtre enchanté, se faire aimer d'un roi si longtemps et avec tant de passion. Ce bruit n'était pas seulement répandu dans les classes basses. La femme de Jöran Pehrsson, accusée de l'avoir propagé, fut condamnée à un châtiment déshonorant auquel l'influence de son mari ne put pas la soustraire. Catherine était bonne. Elle ne cherchait qu'à ramener le calme et la confiance dans l'esprit troublé et ombrageux de son amant. Elle

(1) Ornhjelm, *Vie de Pontus de la Gardie*, p. 6.

était étrangère à toute rancune, et, quoiqu'elle eût en son pouvoir le moyen d'exercer de terribles représailles, puisque l'homme qu'elle dominait absolument apportait dans toutes ses passions une férocité instinctive, elle n'a jamais songé à se venger des outrages que les membres de la famille royale et les grands seigneurs se plaisaient à lui faire subir dans toutes les occasions. Éric était trop méfiant, trop soupçonneux, trop emporté, trop amoureux pour n'être pas jaloux. Malheur à qui aurait osé lever les yeux vers sa chère Karin! Un soldat, nommé Maximilien, qui était son amant au moment de sa liaison avec le roi, désolé de sa perte, avait résolu de quitter la Suède. Ayant eu la fatale idée de vouloir dire un dernier adieu à sa maîtresse, il avait profité du moment où Éric jouait aux barres avec ses courtisans, pour pénétrer dans la chambre du palais où travaillait Catherine. Le malheureux n'en devait plus sortir vivant. Saisi par les ordres du roi, il fut, pendant la nuit, cousu dans un sac de cuir et jeté dans le Norrström, où son cadavre fut retrouvé le lendemain.

Le gouvernement de la Suède était une monarchie oligarchique. A côté de la famille royale se trouvaient d'autres maisons plus anciennes, plus illustres, presque aussi riches et aussi puissantes. Leurs membres, depuis des siècles, remplissaient le sénat et exerçaient les cinq grandes charges du royaume. Plusieurs d'entre eux avaient occupé le rang suprême. Jöran Pehrsson, vaniteux comme tous les parvenus, n'avait pas de désir plus vif que de percer leurs rangs et d'y prendre place. La terreur que cet homme dangereux inspirait n'avait fait que raidir l'orgueil de ces fiers

patriciens; et plus la puissance dont il disposait les rapprochait d'eux, plus ils mettaient de l'obstination à l'en éloigner. Jöran Pehrsson, après s'être bien convaincu que toutes ses démarches, faites en pure perte, n'aboutissaient qu'à lui procurer de nouveaux affronts, résolut de faire abattre par la main du bourreau toutes ces têtes qu'il désespérait de faire fléchir. Ce sinistre projet, difficile à exécuter en des temps ordinaires, était parfaitement réalisable avec un prince cruel, ombrageux et crédule comme Éric XIV. On avait déjà sous la main des juges complaisants (1). Il n'y avait plus qu'à trouver quelques misérables pour jouer le rôle de délateurs et de faux témoins, et cette caste glorieuse qui, depuis des siècles, faisait la force et l'honneur de la Suède, déjà décimée par le féroce Christian II, aurait disparu tout entière dans les supplices. A sa place, l'on aurait créé une aristocratie nouvelle qui aurait hérité de la fortune, des charges, de l'influence de ceux qu'elle aurait égorgés, et qui, devant son élévation au vice-chancelier, n'aurait pas hésité à le reconnaître pour son chef.

Pehrsson travaillait depuis longtemps, mais souterrainement, à cette œuvre diabolique; il crut le moment enfin venu d'agir ouvertement. L'esprit faible du roi n'avait pu résister plus longtemps aux émotions que provoquait cet homme artificieux et habile. Il ne voyait autour de lui que des sicaires et des empoisonneurs. Ici des piéges pour l'attirer; là des bras pour le frapper. Il se méfiait de tout et de tous. On entrait

(1) Gens sortis de la boue et dont le nom n'est venu jusqu'à nous que parce qu'il figure sur le journal de Jöran Pehrsson et au bas des condamnations qu'ils ont prononcées.

dans l'année 1567, la plus malheureuse de ce malheureux règne (1). Éric, assiégé de toutes sortes de terreurs, ordonna à Benedictus Olai, son médecin, de ne laisser entrer dans la pharmacie et dans la cuisine que les personnes employées à la confection des médicaments et des mets. Dans les gestes les plus innocents il voyait une menace; dans les paroles les plus simples, une insulte. On ne pouvait l'aborder, ni le rencontrer, sans courir le risque de perdre la vie. Un fauconnier, attaché à la maison de Svante Sture, et qui allait porter chez un armurier une sarbacane détraquée (4 février 1567), s'étant croisé avec le roi dans le Söder-Malm, fut accusé de s'être mis sur son passage pour lui porter un mauvais coup, et condamné à mort, quoique la torture n'eût jamais pu lui arracher un aveu. Il ne fut pas exécuté, il est vrai, mais envoyé aux mines, ce qui n'était qu'un faible adoucissement à son sort.

Éric XIV était épouvanté de bonne foi. Ne voyant dans tous les grands seigneurs que leur naissance plaçait autour du trône que des ennemis ligués pour sa perte, il quitta furtivement Stockholm, où ses jours lui semblaient menacés, pour s'enfuir à Svartsjö. C'était une forteresse située dans une île du lac Mélar, au nord de Drottningholm. Les États avaient été convoqués pour le 1er mai dans la capitale. Sous prétexte de consulter les hommes influents du pays sur la conduite que le roi devait y tenir, Pehrsson attira dans cette solitude tous les seigneurs dont il méditait la perte, mais qu'il n'osait pas faire arrêter à Stockholm,

(1) Le roi dit, dans son journal : « Infelicissimus annus Erici Regis. »

au milieu de leurs clients et de leurs amis. Eric Sture, Abraham Gustafsson Stenbock, Sten Axelsson Baner, Ivar Ivarsson de Strömstad, Sten Éricsson Lejonhufvud, enfin presque tous les invités se rendirent sans méfiance à l'appel de leur roi. C'était un guet-apens. A peine eurent-ils mis le pied dans le château qu'ils furent saisis et jetés en prison, et Éric Sture, qu'on affectait de croire le plus coupable, séparé des autres, fut plongé dans un cachot infect où les loirs et les rats venaient, malgré ses efforts, ronger ses vêtements. Sa mère, Mérette Lejonhufvud, la sœur de la reine Marguerite, ayant appris de lui les mauvais traitements dont il était victime, quitta en toute hâte sa terre de Tullgarn pour venir implorer du roi la délivrance de son fils ou partager sa captivité. Mais le roi était impitoyable. A son arrivée, la malheureuse femme fut arrêtée malgré son sexe, son rang et son âge, et enfermée dans une maison attenant au château. Svante Sture était à Södertelje, se rendant à Svartsjö, quand il apprit le triste sort échu à son fils, à ses amis et à son épouse. La prudence lui ordonnait de se retirer, et sa conscience d'aller en avant; il prit la cène pour être prêt à tout événement, et il vint bravement partager la destinée des siens. Pour prix de son héroïsme, il fut de suite plongé dans les mêmes cachots.

Une fois les seigneurs arrêtés, Éric fit publier, au son du tambour, dans les principales villes, que, n'osant, à cause de récents complots tramés contre sa vie, séjourner dans la capitale, il transportait les États à Upsal, après en avoir ajourné l'ouverture du 1er au 19 mai. La précipitation de Jöran Pehrsson sauva la vie à quelques grands seigneurs. Le comte Pehr Brahe,

Gustave et Éric Stenbock, Ture Bjelke, Clas Fleming, et Clas Åkesson Tott, convoqués à Svartsjö, après l'arrestation de leurs pairs, s'abstinrent d'y paraître.

Pehrsson était expéditif; à peine eut-il tous ces seigneurs sous la main qu'il les fit comparaître devant le jury royal, toujours prêt à seconder ses fureurs. Il nous reste peu de chose de ce sinistre procès. Ce qu'on en sait se trouve dans l'acte d'accusation qui fut plus tard présenté aux États, et dans le jugement qui fut rendu par eux. L'accusation reposait sur des chimères. Pour des juges consciencieux, il n'y avait rien de sérieux. Point de faits, point d'actes; seulement quelques mots en l'air ramassés avec perfidie et quelques écrits obscurs auxquels on donnait un sens faux et perfide. Par exemple, un nommé Pierre Sastorp, jadis commis d'un marchand de Collberg, aujourd'hui secrétaire du duc Magnus, vint déclarer que, au moment du départ de Nils Sture pour la Lorraine, Clas Tott, Abraham Stenbock, Ivar de Strömstad, et Josué Génewitz, gentilhomme poméranien, employé à recruter des soldats pour Éric XIV, étaient venus voir le voyageur sur son bâtiment, et avaient résolu d'arracher au roi la couronne et la vie. C'était tout simplement une visite d'adieu que ce misérable avait transformée en conciliabule, et à laquelle avait assisté le duc de Sudermanie. Un certain Alexandre, organiste du roi, prétendit avoir entendu parler du même complot en Allemagne, à Ryvold. Vilhelmus Lemnius, un des médecins du roi, déclara qu'il était convaincu de la culpabilité des Stures. Enfin on eut recours jusqu'aux témoignages des valets. Deux drôles, attachés au service d'Éric Stenbock et d'Ivar de

Strömstad, dirent avoir entendu Hans Ellers, domestique du comte Svante, déclarer que l'outrage fait au comte Nils serait un jour vengé. Le duc Magnus avait entendu les mêmes menaces sortir de la bouche de Sten Lejonhufvud, d'Abraham Stenbock, et d'Ivar de Strömstad. A ces dépositions il faut ajouter quelques lettres qui n'étaient guère plus probantes; telle que celle écrite par Nils Sture de Lorraine, et contenant ces mots : « J'ai bu à Stockholm un breuvage qui consume mon âme, ma joie et ma vie en ce monde. J'espère être un jour à même de me défendre autrement que par des lettres ; » une autre de Stenbock à Génewitz, et une troisième d'Éric Sture à une demoiselle qu'il appelle sa chère enseigne, faisant allusion à un divertissement qui avait eu lieu à Stockholm l'année précédente (9 novembre 1566), aux noces de Sivard Kruse. Le nom du roi, ni celui de Jean, n'étaient prononcés nulle part; pas même celui des ministres. On ne pouvait rendre ces écrits criminels qu'en en faussant le sens, et en prêtant à des mots obscurs une signification coupable. Aussi, malgré toute l'éloquence et toute la violence de Pehrsson, malgré toute la complaisance et la lâcheté du tribunal, deux seigneurs seulement furent-ils condamnés à mort à Svartsjö : Abraham Gustafsson Stenbock et Ivar Ivarsson de Strömstad. On n'osait ni frapper, ni délivrer les autres. Le jury royal remit leur sort aux États qui allaient s'assembler à Upsal. En vertu de ce verdict, tous ces malheureux, restés au pouvoir de l'impitoyable Pehrsson, furent transportés à Upsal, mais dans des barques différentes, afin de n'avoir entre eux aucune communication. Éric XIV les y sui-

vit de près. Ses violences commençaient à faire horreur. On le fuyait; il fut abandonné de tous les siens dans le trajet de Flotsund à la ville, où il arriva à pied. Il ne trouva aux portes, pour le recevoir, que le vieil archevêque Laurentius Petri et le chancelier Nils Gyllenstjerna (1).

Les seigneurs qui avaient évité le guet-apens de Svartsjö n'eurent garde de se rendre à Upsal. Aussi les nobles furent-ils peu nombreux. Les membres des autres ordres y arrivèrent en masse, les uns par un sentiment de curiosité, pour être les spectateurs des graves événements que l'on pressentait, les autres par peur, pour plaire au terrible Pehrsson, et le plus grand nombre par patriotisme et par sentiment du devoir. La diète fut ouverte le 19 mai, le second jour de la Pentecôte. Le discours, composé par Pehrsson, devait être prononcé par le roi. Il l'avait dans ce but appris par cœur; mais, la veille, à souper, ayant bu outre mesure, il avait tout oublié pendant la nuit. Éric, qui avait de la faconde, ne resta pas court; il suppléa à son défaut de mémoire par des arguments de son cru, qui étaient sans suite et sans ordre. L'incohérence qui existait dans son cerveau, et que les excès de la veille n'avaient fait qu'augmenter, était trop évidente, et produisit une fâcheuse impression. Des murmures se firent entendre chez les prêtres, et ailleurs des voix séditieuses. Cette scène touchait au scandale. Le roi troublé leva la séance brusquement, confiant pour la suite la direction des débats de la diète et du procès des seigneurs aux soins de Jöran Pehrsson et de Denis Beurrée.

(1) Geyer, p. 202.

Devant cette grave affaire toutes les autres disparaissaient. L'accusation était soutenue par Pehrsson et Beurrée, et par tous deux, avec la violence qui faisait le fond de leur caractère. Il y avait cependant dans la conduite identique de ces deux hommes une grande différence au point de vue de la morale. Beurrée, peu clairvoyant et passionné, était, comme le roi, la victime des manœuvres du vice-chancelier, et il croyait le plus sincèrement du monde à la culpabilité des hommes dont il demandait le châtiment, tandis que le vice-chancelier qui les poursuivait avec le même acharnement était convaincu de leur innocence.

Les regards de toute la Suède étaient dirigés du côté d'Upsal; on suivait avec émotion toutes les péripéties de ce drame sinistre dont le dénoûment était inconnu, mais que l'on pressentait devoir être terrible. Tous les cœurs étaient là aussi, battant pour les accusés. Les Stures surtout, contre lesquels on montrait le plus d'animosité, étaient l'objet d'une sympathie universelle et passionnée. On ne peut imaginer combien ce nom, qui figurait dans toutes les légendes et dans tous les chants, sonnait creux dans la vieille Suède; on était de plus convaincu de leur innocence. Le vieux comte Svante et ses fils étaient des gens irréprochables, contents de leur sort, sans ambition, amis du repos, n'ayant enfin aucun des défauts, ni aucune des qualités qui font mettre l'épée à la main pour des entreprises périlleuses. Nils Sture arrivait de Lorraine au moment de la persécution des siens. Il fut ému des marques de sympathie qu'il recevait partout sur son passage. C'était une raison de plus pour redouter la jalousie et la méfiance du roi si facilement

soulevées. D'ailleurs, après la scène de Stockholm, que pouvait-il espérer de la pitié d'un insensé tel que Éric XIV et de la justice d'un misérable tel que Jöran Pehrsson ? Mais la jeunesse est imprévoyante et confiante! Nils Sture avait rempli heureusement sa mission. Il apportait à Éric le portrait et l'engagement de la princesse Renée. Il croyait avoir fait merveille; avec un peu de tact, il aurait compris qu'un échec aurait été préférable, puisqu'on ne l'avait envoyé si loin que pour se débarrasser de sa présence, et qu'Éric préférait sa chère Karin à toutes les princesses de l'univers. Nils Sture n'avait pas tant de clairvoyance Engoué des services qu'il s'imaginait avoir rendus, il était persuadé que le roi, pour lui témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance, non-seulement honorerait sa personne, mais briserait la porte du cachot où les siens gémissaient. Aussi, malgré les conseils de ses amis, accourt-il à Upsal en toute hâte et plein de confiance. Il y arrive le 21 mai; c'était le soir. Il se rend chez l'archevêque et le prie, ainsi que quelques prélats logés dans le palais, de l'accompagner au château où il veut, sans retard, rendre compte au roi de son ambassade. L'archevêque et les prélats se mettent en route. Mais les portes du château sont fermées. On leur dit qu'Éric est couché, et Nils Sture va passer la nuit à l'archevêché. Le lendemain matin, il y est arrêté. Pendant que les trabans saisissent le fils, Éric XIV écrit au père que l'arrivée volontaire de Nils est la preuve la plus évidente de leur innocence, et qu'il est décidé de ne plus donner suite à ce malheureux procès. Le lendemain, Catherine Månsdotter écrit à la comtesse Sture, pour la féliciter de la manière dont

son mari et ses fils se sont défendus aux États et ont fait justice de toutes les attaques dont ils étaient l'objet. Ils semblaient sauvés. Cependant Éric était chaque jour plus sombre, plus préoccupé, plus indécis. Son œil était hagard, sa démarche incertaine, ses gestes saccadés. Il était évident que son faible esprit succombait aux vives émotions dont il était constamment assailli. Le 24 mai, après midi, il entre dans la prison de Lejonhufvud, et, se jetant à ses genoux, lui demande pardon du mal qu'il a fait souffrir à un innocent. Le baron, ému, se met à son tour à genoux en face de son roi. Tous deux en se relevant aperçoivent le comte Svante. Éric court à lui, le suppliant d'oublier le passé, l'assurant de son affection pour l'avenir, et, en témoignage de la sincérité de ses bons sentiments, lui demandant la main de sa fille Sigrid. Svante répond humblement que lui-même, ses enfants et tout ce qu'ils possèdent sont à la disposition de leur roi, et que ses volontés sont des ordres pour eux. Bientôt après Éric quitte le château pour descendre en ville. Sur sa route il rencontre Petrus Caroli, évêque de Calmar. C'était un méchant homme, une créature de Pehrsson. Il aborde le roi d'un air effaré et lui annonce avec mystère que Jean s'est échappé de sa prison et a levé l'étendard de la révolte. Éric éperdu, hors de lui-même, remonte au château avec précipitation et pénètre dans le cachot de Nils Sture, qu'il trouve étendu sur son grabat. A l'aspect du roi, le prisonnier se lève par respect. Éric, se jetant sur lui comme un furieux, lui plante son poignard dans le bras. Sture, digne et calme, retire l'arme de sa blessure, la porte toute souillée de sang à ses lèvres et la

rend à son meurtrier. Cet acte de résignation sublime, au lieu de calmer le roi, ne fait que l'irriter. Il sort, en donnant l'ordre à Pehr Welamsson (1), un de ses trabans, d'achever la victime. Ce misérable, après l'avoir outragée, par un raffinement de cruauté, lui enfonce dans l'œil un couteau de charpentier, et puis le fait poignarder à ses pieds par ses sicaires. Le fils mort, Éric retourne au cachot du père, se jette à ses pieds et implore son pardon pour un crime qu'il vient de commettre. Svante, à qui l'amour paternel avait donné le pressentiment du malheur qui venait de le frapper, répond qu'il pardonne tout, à moins qu'il ne s'agisse d'un coup porté à son fils. « De ce forfait vous me rendrez compte devant Dieu. » « Je savais bien que vous ne me le pardonneriez jamais, » répondit le roi, « il faut donc que vous subissiez son sort. » Après cela, Éric sort du château et, suivi de quelques trabans, se dirige vers la forêt en toute hâte comme un criminel qui fuit la justice. Denis Beurrée, ayant appris son crime et son départ, court après lui et l'atteint à Alsicke. Il ose lui reprocher la mort de Nils Sture; mais le malencontreux pédagogue est arrêté au milieu de sa harangue par Welamsson qui, sur l'ordre du roi, l'assassine en lui passant son épée au travers du corps. J'ai vu l'endroit où ce malheureux est tombé; c'est près d'une fontaine qui existe encore et qui porte son nom. Le sang excite et enivre comme le vin. Après avoir égorgé son précepteur, Éric envoie à Upsal un de ses trabans, avec l'ordre, écrit de sa main, de faire périr tous les prisonniers du château, à l'ex-

(1) Un neveu de Jöran Pehrsson.

ception de M. Sten. Éric en ce moment était complétement fou. Sa fuite devait éclairer et convaincre les plus aveugles et les plus incrédules. Comment se fait-il que des ordres, donnés en un pareil moment, aient été exécutés? C'est qu'un tyran a toujours la précaution de s'entourer d'hommes qui lui ressemblent, natures féroces qui se plaisent aux violences, et qui sont trop heureuses de pouvoir satisfaire leurs sanguinaires instincts, tout en s'abritant derrière l'inviolabilité d'un maître. Il y avait deux Sten en prison, Lejonhufvud et Baner. Pierre Gadd, sergent à baguettes, à qui l'ordre s'adressait, ne sachant que faire, descendit en ville demander conseil à Jöran Pehrsson, qu'il trouva assis devant une table de jeu, et les cartes en main. Pehrsson, après avoir lu l'écrit du roi, répondit au sergent qu'il ne savait rien de plus que lui, de ne prendre conseil que de sa sagesse. L'ambiguïté de l'ordre du roi et de la réponse du ministre sauva ces deux seigneurs, qui furent épargnés. Les autres, Svante Sture, son fils Éric, Abraham Stenbock, et Ivar Ivarsson de Strömstad, furent massacrés dans leurs cachots et avec un tel acharnement que plusieurs de ces malheureux reçurent jusqu'à vingt blessures. On dit qu'Ivarsson, très-robuste, ayant saisi une bûche de bois, défendit chèrement sa vie, et que, avant de succomber sous le nombre, il tua deux de ses sicaires.

Rien n'avait transpiré au dehors des scènes de cette horrible tragédie. Les cadavres des victimes furent transportés par leurs meurtriers dans un cellier, où ils restèrent quatorze jours, sans être ensevelis, livrés à la pourriture. Cependant les femmes et les parents des seigneurs leur apportaient tous les jours des vête-

ments, des vivres et des boissons, que les bourreaux acceptaient et employaient à leur usage, comme autrefois les prêtres de Baal faisaient des présents que l'on offrait aux divinités confiées à leur garde.

Personne au monde, et un roi moins que tout autre, ne peut verser impunément le sang d'un innocent. En dehors et au-dessus de la justice humaine, il y a un juge mystérieux et infaillible, qu'on appelle le remords, que Dieu suscite, et qui n'est pas le moins impitoyable. Éric, comme autrefois Oreste poursuivi par les Furies, voit partout, même dans les trabans, ses complices et ses protecteurs, des vengeurs des seigneurs assassinés. Il a peur d'eux; il profite des ténèbres de la nuit pour se soustraire à leur surveillance; il parvient à faire perdre ses traces; mais, comme dit Loccenius dans son magnifique langage, « *Silvam fuga petit, nec se ipsum fugit.* » Une fois engagé dans les profondeurs de cette sombre forêt d'Upsal, jadis consacrée au culte d'Odin, et toujours pleine de mystères, il erre comme Nabuchodonosor, pendant trois jours et trois nuits, dans ses fourrés et dans ses clairières, respecté des animaux féroces qui voient en lui un de leurs compagnons, ne trouvant aucun antre assez caché pour lui servir de retraite, n'osant toucher ni à l'eau des torrents ni aux fruits des arbres. Enfin, après trente-six heures de marche sans relâche, il vient haletant, éperdu, exténué de fatigue, se réfugier dans la cure du village d'Odensala. C'est là qu'il est rencontré par plusieurs de ses amis, partis d'Upsal pour aller à sa recherche (27 mai 1567). Il était méconnaissable; son visage pâle, hâve, portait les traces de ses souffrances morales et physiques;

vertu du principe d'hérédité accepté par eux dans le Recess de Westerås, avait été mis par Dieu au rang suprême. Leur extrême fidélité fut par malheur très-mal récompensée.

Éric XIV était encore plus scélérat que fou. Il avait parfaitement la conscience de tous les crimes qu'il avait commis, et c'était pour apaiser les vengeurs que son imagination exaltée engendrait et mettait sur ses pas qu'il témoignait son repentir par des actes de dévotion, de contrition, d'humilité, par des distributions d'argent ou de faveurs. Dans le même but il augmenta les priviléges de la noblesse et lui livra Jöran Pehrsson et Christian, son frère et son complice. Mais, à ce moment même, il ne songeait qu'à laisser passer l'orage, à gagner du temps ; et je suis convaincu qu'il roulait déjà dans son cerveau troublé de nouvelles machinations contre ces mêmes hommes qui, tenant son sort entre leurs mains, lui avaient pardonné tous ses forfaits avec une si chevaleresque loyauté. Il essaya aussi, d'après les anciens usages scandinaves, à payer avec de l'or le sang de ses victimes. La comtesse Mérette Sture repoussa ses dons avec mépris, déclarant que tous les trésors du monde ne pouvaient payer des vies aussi chères; elle exigea et obtint que l'innocence des siens fût proclamée et leurs corps ensevelis avec pompe dans la cathédrale d'Upsal, où reposaient leurs aïeux. J'ai vu moi-même dans la sacristie les vêtements que portait l'infortuné Nils Sture, le jour de sa mort. Ils sont encore pieusement conservés parmi les reliques de l'église. J'ai vu aussi au château de Skokloster, chez la comtesse Brahe, le couteau qui servit à Éric XIV pour consommer son crime. Les enfants de

Beurrée qui étaient de petites gens et qui n'avaient pas le cœur aussi haut placé que la comtesse Sture, acceptèrent quinze marcs d'or qui servirent à payer le sang de leur père (12 juillet 1567). C'était plus que ne valait le pauvre homme. Beurrée fut enterré avec pompe dans l'île d'Ekrö, près de Svartsjö. C'est le comte de Stedingk qui m'a indiqué et fait visiter le tombeau dans lequel le grand trésorier repose depuis trois siècles à côté des siens.

Si encore Éric avait pu, avec son argent, acquérir sa tranquillité d'âme ! Mais ce n'est pas de cette manière que le calme se rétablit dans une conscience troublée. Celle d'Éric était en proie aux plus sinistres pressentiments. Il avait peur de tout le monde à Stockholm ; il avait besoin de solitude. Après avoir communié et demandé publiquement pardon de ses crimes à Dieu et aux hommes et fait le désespéré, il se retira à Svartsjö, accompagné du duc de Sudermanie et du duc de Saxe. Ces jeunes princes avaient résolu de faire participer le duc de Finlande aux bienfaits que le roi répandait autour de lui. Ils furent secondés dans ces projets par Lejonhufvud, passé par miracle des cachots d'Upsal à la régence du royaume, par la reine douairière, Catherine Stenbock, qui avait le droit de se montrer exigeante, ayant à réclamer le prix du sang de son frère, et par Catherine Månsdotter qui avait déjà un pied sur le trône. Éric ne pouvait résister à de pareilles influences ; il accorda la liberté de son frère, ne mettant généreusement à son élargissement d'autres conditions que la promesse de tenir les engagements pris par lui à l'époque du couronnement, d'oublier le passé, de pardonner à tout le monde, à ses vainqueurs, à ses

geôliers, à ses juges et même à Jöran Pehrsson, s'il n'était pas convaincu devant ses juges de trahison envers le roi„ de reconnaître les enfants de Catherine Månsdotter pour ses souverains légitimes et de ne point leur disputer la couronne, d'intervenir auprès de Sigismond pour amener la paix entre la Suède et la Pologne, de faire rendre la liberté au duc Christophe de Mecklembourg, leur futur beau-frère, et de rompre toute relation avec Sigismond, s'il refusait d'acquiescer à ces deux demandes. Après ces formalités remplies, le duc de Finlande, rendu à la liberté, devait être réintégré dans ses biens, titres et honneurs. En cas de mort, le duché de Finlande devait passer à sa femme, la princesse Catherine, et à son fils Sigismond, quand il aurait atteint sa majorité.

Vous savez qu'Éric avait jadis cru lire dans les astres qu'il serait renversé du trône et remplacé par un homme blond. Depuis la mort de Nils Sture, c'était au duc de Finlande seul que se rapportait cette sinistre prophétie. Aussi Éric, exalté, épouvanté, perd-il la tête, et, avant que Lejonhufvud ait ouvert les portes du donjon de Gripsholm, forme-t-il avec quelques bandits, ses anciens complices d'Upsal, qu'il avait éloignés après les meurtres, mais qu'il rassemblait peu à peu autour de lui, l'exécrable projet de faire assassiner son frère dans sa prison et de livrer sa belle-sœur au grand-duc de Moscovie. Des assassins sont même envoyés à Gripsholm ; mais ils s'arrêtèrent en route, rappelés par les conseillers du roi qui ne se croyaient pas encore assez puissants pour être assurés de l'impunité. La princesse fut sauvée du même coup. Mais qui croira qu'en plein seizième siècle, à la face

de l'Europe, un chef de hordes sauvages ait osé entretenir à poste fixe, à Stockholm, des ambassadeurs n'ayant d'autre but que de se faire remettre et de livrer à la merci de leur maître une femme vertueuse, héroïque, fille et belle-fille des deux plus grands monarques des régions du Nord, et qui n'avait eu, pour mériter un pareil châtiment, d'autre tort que de refuser la main de ce monstre couronné? Qui croira qu'un chancelier de Suède soit entré sur ce point en négociation avec ces barbares; que le sort de cette femme ait été discuté dans les conseils d'un roi chrétien, et qu'elle n'ait été préservée que par miracle des tourments et des souillures qui l'attendaient à la cour d'un tyran dont les forfaits, après trois siècles, ne sont pas oubliés? Cependant les envoyés du czar redoublaient d'insistance. Éric, aussi dépourvu de tact que de bon sens, crut arranger les choses, en offrant pour femme au fils du czar sa propre fille Virginie, qu'il avait eue d'Agda Pehrsdotter, une de ses concubines. Ce n'était pas l'affaire de l'orgueilleux Iwan ; il voulait pour lui ou pour le czaréwitch une fille de roi, et l'offre d'une bâtarde fut repoussée avec mépris.

Éric XIV n'avait plus de volonté, ni de suite dans les idées. Il rend Jean à la liberté, au moment même où il désirait sa mort. L'entrevue entre les deux frères réconciliés eut lieu à Wantholm, domaine de la couronne, situé près de Svartsjö. Jean, à la vue de son frère, se jette à ses pieds et le remercie de l'acte de générosité, de clémence, par lequel il lui doit la liberté. Éric lui tend la main pour l'aider à se relever. Jean lui présente alors son épouse, la princesse Catherine, et son fils, le prince Sigismond, âgé de seize mois, né

dans une prison (1), et cependant destiné par Dieu à porter en même temps les couronnes de Suède et de Pologne. Éric fut dans cette circonstance, comme il n'avait cessé d'être depuis les scènes d'Upsal, très-humble, embarrassé, contrit et affectueux. Cependant son imagination était toujours remplie de chimères, exaltée, encline à la méfiance ; la plupart des seigneurs témoins de cette scène, qui revoyaient pour la première fois le duc de Finlande, après une séparation de quatre ans et demi, lui prodiguaient mille marques d'attention et de respect. Éric en fut blessé; il se crut entouré d'ennemis; il prit peur, et, coupant court aux compliments et aux cérémonies d'usage, il regagna très-promptement avec sa suite la barque qui devait le ramener à Svartsjö.

Éric XIV avait fait la première avance en allant à Wantholm; Jean, à quelques jours de là, lui rend sa visite à Svartsjö. Éric, averti de l'arrivée de son frère, accourt sur le rivage au-devant de la barque qui le porte. A peine Jean a-t-il mis pied à terre qu'Éric se jette à ses genoux et le proclame roi de Suède. Était-ce un acte de folie ou une perfidie? on l'ignore. Ce qui est certain, c'est que Jean déclina cet honneur, et se prosterna à son tour devant son frère; relevés tous les deux, ils allaient continuer à faire assaut de politesse, lorsque la reine douairière, qui était présente, les engagea à se tendre la main tout simplement, ajoutant avec juste raison qu'il fallait, dans des rapports de frère à frère, mettre moins de cérémonie et plus de cordialité. Le reste de la visite se passa très-convenablement. Des paroles affectueuses, des marques d'at-

(1) 15 juin 1566.

tention furent échangées, et Jean se retira satisfait à Ufsund, lieu désigné pour sa résidence.

Éric, après le massacre d'Upsal, avait espéré détourner le danger dont il se croyait menacé, en livrant son complice, Jöran Pehrsson, en holocauste aux mânes des seigneurs égorgés. Ce misérable, traîné devant un tribunal composé, pour la circonstance, de quarante-huit gentilshommes, fut bien vite convaincu d'avoir commis les crimes les plus épouvantables. Malgré cela, il n'était pas facile de le punir, attendu qu'il se retranchait derrière l'inviolabilité du roi, et prétendait n'avoir jamais agi que par ses ordres. Cependant, à force de recherches, on prouva qu'il avait fait de sa propre autorité, à l'insu de son maître, décapiter, étrangler, noyer ou écarteler cent vingt personnes. Il fut donc condamné à la peine de mort, comme accusé et convaincu de vol, de meurtre et de haute trahison. Malgré cet arrêt, on n'en était pas débarrassé; la sentence ne pouvait être exécutée qu'après avoir été ratifiée par le roi. Or, Éric était plus que jamais dévoué à ce scélérat, et il devenait plus hardi à mesure qu'il avait moins de peur; il avait même, en ce moment, résolu de rendre au condamné son pouvoir et ses dignités. En attendant de faire ce coup de tête, il faisait peu à peu sortir de leurs repaires, où elles s'étaient cachées pendant l'orage, toutes les créatures de ce misérable, et il s'en entourait comme par le passé; il écrivassait, se mêlait de tout et donnait sur tout des ordres obéis de tous avec autant de soumission que de ponctualité.

Éric n'avait jamais eu le cerveau bien sain. Sa maladie, jusque-là restreinte et latente, avait pris tout à

coup à Upsal de terribles proportions. Sa folie avait été manifeste. La crise une fois passée, la lumière était revenue, chassant les ténèbres qui avaient obscurci son intelligence, et lui permettant de voir toute l'intégrité et toute l'étendue de la puissance dont il disposait; alors il chassa loin de lui toute crainte chimérique, et, levant le masque, il conduisit au Capitole son favori arraché de la roche tarpéïenne, outragea la mémoire des seigneurs qu'il avait assassinés, retira des mains de leurs héritiers l'argent qu'il leur avait donné (février 1568), rétracta toutes ses promesses, devint parjure à tous ses engagements, se plongea dans l'ignominie, ne laissa enfin douter à personne que les honnêtes gens ne pouvaient espérer de la sécurité que lorsqu'ils l'auraient précipité du trône, d'où ses crimes l'avaient fait déchoir.

CHAPITRE VIII.

Défaite des Danois. Révolte des ducs. Siége de Stockholm.

C'est bien avec raison qu'Éric XIV dit dans son journal que l'année 1567 fut la plus malheureuse de son règne. En Livonie, on perdait chaque jour quelqu'une des conquêtes faites par l'héroïque Clas Horn. Kursell commence l'année, il est vrai, par surprendre les Polonais près de Riga; il pénètre dans leur camp encore endormi, tue les uns, prend les autres, et met le reste en fuite. Mais les Polonais, revenus en masse, ne tardent pas à réparer cet échec. Kursell et Henri Horn sont défaits près de Lemsal. Après avoir perdu deux mille hommes, ils se retirent à grand'peine à Revel. Le vainqueur les y poursuit, et dévaste sous leurs yeux les districts de Harrie et de Wirie, qu'ils sont impuissants à protéger.

En Norvége, on ne fut pas plus heureux. Éric, qui, toujours exagéré, était trop méfiant ou trop crédule, s'était laissé séduire par les promesses d'un intrigant nommé Ennon Brunrock. D'après lui, la Norvége, impatiente de secouer le joug danois, attendait les Suédois comme des libérateurs. Sans autres données que les allégations de cet inconnu, Éric confie une armée à Jean Siggesson et l'envoie à la conquête de ce pays, hérissé de montagnes, coupé de bras de mer et

protégé par un climat meurtrier. Au début, Hammer fut pris. C'était une forteresse de peu d'importance, et qui fut à peine défendue. Ce prétendu succès ne servit pas moins de prétexte à une de ces fêtes dont Éric était si prodigue, et qui n'étaient plus que ridicules. Celle-ci l'était d'autant plus que de cruels revers étaient imminents. En effet, on échoua devant le fort d'Aggerrhus; les Suédois, qui, assurés de sa prise, croyaient y trouver un abri contre la mauvaise saison, se découragent; bientôt, épouvantés de voir tout le pays soulevé pour les combattre, ils se retirent en désordre par petites bandes, laissant de nombreuses victimes dans les piéges que les paysans dressent de toutes parts sur leurs pas, ou dans les escarmouches qu'ils leur livrent.

Frédéric II était un ennemi trop implacable, et Daniel Rantzau un trop habile homme de guerre pour ne pas profiter de la confusion, de l'anarchie où le massacre d'Upsal avait plongé la Suède. Après avoir dévasté le Småland, les Danois, guidés par un déserteur suédois, Lars Jonsson, traversent (10 novembre 1567) le fameux défilé de Hollveden, s'emparent de Skenninge, ville forte située sur la rive droite du lac Wetern, dans une plaine fertile en céréales, dit la chronique. Ils s'abritent et se fortifient derrière ses remparts, et étendent de là leurs dévastations dans les deux Gothies. Ils prennent et pillent Wadstena. Les habitants de Linköping, craignant que leur ville, comme Skenninge, ne tombe au pouvoir de l'ennemi et ne lui serve d'asile pendant l'hiver, y mettent le feu de leurs propres mains (20 novembre). Söderköping a le même sort (4 décembre). Voilà donc l'en-

nemi au cœur même du royaume (1); il a franchi les fameuses gorges qui, avec leurs défilés, leurs pics et leurs précipices, formaient comme une série de barrières inaccessibles mises par la nature pour séparer la vieille Suède du reste de l'humanité. Il cause partout sur son passage de si grands désastres que les Gothies, ce fécond berceau des Scandinaves, d'où étaient sorties pendant plusieurs siècles ces myriades de barbares qui avaient inondé et subjugué le monde, s'appauvrissent, se dépeuplent à tel point qu'aux funérailles de Clas Hvitt, curé de Söderköping, des femmes furent obligées, faute d'hommes, de porter le cercueil en terre (2). Un an auparavant, un racoleur avait été pendu pour avoir enrôlé des femmes, quoiqu'il eût prétendu n'avoir agi de la sorte que parce qu'il n'avait pas trouvé d'hommes.

Le chemin de Skenninge à Stockholm est tout ouvert; jamais la patrie n'avait couru de plus grands dangers; cependant Éric XIV reste à Svartsjö, ne pouvant se décider à prendre un parti. Les soldats démoralisés avaient besoin d'autres chefs. Les convenances, l'opinion publique, désignaient les princes au choix du roi. Mais celui-ci, toujours méfiant et jaloux, repousse ses frères. Il fallait cependant agir pour éviter une ruine complète. Il choisit, après bien des hésitations, le comte Pehr Brahe et Hogenskild Bjelke. C'étaient des sujets dévoués et fidèles; néanmoins, à peine sont-ils investis du commandement des troupes qu'ils excitent les soupçons d'Éric, qui vient au camp (8 janvier 1568) accompagné des

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tome VI, page 49.
(2) Rhyzelius, *Chronique des évêques*, tome I, page 127.

ducs de Finlande, de Sudermanie et de Saxe, et pour tout embrouiller; il envoie ses trabans dans les tentes des soldats dire aux chefs subalternes qu'ils ne doivent suivre que les ordres émanés de lui, et ne point tenir compte de ceux des généraux,

Cependant, devant la patrie en péril, tous les cœurs s'étaient émus. La Suède était toujours la terre des braves; de tous les points, des défenseurs intrépides accouraient en masse se grouper autour du roi et des princes. Les Suédois avaient dressé leur camp à Kongs-Norrby, sur la rive droite du fleuve Motala, en face des Danois. Les Suédois étaient dans une sécurité complète, voyant dans le fleuve, très-rapide et très-profond dans cet endroit, une barrière infranchissable. C'était à tort; un paysan désigna à Rantzau un endroit guéable. Celui-ci employa toute la nuit, qui était très-longue et très-sombre, à faire passer l'élite de ses troupes; et à la pointe du jour (15 janvier 1568) il tombe sur les Suédois, qui, éveillés en sursaut par les cris de leurs sentinelles égorgées, ne peuvent opposer aucune résistance. Les chefs éperdus prennent la fuite; les soldats, à leur exemple, ne cherchent qu'à sauver leur vie. Rantzau s'empare d'une grande quantité d'or et d'argent, apportée la veille pour la paye, de la correspondance du roi et de divers objets de toilette; il prend sept canons, tout le butin qu'il peut emporter, fait cent cinquante prisonniers et s'en retourne à Skenninge.

Parmi les papiers pris dans la tente du roi se trouvait le plan de campagne des Suédois. Ce fut pour Rantzau comme une révélation. Il comprit, en voyant les ressources immenses dont disposait l'ennemi, les

dangers où l'avaient jeté son esprit d'aventure et son amour du lucre. En effet, cédant à l'entraînement de la victoire, il était allé trop avant; surtout il avait négligé de s'assurer des asiles en cas de désastre. Il n'avait point derrière lui de forteresses peuplées de ses gens. Qu'il subît une défaite, que son armée fût mise en déroute, et les paysans égorgeraient jusqu'au dernier les soldats échappés au fer des combattants. Et pouvait-il compter longtemps sur le succès, lorsque les siens, déjà peu nombreux, s'amoindrissaient chaque jour, emportés par la guerre, par la maladie, par le climat, encore plus meurtrier que l'un et l'autre fléau, tandis que ses adversaires, recevant de partout des renforts, voyaient leurs rangs grossir d'une manière démesurée? Que la direction de l'armée vînt à passer des mains d'un roi lâche et irrésolu dans celles d'un chef habile, que le duc de Sudermanie vînt à prendre le commandement à sa place, et leur perte était certaine. Rantzau, éperdu, envoie demander à Frédéric de prompts et nombreux secours. Dans sa lettre, pleine d'alarmes, il peint sa position comme désespérée; aussi, malgré la rigueur de la saison, se décide-t-il à quitter Skenninge (24 janvier). Éric se met à sa poursuite, accompagné de ses frères, de son cousin et de ses troupes d'élite. Il fallut toute l'intrépidité, toute l'énergie, tout le courage, en un mot le génie d'un homme tel que Daniel Rantzau, pour empêcher cette retraite de dégénérer en une déroute. Les obstacles que la nature élevait à chaque instant devant les pas des Danois étaient immenses, et les dangers qu'ils couraient étaient inouïs.

Les gorges de l'Hollveden, encombrées de neige et

de glace, étaient infranchissables. Par bonheur, le lac Sömmen offrit un chemin plus facile, plus direct, mais non moins dangereux. Les eaux étaient à peine gelées. L'armée courait risque de périr tout entière, engloutie dans ses abîmes. La glace, quoique peu épaisse, résista cependant au poids énorme d'une armée; on ne perdit que quelques canons et quelques chariots conquis à Kongs-Norrby. Enfin, après des efforts inouïs, Rantzau parvint à percer une route à l'est de la forêt et à sortir sain et sauf, sans trop de perte, de cet étroit et sombre passage qui semblait devoir être son tombeau et celui de tous les siens. Mais il n'était pas pour cela au bout de ses peines; la marche était très-lente; on ne pouvait aller qu'à tâtons dans des chemins de tout temps difficiles, mais à cette époque défoncés ici, là encombrés de neige, ailleurs obstrués par des troncs d'arbres que la tempête avait abattus, inaccessibles à cause du verglas qui couvrait les montées et les descentes. Il évite cependant tous les piéges qui lui sont tendus jusqu'à Ekesjö. Là, les siens sont attirés dans le camp des Suédois; ils y tombent, et ne peuvent en sortir qu'après avoir perdu trois mille cinq cents hommes et laissé aux mains de ceux qui les poursuivent sept cents chariots remplis de butin. Il paraît même qu'aucun Danois n'aurait échappé au désastre, si Éric, sur lequel on comptait pour envelopper l'ennemi, fût arrivé à temps. Mais ici, comme toujours, ce malheureux prince fit tout l'opposé de ce que le bon sens et l'honneur lui ordonnaient de faire. Du reste, pendant toute cette campagne, il s'arrangea si bien que, tout en manifestant, dans ses paroles, une grande ardeur belliqueuse,

il ne se trouva jamais en face de ses adversaires. Depuis sa folie, il était devenu encore, si c'était possible, plus lâche et plus inepte.

Hogenskild Bjelke et Sten Baner, désireux de réparer la faute du roi, avaient formé le hardi projet de se précipiter par des raccourcis au-devant des fuyards et de les attaquer au moment de leur entrée dans le défilé de Flirshult. Mais leur intrépidité ne fut pas couronnée de succès; soit que Rantzau eût été prévenu par quelque espion, soit qu'il eût eu un éclair de génie, il était si bien sur ses gardes et il avait si bien disposé son monde pour effectuer ce passage dangereux, que ceux qui avaient eu la prétention de le surprendre furent surpris, pris et conduits en Scanie.

Ils auraient été certainement délivrés, si la direction de l'armée qui poursuivait les Danois n'avait pas été entre les mains du roi; mais celui-ci, qui voulait avoir l'honneur du commandement sans en courir les dangers, s'arrangeait toujours de façon à être à une distance respectueuse de l'ennemi. Un conflit cependant eut lieu sur les frontières à Engelholm, mais sans résultat. Anders Sigfridsson y fut grièvement blessé. Ce fut la fin de cette meurtrière campagne. Éric, impatient de retourner aux affaires politiques, ne tenta pas de franchir les frontières du Danemark. Il rentra à Svartsjö, Jean à Eskilstuna, et Charles à Nyköping (1).

Rantzau, à peine arrivé en Scanie, envoya Brokenhuisen, accompagné des principaux captifs, apporter en grande pompe à Copenhague les drapeaux et les

(1) Olof Celsius, tome II, page 152.

objets précieux conquis au moment des succès et conservés dans les revers. Frédéric, qui, d'après les lettres alarmantes de Rantzau, croyait tout perdu, reçut Brokenhuisen et ses compagnons avec autant de surprise que de plaisir, comme des hommes sortis de leur tombeau. Imitant son adversaire, il prépara à ces prétendus vainqueurs une réception triomphale.

Éric XIV n'était plus fou; il n'en était que plus fourbe et plus méchant. Jöran Pehrsson, tiré de son cachot pour être rétabli dans toutes ses dignités, et investi d'une puissance absolue et illimitée, fit, pour son premier acte d'administration, connaître au sénat (31 décembre 1567) le projet du mariage du roi avec Catherine Månsdotter. Elle était grosse en ce moment. Elle accoucha, le 28 février, d'un fils qui fut présenté à Éric avec pompe à son retour de l'armée. Celui-ci ordonna pour son enfant un baptême royal. Le comte Pehr Brahe et le baron Sten Lejonhufvud, les deux plus grandes individualités de la Suède, furent ses parrains. Catherine, récemment anoblie (1), fut de ce moment traitée en reine. Le prince fut, en souvenir de son illustre aïeul, appelé Gustave.

Il y a entre les criminels une étonnante affinité; Éric, accoutumé aux expédients indélicats, aux violences, aux scélératesses de Perhsson, était mal à l'aise avec des conseillers honnêtes, tels que Brahe et Lejonhufvud, voyant toute chose sous un point de vue différent, incompris ou froissé dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans tous ses sentiments. Il ne se trouvait dans son milieu qu'avec Jöran Pehrsson

(1) Elle avait reçu pour armes une demi-lune avec les trois couronnes.

et les misérables dont ce bandit avait la précaution de l'entourer. Aussi cet homme eut-il à peine renoué ses relations avec Éric, qu'il eut reconquis cette puissance immense dont il avait fait jusqu'alors un si déplorable usage.

Le prince, subjugué, dominé, ne pensait, ne voyait, n'agissait que par l'esprit, par les yeux, par les bras du vice-chancelier. Tout le monde devait applaudir à tous les actes de cet homme, et se soumettre à toutes ses volontés. Malheur à celui qui aurait fait entendre une plainte, une parole de blâme ou de mépris! Un jour que Pehrsson était venu de Stockholm prendre au camp les ordres du roi, une bombe tombe et éclate à deux pas de leur tente avec un grand fracas. « Si encore elle avait tué ce perfide Énobarbus! » dit le vice-chancelier, désignant le duc de Finlande par ce nom méprisable. Mårten Helsingius, qui était en troisième, indigné de tant d'audace et de tant d'irrévérence chez cet homme de rien pour le prince royal, répond avec hardiesse « qu'il eût bien mieux valu pour le roi et pour la Suède que, au lieu du prince qui est inoffensif et fidèle, ce projectile eût atteint le vice-chancelier, qui n'est qu'un calomniateur, et le seul auteur de tous les maux qui accablent la patrie. » En entendant ces justes reproches, Éric, transporté de fureur, saisit une fourche de fer destinée à attiser le feu, et la plonge dans l'aine de son infortuné secrétaire, qui est transporté à Stockholm, et meurt à quelques jours de là de sa blessure (6 avril 1568).

Après le baptême des enfants, le mariage de la mère était inévitable. Il fut fixé au 4 juillet. Le même jour, le duc Magnus de Saxe-Lauenbourg devait épouser la

princesse Sophie. Les fêtes devaient être communes et tirer un double éclat de cette circonstance. Des lettres d'invitation furent envoyées aux deux ducs et aux principaux membres de la noblesse; les ducs étaient à Eskilstuna, nourrissant leurs projets de révolte et se tenant en garde contre les piéges que le roi pouvait leur tendre. Ils acceptèrent l'invitation, firent une réponse évasive et restèrent dans leurs domaines. Cependant certaine chronique du temps rapporte que les princes, munis d'un passe-port du roi, se rendaient à Stockholm, mais qu'ils trouvèrent en route un courrier envoyé par la future reine elle-même, et qui les informa d'un complot tramé contre leur vie. Les ducs, profitant de l'avertissement, se hâtèrent de rebrousser chemin; et Gyllenstjerna, accouru à leur rencontre pour les recevoir et leur faire fête, fut obligé de rentrer seul au château.

Malgré l'absence des ducs, le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe. Éric s'entendait à merveille aux cérémonies extérieures; il était somptueux, il aimait la magnificence, et, dans ses actes comme dans sa personne, il avait un cachet de grandeur et de majesté qui, du reste, ne l'abandonna jamais. Catherine, traitée en reine, eut constamment le pas sur ses belles-sœurs. Ces honneurs parurent d'autant plus inconvenants et déplacés que Catherine avait naguère rempli des fonctions serviles auprès de la princesse Élisabeth, qui servait de demoiselle d'honneur à sa sœur Sophie (1). La bénédiction nuptiale fut donnée par le

(1) In his autem Catharina superiorem nacta locum sessionis, Sophiam et Elisabetham glores, et præsertim hanc, quod ipsius olim fuisset pedissequa, commovit ad indignationem, aliosque convivarum plurimos. (Mess., *Scond. illustr.*, tom. VI, pag. 54 et 55.)

vieil archevêque Laurentius Petri. Les deux enfants des mariés, Sigrid et Gustave, étaient à côté de leurs parents, devant l'autel, portés par deux sénateurs. Éric les avait fait figurer dans la cérémonie, pour bien établir la légitimité de leur naissance et leur droit à hériter de sa succession. Pour perpétuer le souvenir de cette fête, on frappa, d'après l'usage, une médaille, communément appelée le ducat du roi, représentant d'un côté la figure du prince avec son nom, et de l'autre un sceptre descendant du ciel et reçu par une femme. Au dîner, pendant lequel les insignes de la royauté étaient portés devant les époux par quatre sénateurs, la couronne, confiée à Gyllenstjerna, tomba de ses mains aux pieds de la reine. Cet accident, bien simple en toute autre circonstance, produisit sur l'assemblée une très-vive impression. Il servit de prétexte à toutes sortes de commentaires et de conjectures. Les pessimistes y virent le présage certain d'une prochaine révolution.

Åke Bengtsson Ferla et Jean Kyle furent, à cette occasion, faits chevaliers, en même temps que deux paysans, oncles de la mariée (1), et anoblis de la veille. Ferla et Kyle (2), qui étaient d'ancienne noblesse, se seraient bien passés d'un tel honneur; ils trouvaient honteux et ridicule le rôle qu'on leur faisait jouer. Le roi, du reste, était devenu si odieux, si méprisé, que les deux nouveaux chevaliers ne se prêtèrent qu'avec répugnance à la cérémonie de l'accolade (3).

(1) Ils étaient frères de sa mère.
(2) Olof Celsius, tome II, page 156.
(3) Geyer, page 205.

Éric XIV, en rendant le pouvoir à Jöran Pehrsson, avait mis les ducs et les grands seigneurs dans la triste alternative de lever l'étendard de la révolte ou de se laisser égorger. En effet, ceux qui avaient condamné ou aidé à condamner ce misérable à la peine de mort, c'est-à-dire toute la haute noblesse, pouvaient-ils espérer quelque pitié de cet homme, qui s'était montré impitoyable quand il n'avait aucun outrage à venger, aucun tort à redresser? La guerre civile était donc imminente, je dirai même inévitable; des deux côtés étaient des chances de succès. Nous allons voir à qui Dieu, dans sa sagesse, accordera la victoire. Il est vrai que ses voies ne sont pas les nôtres, et que ses décrets nous sont impénétrables.

C'est en novembre 1567, au retour du vice-chancelier, que Jean et Charles, désespérant de leur frère, formèrent le projet de défendre leur vie, celle des seigneurs, et au besoin de renverser Éric du trône, si Dieu ne ramenait pas l'ordre et la lumière dans son cerveau troublé et obscurci. La première entrevue des deux frères pour traiter de ces graves questions eut lieu, d'après la tradition, à Knappforssen, paroisse de Bjurkärn, dans le Wermland, en plein air, sous un chêne qui porte encore le nom de chêne du roi. Il est aujourd'hui certain que les deux princes étaient convenus, s'ils étaient contraints de détrôner Éric, de régner conjointement à sa place; que cependant, pour respecter le principe d'hérédité attaqué par certains seigneurs, et conserver le prestige de la royauté, Jean en porterait seul en public les marques extérieures; mais qu'en définitive il ne gouvernerait que d'après

les conseils ou plutôt avec la participation de son frère. Plus tard, quand la révolte éclata, les partisans des ducs, comme en Écosse les soldats de Macduff, choisirent pour signe de ralliement, en souvenir de l'arbre de Knappförssen, des branches de chêne qu'ils portaient à la main ou sur leurs chapeaux.

Éric était encore absorbé par les fêtes données à l'occasion de son triste mariage, lorsque Charles, qui avait hérité de l'esprit juste et de l'intrépidité de son père, qui avait même plus de témérité et de décision que lui, pénétra avec six cavaliers dans la cour du château de Wadstena, qui appartenait à son frère Magnus, tout à fait privé de raison. Le gouverneur, qui ne doutait pas que le prince n'eût laissé derrière lui une suite nombreuse prête à envahir le château au premier signal, lui remit les clefs de la forteresse, et, à la tête des soldats qui y tenaient garnison, lui prêta serment de fidélité. Plus tard, quand il eut appris que le prince était venu seul, il fut, ainsi que tous les siens, ébloui, ému et ravi de cet acte d'héroïsme, et renouvela avec enthousiasme l'engagement qu'il venait de prendre, persuadé que la victoire, qui aime les audacieux, se déclarerait pour un pareil homme.

En toutes choses, mais surtout dans une révolte, un début heureux est d'une grande importance. A l'appel de son frère, Jean accourut à Wadstena avec trois cents serviteurs, auxquels vinrent se joindre les cavaliers allemands décimés par Éric après le désastre de Svarterå, et qui ne lui avaient pardonné ni les outrages, ni les supplices qu'il leur avait infligés. Les parents des seigneurs massacrés à Upsal s'y présentèrent en

foule, suivis de leurs vassaux : Sten Lejonhufvud, de qui la femme intrépide fut comme l'Égérie de la rébellion, Gustave et Éric Stenbock, Jöran Gyllenstjerna, Ture et Axel Bjelke, Gustave Baner, Pontus de la Gardie, enfin l'élite du royaume. Pontus fut le premier qui émit en public l'avis de renverser et de remplacer Éric. Celui-ci, tout souillé du sang de Nils Sture et de Mårten Helsingius versé de ses propres mains, était devenu odieux à tous les honnêtes gens. Une multitude innombrable de peuple se rendait à Wadstena de tous les points du royaume, pour acclamer les ducs et les encourager dans leur entreprise. Jean, un jour, s'avança à cheval au milieu de la foule et la harangua. Jean était éloquent comme son père; il avait une haute taille et comme lui une longue barbe blonde. Il fit une grande impression. Les vieillards pleuraient d'émotion, croyant voir Gustave dans les plaines de Mora, s'adressant aux paysans dalécarliens et les excitant à se révolter contre la tyrannie de Christian II. Les larmes des pères mettaient le comble à l'enthousiasme des enfants.

Le duc de Westantång, qui était fou, et n'avait dès lors aucun besoin, faisait chaque année d'immenses économies. Son trésor, qui était enfermé dans le château de Wadstena, pris par les ducs, servit de premières ressources aux rebelles. Ils firent fondre l'argenterie et avec elle battre monnaie à leur nom. Ces pièces, qui existent encore en assez grand nombre, sont carrées comme la plupart des pièces de cette époque. Elles portent la première lettre des noms des deux ducs, dans une gerbe entourée de feuilles de chêne. Cette monnaie fut appelée par le peuple monnaie de

l'union, et aussi monnaie du sang, parce qu'il entra dans sa composition des lingots d'argent donnés par Éric aux parents des victimes d'Upsal.

Avant de s'engager dans une guerre civile, les ducs voulaient mettre le pays à l'abri d'une guerre étrangère. Ture Bjelke, chargé par eux de cette délicate mission, fut envoyé en Danemark. Frédéric II, qui détestait mortellement Éric XIV et qui d'ailleurs était influencé par Sigismond-Auguste de Pologne, accorda à Bjelke une treve de six mois. Il fallait que dans ce temps toute la besogne fût faite. Les ducs, impatients d'arriver à un conflit, firent publier à son de trompe, par un héraut, sur tous les points du royaume, les causes de leur soulèvement. Dans ce manifeste ils accusaient le roi : 1° d'avoir été constamment parjure, tant envers Dieu qu'envers les hommes ; 2° d'avoir enfermé et laissé croupir, pendant cinq ans, dans une prison d'état, le duc de Finlande et sa vertueuse épouse, la princesse Catherine Jagellon, sans les avoir convaincus d'aucun crime ; 3° d'avoir voulu livrer cette intéressante personne, qui était sa belle-sœur, au grand duc de Moscovie ; 4° d'avoir fait massacrer à Upsal des seigneurs innocents ; 5° d'avoir comploté d'en faire massacrer d'autres et ses propres frères attirés dans ce but à son festin de noces ; 6° d'avoir, au grand scandale de son peuple et à l'opprobre de sa famille, élevé sur le trône où leur mère s'était assise une concubine de la plus basse extraction ; 7° d'avoir remis contre ses engagements, contre son serment, dans ses charges et dignités Jöran Pehrsson, cause de tous les désordres, auteur de tous les maux dont la patrie était accablée ; 8° d'avoir commis une foule d'actions basses, infâmes

et propres à avilir la majesté royale, qui doit avant tout être respectée (1).

Éric, apprenant la faveur singulière que ce manifeste et l'appel au peuple des ducs obtenaient de toutes les classes de la société, fit éclater le plus sombre et le plus violent désespoir. Il voulut ou plutôt il fit semblant de vouloir se tuer; il demanda à son médecin Wilhelmus Lemnius quelle veine il fallait s'ouvrir pour obtenir la mort la plus prompte. Revenu ensuite à lui-même, il envoya Jöran Geer faire, à Wadstena, des propositions d'accommodement. On les repoussa par le motif que l'on ne pouvait pas se fier à sa parole. Éric écrivit alors à Charles une lettre d'avertissement et de menaces, dans laquelle il conseillait à son frère « de prendre bien garde avant d'aller plus avant; de se rappeler ce qui était arrivé à Jean à Åbo; d'être bien convaincu qu'il n'est pas aisé de faire tomber un roi d'un trône où Dieu l'a placé; de ne pas croire qu'il soit fou, et de bien examiner de quel côté sont ses véritables ennemis. » La lettre était terminée par l'offre d'un cartel. — « Si vous préférez, » disait-il, « suivant l'usage des princes et des nobles, que nous nous rencontrions avec des armes égales, sans perfidie ni ruse, sur un champ libre, où beaucoup de braves gens puissent assister pour être spectateurs d'un combat entre nous, rien ne me sera plus agréable, puisque ce sera un moyen d'épargner le sang d'un grand nombre de fidèles sujets du royaume de Suède. Si vous acceptez mon défi, il conviendra que, étant plus jeune et d'un rang inférieur au mien, vous veniez vers moi ici à

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tome II, page 55.

Stockholm, à un jour dit, avec toute votre armure de pied, votre épée et votre poignard, suivant l'usage des combats singuliers; et, de mon côté, j'irai à vous avec pareil équipage et armure. La cause de celui qui tuera l'autre sera réputée la bonne, et celle du vaincu la mauvaise. Comme garant de ma bonne foi, et pour vous assurer que je ne veux employer aucune ruse envers vous, ni vous faire attaquer par d'autres que par moi-même, c'est-à-dire corps à corps, suivant l'usage des combats singuliers entre rois, princes et nobles, notre aimé et illustre parent le duc Magnus de Saxe-Lauenbourg promet et s'engage de se rendre auprès de vous en qualité d'otage, et il restera dans votre camp jusqu'à la fin du combat, à la condition cependant que vous m'enverrez au même titre votre oncle, le baron Sten Éricsson Lejonhufvud, Ture Bjelke, Esbjorn Pehrsson, et un quatrième gentilhomme dont je vous laisse le choix (1). » Ces belles paroles, qui étaient avant tout adressées à la multitude dont on voulait frapper l'imagination pour prévenir sa désaffection, hélas! trop apparente, ne pouvaient et ne devaient pas être relevées. Charles, qui savait à quoi s'en tenir sur la bravoure de son frère, traita, comme il devait le faire, ces provocations, qui n'étaient que de vaines bravades. Il pensa qu'Éric aurait, s'il en avait bien envie, assez d'occasions de le combattre; aussi, après quelques courses presque toujours heureuses dans les Gothies, prit-il, à la tête de son armée composée de dix régiments étrangers (cinq allemands, cinq écossais) et de huit régiments

(1) Olof Celsius, tome II, page 177.

suédois, le chemin de Stockholm. Éric, comprenant enfin en face du danger le rôle qui convenait seul à sa dignité, accourut au-devant des rebelles en Sudermanie. Il établit son camp à Svinbro, dans une plaine. Il escarmoucha avec les troupes de Jean (le 20 août), brûla Nyköping, et partit, laissant le commandement à Stjernkors, qui fut défait par Charles à Sverta et à Hölö (28 et 29 août). Stjernkors, envoyé ensuite en Finlande, pour lever des troupes, se déclara avec tous ses recrues pour les ducs, à qui il livra le château d'Åbo. Éric, déployant un courage désespéré, eut l'avantage dans une rencontre à Botkyrka. L'avant-garde des ducs fut mise en déroute. Ce petit succès n'eut d'autre résultat que de faire changer la route que ceux-ci s'étaient tracée. Tout chemin conduit à Stockholm aussi bien qu'à Rome. Au lieu d'aller droit devant eux, les ducs passèrent par la Néricie, le Westmanland et l'Upland; la longueur de ce nouveau trajet leur fut favorable, parce que à chaque pas ils ne recevaient pas seulement de nouvelles ovations, mais de nouveaux compagnons qui venaient grossir leurs rangs. Örebro leur ouvrit ses portes, de même que Westerås et Upsal (12 septembre 1568). Ils avaient résolu de séjourner dans cette dernière ville; ils y établirent donc leur camp dans la plaine, auprès des collines d'Odin.

Après Botkyrka, Éric XIV, rentré à Stockholm, rassembla le peuple sur la place du château, et, après avoir montré et lu les protestations de dévouement qui lui avaient été récemment envoyées par tous ses anciens amis passés dans le camp des traîtres, il lui demanda s'il avait eu tort de se montrer dans bien des circons-

tances aussi méfiant et aussi sévère envers la noblesse. Après avoir exhalé ses plaintes et accablé de reproches ses sujets ingrats et perfides, il réunit tous ces papiers en liasse et les fit pendre à une potence par le bourreau. Ce n'est pas par des gémissements et des récriminations qu'un prince prévient des défaillances et suscite des enthousiasmes. Éric était tout à fait méprisé, et Åke Bengtsson Ferla de même que Clas Åkesson Tott, qu'il avait mis à la tête de son armée, n'avaient ni assez de mérite, ni assez de considération pour attirer des défenseurs dans leurs rangs. A peine avaient-ils assez d'autorité pour empêcher les désertions.

Il ne fallait pas beaucoup de clairvoyance pour voir de quel côté la victoire allait se déclarer. Le terrain s'effondrait chaque jour sous les pieds du roi. Aussi le vide devenait-il chaque jour plus grand autour de sa personne; on le fuyait, pour ne pas le suivre dans sa chute. La reine douairière et les princesses, prétextant, pour sortir de Stockholm, une promenade sur le lac Mélar, s'enfuirent à toutes voiles du côté d'Upsal, dans le camp des ducs. Elles étaient conduites par Magnus de Saxe-Lauenbourg, homme vil, naguère complice des violences d'Éric, le courtisan de sa bonne fortune, et qui, constamment comblé de ses bienfaits, aurait dû être le dernier à l'abandonner dans ses moments d'épreuve (1). Beaucoup de notables de Stockholm s'y rendirent de même avec leurs femmes, leurs enfants, et leurs trésors qu'ils venaient confier à la garde des princes. Les milices bourgeoises, dévouées aux ducs, ne restaient dans la capitale que pour pro-

(1) Geyer, page 206.

téger les habitants contre les fureurs du roi qu'ils regardaient, et à juste titre, comme plus dangereux que les rebelles. Ce n'était pas seulement de Stockholm, mais de tous les points de la Suède, que des multitudes se rendaient à Upsal pour défendre la cause des ducs. Ceux-ci, entourés de l'élite de la nation, prirent la route de Stockholm; ils vinrent camper dans la plaine de Rörstrand, dans le Norder-Malm, aux portes de la ville (17 septembre), et prirent aussitôt leurs dispositions pour en commencer le siége. La légende rapporte que le roi, apercevant du haut de la tour du château (1), à l'horizon, les branches de chêne que les révoltés avaient coupées dans une forêt voisine, et portaient à la main pour se préserver des rayons du soleil levant, se figura, rempli d'appréhensions, troublé de remords, comme jadis Macbeth, que la nature entière s'était déclarée contre lui, et que les forêts elles-mêmes, mues par une puissance mystérieuse, se joignaient à ses ennemis, pour participer à sa chute. Il était pâle, éperdu de frayeur. « Sire, » lui dit froidement le vice-chancelier, « si vous aviez suivi mon conseil en faisant « décapiter le duc de Finlande après sa condamnation, « vous ne verriez pas tout ce monde soulevé contre « vous. » — « Tu as bien raison (2), » lui répondit le roi, que le sang-froid de son complice avait rappelé au calme. Non, Jöran Pehrsson n'avait pas raison. Si le roi voyait tout un peuple marcher contre lui, ce n'est pas parce qu'il avait épargné le sang de son frère, mais parce qu'il avait prodigué celui d'hommes, moins puissants peut-être, mais non moins dignes d'être

(1) Celle dite des trois couronnes.
(2) Messenius, tome VI, page 56.

respectés; qu'il avait été parjure à ses engagements; qu'il avait, pour satisfaire à ses passions, à ses caprices, violé comme à plaisir ces règles immuables et éternelles de justice, de probité, de modération, auxquelles tous les hommes doivent être astreints, et surtout ceux que Dieu a mis au-dessus des lois humaines.

CHAPITRE IX.

Mort du vice-chancelier. Défaite et déchéance d'Éric XIV. Entrée triomphale de Jean III à Stockholm.

Au point où l'on était venu, un accommodement était impossible. Il n'y avait plus pour Éric d'autre alternative digne de lui que de vaincre ou de périr. Il ne le comprit pas, et envoya, le jour même de leur arrivée, des parlementaires au camp de ses frères, qui ne voulurent entamer aucune négociation avant que Jöran Pehrsson, qu'ils regardaient comme l'auteur de tout le mal, ne leur fût livré, pour recevoir le châtiment auquel il avait été condamné, et qu'il n'avait que trop mérité. Éric, qui était écrivassier, répondit à ces exigences par une longue lettre justificative des faits et gestes de son ministre. Il fut du reste seul à prendre cette peine. Jöran Pehrsson, qui dans la prospérité s'était complu à n'être que terrible pour tout le monde, ne pouvait être défendu par personne dans l'adversité; en revanche, tous ceux qui avaient souffert de ses violences saisirent avec empressement cette occasion inespérée de vengeance. Le bas peuple faisait retentir tous les carrefours de la capitale d'injures et d'imprécations contre lui; les bourgeois aussi s'agitaient tumultueusement et menaçaient d'aller le chercher jusque dans le palais et sous les yeux de son royal protecteur, pour

le livrer à la légitime impatience des princes. Il n'était pas jusqu'aux chefs des trabans du roi qui, ayant trop souvent tremblé devant lui pour ne pas le détester autant et plus que les autres, n'osassent faire du châtiment de cet homme la condition de leur fidélité. L'amitié d'Éric XIV était mise à une rude épreuve; elle ne résista pas à ce déchaînement de l'opinion publique; j'ai déjà dit qu'il était sans énergie et sans pitié, de plus il était lâche; il espéra se mettre à l'abri de l'orage, en l'attirant tout entier sur le front de son ministre. Il prêta donc l'oreille à toutes les clameurs du dehors, et, au moment où le malheureux vice-chancelier était dans une grande sécurité relative, croyant son sort lié à celui de son maître, il se vit saisi par les trabans qui composaient sa propre garde autant que celle du prince, et dans ce palais même où tout le monde naguère tremblait au seul bruit de son pas. Sa mère, qui passait pour être adonnée à la magie, à la confection des poisons, et pour avoir à l'aide d'un philtre ensorcelé le roi, fut comme lui arrêtée, chargée de fers et conduite au camp des ducs.

Dans le trajet, cet homme si impassible, si insensible aux angoisses des autres, montra une surprise, un abattement, une pusillanimité extrêmes; il ne cessait de déplorer son malheur. Il disait qu'il aurait cru voir plutôt le ciel tomber que son maître l'abandonner; il s'offrait pour modèle aux assistants, les engageant à mettre leur confiance non dans les hommes, mais dans Dieu seul, et à ne jamais l'irriter pour vouloir leur plaire (1).

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tome II, page 58.

A peine arrivé dans le camp des ducs, Jöran Pehrsson fut mis à la torture (les 18 et 21 septembre), et voici les aveux que la douleur lui arracha. Il déclara qu'un armurier, nommé Bengt Jonsson, avait été envoyé à Wadstena pour assassiner les ducs; que deux trabans de la garde du roi avaient été expédiés dans le même but en Ostrogothie, et qu'enfin un nommé Meinert de Brême avait reçu d'Éric six cents marcs pour faire ce mauvais coup; il dit aussi que, dans une réunion tenue dernièrement, plusieurs membres avaient engagé le roi à quitter Stockholm, à se retirer soit à Åbo, soit à Revel, soit à Calmar, et à emporter avec lui un riche butin; mais que le roi avait répondu que c'était un conseil perfide; que, s'il quittait Stockholm, c'était pour fuir l'ingratitude odieuse dont il était l'objet, et dès lors pour n'y plus revenir; que, quant au projet de mettre le feu aux quatre coins de la ville et de s'enfuir avec le trésor royal, c'était une calomnie; que la flotte n'avait été réunie à Stockholm que pour protéger le prince, et non pour intimider les bourgeois; il avoua qu'il avait été sévère, souvent même cruel, mais toujours sur l'ordre du roi et pour lui plaire; il soutint qu'il était innocent du massacre d'Upsal; qu'il n'avait fait rien de plus que les membres des États qui avaient signé la sentence de mort des seigneurs déjà assassinés; que toute la responsabilité de cet acte infâme devait peser sur Christian Pehrsson, Pehr Gadd, Pehr Welamsson et l'archevêque d'Upsal, qui en avaient été les instigateurs et les auteurs. Il avoua que Gyllenstjerna avait promis de livrer la duchesse de Finlande à Iwan, mais sans intention de tenir cette promesse; que le roi avait, après le massacre d'Upsal,

envoyé des assassins de Svartsjö à Gripsholm pour tuer Jean et amener la princesse aux ambassadeurs moscovites qui l'attendaient à Stockholm, mais que, changeant d'avis, il les avait rappelés, étant encore en route. Il déclara ne pas savoir le nom de tous les seigneurs qu'on devait faire périr aux fêtes du mariage; mais il était sûr que les deux princes, Sten Lejonhufvud, Ture Bjelke, Gustave Baner et Esbjörn Pehrsson étaient sur la liste des victimes. Quant à son mariage, le roi n'avait agi que d'après son cœur; et il ne se repentait pas de l'avoir suivi. Il affirma qu'aucune partie du trésor royal n'avait été emportée hors du royaume; qu'on le trouverait tout entier dans la chambre de l'argentier, au château de Stockholm. Les chartes et les actes importants passés par les États étaient dans un coffre, où il les avait placés lui-même vendredi dernier, et dont il indiqua la place. Le Recess de Westerås et le testament de Gustave Ier sont entre les mains du roi; mais il existe à la chancellerie des copies de ces actes. Il nia qu'Éric eût offert de céder son trône à Frédéric II, et de rétablir par ce moyen l'Union de Calmar (1). Il accusa Torkel Knutsson d'avoir été la cause de la mort des cavaliers allemands massacrés après Svarterå; enfin il déclara que les conseillers assidus et intimes du roi étaient Johannes Ulmus, son valet de chambre, Hans, le neveu de son bouffon Hercule, Matts Botvidsson, les docteurs Wilhelmus Lemnius et Benedictus Olaï, Mårten Gabrielsson, Petrus Caroli, évêque de Calmar, et enfin l'archevêque d'Upsal, Laurentius Petri; il prétendit que tous ces hommes étaient

(1) Olof Celsius, *Hist. d'Éric XIV*, tome II, p. 199.

de toutes ses confidences ; qu'ils avaient connu, approuvé, encouragé tous ses actes de violence, et qu'ils étaient passibles du même châtiment que lui.

Ces aveux n'apprenaient rien de nouveau qui pût modifier la décision des juges ; ils se bornèrent à ratifier la sentence des seigneurs qui avaient condamné à mort ce misérable, un an auparavant, comme adultère, voleur, assassin et traître. Son supplice, qui eut lieu le 27 septembre, se fit avec un raffinement de cruauté qui prouve, que dans ce terrible seizième siècle, tout le monde était impitoyable, et que ce brigand ne valait guère moins que ses contemporains. Tout l'art des bourreaux fut employé à rendre sa mort lente et cruelle. On lui coupa d'abord les deux oreilles, que l'on cloua contre une potence à côté de ses lettres de noblesse. On le hissa ensuite sur cette même potence, où il ne fut pendu que pour la forme pendant un instant. Descendu de là, il fut couché sur une roue, où quelques-uns de ses membres furent cassés avec une barre de fer ; on lui coupa ensuite la tête lentement, à petits coups avec une hachette ; enfin il fut écartelé, et les quatre quartiers de son corps placés sur quatre poteaux sur le Brunkeberg, et la tête au milieu au bout d'une pique. La mère de cet infortuné, condamnée comme lui à mort, allait sans doute partager son atroce supplice. En route, elle parvint à se précipiter du cheval sur lequel elle était montée. Elle tomba sur le cou et se le rompit. Les valets de bourreau qui la suivaient, prenant son corps avec des fourches pour ne pas être souillés par son contact, la jetèrent dans un marais voisin qui lui servit de sépulture (1).

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VI, pag. 57.

Éric XIV avait trouvé dans son désespoir une énergie et surtout un courage dont personne ne l'aurait cru capable. Le 17, le jour de l'arrivée des princes, il était allé les attaquer à la tête de ses chasseurs, et n'était pas rentré en ville sans leur causer du dommage. Le lendemain, nouveau combat, mais, cette fois, sur l'eau; Les gens du roi qui étaient dans des barques en vinrent aux mains, à Kungsholm, avec ceux des ducs. C'est après cette affaire que Jöran Pehrsson fut livré. Le 22, quoiqu'ils eussent le ministre entre leurs mains, les ducs commencèrent le siége de la ville. Quelques bombes furent jetées au-delà des murs et causèrent des désastres. Un assaut fut même tenté, mais il échoua.

Éric, maître de la mer, bien approvisionné, défendu par de nombreux soldats, soutenu par une flotte formidable, était à même de résister longtemps. On était en automne; il ne s'agissait que de pouvoir gagner l'hiver. Tout alors était sauvé; les ducs étaient contraints de se retirer, et, la trêve expirée, le Danois serait venu sans doute mettre dans la balance le poids de son épée. Éric, qui calculait toutes ces chances, était moins soucieux; il laissait même percer quelque espoir de succès. Mais, en homme superstitieux, il redoutait le mois de septembre, fécond en événements tragiques et funestes à la Suède. C'était, en effet, en septembre que Birger avait été saisi par ses frères à Hatuna; que Christophe de Bavière et Albert de Mecklembourg, rois détestables tous deux, avaient été élus; qu'Engelbreck s'était révolté contre Éric de Poméranie; que Sten Sture l'ancien avait été défait par Christian Ier sous les murs de Stockholm; que Christian II, le Néron du Nord, y était entré; et qu'enfin étaient

morts Magnus Ladulas et Gustave Ier, ces deux monarques de génie. Éric, impressionné par cette série d'événements étranges, avait cru lire non-seulement dans les astres, mais encore dans le livre de prophétie de sainte Brigitte, que sa chute, si elle avait lieu, se rapporterait à cette fatale époque. Le mois était presque écoulé; on était au 27; encore trois jours, et son règne était prolongé au moins d'une année. De leur côté ses frères commençaient à se décourager, voyant les petites ressources dont ils disposaient pour s'emparer d'une ville aussi forte que Stockholm. Ils n'avaient voulu entamer aucune négociation, tant que Pehrsson était en vie. Le jour même de sa mort, ils firent proposer la paix au roi aux conditions suivantes : Avant tout Éric devait abdiquer et renoncer au trône pour lui et pour ses descendants, et remettre au duc Jean, son frère, la couronne, ainsi que les trésors, meubles, tapisseries et tous autres objets qui en dépendent, de même que toutes les chartes et les actes importants qui lui avaient été confiés. A ce prix, sa vie serait respectée et celle de sa femme et de ses enfants. Il garderait la sixième partie de l'or et de l'argent monnayé qui serait trouvé dans la chambre de l'intendant; il aurait pour résidence l'île d'Öland, et pour revenus les produits de cette île et du fief de Borgö. Ces conditions étaient dures ; Éric XIV, les repoussant avec mépris, ne permit pas qu'on les discutât en sa présence. Les bourgeois de Stockholm, dévoués en secret aux ducs, les trouvaient au contraire très-acceptables et osèrent faire connaître leur avis. Étant sur les lieux, ils voyaient bien que le roi, disposant de tout, pouvait, malgré l'incohérence chaque jour

croissante de ses idées, prolonger indéfiniment sa résistance, et c'est ce qu'ils voulaient empêcher. Cependant, comme ils étaient liés avec lui par un serment, plusieurs d'entre eux n'osaient le rompre par scrupule de conscience. Ceux-là allèrent consulter l'archevêque Laurentius Petri, qui était un homme savant, pieux, de mœurs irréprochables, mais qui n'avait jamais brillé par le caractère. Le sévère Gustave l'avait forcé de présider le tribunal qui avait condamné à mort son propre frère, Olaüs Petri; Éric XIV avait aussi trouvé en lui un approbateur, sinon un complice de toutes ses violences. Laurentius était aujourd'hui accablé de vieillesse, aux portes mêmes du tombeau. Il fut de l'avis de ceux qui le consultaient, et abandonna avec eux le roi vaincu pour ses frères triomphants. La défection du prélat produisit un grand effet; on résolut, dans un conciliabule, d'ouvrir les portes aux assiégeants à l'insu de la garnison; et ce furent Åke Ferla et Nils Gyllenstjerna, le général en chef et le chancelier du malheureux roi, qui, sous prétexte d'aller défendre sa cause, allèrent porter cette nouvelle aux ducs.

Ceci se passait le 28 septembre. Le 29, Sten Lejonhufvud, entré par eau dans la ville avec Pontus de la Gardie et quelques hommes déterminées, trouva, au saut de la barque, Anders Rålamb, le gouverneur de la place, qui l'attendait, et alla avec lui ouvrir au duc Charles la porte du Söder-Malm. C'était le matin, jour de la saint Michel, anniversaire de la mort de Gustave. Éric était à l'église de Saint-Nicolas écoutant le service divin. Averti de l'arrivée des rebelles, il court s'enfermer dans le château. La retraite lui fut coupée par Sten Éricsson Lejonhufvud qui, mettant devant lui le

pistolet au poing, menaça de le tuer, s'il opposait la moindre résistance. Pendant qu'Éric répondait à Sten qu'il était son prisonnier et qu'il se disposait à rendre son épée, les trabans de sa garde qui l'avaient accompagné à l'église accourent à son secours. Un d'eux, passant derrière le baron, lui enfonce sa hallebarde dans le dos; Sten tombe, et Éric se précipite, suivi des siens, dans le château.

Charles était entré à Stockholm comme un libérateur, salué par les femmes, applaudi par les hommes, acclamé de tous. Éric, enveloppé de tous côtés de multitudes toujours croissantes, réduit à une poignée d'aventuriers de qui la fidélité était plus que douteuse, ne pouvait pas se faire de grandes illusions. Il sentait bien qu'une plus longue résistance ne servirait que de prétexte et de justification à la sévérité de ses frères; et, comme il n'avait pas assez de force d'âme pour s'ensevelir sous les ruines du château où il était entré roi, et d'où il ne pouvait sortir que prisonnier d'État, il consentit à parlementer avec son frère. Il avança donc la tête hors des créneaux, et de ce point culminant entra en discussion avec Charles qui se tenait avec les siens au pied des remparts. Après avoir déploré l'accident arrivé à Lejonhufvud, Éric dit à son frère qu'il ne mettait à sa soumission d'autres conditions que l'engagement de lui laisser pour résidence la forteresse de Svartsjö et des rentes qui lui permissent de vivre selon le rang qu'il avait occupé. Les promesses coûtent peu dans de pareils moments; Charles consentit à tout ce qui lui fut demandé. Éric n'était entouré que de traîtres ou de gens intéressés à plaire aux ducs pour désarmer leur colère. Benedictus

Olaï, son médecin, homme très-compromis et qui était à ses côtés sur les remparts, l'engagea vivement à se fier à la parole de son frère. Éric suivit ce conseil. Par ses ordres, les portes du château s'ouvrirent, et tous les postes furent aussitôt occupés par les troupes des ducs. Éric, qui était déjà prisonnier, après avoir reçu des otages pour la forme, se rendit à l'église de Saint-Nicolas où le duc de Sudermanie, le comte Brahe, Olof Stenbock et d'autres seigneurs l'avaient précédé et l'attendaient.

Après une discussion longue, très-vive, où les injures et les reproches ne furent pas épargnés, Éric, éperdu, abdiqua la couronne, sans faire aucunes réserves pour sa femme, ni pour ses enfants. Il est vrai que, ne s'étant jamais cru lié par sa parole, il n'imaginait pas que l'on pût être plus scrupuleux que lui. Aussi, craignant, malgré sa capitulation, que l'on n'attentât à ses jours, ne songea-t-il qu'à adoucir, à désarmer un vainqueur qu'il croyait animé de pensées fratricides. Pour se soustraire à ce danger imaginaire, il fit de lui-même des sacrifices qu'on n'aurait pas osé lui demander, abandonnant tout ce qu'il avait possédé et n'implorant de la pitié de son frère qu'une prison honorable.

Pendant la conférence de l'église, l'ancienne garnison avait évacué le château. Éric y fut ramené et enfermé dans la chambre royale. On le transféra ensuite dans une pièce dont les croisées étaient garnies de barreaux de fer. Il y était sous la garde et la responsabilité d'un sénateur. Jean écrivit aussitôt de son camp au roi de Pologne et à ses sœurs, qui étaient réfugiées à Upsal, pour leur apprendre la victoire que

les siens avaient remportée. Il ordonna un jour de prières pour rendre grâce à Dieu de cet heureux événement.

Les États étaient en ce moment réunis à Stockholm. Ils se délièrent de leur serment de fidélité envers Éric, et s'engagèrent en même temps avec le duc de Finlande, qui fut proclamé par eux roi de Suède, des Goths et des Wendes. Le lendemain, le nouveau roi fit son entrée solennelle à Stockholm; il fut reçu aux portes par le sénat, la bourgeoisie et les États, et conduit au palais avec le cérémonial d'usage. Telle fut la fin misérable du règne d'Éric XIV. Gustave avait prévu tous les accidents qui devaient, de chute en chute, conduire son fils à l'abîme, et toutes les prévisions de ce clairvoyant génie s'étaient réalisées. Éric était devenu tour à tour la proie d'un intrigant de bas étage et d'une fille du peuple. Tout le fruit des labeurs de son père semblait être perdu. Le principe d'hérédité, qui était le roc sur lequel il avait jeté les fondements de la grandeur de sa maison, venait d'être violemment renversé, et par ses propres enfants. Enfin, après huit années de calamités, d'infamies et de crimes, Éric, déshonoré, maudit, allait finir sa déplorable existence dans les cachots que son père, épouvanté de la faiblesse de sa raison, lui avait destinés à sa majorité. Si Gustave, faisant fléchir sa pitié devant son bon sens, avait fait exécuter cette sage sentence, l'histoire, trop souvent sévère pour les grands hommes, l'aurait mis au rang des Constantin, des Philippe II, des Pierre le Grand, ces impitoyables faucheurs qui ont sacrifié leurs enfants à leurs passions ou à leur intérêt. C'eût été bien à tort. Les hommes médiocres seuls

sont cruels; les hommes vraiment supérieurs ne sont que sévères. Brutus est un grand citoyen pour avoir eu la force de sacrifier ses fils à la justice de son pays. Gustave, en emprisonnant un fils fatalement destiné à devenir fou, n'aurait donné qu'une preuve de plus de la clairvoyance et de l'étendue de son génie. S'il n'avait pas fait céder ses inspirations aux préjugés du monde, il aurait épargné à cet infortuné bien des angoisses, à ses autres fils bien des remords, évité à sa patrie huit années désastreuses, et préservé le nom de Wasa de taches ineffaçables.

Il sera souvent question d'Éric XIV pendant le règne de Jean III. Ses tentatives d'évasion, les complots dont il servit de prétexte, les violences dont il fut victime, rempliront encore plus d'un chapitre. Ce ne sera qu'après sa mort que nous porterons sur ce triste règne et sur cette déplorable vie le jugement qui, après une étude approfondie, sera dicté à notre esprit de justice et à notre impartialité.

FIN DU RÈGNE D'ÉRIC XIV.

RÈGNE DE JEAN III.

RÈGNE DE JEAN III.

CHAPITRE X.

De l'avénement de Jean III à la condamnation d'Éric XIV.

Jean III, né en 1536 (1), avait trente-deux ans quand il monta sur le trône d'où son frère, Éric XIV, venait d'être précipité. Sa grande taille, sa belle figure, sa ressemblance avec Gustave, dont il s'efforçait d'imiter la mise et les manières, ses malheurs surtout, lui avaient valu une certaine popularité. Sa longue, dure et dangereuse captivité avait eu une très-heureuse influence sur son caractère ; si elle ne l'avait pas corrigé de ses principaux défauts, elle avait au moins modéré cette intempérance de langue et cette pétulance irréfléchie qui faisait le désespoir du circonspect et grave Gustave. Son esprit, déjà très-cultivé, avait aussi gagné beaucoup à la solitude de Gripsholm. Il était devenu très-érudit, surtout en théologie (2). Il parlait couramment le danois, l'alle-

(1) 24 décembre.

(2) Parmi les théologiens protestants, Georges Cassander était celui qui lui plaisait le mieux, parce qu'il était conciliant, enclin au catholicisme, et que ses livres abondaient en détails curieux sur la primitive Église.

mand, l'italien et le polonais; il comprenait le français, et il était si familier avec le latin qu'avec la grande facilité de parole dont il était doué il improvisait aux envoyés étrangers de longs discours dans la langue de Cicéron.

Malgré toute sa science et quelques vertus privées, Jean n'était qu'un pauvre homme et ne pouvait être qu'un triste roi, n'ayant aucune des qualités qui conviennent au rang suprême; il était bavard, indiscret, soupçonneux, inconstant, léger, dissimulé, faible, fourbe, cruel au besoin, enclin au despotisme, sans jugement, sans courage, sans convictions religieuses, de plus personnel et ingrat. Il inaugura son règne par une perfidie. C'était à son frère Charles qu'il avait dû, l'année dernière, la liberté, et qu'il devait aujourd'hui la couronne. En effet Éric, de qui les coups ne portaient que sur les nobles, n'était pas sans popularité auprès des paysans et des petits bourgeois des villes. Livré à lui-même, le duc de Finlande serait venu se briser contre les mêmes obstacles où avait échoué sa première rébellion. Le duc de Sudermanie était le seul au monde qui fût capable de renverser Éric XIV; Jean le savait mieux que personne, quand il prenait sous le chêne de Knappforssen et renouvelait devant les murs de Stockholm l'engagement de partager avec son frère le trône qui lui revenait de droit par sa naissance. Eh bien! au mépris de ses serments, et sous le coup même du bienfait, Jean III, entrant triomphalement dans sa capitale, attira et concentra sur lui toutes les marques de déférence, toutes les protestations de dévouement, toutes les ovations que les populations, maîtresses des mouvements de leur cœur, auraient

prodiguées à leurs deux libérateurs. Plus tard, après le tumulte de la rue, Charles, étant venu réclamer la récompense assignée d'avance à ses labeurs, à ses périls, à son génie (1), avait vu son frère, sans rétracter tout à fait sa parole, chercher à l'aide d'impudents sophismes à amoindrir l'importance de ses engagements, prétendant que le partage du pouvoir en est de fait une aliénation; que, l'ayant reçu héréditairement (2) et devant le laisser au même titre à ses enfants, il n'en était que le dépositaire et n'avait aucun droit à céder ce qui ne lui appartenait pas; que, serait-il lié par un écrit en règle, au lieu de l'être par des paroles en l'air, le droit des gens et la raison d'État le délivreraient de tout engagement; que Charles, enfin, n'avait fait que son devoir en l'aidant à renverser du trône un homme qui y était devenu un sujet de scandale pour l'Europe, de ruine pour leur patrie, et de honte pour leur nom. A la suite de ces explications, des querelles assez vives, mêlées d'invectives, de mots grossiers, de reproches sanglants, avaient éclaté entre les deux frères, emportés et violents comme tous les Wasas. Dans ces conditions, le séjour de Stockholm n'était pas sans danger pour le duc de Sudermanie; il le comprit, et se hâta d'aller, derrière les murs de Nyköping, guérir les blessures faites à son amour-propre et à son ambition, et surtout se soustraire aux ressentiments d'un ingrat. Mais il avait eu assez d'empire sur lui pour cacher aux étrangers ses froissements et

(1) Pendant la lutte, Charles, écrivant à Jean et lui parlant des villes et places qu'il a entraînées dans leur parti, s'exprime ainsi, et sans être contredit par son frère : « Elles ont rendu hommage à Votre Altesse, à nous et à la couronne de Suède. »

(2) Il prit cependant au commencement le titre de roi élu.

ses déceptions. Il n'avait pas interrompu ses rapports avec son frère, et la mésintelligence qui régnait entre eux n'était connue que des gens de cour.

Cet état de choses ne pouvait pas durer longtemps. Jean III, homme faible et administrateur médiocre, était cependant subtil et judicieux. Il s'était aperçu de suite qu'il était incapable de dominer, de maîtriser ces puissants seigneurs de qui la chute d'Éric venait de doubler l'importance et qui goûtaient fort ce rôle de faiseurs de rois; aussi fit-il au duc les premières avances. Refoulant ses rancunes au fond de son cœur, il l'attira à sa cour et lui reconnut les droits sur la Sudermanie, la Néricie et le Wermland, qu'il tenait du testament de son père, mais qu'Éric lui avait toujours contestés. Il ajouta à ces trois provinces les districts de Wassbo et de Walla en Ostrogothie (1), plus cinq mille marcs d'argent en lingots pour sa part du trésor laissé par Gustave dans les chambres d'Eskill et usurpé par Éric XIV. Enfin, malgré les défiances et le mauvais vouloir de Jean, depuis la chute d'Éric, comme le dit Geyer (2), « Charles ne cessa de régner avec ou contre son frère; son influence apparaît partout et sur tout; ses différends avec lui ne font qu'accroître sa puissance, et toujours il est plutôt sur le trône de Suède qu'à côté. »

La chute d'Éric ne s'était faite que lentement, par petites secousses. Tous les esprits un peu clairvoyants avaient eu le temps de se détacher de lui avant qu'elle fût complète. Aussi, au dernier moment, n'avait-il

(1) Dépendant de la succession de Magnus, à qui ils devaient être rendus, si ce malheureux prince recouvrait la raison.

(2) *Histoire de Suède*, page 212.

conservé autour de sa personne que les brigands qui ne pouvaient pas espérer de se faire pardonner sous le nouveau prince les crimes commis pendant l'ancien règne. Dans les antichambres encombrées des ducs, ceux qui se faisaient le plus remarquer par leurs imprécations contre le vaincu et leurs protestations de dévouement pour le vainqueur étaient, comme toujours, les gens qui, devant tout au vaincu, auraient dû lui rester fidèles jusqu'à la mort, et parmi eux Nils Gyllenstjerna, homme vil, qui avait participé à toutes les infamies de son vice-chancelier, et avait dirigé la négociation ayant pour but de livrer à Iwan le Cruel la duchesse de Finlande, et qui, par un prodige d'adresse et d'habileté s'étant fait un mérite de l'acte qui devait le perdre, a su prendre et conserver sur Jean l'influence qu'il n'avait cessé d'exercer sur Éric. Aussi peu de changements avaient-ils eu lieu chez les hauts fonctionnaires. A part le général en chef de l'armée de Livonie, Henri Classon Horn (1), qui avait été brutalement remplacé par Gabriel Christiansson, baron de Mörby (2), et du gouverneur du château de Calmar, Måns Svensson, qui avait été contraint de livrer les clefs de la forteresse à Anders Liljehök, Bo Grip avait été maintenu à Warberg, Stjernkors (3) à Åbo, et tous les autres dans leurs divers commandements. Une partie des trabans et des serviteurs d'Éric fut envoyée en Finlande et dispersée dans ce vaste pays,

(1) Jean nourrissait contre lui un violent ressentiment, attribuant à l'influence de Clas Christiansson Horn la sévérité de ses juges en 1562; aussi, pendant qu'il était honteusement chassé de l'armée, sa femme et ses enfants étaient-ils saisis en Finlande et jetés en prison.

(2) Il entra à Revel le 10 novembre 1568.

(3) Favori d'Éric XIV, passé avec ses troupes dans le parti des ducs.

mais pas en assez grand nombre pour prévenir les conspirations prévues par le duc de Sudermanie. Cependant le sang de Jöran Pehrsson ne suffisait pas à appaiser les ressentiments des fils de toutes les victimes de ce règne sanguinaire. Il fallait, ne fût-ce qu'au nom de la morale outragée, que les complices d'Éric dans le massacre d'Upsal subissent un sévère châtiment. Aussi Jean III, cédant à la voix de l'indignation publique, livra-t-il au bourreau Pehr Gadd, Pehr Welamsson, le meurtrier de Nils Sture et de Beurrée, les sicaires qui avaient égorgé le comte Svante et ses compagnons, et le traban qui par derrière avait porté au baron de Lejonhufvud le coup qui allait mettre fin à sa vie agitée (1). Petrus Caroli, évêque de Calmar, fut enfermé dans le château de cette ville, et Wilhelmus Lemnius fut exilé. Mais ici se bornèrent toutes les représailles. Jean III pardonna avec magnanimité, non-seulement aux juges qui l'avaient condamné à mort, mais à ceux qui avaient forcé les juges à le condamner. Il ne voulut pas que des supplices, quoique mérités, vinssent attrister les fêtes qui devaient signaler l'entrée de la reine (7 octobre 1568), venant à Stockholm prendre place sur le trône auquel Dieu l'avait destinée, et dont ses vertus devaient encore rehausser l'éclat.

Jöran Pehrsson, qui avait de la tête, avait maintenu un certain ordre réel au milieu d'un grand désordre apparent. Les finances étaient moins dilapidées, et l'administration moins désorganisée qu'on n'aurait pu le craindre après un règne aussi déplorable. Les rouages

(1) Il mourut le 5 octobre.

de la machine, restés intacts, malgré tant de secousses, pouvaient encore fonctionner, sans que l'on eût à redouter une explosion ou un temps d'arrêt. Par malheur la politique extérieure ne se présentait pas sous un aspect aussi favorable. Le roi de Danemark, le grand-duc de Moscovie et même le roi de Pologne, nourrissaient contre la Suède des sentiments d'envie et de haine. Frédéric II, fâché d'avoir déposé les armes, attendait avec impatience le moment de les reprendre. Jean, qui par caractère était prompt aux alarmes et au découragement, envoya à Copenhague Ture Bjelke (1) demander à tout prix la prolongation de la trêve qu'il avait obtenue. Les diplomates suédois, trop fidèles exécuteurs des ordres de leur maître, passèrent, sans hésiter, sous les fourches caudines que l'orgueil danois leur avait dressées à Roskild. Ils s'engagèrent à payer la solde des soldats de Frédéric II pendant l'armistice accordé pour faire plaisir à Jean et sur sa prière; à restituer tous les vaisseaux capturés pendant le cours de la guerre; à abandonner le Jemptland et le Herjedal; à échanger Warberg contre Elfsborg; à rendre à Magnus de Saxe-Lauenbourg Sonnenbourg dans l'île d'Œsel et Hapsal en Livonie; à renoncer à toutes prétentions sur l'île de Gottland, la Norvége, le Halland, le Bleking et la Scanie; à reconnaître la légitimité des anciennes créances de Lübeck; à accorder à la régence des indemnités pour frais de guerre; enfin à permettre à Frédéric II de porter sur son écusson les trois couronnes de Suède. Ces conditions auraient été dures même au

(1) Il était accompagné du prudent et habile chancelier, Gyllenstjerna.

moment où Daniel Rantzau se trouvait avec trente mille hommes aux portes de Stockholm. Dans l'état des choses actuel, elles ne pouvaient être acceptées que par trahison ou par folie. Aussi, à peine Jean III fut-il revenu de sa terreur panique, qu'il désavoua ses malencontreux ambassadeurs, ou, ce qui revenait au même, qu'il déclara ne pouvoir accepter le traité de Roskild qu'après l'avoir fait ratifier par les États du royaume (1). Arvid Stenbock et Hans Björnsson Lejon furent à la même époque envoyés en Pologne, pour réclamer à Sigismond-Auguste le remboursement de l'argent prêté par le duc de Finlande et le payement de la dot promise à la reine Catherine.

Le pacifique Jean ne voulait être en guerre avec personne, pas même avec ce méchant duc de Moscovie qui avait mis à lui ravir sa femme un si barbare acharnement. Faisant taire dans un esprit de concorde les plus légitimes ressentiments, il écrivit à ce rival pour lui faire part de l'heureux événement qui l'avait porté sur le trône de Gustave Ier à la place d'Éric XIV renversé, et l'engager à resserrer les liens d'amitié qui l'avaient uni à son père et à son frère. Iwan, qui était fourbe et dissimulé, répondit à ces avances par des paroles mielleuses; une ambassade suédoise fut, à la suite de ces perfides avances, organisée et envoyée à Moscou; mais ces malheureux diplomates eurent à peine franchi la frontière moscovite qu'ils furent dépouillés de leurs présents et de leur argent, et enfermés dans une forteresse où on les retint le même nombre de jours et d'heures que les envoyés russes

(1) Olof Celsius. *Histoire d'Éric XIV*, tome II, page 221.

avaient inutilement passés en Suède, soumis au pain et à l'eau et souvent menacés de perdre la vie.

D'après les anciens usages scandinaves et suivant l'exemple donné par son père, Jean III inaugura son règne par une promenade à cheval à travers les diverses provinces de son vaste royaume. Il était désireux de se faire voir des populations auxquelles il était resté inconnu à cause de sa captivité, de gagner l'affection des paysans et des ouvriers des villes, chez qui Éric avait conservé de nombreux et chauds partisans, de donner ses instructions aux commandants des places fortes et de recevoir le serment des grands seigneurs, des évêques et des villes.

Le gouvernement inquisitorial et impitoyable d'Éric XIV menaçait incessamment toutes les existences. Aussi tous les honnêtes gens avaient-ils accueilli avec la plus vive satisfaction l'avénement de Jean III. Les États, convoqués par lui à Stockholm pour le mois de janvier, furent très-nombreux, très-brillants et très-bienveillants. Le comte Brahe, Gustave Olofsson Stenbock, Hogenskild et Ture Bjelke, et Nils Gyllenstjerna, se firent remarquer par la violence et la dureté de leur langage envers le roi tombé. Brahe, le plus éminent de tous par sa naissance, par sa fortune, par son mérite, rédigea une déclaration par laquelle Jean III, qui n'avait cessé d'être un prince pieux, bon et clément, était reconnu comme légitime héritier et successeur d'Éric XIV, très-justement précipité du trône pour avoir été un tyran impie, méchant, infâme, et qui par son mariage avait flétri le nom de Wasa et avili le rang suprême. Tous les vices et tous les crimes d'Éric étaient groupés avec art et mis en opposition

avec les prétendues vertus et belles actions de son frère. Cet acte, présenté par son auteur aux quatre ordres, fut reçu par eux avec enthousiasme, et tous les membres de la diète, se déliant du serment fait au roi vaincu, s'engagèrent d'être fidèles, dévoués et soumis à son successeur.

Le 25 janvier, le roi se rendit à l'assemblée, et, après avoir remercié les députés des preuves de dévouement et d'attachement qu'ils lui avaient données, il expliqua la cause de sa révolte contre son frère, déclara que tous ses sujets devaient être rassurés, qu'il avait oublié le passé, pardonné toutes les offenses, et promit de se conduire de façon à ne déplaire à personne et à ne pas redouter la sentence de Dieu, ce juge suprême de tous les hommes (1).

Les États s'étaient formés en tribunal et réunis dans la chapelle du château. Le lendemain 26, Éric XIV, qu'ils avaient la périlleuse mission de juger, fut amené à leur barre. A une époque où il était universellement reconnu qu'un noble ne pouvait être jugé que par ses pairs, il était évident qu'Éric n'était justiciable que d'un tribunal composé de souverains. Aussi était-ce la première fois qu'un roi paraissait devant ses sujets dans un état marqué d'infériorité, devant subir le châtiment qu'il leur plairait de lui infliger. Le même événement s'est reproduit aux deux siècles suivants, en France et en Angleterre. Il est possible que le dix-neuvième siècle voie se dérouler le même drame, et qu'un de ses monarques subisse le sort d'Éric XIV, de Charles Ier ou de Louis XVI; mais aujourd'hui cela

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tome VII, page 3.

ne surprendra personne. En 1569, c'était un fait inouï, qui bouleversait toutes les idées reçues, tous les principes admis, et qui causa autant d'étonnement que d'émotion dans toutes les cours de l'Europe. Et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'Éric n'était pas jugé seulement par des hommes de la caste dans laquelle son père se trouvait avant d'avoir conquis la couronne, mais par des bourgeois et des paysans. Le duc Charles et même le roi Jean étaient parmi les juges, dans les rangs des nobles.

Les débats furent très-agités. Éric, se voyant abandonné de tous et perdu, reprocha avec emportement à la noblesse d'avoir payé par la plus noire ingratitude les bienfaits les plus éclatants. Jean III l'ayant interrompu dans une de ses plus violentes apostrophes, en lui faisant observer qu'il n'avait plus sa raison, Éric lui répondit brusquement : « qu'elle ne l'avait abandonné qu'une fois, lorsqu'il l'avait rendu à la liberté (1). » Éric n'avait personne pour le défendre. Il était son propre avocat. Comme il était fort raisonneur, quoique dépourvu de toute raison, il avait dans sa prison préparé une foule de syllogismes tendant à l'absoudre de la captivité de Jean et de l'assassinat de Nils, les deux actes qui lui étaient le plus amèrement reprochés. Parmi les arguments qu'il vint débiter avec emphase, plusieurs avaient de la portée et de la vigueur, celui entre autres où il repoussait la juridiction des États composés de gens qui étaient ses sujets et qui, d'ailleurs, ayant déjà condamné Jean, ne pouvaient pas se déjuger ! Mais qu'importaient à ce mo-

(1) Stjerman, *Résultat des diètes*, tome I, page 180.

ment de simples paroles? Il aurait eu cent fois raison, que trop de gens étaient intéressés à sa perte pour qu'il fût épargné. On n'osa pas cependant répandre le sang de Gustave Ier, et le malheureux Éric fut condamné à une prison perpétuelle pour avoir été, dit le jugement, méchant, tyrannique, lâche devant l'ennemi, cruel, méfiant, vindicatif, débauché, fourbe et impie; pour avoir refusé d'exécuter le testament de Gustave; pour avoir créé le jury du roi sans en avoir le droit; pour avoir fait une loi qui, attribuant une moitié de la fortune du condamné au délateur et l'autre moitié au trésor public, ne laissait aucune sécurité aux honnêtes gens; pour avoir écarté ses frères, ses parents et les seigneurs du trône, afin de s'entourer de misérables nés dans la crapule et choisis à cause de leurs vices; pour avoir causé la folie du duc Magnus de Westantång, en le forçant de ratifier la sentence de mort prononcée contre son frère, le duc de Finlande; pour avoir, à force de mauvais procédés, poussé à bout les officiers de Magnus, et les avoir contraints à la révolte, afin d'avoir un prétexte de s'emparer du patrimoine de leur maître; pour avoir attaqué le duc de Finlande sans raison, par un sentiment de basse jalousie; pour avoir voulu réserver le même sort au duc de Sudermanie, ou tout au moins le contraindre à échanger son duché contre des terres en Livonie, dont la possession n'était pas assurée; pour avoir calomnié la reine douairière, en l'accusant d'avoir dans la guerre pris le parti du roi de Danemark; pour avoir ruiné la noblesse par des équipements onéreux et des ambassades sans portée plus onéreuses encore; pour avoir voulu, à l'aide de pinces en fer

rougies au feu et autres instruments de torture, arracher à Olof Gustafsson Stenbock des aveux contre sa famille; pour avoir fait massacrer des mercenaires allemands, afin de ne pas leur payer la solde qui leur était due; pour avoir voulu faire assassiner ses deux beaux-frères, le margrave Christophe de Bade à Revel, et le duc Magnus de Saxe-Lauenbourg en Upland; et enfin pour avoir fait périr dans les supplices une foule d'innocents. A ce sujet le bourreau de Stockholm interrogé avoua qu'il avait tué, sur l'ordre du roi ou du vice-chancelier, ouvertement ou en secret, trois mille personnes; il fit connaître aussi que cent quarante-huit nouvelles victimes figuraient sur sa liste quand la révolte des ducs éclata (1). Les enfants d'Éric, à cause de la naissance ignoble de la mère, furent déclarés bâtards, et par cela même exclus du trône; son mariage fut cassé; et sa femme, traitée de concubine, éloignée de sa présence. La postérité de Jöran Pehrsson, maudite, non pas jusqu'à la quatrième génération, comme dans la Bible, mais jusqu'à la fin des siècles, fut déclarée à jamais indigne d'exercer des fonctions publiques en Suède; tous les arrêts, prononcés sous son influence, justes ou iniques, furent cassés; et il fut défendu de parler autrement qu'avec respect des victimes d'Upsal.

Le traité, consenti par Bjelke et Gyllenstjerna à Roskilde, présenté à la sanction des États, fut repoussé par eux. Les paysans, interrogés par le roi qui désirait savoir s'ils voulaient accepter la paix à ce prix, répondirent non nettement et laconiquement. Ils of-

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, tome II, page 224.

frirent ensuite à Jean III de la poudre, des boulets et des piques (1).

Le 10 juillet, le roi Jean III et la reine Catherine furent couronnés à Upsal. Des fêtes brillantes eurent lieu à cette occasion. Ebba, la veuve du baron Lejonhufvud, qui avait été la dernière victime d'Éric XIV, et qu'on venait d'enterrer avec pompe dans la métropole, à côté des Stures, fut élevée au titre de comtesse, et chacun de ses fils au titre de comte. Nils Gyllenstjerna, Hogenskild Bjelke et Clas Fleming furent faits barons, suivant le pompeux cérémonial établi par Éric XIV. Gustave et Sten Banér, Canut Pozse, Hans Kyle et Anders Pehrsson de Fordaal furent créés écuyers dorés. Pontus de la Gardie devint baron un peu plus tard, quand il eut épousé Sophie Gyllenhjelm, fille naturelle du roi Jean et de Catherine Hansdotter Natt-och-Dag. Les comtés des maisons de Sture et de Brahe furent agrandis, et la dignité de riksdrots rétablie en faveur de Pehr Brahe. On créa vingt-quatre nouveaux sénateurs, et les priviléges de la noblesse furent augmentés. Le plus grand et le plus ancien de ces priviléges consistait dans le droit que les nobles avaient de lever sur les paysans les amendes qui leur étaient imposées au nom de la loi. Éric, en créant le jury du roi, leur avait enlevé ce droit, bien qu'il leur eût été reconnu par Gustave Ier dans l'acte de confirmation des priviléges de la noblesse, en 1526; Jean revint sur ce point aux errements de son père. Les nominations des juges furent partout rendues aux seigneurs, excepté dans le Norrland, « où il n'y a pas de nobles

(1) Supplément à la chronique de Charles IX.

et où ces emplois sont réservés à des roturiers. » Le noble ne put être jugé que par ses pairs et emprisonné qu'après l'aveu de son crime. Le noble devenu pauvre après la vente de sa terre fut maintenu dans la possession de ses armes, tout en restant exempté d'équiper des cavaliers. Dans le rescrit qui faisait aux gentilshommes tous ces avantages, on disait que c'était pour les récompenser d'avoir conservé, après la chute d'Éric, l'hérédité de la couronne (1).

Jean, qui aimait le pouvoir et la représentation, était ravi de sa nouvelle position; mais il n'en comprenait pas la grandeur; comme tous les petits esprits, il n'en voyait que les petits côtés. Ces marques d'honneur et de déférence, qui lui étaient prodiguées de tous côtés par un peuple reconnaissant, contrastaient tellement avec les procédés des geôliers de Gripsholm qu'il en avait la tête comme perdue. Il se croyait sous le charme de quelque hallucination, et c'est pour se convaincre de la réalité de sa position qu'il multipliait les fêtes, les revues, les réceptions, enfin tout ce qui lui donnait l'occasion d'étaler sa nouvelle puissance.

L'homme n'est pas né pour le bonheur. Jean III qui, en passant des horreurs d'un cachot aux splendeurs d'un trône, venait de voir se réaliser les rêves caressés de toute sa vie, n'était pas heureux cependant. Méfiant comme tous les fourbes et timoré comme tous les poltrons, il redoutait également Éric, qu'il avait renversé du trône, et Charles, avec qui il n'avait pas voulu le partager; celui-ci, cruellement blessé, était retourné de suite après les États à Nyköping.

(1) Geyer, *Histoire de la Suède*, chap. IX, page 212.

Jean III l'aurait laissé bien volontiers se morfondre éternellement dans cette triste retraite; il eut cependant assez de tact et de sens pour avoir la conscience de sa propre faiblesse et de la force de son frère; pour comprendre que, si hier il avait reçu de lui la couronne, il ne pourrait la conserver demain qu'avec son aide; que seul aussi dans le royaume il avait assez de mérite pour arrêter les progrès incessants de Rantzau en Westrogothie, et assez d'autorité pour imposer silence aux clameurs des partisans d'Éric, et même de leurs propres amis, qui prétendaient avoir été après la victoire mal récompensés des services rendus, et pour faire rentrer dans l'ordre, dans le devoir, les mercenaires écossais et allemands qui, pour le moindre retard dans la paye, se permettaient toutes sortes de licences, pillant les paysans, abusant des filles et des femmes, et massacrant les époux et les frères qui faisaient mine de vouloir les protéger.

Le peuple est versatile, oublieux des services passés, ennemi de toute domination et prompt à se passionner pour un malheur éclatant. On exagéra la rigueur excessive avec laquelle Éric était traité dans sa prison. On colporta dans tout le royaume une lettre touchante écrite par lui (4 mars) à ses frères, dans laquelle il se plaignait d'être privé de sa femme, de ses enfants, de son médecin; d'avoir été dépouillé de son linge, de ses vêtements, de ses meubles; d'avoir à souffrir du froid, de la faim, de la puanteur, de l'obscurité, de l'insolence de ses gardiens, du tapage qu'ils faisaient autour de lui et qui l'empêchait de travailler le jour et de dormir la nuit; et dans laquelle en terminant il suppliait ses frères de commuer sa captivité en un exil

éternel, promettant de se tenir si loin d'eux que leur haine finira par s'effacer de leur cœur (1).

Les petits compatissent facilement aux infortunes des grands. Éric excitait la pitié des masses, et ce n'était pas tout à fait à tort. Ses geôliers se montraient plus sévères que n'avaient été ses juges. La sentence qui l'avait condamné imposait l'obligation de lui fournir un entretien princier. Personne n'ignorait que, malgré cet ordre, il était soumis au régime du plus vulgaire des prisonniers d'État. Il était enfermé dans le château de Stockholm, sous la surveillance, il est vrai, d'un sénateur et sous sa responsabilité; mais on savait aussi que Jean III, toujours méfiant, ne choisissait pour ce triste emploi que des hommes durs et violents qui, victimes autrefois des sévices du prince déchu, nourrissaient contre lui des pensées de vengeance. Éric, à son tour, les détestait; et, comme il était très-emporté, hautain, menaçant, il en résultait avec ses gardiens des querelles qui dégénéraient en véritables combats. Un jour Olof Gustafsson Stenbock, dans une lutte corps à corps avec lui, pour se débarrasser de son étreinte, lui fracassa le bras d'un coup de pistolet, et le laissa plusieurs heures étendu sur le carreau, perdant son sang, en proie à des douleurs atroces, avant de souffrir qu'un médecin fût introduit auprès du blessé.

Ces scènes de violence, qui avaient au dehors un immense retentissement, firent naître dans l'esprit de quelques hommes audacieux et intrépides, blessés dans leur intérêt par la révolution, ou déçus dans

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tome VII, page 5.

leur ambition, le dangereux projet d'attaquer (22 août 1569) le château, après le départ de Jean III pour l'armée, de délivrer le prisonnier et de le proclamer roi. Jean, écrivant à son frère Charles (24 août) et lui faisant part de la découverte de cette conspiration, lui apprend que les traîtres ont été arrêtés et ont avoué leur crime. Le chef du complot s'appelait Thomas Jacobsson; il périt de la main du bourreau avec quelques complices dont il est inutile de citer les noms obscurs, et qui étaient pour la plupart des anciens trabans de l'ex-roi, imprudemment laissés à Stockholm, au lieu d'avoir été disséminés, suivant les conseils du duc de Sudermanie, à travers tout le royaume. Nils Pehrsson Silversparre, qui était attaché au duc de Sudermanie, et Jacques et Jean Bagge, les fils du fameux amiral de ce nom, furent arrêtés, mais bientôt après relâchés, faute de preuves. Les Bagge, rentrés en faveur, parvinrent aux plus hautes fonctions. L'amiral Peder Levers, compromis, s'était sauvé en Danemark. Les ramifications de ce vaste complot s'étendaient même au-delà du royaume. Bo Grip, gouverneur de Warberg, parle d'une flotte mystérieuse venue dans la mer du Nord, on ne sait d'où, mais probablement dans le but d'apporter des renforts d'hommes et d'argent à la révolution, et qui s'était retirée sans manifestations après la prise des conjurés. On dit que le roi de Danemark était à leur tête, et qu'Éric, pour le rallier à sa cause, avait promis par écrit de lui rendre Warberg et de renoncer à Elfsborg, mais à la condition d'être remonté sur le trône avant la Saint-Michel (1).

(1) Billet du roi daté du 11 juillet 1569.

Cette tentative avortée rendit plus circonspects et plus vigilants les geôliers d'Éric, qui du château de Stockholm fut transféré dans celui d'Åbo. Elle fit aussi naître dans l'esprit ombrageux du roi une pensée fratricide. Étant allé joindre les sénateurs qui se trouvaient à Westerås, il leur demanda si, dans un cas de danger, menacé d'une évasion ou d'une conspiration triomphante, il n'aurait pas le droit de faire périr son prisonnier. Tous les seigneurs consultés se prononcèrent pour l'affirmative (1), à l'exception de Hans Axelsson Bjelke, qui déclara hautement que personne ne pouvait, sans crime, attenter aux jours du prince épargnés par le tribunal, qui seul avait le droit de les trancher. Cependant la guerre sévissait dans le sud et dans l'est. Les Danois avaient ouvert la campagne par le siége de Warberg. Leur général en chef, l'intrépide et habile Daniel Rantzau, y fut tué le 11 novembre (2). La prise de cette importante forteresse, arrivée quelques jours plus tard (4 décembre), ne compensa pas la perte éprouvée par la mort de ce grand homme de guerre. Charles, pendant ce temps, avait pénétré en Scanie; les Danois, en représailles des dégâts qu'il y avait commis, dévastèrent la Westrogothie. C'est ainsi que les ruines s'amoncelaient sur les provinces jadis les plus prospères de la malheureuse péninsule scandinave.

(1) Parmi les prêtres se trouvaient Laurentius Petri, doué de toutes les vertus évangéliques, mais dépourvu du courage civil; maîtres Johannes, évêque de Westerås, et Nicolaüs Helsingius, évêque de Strengnäs, qui avaient suivi, sans trop se faire prier, l'exemple de leur chef.

(2) Ainsi que Brokenhuisen. Puffendorf, *Histoire de Suède*, tome II, p. 64.

CHAPITRE XI.

Fin de la guerre de Sept Ans. Anarchie de l'Église de Suède. Nouvelle édition du rituel d'Olaüs Petri.

Depuis le jour où Éric XIV avait fait revenir de la Livonie l'héroïque Clas Horn et Charles de Mornay pour les opposer au comte Gunther de Schwartzbourg et à Daniel Rantzau, l'étoile suédoise avait pâli au ciel de ces contrées. Les successeurs et non les remplaçants de ces deux grands hommes de guerre, au lieu de progresser, n'avaient fait que reculer dans ce pays, disputé par tant de divers compétiteurs et dont les habitants démoralisés ne savaient à quel maître se donner. Chaque jour un désastre ou une défection restreignait l'étendue des possessions suédoises dont Revel était la capitale. Pour surcroît de malheur, Jean III avait commis la faute, à son avénement au trône, d'écouter de vieilles rancunes et de destituer Henri Horn, le seul homme qui pût, par son expérience et par son autorité, prévenir de nouvelles calamités. Son départ avait enhardi tous les hommes malintentionnés; et puis, comme il arrive toujours dans les causes à moitié perdues, la trahison n'avait pas tardé à se mettre de la partie. Nicolas Kursell, Danois d'origine, mercenaire au service de la Suède, forma le projet de s'emparer de la forteresse de Revel, dans la pensée de la céder ensuite

soit à Gothard Kettler, soit à Sigismond-Auguste, soit à Magnus, soit à Iwan, enfin au plus généreux de ces divers prétendants. Comme on était sans méfiance, notre traître put (le 7 janvier) pénétrer dans la place avec ses complices, s'emparer de Gabriel Christiansson Oxenstjerna, le gouverneur de la ville et de la province, et le jeter en prison avec sa femme et ses enfants. Le lendemain, le sénat étant allé demander à Kursell le mobile de sa conduite, la cause de sa défection, il répondit qu'il comptait toujours rester fidèle à la couronne de Suède; qu'il n'avait pris le château que comme gage, comme garantie de soldes arriérées, et qu'il était prêt à le rendre après le payement. Le sénat, qui ne pouvait pas lui arracher sa proie de force, fit semblant d'approuver sa conduite, et promit de donner l'argent qu'il réclamait à la Pentecôte (1). Pendant ce temps, notre homme chercha des acquéreurs. Le prince Magnus, qui était en veine d'ambition, lui offrit le prix le plus avantageux. Mais les Suédois ne lui permirent pas de conclure son marché. Un officier de fortune, nommé Dublare, parvint à pénétrer dans la forteresse au moyen d'un adroit stratagème, après avoir enivré la garde. Il entra, à la tête des siens, par un couloir obscur et abandonné, massacra un grand nombre des soldats de la garnison qu'il surprit endormis, s'empara de tous les officiers et délivra Oxenstjerna. Nicolas Kursell et ses principaux complices furent décapités sur une des places de Revel; son frère Henri Kursell et d'autres chefs un peu moins compromis furent envoyés en Suède et sauvés

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, lib. VII, p. 408.

de l'échafaud par l'intervention du duc de Sudermanie.

Iwan IV avait non-seulement repoussé toutes les avances faites par Jean III, mais encore il avait fait emprisonner ses ambassadeurs, et rompu la trêve qu'il n'avait conclue, disait-il, avec Éric XIV que par égard pour lui. Ce tyran, non moins célèbre par son habileté que par sa férocité, ayant reconnu chez les Livoniens une haine irréconciliable du nom russe et un vif désir d'être gouvernés par un prince allemand, avait résolu de faire servir à sa politique la naïve ambition du duc Magnus d'Oldenbourg. Il attira dans ce but ce jeune prince à Moscou, lui donna avec emphase le titre de roi de Livonie, lui rendit les honneurs suprêmes, combla de présents sa suite très-nombreuse et très-choisie, le fiança avec une princesse de sa famille (1), lui prêta de grosses sommes d'argent, et le renvoya dans son nouveau royaume avec une armée de 25,000 hommes destinée à reprendre les places fortes et les fiefs dont les Suédois et les Polonais s'étaient emparés sans droit, par abus de la force. Le grand-duc, qui faisait sonner haut son désintéressement et prétendait n'agir que par dévouement pour ce nouveau membre de sa famille, n'exigeait pour tant de bienfaits qu'un tribut annuel insignifiant et destiné plutôt à constater l'importance des services rendus qu'à établir un droit de suzeraineté. Il aspirait si peu à étendre ses droits sur la Livonie que la postérité mâle de Magnus, proclamé roi héréditaire, devait lui succéder par ordre de primogéniture. En cas d'extinction, son successeur devait être pris dans la famille d'Oldenbourg, dans

(1) Sa cousine-germaine, Marfa Wladimirofna.

la branche du Holstein, et, à défaut, dans celle du Danemark. Le grand-duc et les siens étaient non-seulement exclus à jamais du trône, mais encore aucun de leurs sujets ne pouvait être apte à y exercer des fonctions publiques. Iwan avait si souvent donné des preuves de sa déloyauté et de sa perfidie, qu'un homme sans portée et sans consistance, comme Magnus, et qui dans tous les cas n'avait à perdre que ce qui lui avait été donné, pouvait seul avoir ou affecter de la confiance dans sa parole. Jean et Sigismond avaient pénétré, à travers ces complaisances, les projets du tyran; ils avaient vu de suite qu'il n'avait d'autre but que d'éloigner des rivaux puissants, pour les remplacer par un roi de hasard qui, fait par lui et dépendant de lui, sans racine dans le pays, tomberait du jour où son appui viendrait à lui manquer. Ce fut la crainte d'être obligé de transporter en Esthonie toutes les forces dont il disposait pour les opposer à ce formidable adversaire qui, donnant plus de consistance aux idées pacifiques dont le roi n'avait cessé d'être animé, le poussa à faire, malgré ses ministres et malgré les États, les premières démarches conciliatrices.

L'Europe entière s'était déjà émue à plusieurs reprises de cette guerre sans cause et sans résultat, qui couvrait un pays florissant de ruines, et, en fermant la Baltique, interdisait au Midi toute espèce de trafic avec le Nord. La civilisation, en se développant, avait déjà à cette époque créé tant de besoins, tant d'exigences, que tous les peuples de l'Europe étaient devenus tributaires les uns des autres. Les Anglais et les Allemands ne pouvaient se passer plus longtemps des fourrures du Norrland, et les peuples méridionaux

des aciers des Gothies. Les grandes puissances résolurent donc d'intervenir et de faire cesser un état de choses préjudiciable à toute la chrétienté.

Les combattants, se trouvant épuisés, acceptèrent l'arbitrage de l'empereur, du roi de France, du roi de Pologne et de l'électeur de Saxe. Les conférences s'ouvrirent au mois de juin, à Stettin. Maximilien II était représenté par le duc de Poméranie et le comte de Passau, Charles IX par Charles Dantzai, son ambassadeur à Copenhague; Sigismond-Auguste, par Jean-Demetrius Soltikoff et Juste Claude; et Auguste de Saxe, par le comte d'Oberstein et Éric Wolmar de Berlips. Les intérêts de la Suède étaient défendus par le chancelier Nils Gyllenstjerna, son frère Éric, Jöran Geer, Bengt Gylta, et Olof Larsson; ceux du Danemark, par Pierre Bilde, Henri Rantzau, Georges Rosenkrantz et Joachim Hinck, et ceux de Lübeck, par deux envoyés de la république. Les débats de ces conférences furent très-longs et très-animés. Pouvait-il en être autrement du moment où il s'agissait d'accorder les prétentions les plus contradictoires, de rapprocher les intérêts les plus opposés? Le Danemark, s'obstinant à ne voir dans la guerre de l'Indépendance qu'une insurrection victorieuse, s'en tenait à l'Union de Calmar, et exigeait que les trois royaumes scandinaves fussent réunis sous le sceptre d'un Oldenbourg. La Suède, au contraire, prétendait que l'Union de Calmar n'était qu'un pacte qui avait été brisé et remplacé par l'Union héréditaire; que la nation, ayant recouvré son indépendance, perdue non pas à la suite d'un combat malheureux, mais à cause de la déloyale interprétation d'un traité librement

consenti, avait acquis le droit non-seulement de choisir un roi parmi ses grands seigneurs, mais de reconstituer dans son intégrité la monarchie suédoise, telle qu'elle existait au moyen âge, composée de tous les peuples qui vivaient dans sa presqu'île, et à ce titre elle réclamait le Halland, le Bleking, la Scanie, l'île de Gottland et même la Norvége. Les plénipotentiaires, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient venir à bout de rapprocher des hommes qui se tenaient à des points si éloignés et ne voulaient ni les uns ni les autres faire les premières avances. Les parties intéressées menacèrent même plusieurs fois de rompre les conférences en se retirant. Elles n'y furent maintenues que par l'énergie des diplomates étrangers, qui firent connaître la résolution de leurs maîtres de vouloir la paix à tout prix et de se déclarer contre celle qui quitterait la place.

Les luttes, les disputes, les tiraillements duraient depuis six mois, et la fin n'en était pas prévue, lorsque les intrigues des partisans d'Éric en Suède et l'alliance d'Iwan avec le duc Magnus en Livonie, remplissant de terreur le cœur pusillanime de Jean III, firent trancher subitement un nœud vraiment insoluble. Des ordres arrivés de Stockholm enjoignirent aux ministres suédois de conclure la paix à tout prix, et le traité de Stettin fut signé le 13 décembre 1570. Jamais la versatilité et l'ineptie de Jean III n'ont paru plus évidentes que dans ces tristes circonstances. Tous les droits qu'il avait sur la Scanie, le Halland, le Bleking, la Norvége, le Jemptland, le Herjedal et l'île de Gottland furent abandonnés par lui sans retour et sans même un dédommagement de vanité. Elfsborg lui fut rendu, mais contre 150,000 thalers qui furent

employés à payer l'armée danoise, restée inactive pendant la fameuse trêve conclue à la sollicitation du duc de Finlande et pour lui donner le temps de renverser son frère. Les Suédois furent aussi contraints de restituer huit vaisseaux de guerre capturés par eux pendant la dernière campagne maritime. Enfin tous les prisonniers devaient être rendus sans rançon. La question des armoiries fut ajournée à l'année 1575 (1), de même que celle de Livonie (2). Malgré ces germes de division qu'on laissait à l'avenir le soin de détruire, les deux parties s'engageaient à réunir leurs forces pour chasser de la mer Baltique les corsaires qui l'infestaient. La régence de Lübeck fut comprise dans le traité ; elle obtint la liberté de naviguer sur le Narova et de trafiquer directement avec la Russie, mais à la condition de ne point lui fournir de munitions de guerre. Une somme d'argent lui fut donnée pour le rachat de ses anciens priviléges en Suède. Mais on ne voulut lui reconnaître aucun droit sur les 750,000 thalers qu'elle réclamait pour solde de la vieille dette, mal liquidée sous Gustave I[er].

C'est ainsi, par le traité de Stettin, que finit cette guerre « qui pendant sept années avait fait des trois royaumes du Nord un vaste théâtre de fureurs et de calamités. Des provinces ravagées, des villes incendiées, des campagnes désertes, voilà quel était le seul effet sensible de tant d'efforts opposés, de tant d'inquiétudes, de peines, de pleurs et de sang versés (1). »

(1) Elle devait alors être soumise à l'arbitrage des électeurs de Saxe, de Brandebourg, du comte-palatin du Rhin et du duc Jules de Brunswig.
(Mallet, *Hist. de Danemark*, tom. VII, p. 106.)

(2) On devait s'en remettre à la décision de l'empereur.

(3) Mallet, *Hist. de Danemark*, tom. VII, p. 110.

bruyant que sincère, et inspiré plutôt par le désir de plaire à son père que par le besoin de suivre les mouvements de son cœur. Le fait est que, sceptique de sa nature et léger, il n'avait aucun principe religieux. Sa femme, au contraire, était pieuse d'instinct, et catholique de sentiment et de tradition, plutôt que de raisonnement et de conviction; son esprit large et élevé, la préservant du bigotisme, lui avait inspiré cette piété douce, éclairée, tolérante, qui avait animé son respectable père, Sigismond Ier Auguste, et que Rome condamnait comme suspecte de connivence avec les fauteurs d'hérésie. A cette époque, toutes les études étaient tournées vers la théologie. Pendant sa captivité à Gripsholm, c'était dans les livres de controverse religieuse que le duc de Finlande avait cherché des distractions à ses nombreux ennuis, des diversions aux longues heures de ses soirées d'hiver. La pieuse Catherine était sa lectrice. Aussi versée que lui dans l'étude des Livres saints et plus subtile, elle expliquait les passages obscurs, commentait ceux qui étaient douteux, et toujours d'une manière conforme à la doctrine de son Église qu'elle lui représentait comme la mère de toute foi, la dépositaire de toute vérité.

Un esprit ferme en ses desseins et convaincu finit toujours par dominer un caractère irrésolu et sans principes; d'ailleurs, à moins d'être un monstre, Jean pouvait-il faire autrement que de subir l'ascendant de cette femme belle et aimable, qui, en partageant volontairement les dangers et les horreurs de son cachot, avait poussé jusqu'à l'héroïsme le sentiment du devoir? Néanmoins, toujours habile à dominer les inspirations de son cœur, il n'avait cessé de donner

en prison les preuves de l'orthodoxie la plus pure; et, lorsque Éric XIV l'avait accusé de papisme, il avait repoussé cette accusation avec indignation, et appelé sur lui-même et sur les siens la colère céleste, si jamais il se laissait aller à un changement de religion qu'il qualifiait d'acte infâme et sacrilége (1).

Gustave I[er], devenu protestant, avait imposé à son peuple les nouvelles doctrines; mais, comme il n'était pas cruel et qu'il voulait avant tout éviter les actes de violence, il avait recommandé à ses agents de pactiser plutôt que de rompre avec les consciences timorées, et de conserver des anciens dogmes tout ce qui ne serait pas formellement condamné par les saintes Écritures. Aussi, faisant fléchir son orthodoxie devant l'humanité, avait-il ordonné qu'on laissât vivre et mourir en paix les vieux prêtres dans leurs presbytères, malgré leur fidélité à Rome. Il en résultait dans l'Église une confusion qui, aujourd'hui scandaleuse, pouvait demain devenir funeste. Gustave n'en était pas alarmé, parce que le sentiment qu'il avait de sa force lui donnait de la confiance dans l'avenir. Mais, arrêté dans sa course, il avait chargé son successeur de porter la dernière main à cette œuvre de toute sa vie qu'il n'avait eu, malgré tous ses efforts, que le temps d'ébaucher. Hélas! que pouvait-on attendre d'Éric XIV? Il n'avait pas plus de fixité en religion qu'en politique. Calviniste de sentiment, il était incapable d'administrer ou d'organiser une Église luthérienne; et celle-ci, à peine née, portait dans son sein des germes de dissolution qui remplissaient de douleur et d'effroi les nouveaux adeptes qu'elle avait faits.

(1) Geyer, *Hist. de Suède,* chap. VII, p. 217.

Un grand nombre d'églises jadis catholiques, à moitié démolies par le peuple à la suite d'une prédication passionnée, et que le manque d'argent avait empêché de reconstruire; d'autres, converties en temples, mais après avoir été pillées et laissées dans un tel délabrement que, faute d'argenterie, on se servait de vases de terre pour la distribution de la sainte cène; des seigneurs qui gaspillaient en dépenses profanes les revenus des biens d'églises dont ils s'étaient emparés; de là les esprits d'élite écartés de la carrière évangélique, et remplacés par des hommes ignorants, libertins, ivrognes, meurtriers même (1); les uns, portant sur leurs vêtements les marques de l'affreuse misère à laquelle ils étaient en proie, les autres cherchant dans le trafic et dans l'usure le pain de leur famille qu'ils auraient dû tirer de l'autel (2); des laïques trouvant dans la vie scandaleuse du clergé une excuse pour se livrer à tous les débordements, un prétexte de s'affranchir de tous les devoirs : tel était le spectacle que présentait l'Église de Suède à la chute d'Éric XIV. Il semblait que Jean III n'avait qu'à souffler dessus pour renverser cet édifice vermoulu et qui craquait de toutes parts. Hé bien! nous allons voir qu'une vie réelle existait dans cette mort apparente.

L'archevêque, pour remédier au mal, avait imaginé

(1) On leur reprochait de donner les sacrements avec des mains malpropres, de ne songer aux sermons qu'ils devaient prêcher qu'en entrant dans l'église, et, au lieu de réciter un discours préparé, d'ouvrir un recueil de sermons et de lire le premier qui se présentait, que le sujet fût ou non en rapport avec l'Évangile du jour.

(Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 217.)

(2) Souvent ces malheureux se mettaient sur le passage du roi avec leurs habits en guenilles; et celui-ci, par pudeur ou par pitié, les recueillait et les faisait habiller de neuf.

de publier et de donner à tous les prêtres une nouvelle édition du rituel d'Olaüs Petri, revue par lui, et augmentée de commentaires et de notes explicatives. Il y avait ajouté un historique de l'Église de Suède, dans lequel il spécifiait la nature des relations des prêtres avec les évêques, et des évêques avec le roi; le mode d'élection des prêtres par les évêques, et des évêques par les prêtres; et la sanction de tous les élus par le roi. Il y avait ajouté une profession de foi, un catéchisme, une règle de conduite disciplinaire envers les fidèles scandaleux, et enfin une statistique de toutes les paroisses de Suède et de tous les prêtres qui les desservaient. Jean III, appelé comme chef de l'Église à donner son avis sur cet ouvrage officiel, avait abusé de l'ascendant que sa position lui donnait sur ce vieillard affaibli par la maladie qui le conduisait lentement au tombeau, pour obtenir des concessions qui pouvaient à la rigueur passer pour une rétractation de tous les actes de sa vie. Par complaisance, par faiblesse et par peur, Laurentius avait fini par y déclarer qu'Anschair et les apôtres chrétiens venus après lui en Scandinavie y avaient apporté la vraie doctrine de l'Évangile (or personne n'ignorait qu'ils ne fussent tous des serviteurs soumis et dévoués à l'Église de Rome, qui avait mis la plupart d'entre eux au nombre de ses saints); que les écrits des Pères de l'Église étaient nécessaires à l'intelligence de la parole de Dieu, doctrine toute contraire à celle de la Réforme, qui admet que tout homme, en état de grâce, quelle que soit son intelligence, peut comprendre par un miracle qui se renouvelle sans cesse les passages les plus abstraits de la Bible; que la foi était inséparable des œuvres; que la

confession auriculaire devait être employée, et que le titre d'évêque, remplacé depuis la Réforme par celui d'ordinarius, devait être remis en usage; qu'on devait, en conférant le baptême, se servir du sel, des cierges, des habits blancs, faire le signe de la croix et ne pas oublier l'exorcisme; qu'un cierge devait être allumé devant les agonisants; qu'il devait y avoir plusieurs autels dans chaque église paroissiale, et enfin que, dans la célébration de la messe, on devait parler du sacrifice de la croix et y faire l'élévation de l'hostie (1).

L'œuvre de l'archevêque, ainsi arrangée ou plutôt dénaturée par le roi, fut présentée au clergé réuni à Upsal en synode provincial. Plusieurs de ces théologiens furent surpris de l'étrangeté de pareilles doctrines; mais, comme ils étaient tous sans défiance, ils donnèrent, sans marchander, leur approbation à ce nouveau et bizarre formulaire. Ces soldats peu subtils, qui avaient laissé introduire dans la place qu'ils défendaient cette formidable machine de guerre destinée à battre ses murs en brèche et à les ruiner, discutaient avec autant de violence que d'acharnement l'innocente question de savoir si l'Église autorisait ou défendait les mariages entre cousins germains. Le savant archevêque, qui était pour la prohibition, avait apporté à l'appui de son opinion tant de textes tirés des Livres saints que la majorité de l'assemblée s'était rangée à son opinion. Cependant, toujours faible, il avait fini par approuver le mariage d'Éric Gustafsson Stenbock (2), qui avait enlevé une fille de sa tante, et l'avait

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 72.

(2) Cui præbuit occasionem disputationi prænobilis vir Ericus Gustavius,

épousée malgré l'opposition de sa famille et la défense de son évêque.

On finit par tomber du côté où l'on penche; en religion la chute ne se fait pas longtemps attendre. Jean, qui n'avait dans le principe d'autre but que d'amalgamer et de fondre ensemble les deux religions, ébloui par la pompe du culte catholique, s'y rallia tout à fait, lorsque Jean Herbst (Johannes Herbestus), le confesseur de la reine, lui eut fait entendre que le principe d'examen, contenu dans la Réforme, portait les peuples à scruter l'autorité du roi autant que celle de Dieu, et, les poussant vers les institutions républicaines, rompait cette antique union du trône et de l'autel, aussi utile au bonheur des peuples qu'à la sécurité des souverains.

J'ai déjà dit que la reine Catherine était catholique de sentiment plutôt que de raisonnement, retenue dans le giron de l'Église par l'habitude, le respect du passé et surtout la crainte de l'avenir. Elle soutenait Rome, parce qu'elle voyait en elle la clef de voûte de la société; elle avouait cependant qu'elle avait laissé introduire dans son sein de nombreux et graves abus; aussi avait-elle adopté la doctrine de la grâce, communiait-elle sous les deux espèces et se rendait-elle sans répugnance dans les églises luthériennes où l'appelaient sans cesse ses fonctions de reine. Son directeur, Jean Herbst, qui affectait la même mansuétude, la même tolérance, nourrissait au contraire contre les

qui raptam materteræ filiam sibi conjugem junxisset; et ut facinus, quod plerisque in regno videbatur execrabile, quodam modo excusaret, ab evangelicis Germaniæ academiis, sententiam suo patrocinantem connubio, impetrasset. (Messenius, *Scond. illustr.*, tom. VII, p. 15.)

idées nouvelles une haine implacable, et n'aspirait pas à d'autre but qu'à leur ruine dans le Nord. Il avait su prendre sur Jean III un ascendant immense; et c'est lui qui le poussait avec autant d'adresse que de persistance dans la voie de réaction où il l'avait engagé. Mais, pour ne pas exciter la méfiance du clergé, il affectait d'avoir adopté la plus grande partie des principes du protestantisme et de n'être retenu dans l'Église de Rome que par des liens qui, s'affaiblissant chaque jour, ne tarderaient pas à se rompre. C'est grâce à ces manœuvres peu délicates qu'il put s'introduire et jouer un rôle dans le synode d'Upsal. Ce fut un malheur pour lui. Dans l'ardeur de la lutte, sous le feu des contradictions, il perdit sa prudence ordinaire. Il était avant tout théologien, c'est-à-dire ergoteur. Il ne put garder plus longtemps des arguments composés lentement dans le silence du cabinet, appris par cœur et destinés, selon lui, à foudroyer ses adversaires. Son amour-propre égara sa sagesse et mit en défaut sa prudence habituelle. Il leva le masque trop vite dans l'intérêt de sa cause; il osa dire que les prêtres de l'Église de Suède, ordonnés par des gens qui n'avaient pas le droit de le faire, ne pouvaient administrer d'autre sacrement que celui du baptême; que la sainte cène pouvait être prise sous une seule espèce aussi bien que sous deux; que l'invocation des saints était utile dans les prières; et beaucoup d'autres propositions qui devaient être très-malsonnantes à des oreilles suédoises. Le vieil archevêque répondit avec les écrits de Luther et de Chemnitz aux arguments du confesseur de la reine, qui, effrayé des conséquences du tumulte qu'il avait soulevé, ne poursuivit

pas la discussion entamée, mais ne rétracta aucune de ses paroles. Il eut même l'audace, à l'issue du synode, de répandre à profusion de petits écrits où les doctrines qu'il avait émises étaient défendues avec passion. Les prêtres suédois, voyant pour la première fois les oreilles du loup passer à travers le chapeau du berger, conçurent de vives alarmes. Ils découvrirent les rets dont on voulait les enlacer, et se repentirent d'avoir adopté, sans le discuter, le rituel préparé par l'archevêque, mais dénaturé par des ennemis secrets.

CHAPITRE XII.

Reprise de la guerre avec les Russes en Livonie. Élection au trône de Pologne. Procédés de Jean III envers son frère prisonnier.

Jean III n'avait, disait-il, accepté le traité de Stettin que pour concentrer en Livonie toutes les forces vives du royaume et les opposer au grand-duc de Moscovie, qu'il considérait comme le plus redoutable et le plus implacable de ses adversaires. Jean III avait, cette fois, deviné juste. Le péril était urgent; ses soldats n'avaient pas encore franchi le golfe de Finlande que les Allemands et les Russes avaient envahi en même temps, les premiers le district de Harrie, et les seconds la Carélie, et que partout ils laissaient des marques terribles de leur passage. Leur premier élan semblait irrésistible; et je ne sais trop ce qui serait advenu, si les Tartares, excités et payés par la Pologne, n'avaient à leur tour envahi la province de Moscou, pris la capitale et massacré plus de trente mille personnes. Malgré ce nouvel ennemi qu'on lui avait si habilement suscité, Iwan IV ne perd rien de son arrogance; il trouve le moyen d'entrer en relations avec Éric, et d'obtenir de lui un écrit par lequel il s'engage, une fois rétabli sur le trône, à se reconnaître le vassal de la Russie. Le courrier qui apportait des

lettres à un prisonnier d'État a l'impudence de se rendre auprès du roi et pousse l'audace jusqu'à lui déclarer en face que son maître veut bien écouter des paroles de paix, mais à la condition de ne point se commettre, lui grand-duc de Moscovie, avec un roi de Suède de hasard, et que, pour traiter, il faudra s'adresser directement à Magnus d'Oldenbourg pour la Livonie, et pour la Russie au gouverneur de Novogorod.

Il n'y avait là, en définitive, qu'un procédé de barbare qu'il fallait laisser tomber, si on ne se sentait pas de force à le relever. Au lieu de cela, Jean, qui manquait de tact et qui aimait à discuter, fait une longue lettre à son rival, tendant à lui prouver qu'il est d'aussi bonne maison que lui, et que son mariage en est la meilleure preuve; que les rois de Suède ont traité autrefois, il est vrai, directement avec les gouverneurs de Novogorod, mais que les gouverneurs étaient alors princes souverains et non pas comme aujourd'hui feudataires de la couronne de Moscovie. Iwan IV enhardi répond à Jean III qu'il n'est qu'un fils de parvenu; que son mariage avec Catherine ne doit pas flatter son amour-propre, attendu qu'il a dans ses États des valets d'écurie qui sortent de la famille de Jagellon; que le gouverneur de Novogorod est son parent, issu du même sang que lui, et que celui-ci fait au roi de Suède un grand honneur en consentant à mettre son nom auprès du sien au bas d'un traité. Cet échange de grossièretés n'avait pas grande importance; ce qui valait mieux pour l'honneur et pour l'intérêt de Jean III, c'est que Charles Henriksson de Kankås, à la tête de trois cents hommes seulement,

surprit un corps de l'armée de Magnus, commandé par Georges Thisenhuisen, tua le général, fit un grand carnage des soldats et s'empara d'un immense butin. Ce succès mit au comble l'exaspération d'Iwan le Terrible, qui menaça de convertir en déserts toutes les provinces livonniennes occupées par les Suédois, si leur roi ne s'était pas résigné, avant le mois de février 1572, à traiter avec le gouverneur de Novogorod (1).

De pareilles exigences n'étaient que ridicules. Jean III n'aurait dû y répondre que par un méprisant silence. Au contraire, il fit fléchir de nouveau sa dignité devant le plaisir de jeter à la face de son rival ses fleurs de rhétorique, et dans une longue lettre qu'il lui adressa de nouveau il s'appliqua à lui prouver qu'il était issu, tant du côté de son père que de sa mère, de familles jadis souveraines et dignes d'aller de pair avec les plus illustres de la chrétienté; que Christian II n'avait été élu que par surprise roi de Suède, et que du reste ses crimes l'avaient fait déchoir du trône de saint Éric; que Jarolas, prince de Novogorod et gendre d'Olaüs Scotkonung, avait été gouverneur d'un prince suédois et jamais de la Suède; qu'il n'y avait en Russie aucun vrai Jagellon, mais peut-être quelque bâtard tombé au-dessous de son rang; et que lui, Iwan, n'avait pas plus de droit aux trois couronnes de Suède qu'à l'écusson et au titre des césars romains qu'il avait usurpés avec une impudence qui excitait dans toute l'Europe encore plus de pitié que d'indignation.

A la suite de cette réponse qui n'aurait été que ridicule, si elle n'avait pas été le prélude d'un grand

(1) Messenius, *Scond. illustrat.*, t. VII, pp. 17, 18 et 19.

coup frappé, Jean III rassembla une armée considérable dont la direction devait être confiée au duc de Sudermanie; mais, à la suite d'une brouillerie survenue entre les deux frères, le commandement en fut transféré à Clas Åkesson Tott et à Pontus de La Gardie. En même temps, en prévision de la longueur de la lutte, et pour avoir des troupes fraîches après l'épuisement des premiers combattants, Charles de Mornay fut envoyé en Angleterre et en Écosse pour recruter trois régiments de mercenaires.

Tott et La Gardie, arrivés à Revel, ouvrent la campagne (7 septembre 1572) en battant les Allemands de Wesenberg et d'Oberpalhen. La Gardie, après ce succès, se dirigeant à l'est, va dévaster la Finlande russe et rentre à Revel chargé de butin. Il est suivi de près par Iwan IV, qui, secondé par ses deux fils et par le roi de Livonie, Magnus, envahit l'Esthonie à la tête de quatre-vingt mille hommes. On était aux approches de la Noël et du jour de l'an. La présence des Suédois victorieux et la rigueur de la saison inspiraient aux habitants une grande confiance. Ils se livraient aux plaisirs qu'entraîne cette fête religieuse et profane. Ils croyaient que les Russes étaient bien loin d'eux; leur étonnement, leur terreur fut au comble en voyant leurs champs envahis par une nuée de barbares. Weissenstein, pris d'assaut (1), servit de théâtre à des scènes d'une cruauté inouïe. Iwan le Terrible, donnant libre cours à ses féroces instincts, se complut au massacre des femmes, des enfants et des vieillards; les

(1) Hanc fuisse primam arcem, quantum constat, quam Russi expugnarint, annales suecici produnt. (Loccenius, *Rerum suecicarum hist.*, lib. VII, p. 413.)

jeunes filles furent prises et plus tard vendues aux Turcs; et enfin, ce qui est le comble de l'horreur, le gouverneur, Hans Boje, et les principaux officiers de la garnison, fixés à des broches, furent mis devant des brasiers ardents et cuits tout vivants, comme pour être mangés par ces hordes de cannibales. Les désastres commis par ces dévastateurs s'étendirent jusqu'aux portes de Revel; les districts de Harrie et de Wirie furent saccagés, pillés, incendiés, et les habitants que le fer ou la flamme avait épargnés furent amenés en Russie, et vendus comme des serfs par leurs vainqueurs.

Iwan IV était l'ami, le protecteur d'Éric XIV. Son apparition en Livonie ranima les espérances et surexcita l'audace des partisans du prince prisonnier. L'incendie d'Upsal et celui d'Enköping, survenus le 14 et le 16 avril 1572, leur furent attribués et considérés comme le signal d'un mouvement heureusement avorté. Éric était alors dans le château d'Åbo. Catherine Månsdotter avait obtenu la permission de l'y suivre avec ses enfants. Les Russes pouvaient, à la suite d'un coup de main heureux, parvenir jusqu'au prisonnier et le délivrer. Pour prévenir un événement si fécond en embarras, en désastres peut-être, le roi déchu fut transporté dans le fort de Castelholm, bâti dans l'île d'Åland. Cette île est presque dépeuplée, isolée et mal défendue. On ne redouta plus les attaques des Moscovites, mais celle des amis d'Éric qui avaient conservé dans la flotte de nombreux adeptes; aussi l'infortuné monarque fut-il conduit, après quelques mois de séjour, de cette résidence dans le donjon de Gripsholm, situé dans un fief du duc de Sudermanie, qui fut chargé,

comme seigneur du lieu, de la garde du prisonnier.

Sigismond II Auguste était mort, le 18 juillet 1572, à Cnyscyn, en Lithuanie, au berceau de sa famille. Il était âgé de cinquante-deux ans, dont vingt-trois passés sur le trône. Sa santé était robuste; cependant elle n'avait pu résister aux excès de femmes auxquels il avait été porté de tout temps, et surtout dans les dernières années de sa vie (1), lorsque la mésintelligence eut régné entre lui et la jeune femme impudique qu'il avait eu la faiblesse de faire asseoir sur son trône. Avec lui s'éteignit la dynastie des Jagellons. Depuis 1386 jusqu'en 1572 (2), pendant près de deux siècles, ils avaient occupé, sans interruption et toujours avec éclat, le trône de Pologne, un des plus glorieux qui fût dans le monde. Leur caractère chevaleresque leur avait acquis l'affection de leurs peuples et l'admiration de l'Europe. Leurs victoires mystérieuses et éclatantes contre les Russes, les Turcs, les Tartares, enfin contre toutes ces hordes de barbares ou d'infidèles qui venaient, par centaines de mille, s'abattre ~~dans leurs~~ vastes plaines, et de là menacer toute la chrétienté, comme autrefois les armées innombrables de Sennachérib mettaient en péril le petit peuple d'Israël, entouraient leur nom d'une auréole légendaire et mystique, et leur valaient le double prestige de héros et de saints. Aussi plusieurs de ces princes ont-ils été appelés à occuper les trônes de Bohême et de Hongrie; et c'est sous leur direction que la Pologne est parvenue à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Le premier Jagellon qui fut roi, en épou-

(1) *La Pologne*, par Charles Forster, p. 99.

(2) *Essai sur l'histoire religieuse des nations slaves*, par le comte Valérien Krasinski (traduit de l'anglais), chap. IX, p. 227.

sant la reine Hedwige de Pologne, joignit aux États de sa femme le grand-duché de Lithuanie et de Kiev, et les immenses pays que traverse le Dnieper et qui en dépendaient. Jagellon était païen à cette époque. Avant de se marier, il reçut le baptême, et prit l'engagement de convertir son peuple à la foi chrétienne. Dans ce but Uladislas IV (c'était son nouveau nom) se rendit à Wilna, rassembla dans la plaine des multitudes de tout rang, de tout sexe, de tout pays, les divisa par groupes, les fit mettre à genoux et asperger par l'archevêque de Gnezne d'eau baptismale (1). Il leur ordonna ensuite de se lever, et leur apprit qu'ils étaient devenus chrétiens. On comprend que ces braves gens n'étaient, après cette cérémonie, ni pires ni meilleurs. Cependant Uladislas, en leur imposant la religion plus pure qu'il venait d'embrasser, ralluma dans leur âme le flambeau de la civilisation éteint dans les grossières et stupides pratiques d'un culte barbare. Il fit donc leur bonheur et s'acquit une gloire immense.

Après lui, Uladislas V qui fut un héros, Casimir IV, Jean-Albert I[er], Alexandre et les deux Sigismond héritèrent des mérites et de la sagesse de leur illustre aïeul. Les deux derniers princes surtout, par leur générosité, leur esprit de justice, leur tolérance, leur modération, leur bravoure, leur respect de la loi, leur amour de la représentation, avaient inspiré à leurs sujets un si vif attachement que le trône était à jamais assuré à leur postérité, quoiqu'il dépendît du peuple le plus ingouvernable, le plus versatile et le plus jaloux

(1) Massuet, *Hist. des rois de Pologne*, t. I, pp. 106 et 107.

de ses privilèges, qui vécût sous la voûte des cieux. Il est à déplorer que Sigismond Ier Auguste, qui avait de si grandes et de si belles qualités, ait été, par son amour passionné pour les femmes, détourné de la pratique de la religion, et jeté dans les plus coupables égarements. S'il avait eu la chasteté d'un Gustave Ier, nul doute que, au lieu de protéger timidement la Réforme, vers laquelle son cœur inclinait, il ne l'eût franchement embrassée ; que par elle et avec elle il n'eût établi l'hérédité de la couronne, abaissé les nobles, relevé les paysans, inspiré à tous le respect des lois, mis de l'ordre dans l'administration, de la discipline dans l'armée, et que, au lieu de laisser s'oblitérer et se perdre dans des luttes stériles ou funestes les grandes qualités dont son peuple était doué, il ne les eût employées à sa gloire et à son bonheur.

Les Jagellons, ai-je dit, étaient si populaires que, tant que l'un d'eux aurait vécu, la couronne de Pologne n'aurait pu passer sur un autre front. Mais Sigismond II Auguste venait de mourir sans postérité, et des deux sœurs qui lui survivaient l'une était déjà reine de Suède, et l'autre semblait, par son âge, par son caractère, par ses habitudes, vouée au célibat. Un interrègne survint donc ; c'était le neuvième depuis Leck, le fondateur de la monarchie (1) ; et le pays se trouva plongé dans l'anarchie et en proie aux dangers inséparables du mode d'élection qui avait jusqu'alors prévalu. Il y a des pays où les peuples sont naturellement portés à l'ordre, comme par exemple la Hollande ; d'autres qui sont instinctivement enclins au désordre, comme la

(1) Massuet, *Hist. des rois de Pologne*, tom. Ier, p. 297.

Pologne. Là-bas les lois sont nettes, précises et obéies de tous. Ici elles sont confuses, embrouillées et méprisées. En Pologne, rien n'était déterminé même pour l'élection du prince, c'est-à-dire pour l'acte le plus important qui pût être fait. La majorité des suffrages ne suffisait pas; il fallait l'unanimité. Aussi souvent un candidat était-il obligé, pour triompher, d'égorger tous les dissidents. On ne savait pas même quels étaient les électeurs. Pendant le moyen âge la haute noblesse, toute-puissante, avait accaparé le droit de nommer son roi. La masse de la nation était exclue du scrutin. Le jeune Zamoïski, qui, devenu chancelier, devait plus tard jouer en Pologne le grand rôle de Gabriel Oxenstyerna en Suède, et qui, quoique simple nonce de Belz, s'était acquis par son mérite une grande notoriété, émit et fit prévaloir l'opinion d'admettre tout gentilhomme à l'élection (1), d'après le principe que tout citoyen qui servait le pays de son bras ou de son argent devait participer au choix du souverain.

Les prétendants étaient nombreux. Outre les candidats indigènes, dont les plus importants étaient Jean Firley, palatin de Cracovie et maréchal de la couronne, et Jacques Uchanski, archevêque de Gnezne et primat du royaume, on comptait parmi les étrangers le duc Albert-Frédéric de Prusse, le margrave Ernest d'Anspach, l'électeur Maurice de Saxe, Jean III de Suède, Sigismond Wasa, son fils, Iwan IV, grand-duc de Moscovie, Ernest, archiduc d'Autriche, fils de Maxi-

(1) Il ne fut pas même question des bourgeois ni des paysans qui, en Pologne, comme à Venise, autre république oligarchique, n'étant pas considérés comme citoyens, n'avaient aucun droit à revendiquer

milien II, et l'empereur lui-même. La Réforme, point combattue, presque protégée par les deux Sigismond, avait fait en Pologne dans les classes élevées des progrès immenses. La majorité des électeurs était protestante. Mais ceux-ci, divisés en calvinistes et en luthériens, formaient deux partis irréconciliables, et par le fait se trouvaient moins forts que les catholiques. Tous les candidats étaient protestants avérés, à l'exception de l'archevêque Uchanski et de l'empereur Maximilien; on les disait même convertis l'un et l'autre en secret, et n'attendant qu'une occasion de se déclarer. Aussi Jean-François Commendoni (1), légat du pape à la cour de Pologne, et l'ambassadeur d'Espagne, qui n'en avaient patronné ni accepté aucun, accueillirent-ils, avec le plus vif empressement, la candidature de Henri de Valois, duc d'Anjou, qui fut mise en avant au dernier moment et de la façon la plus imprévue et la plus extraordinaire.

Un petit homme, nommé Jean Crasocki, moitié gentilhomme, moitié valet, s'était fait remarquer à la cour de Charles IX par la vivacité de son esprit et par sa jolie figure. C'était un nain, et dès lors un bouffon. Mais il avait tant de grâce, tant de savoir-faire, tant de gentillesse, tant de beautés apparentes et cachées, que la reine-mère et toutes les dames du Louvre à son exemple l'avaient adoré et s'en étaient amusées, comme d'un joujou. A ce métier le petit homme s'était enrichi, et, devenu un personnage, il était allé, comme la plupart des parvenus, étaler son opulence dans son pays, qui l'avait vu partir en un très-mince équipage (2). Cra-

(1) Gratiani, *Vie de Commendoni*, livre IV, chap. III.
(2) Forster, *la Pologne*, p. 101.

socki était insinuant, amusant, plein d'esprit; il avait beaucoup vu et pouvait beaucoup raconter; aussi était-il de toutes les fêtes, de tous les divertissements, très-nombreux chez ce peuple passionné pour le plaisir. Partout il ne cessait de vanter l'éclat, la magnificence, la bravoure, l'honnêteté, la distinction, la générosité du duc d'Anjou, que quelques succès faciles contre les calvinistes avaient dans toute l'Europe posé en héros. Il ne songeait pas à faire un roi de ce brillant prince. Le parti catholique y songea pour lui. Crasocki, envoyé en France, en revint avec l'assentiment du prince; et sa candidature fut soutenue avec autant d'adresse que d'énergie par le légat du pape, par Charles Dantzai, ambassadeur de France à Copenhague, et par l'évêque de Valence, Jean de Montluc, homme doux, affable, éloquent, poli, insinuant, qui avait été un des promoteurs de la Réforme en France, et s'en était prudemment retiré, quand il l'avait vue repoussée par les Valois. Ces trois hommes, grâce à leurs habiles manœuvres, avaient fini par rallier au duc d'Anjou la grande majorité des suffrages; et son élection était assurée, lorsque la nouvelle de la Saint-Barthélemy, répandant dans le monde entier, jusqu'au pôle, l'horreur du nom français, vint tout à coup compromettre le résultat de leurs intrigues (1). Jean Firley et son parti se portèrent en masse du côté de l'archiduc Ernest, et celui-ci aurait sans doute remporté la victoire, sans l'indiscrétion des Allemands, assurant que le premier acte de leur

(1) Choisnin, qui accompagnait Montluc, dit que toutes les dames de Pologne, en parlant du massacre de la Saint-Barthélemy, versaient des larmes, et que la plupart avaient pris des habits de deuil.

maître serait de rendre la couronne héréditaire en Pologne, comme ses pères avaient fait en Bohême et en Hongrie. De l'archiduc on se tourna vers le roi de Suède; il eut en un instant les chances les plus favorables. Lorick, son agent, qui ne quittait plus Warsovie, par ses libéralités et par des promesses tout au moins inconsidérées, avait eu l'adresse de grossir beaucoup le nombre de ses partisans. Il est de fait que Jean III, comme époux de Catherine Jagellon et père d'un fils issu d'elle, avait plus de droits qu'aucun des autres prétendants. Lorick ne cessait de vanter son érudition, sa sagesse, sa bonté, son habileté, lui attribuant la direction de la révolte qui avait renversé Éric XIV; il insistait sur ses grandes manières, sa haute taille, sa belle figure, enfin sur tous ses avantages physiques, qui avaient séduit la jeune princesse Catherine et produit une si vive impression sur les gentilshommes accourus à Wilna pour assister à son mariage; il faisait aussi remarquer très-sagement et très-adroitement que si Jean III, simple roi de Suède, était capable de tenir tête en Livonie au grand-duc de Moscovie, du jour où il disposerait des forces de la Pologne, il aurait bien vite repris à ce barbare refoulé dans ses déserts glacés les provinces de Smolensk et de Polosk, détachées si malheureusement du duché de Lithuanie; enfin il faisait espérer la restitution de l'Esthonie à la Pologne et la renonciation de son maître reconnaissant à la dette contractée par Sigismond II.

Cependant l'élection avait été fixée au mois d'avril 1573; la pospolite était convoquée pour le 7, dans la plaine de Prag, auprès de Warsovie. On avait cons-

truit un pavillon immense qui pouvait contenir de huit à dix mille personnes. Les électeurs étaient divisés par palatinat, et chacun devait exprimer son suffrage par écrit. Les Polonais sont un peuple avant tout versatile et léger. L'impression est vive, mais elle a peu de durée. Ils sont ensuite d'humeur querelleuse et brouillonne. Commendoni, Montluc et Dantzai, deux prêtres et un diplomate, n'eurent pas de peine à mettre la zizanie dans les rangs de Firley, de Radziwill (1) et de Sborowski, les trois chefs des protestants; et la majorité des suffrages fut, en fin de compte, obtenue par le duc d'Anjou. Cependant les protestants ne voulurent pas laisser proclamer son nom, avant que ses agents eussent promis pour lui la liberté religieuse, la confirmation des priviléges de la noblesse, et pris plusieurs de ces engagements que les nouveaux élus ne manquent jamais de prendre, mais qu'ils tiennent rarement (2).

On nous blâmera peut-être de nous être trop étendu sur une élection de roi étrangère à la Suède; nous répondrons à cela que Jean III était, avec l'archiduc d'Autriche, le concurrent le plus sérieux de Henri de

(1) D'après Messenius, tom. VII, p. 25, Radziwill se montra l'ennemi acharné du roi de Suède, auquel il prodiguait toutes sortes d'injures.

(2) Le diplôme de l'élection fut offert par les ambassadeurs polonais, en l'église Notre-Dame de Paris, à Henri de Valois, duc d'Anjou. L'évêque Karnkowski, se sentant fort de l'appui de la cour de France, protesta, au commencement de la cérémonie, contre l'article du serment qui garantissait la liberté religieuse. Le duc d'Anjou paraissait approuver le prélat, lorsque Sborowski, le plus influent des magnats protestants qui se trouvaient dans l'ambassade, lui dit d'une voix haute et ferme : « Sire, si votre ambassadeur n'avait pas accepté la condition qui garantit la liberté des cultes en Pologne, nous aurions empêché votre élection, et, si en ce moment vous ne confirmez pas les promesses qui ont été faites, vous ne serez pas roi. »
(Krasinski, *Essai sur l'hist. relig. des nations slaves*, chap. IX, p. 237.)

Valois, et que, sans la funeste division des calvinistes et des luthériens, son succès était assuré. Nous dirons aussi que le moment approche où un prince de Wasa réunira dans sa main au sceptre de Gustave Ier celui d'Uladislas IV, et que, lorsque nous transporterons notre lecteur en Pologne, il convient qu'il ne soit pas étranger à l'histoire et aux mœurs de ce pays.

La ligne droite, même en politique, est la plus courte et la plus sûre. Jean III, en faisant promettre par son représentant à la pospolite polonaise la cession de l'Esthonie, et en lui faisant dire qu'il se réservait « de professer le culte qu'il lui plaira » et qu'il entendait « que ce droit passât intact à ses descendants, d'autant plus qu'il ignorait quelle religion ils choisiraient quand ils seraient arrivés à l'âge mûr, » Jean III, dis-je, avait blessé profondément le sentiment patriotique et religieux des Suédois. Éric XIV gagnait en popularité tout ce que son frère perdait. Le mécontentement était général et assez peu contenu pour inspirer de l'audace et de l'espoir aux partisans du prisonnier. Une révolte éclata dans le Småland. Pehr Berg, un paysan, en était le chef. Le nom d'Éric était dans toutes les bouches; sa délivrance était la cause ou le prétexte du soulèvement. Jean, écrivant à ce sujet au duc de Sudermanie, lui demande avec angoisse ce qui arriverait « si les ennemis du dehors se joignaient à ceux du dedans. Quant à nous, nous pensons que, tant qu'Éric sera vivant, le pays ne sera pas tranquille. » Charles répond avec fermeté « que ces bruits sont exagérés; qu'il ne faut pas s'inquiéter de quelques soulèvements de paysans; qu'il suffit d'avoir à Gripsholm une garnison sûre et assez bien approvi-

sionnée pour soutenir un siége de quelques mois. »

Par malheur, la garnison dont parlait Charles, et qui était sous le commandement d'un sénateur, gardien responsable du prisonnier, n'étant pas payée, se révolte. Jean III perd la tête, au point d'écrire dans le même jour sept lettres aux gardiens d'Éric (15 mai 1573). Clas Fleming et Henri Mattsson sont adjoints à Éric Gyllenstjerna, Christophe Torstensson et Pehr Ribbing. Ils apportaient l'ordre de faire périr le prisonnier. Cet ordre ne fut pas exécuté, parce que le barbier et chirurgien André, qui était chargé de lui ouvrir les veines, était absent, et que, dans cette délicate besogne, personne n'était aise de prendre sa place. Jean III, averti de ce contre-temps, envoya chercher le barbier, qui accourut très-disposé à agir. Mais les gardiens n'étaient plus décidés à laisser faire; ils redoutaient, avec juste raison, le ressentiment de Charles, dont ils deviendraient les justiciables, s'ils coopéraient à un crime commis dans le duché. Le malheureux Éric, condamné par l'un de ses frères, ne fut sauvé que par la crainte qu'inspirait le caractère juste mais sévère de l'autre.

Dans l'antiquité, les prêtres qui rendaient des oracles avaient une originalité voisine de la folie. Dieu a parfois donné à des cerveaux troublés une plus sûre intuition des choses de l'avenir qu'aux esprits les plus positifs et les plus sages. Éric avait lu depuis bien longtemps dans les astres que son frère Jean occuperait son trône dans le château de Stockholm, tandis que lui irait le remplacer dans le donjon de Gripsholm. Il avait eu aussi le pressentiment de ses souffrances et de sa fin tragique; et, hélas! toutes ses prévisions s'é-

taient réalisées. J'ai vu le lieu sinistre où fut enfermé le monarque déchu. C'est une petite pièce, située sous les toits, dans la tour, dont elle a la forme circulaire. Elle est enveloppée d'une galerie, dans laquelle se promenaient nuit et jour les soldats chargés de la garde du prisonnier. Elle est éclairée par deux croisées qui donnent sur le corridor dont j'ai parlé, garnies de barres de fer, mais dépourvues de vitres et de contrevents. L'une de ces croisées, située en face de celle destinée à éclairer la galerie, permettait aux yeux du prisonnier de s'étendre sur la campagne. A une courte distance s'élève une colline. La chronique dit que Catherine Månsdotter, quand la porte du donjon lui était refusée, allait s'asseoir sur ce point culminant et présenter ses traits charmants aux regards du prince. Les briques qui recouvrent le point d'appui de la croisée sont encore tachées de noir. On m'a dit que ces taches proviennent des coudes d'Éric appuyé sur elles, et passant des journées entières à contempler le visage de la femme aimée.

Rien n'est plus touchant que l'amour inspiré à ce monarque par une fille du peuple. Né dans la prospérité, il ne fit que s'accroître et se purifier dans l'infortune. Il a dicté au prisonnier les lettres les plus tendres, les plus passionnées, et des vers érotiques qui nous permettent d'apprécier à leur juste valeur son instruction et son esprit. Éric, précipité des splendeurs du trône dans les ténèbres d'une prison, ne pouvait trouver que dans les caresses de sa Catherine une consolation à tant d'infortunes. Aussi, quoique son mariage eût été cassé par les juges qui l'avaient privé de sa couronne et de sa liberté, Catherine avait été to-

lérée à Stockohlm, à Åbo, à Castelholm et à Gripsholm dans les commencements. Mais Jean, de qui le cœur s'endurcissait dans la prospérité et qui déjà était obsédé de pensées fratricides, sépara les deux amants, d'abord par intervalles, et puis pour toujours. C'est en 1574, trois ans avant sa mort, qu'il fut permis à l'infortuné Éric de voir pour la dernière fois cette jeune et aimable femme qui, attachée à sa destinée par des liens indissolubles, était noblement résignée à partager aujourd'hui ses malheurs, comme elle avait autrefois joui de sa prospérité. La dureté chaque jour croissante de Jean envers son frère doit laisser sur sa mémoire une tache ineffaçable. J'ai parlé plus haut de l'affreux taudis dans lequel Éric était enfermé à Gripsholm et qui contrastait si fort avec la prison de Jean, vaste, bien aérée et ayant une vue charmante sur le lac. Ce malheureux était non-seulement livré aux intempéries d'un climat terrible; mais, ce qui était pire encore, il était incessamment exposé aux regards de gardiens indiscrets, grossiers, goguenards et qui, n'ayant d'autre chose à faire qu'à parcourir armés la galerie circulaire qui entourait son cachot, manquaient rarement de lui montrer, en passant, leur tête odieuse. Éric avait laissé à son frère prisonnier non-seulement la société d'une épouse chérie, mais des valets pour les servir, des livres, des instruments de musique pour les récréer. Jean, au contraire, séparant son frère de sa douce et belle Catherine, l'obligeait à rester constamment seul, en face de lui-même et en proie aux sombres idées que le souvenir du passé faisait naître dans son esprit si facilement troublé. A la fin il n'avait plus pour distraction que les *Rhapsodiæ historicæ Æneadum*,

par Antonius Coccius Sabellinus. Les larges marges de ce vieux in-quarto, pieusement conservé dans la bibliothèque de Stockholm, et que j'ai eu entre les mains, sont remplies de notes et de réflexions écrites de la main du roi, avec une encre blanche qu'il faisait lui-même en délayant de l'eau dans de la poudre de charbon. A côté de ces écrits se trouvent des dessins très-habilement faits, parmi lesquels abondent des portraits de femmes, ou plutôt de la même femme, de sa Catherine, dont le visage ravissant était constamment présent à son esprit exalté. Elle a presque toujours la couronne en tête et le sceptre en main, ces attributs que Dieu lui avait donnés par lui et que, d'après lui, personne ne pouvait plus lui ravir. Quelquefois la femme est sans tête; mais la couronne n'en est pas moins au-dessus du cou coupé. D'autres fois la tête a roulé par terre à ses pieds; qu'importe? dans sa chute, la couronne n'a pas quitté le front. A côté de celui de Catherine on voit souvent son propre portrait. Il est en pied comme elle, vêtu en roi, mais presque toujours sans tête. On voit aussi des chevaliers, des soldats, les hallebardiers chargés de sa garde, et enfin des chocs de cavalerie; à d'autres pages, la tête de la Méduse, des poignards, des haches, des têtes coupées et des corps mutilés, soit par pressentiment du sort qui lui était réservé, soit par remords des crimes qu'il avait commis.

Ces dessins, faits d'une main hardie et sûre par un homme qui avait au plus haut degré le sentiment de l'art, inspirent les plus tristes réflexions. Ce sont de navrants et éclatants témoignages de l'infirmité de l'homme. Comment! voilà un prince à qui le latin est

familier; de qui la mémoire est ornée des passages les plus beaux des écrivains antiques et modernes; qui, en se jouant, est passé maître dans un art le plus difficile de tous, celui de reproduire les œuvres de Dieu! Hé bien! cet homme, qui paraît si bien doué, n'est guère au-dessus de la brute qui paît l'herbe des champs, puisque Dieu, dans sa colère, l'a privé de l'intelligence, de ce don céleste qui nous rapproche tant de lui.

Quelle chute! tomber du trône dans un cachot! Quels malheurs! après la fortune, après la puissance, après la liberté, perdre la raison! Il semble que ce triste Éric devrait inspirer de la commisération à tout homme qui sent un cœur battre dans sa poitrine; oui, il excite la pitié de tous, excepté d'un frère timoré, méticuleux, inquiet et méchant, qui persiste à voir un compétiteur dangereux dans ce malheureux être, qui est de fait le plus inoffensif des hommes, puisqu'il n'a plus même l'esprit de suite nécessaire à l'accomplissement d'une mauvaise action. Il en fait l'instigateur de troubles qui lui sont à coup sûr inconnus; il lui attribue des trames, des machinations qu'il n'est pas capable de concevoir, et, poussé par une sorte de monomanie fratricide, il fait transporter cette infortunée victime du sort le plus cruel du donjon de Gripsholm, où le caractère du duc de Sudermanie le couvrait comme d'un bouclier, dans le château de Westerås, où il sera tout à fait livré à sa merci.

Il convient de dire cependant que si Éric XIV, dans l'état où il se trouvait, n'était pas du tout redoutable, il n'est pas moins vrai que des esprits ardents, turbulents et audacieux ont profité de son nom pour attaquer l'autorité de Jean, dont la popularité était

chaque jour plus compromise. Charles de Mornay, revenu d'Écosse et d'Angleterre avec cinq mille soldats, avait formé le projet de l'assassiner, d'aller ensuite délivrer Éric XIV et le porter sur le pavois. Le crime devait être consommé par des Écossais dansant devant le roi une sorte de gigue, appelée dans leur pays la danse de l'épée. Le roi, prié d'assister à ce spectacle, s'était rendu à leur appel. Soit qu'au dernier moment le courage ait manqué aux conjurés, soit que Jean III, naturellement poltron, ait été épouvanté de voir tous ces sabres levés et si près de sa poitrine, et que, peu récréé par ce singulier spectacle, il se soit retiré brusquement avant que le signal de frapper ait été donné par Mornay, soit encore, ce qui est plus probable, que le complot n'ait jamais été complétement formé, le fait est que ce projet de meurtre n'eut pas même un commencement d'exécution (1).

A quelques jours de là, un Écossais, nommé Cahun, puni par Mornay, l'accusa de régicide; mais, n'ayant pu prouver son accusation, il fut décapité, malgré la protection du roi, parce que Mornay avait déclaré qu'il ne marcherait à l'ennemi qu'après que son honneur aurait été lavé dans le sang du calomniateur. Ces bruyants sentiments d'indignation n'avaient point fait prendre le change à Jean III, toujours prompt à concevoir des soupçons; et il s'était empressé d'envoyer en Livonie ces dangereux défenseurs. Mais comme, avant de partir, ils voulaient être payés, le roi, malgré ses penchants catholiques, fit enlever de l'église d'Upsal et de celle de Wadstena, les châsses d'argent

(1) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII, p. 24.

contenant les ossements et les reliques de saint Éric et de sainte Brigitte. C'étaient des œuvres d'art admirables, et qui avaient été respectées par Gustave et par Éric. Jean les fit convertir en pièces de monnaie et les distribua sans scrupule à des soldats hérétiques. Le savant Messenius, toujours amoureux du merveilleux, prétend que la table où ces deux objets sacrés avaient été déposés le soir fut trouvée, le lendemain, par les ouvriers de la monnaie, toute couverte de sang.

CHAPITRE XIII.

Mort de l'archevêque Laurentius Petri. Premières tentatives de contre-révolution religieuse.

Depuis sa candidature au trône de Pologne, les allures du roi concernant la religion n'étaient point franches. Elles choquèrent et effrayèrent tout à coup bien des gens qui, n'ayant jusqu'à ce jour qu'entrevu le danger, ne s'en étaient pas préoccupés. Le clergé, inquiet, se réunit à Stockholm. L'assemblée, très-nombreuse, reçut la confidence du livre de l'archevêque contre Jean Herbst, le confesseur de la reine. Les fines et mordantes critiques du prélat furent approuvées; néanmoins la peur de soulever le courroux du roi empêcha l'impression de cet ouvrage qui, pour le même motif, fut signé par maître Érasme, le prédicateur de la cour. Ce fut la dernière œuvre du vieux Laurentius Petri. Quoique écrite d'une main défaillante et que la mort avait déjà comme frappée, elle était pleine de verve, de bon sens, d'érudition, et elle produisit sur l'assemblée un grand effet. Laurentius était un vieillard vénérable; il était pieux, convaincu, modeste, probe, charitable, très-instruit et beau parleur. Il avait, par malheur, de la timidité, et il manquait de caractère. Les éminentes qualités dont il était doué ne

suffisaient pas à racheter ces défauts, qui, dans les temps de révolution, font commettre jusqu'à des crimes aux hommes les plus inoffensifs. Échappé par miracle en 1519, sous le Néron du Nord, au massacre de Stockholm, il avait été, avec son frère Olaüs et Lars Andersson, un des instruments dont Dieu s'était servi pour introduire la Réforme en Suède. Il occupait, depuis quarante-deux ans, le siége archiépiscopal d'Upsal; son nom avait été mêlé à la guerre de l'Indépendance. Il était le dernier survivant de cette grande épopée dont Gustave avait été le héros, et son front avait conservé une partie de l'auréole qui illuminait la mémoire du père de la patrie. L'attachement, la vénération qu'il avait pour Gustave avait poussé le vieux prélat à faire à Jean, au point de vue de l'orthodoxie, des concessions que sa conscience, toujours pure et toujours droite, lui reprochait amèrement. Si Laurentius était faible, il était encore plus perspicace. Il n'avait pas tardé à pénétrer les coupables projets du roi contre la religion établie, et l'on ne peut douter que ses derniers jours n'aient été non-seulement remplis d'amertume, mais abrégés par la douleur de voir compromise la cause pour laquelle il avait dans sa jeunesse bravé le martyre, et à laquelle il avait consacré tous les instants de sa longue vie. L'espoir cependant ne sort jamais complétement du cœur de l'homme. On dit que, sentant sa fin approcher, il avait envoyé maître Érasme auprès du roi, pour obtenir de lui la promesse de maintenir, dans toute leur pureté, les doctrines évangéliques, telles que Gustave les avait établies, et telles qu'il les avait prêchées, et que, ayant obtenu une réponse favorable, il était mort, le sourire

aux lèvres, entouré des siens, et leur assurant que le fils de Gustave ne faillirait pas à la parole donnée à un mourant (27 octobre 1573) (1). Laurentius avait soixante-quinze ans. C'était, après le roi, la plus grande individualité de la Suède; il était honoré et aimé de tous. Il fut enseveli dans les caveaux d'Upsal avec une pompe vraiment royale (2). Sa femme lui survivait ainsi que trois filles qu'il avait eues d'elle. L'aînée fut mariée à Laurentius Petri Gothus, la seconde à Olaüs Luth, tous deux professeurs à Upsal, et la troisième à Abraham Angermannus, recteur de l'école de Stockholm. Deux de ses gendres lui succédèrent sur le siége d'Upsal. Ainsi se formaient en Suède les familles épiscopales, comme dans l'empire romain aux premiers temps du christianisme.

Il était évident pour tout le monde que le duc d'Anjou, fils et frère de roi dans la monarchie la plus absolue de l'Europe, ne pourrait pas rester longtemps à la tête de la république la plus indépendante de l'univers. Son règne ne pouvait être qu'éphémère, et Jean, en prévision de l'avenir, confiait à un précepteur catholique l'éducation de son fils Sigismond (3); en même temps il prenait sourdement et subrepticement toutes les mesures, et ne négligeait aucune des précautions qu'il croyait favorables à la réussite d'une contre-révolution religieuse. Jean n'avait pas une

(1) Messenius, tom. VII, p. 26.

(2) Geyer, *Hist. de Suède,* chap. XII, p. 219.

(3) Il avait préparé ses sujets à cette grave résolution, quand il envoyait à Lorick, son agent à Warsovie, les instructions suivantes : « Nous nous réservons de professer tel culte qu'il nous plaira, et nous entendons que ce droit passe intact à nos descendants, ignorant quelle religion ils choisiront, quand ils seront arrivés à l'âge mûr. » (Bazius, *Inventarium Ecclesiæ sveogothicæ,* p. 333.)

tête assez forte pour mener à bonne fin plusieurs projets à la fois. Absorbé par les plans formés avec Jean Herbst pour changer la religion du pays et par les instructions données à Lorick dans le cas d'une nouvelle vacance au trône de Pologne, il négligeait les affaires intérieures de son royaume; non-seulement l'anarchie envahissait peu à peu toutes les branches de l'administration en Suède, mais chaque jour une nouvelle défaite restreignait l'étendue des possessions royales en Livonie. Les Écossais que Charles de Mornay était allé recruter lui-même, au nombre de cinq mille, dans leurs montagnes, avaient bien au début remporté de brillants succès contre les Russes qu'ils avaient forcés de se retirer derrière les murs de leurs citadelles; mais l'indiscipline qui régnait dans tous les rangs de l'armée engendra entre l'infanterie écossaise et la cavalerie allemande des rivalités qui poussèrent à des conflits sanglants ces hommes violents et passionnés. Après quelques échauffourées, ils en vinrent à une bataille rangée et des plus meurtrières (17 mars 1574). Quinze cents fantassins écossais périrent, et parmi eux leur chef, Ruthwen. Les autres, de dépit et pour venger leurs frères d'armes, passèrent dans les rangs des Russes (1). Malgré ces renforts inattendus, Iwan IV, découragé, consentit à traiter de pair à pair avec le roi de Suède. En réponse à ces avances, une brillante ambassade, conduite par l'amiral Clas Fleming et ayant dans ses rangs le gouverneur de la Finlande, se rendit à Sosterbeck. Après de longs débats, une trêve de dix ans fut conclue entre les deux pays.

Jean III avait à cœur surtout de faire réussir sa

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, t. II, p. 76.

contre-révolution religieuse. Par hasard, les événements se présentaient d'une façon on ne peut plus favorable à ses projets. La mort des évêques de Westerås et de Linköping, survenue en même temps que celle du primat, avait mis à sa disposition trois diocèses qui comprenaient ensemble plus d'un tiers des églises de Suède. Jean, s'emparant de toutes les attributions épiscopales, ne négligea aucune des occasions qui lui étaient offertes de détacher de l'Église nationale et d'attirer dans son parti les prêtres des campagnes, en proie, pour la plupart, depuis la mort de Gustave, à la plus affreuse misère. Un de ses moyens de propagande consistait à faire ressortir, en les exagérant, les désastres que la guerre civile causait en France et dans les Pays-Bas, et les querelles scandaleuses survenues en Allemagne entre les Synergistes et les Adiaphoristes (1); il avait soin d'ajouter que ces fléaux, engendrés par la Réforme, devaient se reproduire partout où elle avait pris pied, et ne pouvaient cesser que le jour où l'on serait revenu à l'unité de Rome; que leurs pères, révoltés contre des superstitions qui déshonoraient le christianisme, avaient, dans un moment d'enivrement, porté sur des choses saintes leurs mains sacriléges; que, dans leur précipitation, ils avaient non-seulement jeté le bouillon, mais la viande qui avait servi à le faire, de telle sorte qu'il n'était resté plus rien dans le pot; qu'on aurait dû respecter les cérémonies extérieures du culte, si admirablement organisées au moyen âge, et si nécessaires au menu peuple dont elles frappent l'esprit et dont elles touchent

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 78.

le cœur; que de la liturgie de Luther à celle des Pères de l'Église il y avait autant de différence que de la nuit au jour; qu'il fallait donc, sans toucher aux dogmes nouveaux, rétablir l'ancienne manière de chanter, consentir à un nouveau formulaire de la messe, et la dire en suédois ou en latin, comme on voudrait, mais préférablement dans la langue des premiers martyrs.

Le roi, quoique léger, était tenace, de plus remuant, bavard et rabâcheur. Il n'y avait pas de prêtre, si infime qu'il fût, ni de laïque, comptant pour quelque chose en Suède, qui n'eût eu les oreilles rebattues des arguments qu'il avait trouvés en faveur de la cause dont il recherchait le triomphe avec tant de passion. Toutes ces personnes, par politesse, par déférence ou par peur, le laissaient dire et le laissaient faire; mais elles n'étaient pas pour cela persuadées. Jean III, suffisant comme tous les pédants, attribuait ce silence et cette inertie à son éloquence persuasive, bien moins qu'à la soumission respectueuse qui lui était due comme souverain. Pour porter le dernier coup au clergé qu'il se figurait avoir ébranlé, il réunit l'ordre des prêtres à Stockholm. Le but apparent était le remplacement des trois prélats défunts. La domination tracassière du roi, qui s'était emparé de toute l'autorité découlant de ces importantes fonctions, pesait à tout le monde. Aussi accourut-on en masse à son appel. On voulait, même au prix des plus grands sacrifices, faire cesser un état de choses devenu tout à fait intolérable.

Le roi avait résolu de mettre à la tête de l'Église de Suède son cousin germain, Jean de Hoja (1). C'était

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 30.

le fils de ce soldat de fortune allemand, à qui Gustave, pour quelques services rendus, avait donné la main d'une de ses sœurs, et qui, bassement envieux de la grande fortune de son beau-frère, s'était mis à la tête de toutes les conspirations qui avaient assailli le nouveau roi, encore mal assis sur le trône. L'exil avait été le châtiment de son ineptie et de son ingratitude. Le jeune Hoja, élevé en haine de son oncle dans le catholicisme, était entré dans les ordres, et avait en ce moment la haute main sur tous les couvents de Westphalie. C'était un homme instruit, insinuant, hardi au besoin, très-propre enfin au rôle difficile qui lui était destiné. Nul doute que, par l'influence du roi, il n'eût été nommé au poste qu'il ambitionnait. Sa mort, survenue quelques jours avant l'élection, épargna une inconséquence et une bassesse au clergé suédois. Hoja disparu, un seul homme, par sa naissance, par sa fortune, par son mérite, pouvait aspirer à ces éminentes fonctions qui, malgré la Réforme, faisaient de celui qui les remplissait le plus grand personnage du royaume après le souverain. C'était Laurentius Petri Gothus, gendre du défunt archevêque, vivant dans son palais et devenu dans ses derniers temps, par la force des choses, son coadjuteur, sinon officiel, au moins effectif. Le prétendant ne fut autorisé à poser sa candidature qu'après avoir signé dix-sept articles (1), par lesquels il approuvait, entre autres choses, le rétablissement des couvents, le culte des saints, les prières pour les morts et les cérémonies extérieures, telles que les processions et les pèlerina-

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 219.

ges. Laurentius Petri Gothus était un homme d'un caractère faible, doux et léger, très-versé dans l'étude des Pères de l'Église, beau parleur et écrivain élégant, ayant contracté auprès de son beau-père des goûts de faste et des habitudes de commandement devenues nécessaires à sa vie, d'ailleurs d'un cœur droit, foncièrement honnête, dévoué à sa religion, confiant en son propre mérite, et bien convaincu de pouvoir par son ascendant ramener l'esprit versatile du roi à des sentiments plus rapprochés de la vérité, et lui retirer, en temps de calme, les concessions qu'il était contraint de faire dans un moment d'orage. Aveuglé par le prestige de cette grande charge qu'il considérait comme un patrimoine de famille, ce malheureux avait oublié les angoisses des derniers jours de Laurentius Petri. Il devait bientôt éprouver lui-même les tourments auxquels s'expose un honnête homme qui livre sa conscience aux caprices d'un despote. Laurentius avait été nommé à l'unanimité des suffrages. A son installation, la cérémonie de l'onction fut rétablie, et le prélat parut en public avec la chape, la mitre et le bâton pastoral, c'est-à-dire avec les insignes traditionnels de sa dignité. Après lui, maître Martin, recteur de l'école de Gefle, fut nommé évêque de Linköping, et maître Érasme, prédicateur de la cour, évêque de Westerås (1).

Les faciles succès de Jean accrurent son audace. Cette fameuse liturgie que le défunt archevêque ne s'était jamais consolé d'avoir signée ne satisfaisait plus son ardeur de néophyte. Le clergé, convoqué à Stock-

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 219.

holm dans le mois de janvier, apprit de Pierre Fechten les nouvelles prétentions du roi. Il s'agissait de rétablir la messe que le prêtre pourrait à sa guise dire en langue vulgaire ou en latin, et les cérémonies autrefois employées pour l'installation des évêques et des curés (1). On recommandait aux prêtres à l'avenir de laver leurs mains pendant la messe, de les croiser sur leur poitrine et de les étendre en manière de bénédiction; on exigeait d'eux les génuflexions, les inclinaisons de tête et les signes de la croix. On devait rétablir plusieurs autels dans les églises importantes, et défendre aux prêtres d'accomplir aucune cérémonie religieuse, même aux cimetières, autrement que vêtus de blanc. Les évêques devaient reprendre la mitre et marcher sous le dais. La confession d'Augsbourg était reconnue imparfaite, et l'on devait s'appliquer à corriger ses défauts. Enfin c'est dans les Pères de l'Église qu'il fallait chercher l'interprétation des Saintes Écritures, et non dans les théologiens modernes, auteurs de toutes les hérésies qui désolaient la chrétienté. Les nouveaux prélats, qui étaient encore sous le coup du bienfait, acceptèrent, sans les discuter, ces étranges propositions et les imposèrent au reste de l'assemblée. En se quittant, on convint de se réunir dans six mois à Upsal, afin que les prêtres qui avaient été retenus par les rigueurs de l'hiver dans leurs paroisses pussent venir approuver les décisions de l'assemblée de Stockholm.

Jean, dans ses projets de contre-réformation, était encouragé et secondé par Pierre Fechten, son secrétaire particulier, par la reine Catherine, par Jean

(1) Florentius Feyt, *De statu religionis in regno.*

Herbst, son confesseur et confident, par Nicolas Mylen, précepteur du prince royal, et par le chancelier Jean Henricksson. Le jésuite Possevin était aussi de la partie, et aidait tout ce monde de son adresse et de son expérience. Mais la cheville ouvrière de cette vaste machine, celle par qui tout manœuvrait, était, comme Possevin, absente du royaume. C'était le cardinal Hosius. Cet homme, non moins célèbre par les subtilités de sa dialectique que par son adresse à capter la faveur des grands, avait passé de la Réforme au catholicisme, et, connaissant les côtés faibles du parti qu'il avait abandonné, il avait porté à l'Église protestante de Pologne des coups dont elle ne s'est jamais relevée. C'était du reste un des plus intrépides soldats de cette vaillante compagnie de Jésus, qui, formée pour combattre le protestantisme, a eu la gloire de le vaincre presque partout où la lutte, lorsqu'elle est entrée en lice, était encore indécise. Un des premiers, il imprima à son ordre cette politique cauteleuse et de circonstance qui lui a valu dans la suite une si grande et si triste célébrité. Il avait pour principes que la fin justifie les moyens, et qu'aucun scrupule ne doit arrêter un homme qui marche vers un but sacré. C'était lui qui avait engagé le duc d'Anjou à promettre la liberté de conscience aux seigneurs protestants qui faisaient de cette concession la condition de leurs suffrages, sauf à la leur refuser (1) après l'élection, attendu qu'un souverain catholique n'est jamais lié, même par un serment, avec des sujets hérétiques. Ce fut lui aussi qui décida Bathory à se convertir, et

(1) Lettres d'Hosius au clergé de Pologne.

qui, pour arriver à ce but, fit toutes les concessions exigées par son néophyte, étant bien convaincu que le point important était de le faire rentrer dans le giron de l'Église ; que, une fois brouillé avec ses compagnons d'armes et entre les mains des prêtres romains, il ne serait pas difficile de transformer en traîtres ces amis de la veille et de l'entraîner à la persécution de tous ceux qui n'auraient pas voulu le suivre dans son apostasie. Ces prévisions se sont toutes réalisées. C'est Bathory, ancien chef de bandes protestantes, qui, en se livrant aux jésuites, porta le premier coup à la Réforme, arrêtée brusquement par lui dans son prodigieux développement; et c'est Sigismond Wasa, le petit-fils de Gustave Ier, qui acheva sa ruine.

Les moyens qu'Hosius conseilla au roi de Suède ne furent cette fois, par hasard, ni adroits ni honorables. Il s'agissait d'introduire dans le royaume une foule de jésuites, exerçant toutes sortes de professions, et surtout celle de pasteurs luthériens. Placés par le roi un peu partout à la tête des populations, ils auraient capté leur confiance, en rendant des services à tout le monde et en affectant un grand zèle pour la religion. Prêchant alternativement, ou plutôt tout ensemble, les doctrines luthérienne, calviniste, grecque et romaine, mêlant tous les dogmes, ils auraient jeté la confusion dans l'esprit de leurs ouailles; et, quand le désordre aurait été extrême, ils n'auraient plus dissimulé leurs sympathies pour le catholicisme, dont ils auraient retracé un pompeux historique, alléguant le nombre de ses martyrs, les vertus de ses saints, la science de ses prélats, faisant ressortir la magnificence de son culte; comparant la perpétuité, la fixité de sa

foi, sur ce roc inébranlable où Jésus l'a bâtie de la main de Pierre, avec les Églises protestantes qui, nées d'hier, avaient éprouvé tant de variations, et causé tant de troubles ; pour prouver la sincérité de leur langage, ils se seraient alors convertis avec éclat et auraient certainement entraîné leurs troupeaux après eux.

Les jésuites, envoyés par Hosius, étaient arrivés en Suède par petites bandes. La plupart venaient des Flandres. La difficulté de trouver des catholiques versés dans les idiomes scandinaves réduisait à un petit nombre ces prétendus convertisseurs. Leur chef était un professeur de l'université de Louvain, natif de Tonsberg, connu dans les Flandres sous le nom de Laurentius Norvegus et en Suède sous celui de Kloster Lazse (1). Il débarqua à Stockholm, muni de lettres qui le recommandaient chaudement aux principaux membres du clergé. Ceux-ci, charmés de ses manières affables, de son érudition, de son éloquence, et surtout de la pureté de son orthodoxie, s'étaient empressés de mettre à sa disposition toutes les chaires de la capitale. Kloster Lazse, alléguant les mauvaises dispositions de Jean III envers les doctrines réformées et sa qualité d'étranger qui l'obligeait à une grande réserve, ne consentit à parler en public qu'avec son autorisation, ou plutôt d'après son ordre. Dans ce but, le corps des pasteurs se rendit auprès du roi qui, jouant le mécontentement, finit par souscrire à leur requête, mais à la condition que tous les clercs de Stockholm assisteraient aux sermons de ce docte étranger.

(1) Verelius, *Epitome historiæ sveo-gothicæ*, lib. III, p. 144.

Kloster Lazse commença alors sa campagne. Ses premiers discours, chefs-d'œuvre d'érudition et d'éloquence, lui valurent l'admiration et les sympathies de tous les esprits distingués de la capitale. Mais le rôle qu'il avait choisi était si dangereux, si difficile, que ses artifices les plus habiles ne pouvaient tarder de tourner à sa honte. Il cherchait en effet à prouver, d'après les ouvrages mêmes de Luther, la concordance parfaite des doctrines catholiques avec les Livres saints; il relevait et faisait remarquer les banalités, les grossièretés, les plaisanteries de mauvais goût, qui remplissaient les meilleures pages de ses livres, et qui, pleines d'attraits pour ses contemporains, blessaient les goûts plus raffinés de la société actuelle (1). A peine à ce jeu-là aurait-il pu tromper d'ignares et grossiers curés de village; les savants et subtils théologiens formés à l'école du grand Olaüs Petri eurent bientôt reconnu le loup qui se cachait sous l'habit du berger, et leurs efforts ne tendirent plus qu'à mettre le menu peuple en garde contre les piéges qui lui étaient dressés. La maladroite intervention du roi ne servit même qu'à prouver la fraude. Dans un colloque où avait été convoquée l'élite de la nation, Jean se mit à proférer contre le pape de violentes injures. Kloster Lazse, qui avait fait le discours du roi, trouva à tous les arguments une réponse si nette et si catégorique que son provocateur, confondu, avoua sa défaite, et, rétractant ses erreurs, reconnut dans le saint-père le véritable successeur de Pierre et le vicaire de Christ. Cette indigne comédie, prévue des spectateurs, n'avait trompé

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 83.

personne ; elle ne servit qu'à faire perdre au roi le peu d'estime que, malgré ses palinodies, de fidèles sujets lui avaient conservé.

En vertu de la décision prise dans la dernière assemblée tenue à Stockholm (janvier 1575), le clergé se réunit de nouveau à Upsal. Le nouvel archevêque fut reçu, en grande pompe et suivant le cérémonial catholique, par les évêques de Veziö et d'Åbo (14 juin 1575) (1). Le discours fut prononcé en latin par le nouvel évêque de Linköping, qui fut reçu, ainsi que l'évêque de Westerås, avec un grand luxe de cérémonies. Cette fête, dont Fechten était l'organisateur, avait attiré une foule immense venue de tous les points du royaume. Le roi y était représenté par le comte Brahe, Hogenskild Bjelke et Éric Sparre. Sur un ordre venu de la cour, l'élite de la noblesse y était accourue.

Après l'installation des nouveaux prélats, l'assemblée du clergé se porta d'Upsal à Stockholm auprès du roi. La liturgie, augmentée et modifiée dans un sens encore plus catholique, fut soumise à son examen. Entre autres innovations, on rétablissait la messe telle qu'elle était dite par Luther au début de sa révolte, et avant qu'elle eût été tout à fait repoussée par lui, parce que, disait-on, c'était un sacrifice non sanglant, également salutaire aux vivants et aux morts. On soutenait que les saints devaient être invoqués par les personnes vraiment pieuses ; que l'eau devait être mêlée au vin dans le calice ; que les Pères de l'Église croyaient à la transsubstantiation, et déclaraient que le

(1) Messenius, *Epitome chronologiæ scondianæ*, tom. XV, p. 136.

Christ devait être adoré dans l'eucharistie, et que le célibat convenait aux prêtres, qui devaient, avant tout, être dégagés des affaires de ce monde. Ce nouveau formulaire, que le peuple a appelé plus tard le livre rouge, parce que, pour attirer l'attention des fidèles, on l'affichait contre les murs de toutes les églises en grosses lettres rouges, avait été fait par Pierre Fechten, Jean Herbst, Kloster Lazse et le roi; mais, comme tous ces noms sonnaient mal aux oreilles du peuple, l'archevêque d'Upsal et l'évêque de Westerås, sur l'ordre de Jean III, eurent la coupable faiblesse de signer une œuvre qui blessait leur conscience, et qui était destinée à ruiner une religion qu'ils avaient, sous la foi du serment, promis de défendre et même de propager (1).

Jean avait complétement jeté le masque. Le pape Grégoire XIII manda à Stockholm le célèbre jésuite Possevin, pour le complimenter et l'aider à porter le dernier coup au protestantisme suédois, dont on croyait à Rome l'agonie commencée. Henri de Valois, roi de Pologne, envoya auprès de son ancien compétiteur une brillante ambassade, dont le seul but était de l'engager à persévérer dans ses pieux projets.

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, lib. VII, p. 416.

CHAPITRE XIV.

Affaires de Pologne. Lutte du roi et du duc au sujet de la religion établie.

La Livonie était toujours la malheureuse proie que les Danois, les Polonais, les Suédois et les Russes se disputaient avec un épouvantable acharnement. Rien n'est plus navrant que l'histoire de ce petit peuple, depuis la ruine des chevaliers Porte-glaive. Il n'est pas rare de voir la même ville, pour s'être mise sous l'égide protectrice de la Suède, assiégée et prise, tour à tour, par les Danois, par les Polonais et par les Russes, qui la dévastent et la pillent du mieux qu'ils peuvent. La mauvaise administration de Jean III n'était pas de nature à consolider dans ce pays, trop nouvellement conquis pour être bien dévoué, la domination suédoise. Les habitants de Revel, ne se sentant plus assez efficacement protégés, entrent en pourparlers avec Iwan le Terrible ; de là fureur de Jean, qui donne à Pontus de la Gardie l'ordre de châtier et ses sujets rebelles et l'embaucheur couronné. Des combats se livrent où les Russes sont défaits. Le grand-duc, irrité, déchire la trêve qu'il vient de signer avec le roi de Suède, entre en Finlande et la ravage. Cependant les affaires des Suédois, malgré la bravoure des soldats

et l'habileté de leurs chefs, allaient tous les jours en déclinant. Jean III, se sentant incapable de défendre le nord de l'île d'Œsel contre les Danois qui occupaient le midi, cède la ville de Sonnenbourg et le territoire qui en dépend à son beau-frère, le duc de Saxe-Lauenbourg, qui se déclare, pour ces possessions, vassal de la couronne de Suède.

Le duc d'Anjou était arrivé en Pologne à travers l'Allemagne, précédé d'une réputation de héros. Le pauvre homme n'avait aucune des qualités nécessaires pour soutenir le rôle d'emprunt que de faciles succès contre une poignée de sujets en révolte lui avaient fait donner par des courtisans prompts à l'enthousiasme et à l'exagération. J'ai déjà dit que les protestants, qui avaient la majorité à la diète, ne lui avaient donné leurs voix qu'à la condition que la liberté religieuse, accordée par les deux Sigismonds, serait respectée par le nouveau monarque. Le fourbe et fanatique Henri nourrissait le projet de traiter les réformés de Pologne avec la perfidie et la cruauté que sa mère déployait contre les huguenots de France. Aussi, après le succès, oubliant les promesses faites, avait-il toujours eu soin d'éviter de ratifier l'engagement qu'il avait pris, avant le scrutin, de défendre leur honneur et leurs biens. Cependant le moment approchait où allait s'accomplir la cérémonie du sacre, indispensable au prince élu pour être investi du pouvoir suprême; et les protestants étaient plus que jamais inquiets du sort qui leur était réservé par ce futur maître, dont les sentiments hostiles ne leur étaient que trop connus. On était à l'église, en grande pompe, devant tous les corps de l'État réunis. L'archevêque officiait; le monarque

était agenouillé au pied de l'autel, lorsque Firley, que sa dignité mettait au premier rang, s'avançant vers lui, le somma d'un ton altier de prononcer, conformément à sa promesse, mot pour mot, la formule arrêtée à Paris relative à la liberté de conscience. Le roi, s'étant levé, allait protester contre ce prétendu acte de violence, lorsque Firley, s'emparant de la couronne, dit à Henri, stupéfait de tant de hardiesse : « Si vous ne jurez pas, vous ne régnerez pas. » Radziwil, Zborouski et tous les seigneurs protestants ayant joint leur voix à celle du grand maréchal, Henri lut, à haute voix, la formule qui lui était présentée (1). Firley paya de la vie cet acte d'héroïsme qui venait, pour quelques années du moins, de sauver la liberté religieuse de sa patrie. Sa mort, presque soudaine, fut attribuée au poison ; mais on a ignoré par quelles mains il lui fut versé.

Les conflits entre Henri II et le sénat devenaient chaque jour plus nombreux et plus violents. Les manières altières du prince, son amour de la domination, lui avaient attiré la haine des grands ; ses mœurs infâmes soulevèrent leur mépris. Nul doute qu'il n'eût été chassé de Pologne par une révolution triomphante, si la mort de son frère Charles IX ne lui eût ouvert l'accès au trône le plus illustre de l'univers.

Le duc d'Anjou ne pouvait être en même temps Henri II de Pologne et Henri III de France ; la pospolite fut de nouveau convoquée pour l'élection d'un souverain. Les candidats étaient l'archiduc Ernest, fils de l'empereur Maximilien, Alphonse d'Este, duc de

(1) Krasinski, *Essai sur l'histoire religieuse des nations slaves*, chap. IX, pages 237 et 238.

Modène et de Ferrare, Jean, roi de Suède, et Étienne Bathory, prince de Transylvanie. Le parti catholique, dont Uchanski, le primat du royaume, était le chef, n'ayant trouvé aucun des candidats de son goût, quitta brusquement la diète, se réunit à part, et, avec ses partisans les plus exaltés, élut l'empereur Maximilien, dont la candidature n'avait pas été annoncée. L'autre parti, qui était dirigé par le chancelier Zamoïski, élut de son côté (15 décembre 1575) Anne Jagellon, sœur de Sigismond II et âgée de cinquante-deux ans, lui imposant la condition d'épouser Étienne Bathory (1). Les deux partis étant bien décidés à soutenir, les armes à la main, le souverain de leur choix; la guerre civile aurait, une fois de plus, ensanglanté le sol de la vieille Pologne, si le sage Maximilien n'eût décliné le dangereux honneur qui lui avait été fait, malgré lui, par des amis imprudents et passionnés. Étienne Bathory, ébloui par la perspective d'une couronne, conduisit aux pieds des autels la princesse Anne, et y abjura la religion protestante (2); cela fait, il fut sacré roi de Pologne à Cracovie, le 1er mai 1576.

Jean III, qui avait échoué malgré la protection du sultan Amurat III, accueillit néanmoins avec une vive joie le succès de Bathory. C'est qu'en effet, si le présent lui échappait, l'avenir était assuré à son fils. Il n'était douteux pour personne et surtout pour lui

(1) Massuet, *Hist. des rois de Pologne*, tome I, p. 324.

(2) La princesse Anne ayant déclaré qu'elle préférait renoncer au trône que d'y monter à côté d'un mari protestant, l'ambitieux Bathory, devant une déclaration aussi nettement exprimée, céda aux exigences de la reine, et, le lendemain même de l'élection, il assista très-dévotement à la messe, au grand scandale des seigneurs qui étaient accourus lui annoncer sa victoire, et qui sur treize délégués étaient douze protestants.

que la reine Anne, qui n'était plus d'âge à avoir des enfants, et qui nourrissait pour son neveu Sigismond l'affection d'une mère, se servirait de l'influence que sa grande situation lui permettrait de prendre sur son époux et sur les palatins, pour assurer à ce dernier rejeton des Jagellons la couronne de leur illustre aïeul, Uladislas.

En vertu des décisions prises dans la dernière assemblée de Stockholm, la messe, supprimée depuis plus d'un demi-siècle, fut rétablie avec pompe, et le plain-chant, abandonné à la même époque, fut remis en usage. On retira des rayons des bibliothèques où ils étaient ensevelis sous la poussière tous les missels catholiques qui avaient échappé à la sainte fureur des néophytes luthériens, et on les fit parvenir aux prêtres des villes et des campagnes. Il fut de plus décidé que, dans chaque paroisse, on créerait une école de plain-chant où seraient envoyés les enfants les mieux nés et les plus intelligents (1). De grands placards furent aussi (février) affichés aux portes de la cathédrale et de l'académie d'Upsal, dans lesquels il était dit (2) que les Pères de l'Église, amenés, pour la plupart, à la vérité, soit par les apôtres, soit par des hommes qui avaient vécu en communion d'idées avec ces saints personnages, étaient les meilleurs interprètes de la parole de Dieu, et qu'on devait préférer leurs commentaires à ceux des docteurs allemands, venus à une époque plus corrompue, et dès lors plus sujets à l'er-

(1) Une ordonnance du roi prescrivait que des leçons de chant d'Église fussent données tous les jours aux élèves des écoles et même de l'université d'Upsal. (Geyer, *Hist. de Suède,* chap. XII, p. 218.)

(2) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 40.

reur; et, pour vulgariser la connaissance de leurs écrits trop négligés jusqu'à ce jour, l'archevêque lui-même s'engagea à consacrer une heure par jour à traduire et à commenter les passages les plus fameux.

Dans le même temps, une instruction, émanée de l'archevêché et envoyée dans tous les diocèses, ordonnait aux prélats de ne laisser entrer désormais dans les ordres aucun prêtre qui n'eût reconnu par écrit la préférence du célibat à l'état de mariage, l'utilité des jeûnes, des prières dites à voix basse, du rétablissement du titre d'évêque, remplacé depuis la Réforme par celui d'ordinarius, de l'invocation des saints, et de diverses autres pratiques catholiques supprimées dans le rituel d'Olaüs Petri.

A peine le fameux livre rouge fut-il sorti des presses d'Upsal, qu'un exemplaire fut apporté en grande pompe au duc de Sudermanie par Éric Sparre et Jöran Geer (1). Une lettre amicale du roi priait son frère de faire adopter par les prêtres des duchés ce nouveau formulaire, accepté à Stockholm par tous les prêtres du royaume. Les rapports entre les deux frères n'avaient jamais été bien bons; le duc était toujours blessé au cœur de l'ingratitude du roi au lendemain de la victoire, et le roi ne pouvait pardonner au duc une supériorité d'intelligence trop évidente pour n'être pas aperçue de lui, malgré sa suffisance et son orgueil. Des affaires d'intérêt, qui étaient venues donner encore plus de force aux germes de division semés par la politique dans leur cœur, avaient bien été réglées amiablement (27 juin 1572); mais ce résultat n'avait

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, lib. VII, p. 416.

été obtenu qu'après des discussions violentes, remplies d'amères récriminations, et grâce à l'entremise d'Érasmus Ludviksson (1). Le partage du patrimoine de Magnus, dont la folie, chaque jour plus opiniâtre, ne laissait aux médecins aucun espoir de guérison, vint ranimer encore les sentiments hostiles que les deux princes nourrissaient l'un contre l'autre. Le roi, se croyant dégagé de tous égards envers un vassal à moitié rebelle, contesta à ce dernier la nomination des sénéchaux et prétendit avoir le droit de soumettre les villes du duché aux mêmes droits de douane que les villes du royaume; et enfin, sous prétexte du danger que pouvait présenter la différence de religion chez un même peuple, il réclama la direction des affaires religieuses. C'est en vertu de ces principes qu'il envoya à Nyköping son livre rouge, et somma le duc de Sudermanie d'y soumettre sa conscience et celle de tous les prêtres qui relevaient de son autorité.

Charles, sans être un profond théologien, avait pénétré du premier coup d'œil les manœuvres perfides du roi contre la religion établie. Néanmoins, pour couvrir son refus d'un prétexte honorable, il envoya l'ouvrage en Allemagne (2). Les plus fameux docteurs des meilleures universités, tour à tour consultés, répondirent unanimement qu'ils ne voyaient dans la liturgie qu'une machine de guerre, habilement et perfidement préparée par les jésuites pour renverser le protestantisme, et rétablir sur ses ruines la religion

(1) C'était le plus habile jurisconsulte de son époque, mais un homme sans conscience et sans moralité. Condamné à mort sous Éric XIV, pour avoir falsifié des documents à lui confiés, il n'avait sauvé sa tête qu'en la payant plus cher qu'elle n'eût valu pour tout autre que pour lui.

(2) Verelius, *Epitome hist. sveo-gothicæ*, lib. III, p. 145.

catholique. Charles, ayant fait venir auprès de lui Sparre et Geer, leur donna une copie des jugements portés par les flambeaux de la Réforme sur l'œuvre du roi; en les congédiant (12 janvier 1576), il exprima de nouveau ses regrets de ne pouvoir faire aucune concession dans une affaire où le salut de son âme était engagé, et où il ne pourrait obéir à son frère qu'en manquant aux ordres consignés dans le testament de son père; enfin il eut le courage de rappeler au souverain que, en agissant de la sorte, non-seulement il devenait parjure au serment que, à la cérémonie du sacre, il avait prêté sur les Évangiles, en face de Dieu et de tous les peuples de Suède, mais encore qu'il déchirait le pacte fondamental du royaume, établi par Gustave Ier, et qui devait être respecté de tous ses successeurs, comme l'arche sainte des Hébreux.

Le courage se communique comme la peur. La fière réponse du duc de Sudermanie remplit de confusion et fit revenir à de nobles sentiments certains prêtres qui avaient sacrifié leur conscience au désir de plaire à un maître redouté (1). Abraham Angermannus, recteur de l'école de Stockholm, homme énergique, inflexible, et qui n'avait besoin ni d'exemple, ni d'encouragement pour rester fidèle à son devoir, envoya au roi une réfutation de la liturgie, considérée par lui comme contraire aux saines doctrines et favorable à l'introduction et à la propagation du papisme. Le travail du recteur était approuvé par tous les professeurs en renom. Jean III, irascible comme tous les

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 43.

Wasas, accuse le collége entier de rébellion et de lèse-majesté, prive de leurs chaires et condamne, en menaçant de plus sévères châtiments, aux arrêts dans les murs de l'école tous les courageux signataires de cet écrit.

Les menaces de Jean étaient même terribles; comme on savait qu'il était homme à les exécuter, la terreur fut grande parmi les prisonniers, qui, dans une lettre suppliante au roi (novembre), protestèrent de leur dévouement, assurèrent n'avoir attaqué le livre rouge qu'à cause des changements faits, à leur insu, au dernier moment (1), et demandèrent la convocation d'un concile, où cette grande question serait agitée, promettant de se soumettre aux décisions de l'assemblée, souveraine en pareilles matières.

Cependant, avant de s'engager plus avant dans la contre-révolution, le roi voulait avoir la sanction et l'aide de la cour de Rome. Dans ce but, il envoya auprès de Grégoire XIII Pierre Fechten et Pontus de la Gardie. Fechten périt dans une tempête, en face de Gottland, dans la Baltique même (2). La Gardie arriva seul à Rome. Rien de plus mystérieux encore aujourd'hui que la première partie de la vie de ce grand homme. Né en France de parents pieux et qui le destinaient à l'Église, en se fixant en Suède il était devenu protestant par occasion, par intérêt, par convenance; mais son cœur était resté le même, et il était tout disposé à rentrer dans le catholicisme, qui était la religion de son enfance, et à laquelle il avait conservé un secret attachement.

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 87.
(2) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 220.

Pontus, admis auprès du pape, le supplia, au nom de son maître, de vouloir bien ordonner dans toute la chrétienté des prières pour la restauration du catholicisme dans le nord de l'Europe. Rien de plus innocent que le début de cette supplique. Mais le reste était plus grave, et, pour être accordé, demandait de grandes réflexions. Il ne s'agissait en effet de rien moins que d'autoriser les prêtres suédois à dire la messe en latin ou en suédois, à leur guise, et à porter d'autres vêtements que l'habit ecclésiastique; de tolérer leur mariage, tout en déclarant le célibat préférable; de permettre aux laïques de se servir du calice dans la cène; de souffrir que les évêques restassent justiciables du roi pour les crimes de lèse-majesté, et même pour ceux entraînant la peine capitale; de déclarer que le roi pouvait assister, sans être damné, aux cérémonies d'un culte hérétique, et enfin de promettre que Gustave I[er], Éric XIV, et tous les grands hommes morts, depuis 1521, hors du giron de Rome, resteraient en paix dans les églises où ils reposaient, même lorsqu'elles auraient été rendues au culte catholique. Jean III, en reconnaissance de ces privilèges, prenait l'engagement, jusqu'au moment de la restauration complète du catholicisme, d'introduire, chaque jour, plus de pompe dans le culte, de rétablir les fêtes supprimées par les réformateurs, d'imposer la confession, de prescrire les jeûnes, de fonder des couvents d'hommes et de femmes, et enfin d'envoyer les enfants les plus intelligents des grandes familles chez les jésuites à Vienne ou à Rome (1).

(1) Ex codice manuscripto chartaceo bibliothecæ vaticanæ, pag. 204 ad pag. 208. (Collection de Nordin.)

Le pape n'ignorait pas que la grande force de son Église résidait dans son immutabilité. Les concessions qu'il avait faites à des souverains hérétiques pour les ramener à la foi de leurs pères n'avaient jusqu'à ce jour tourné qu'à sa honte. Il fallait adopter le catholicisme tel qu'il était ou le repousser, attendu qu'il n'y a pas de modifications à faire subir à la vérité. Cependant la conquête de la Suède tenait tant au cœur du saint-père, et importait tellement à la conservation de la Pologne, à moitié perdue, que le pape, sans rien promettre ni sans rien refuser, déclara qu'il enverrait ses dernières instructions à Possevin, et qu'il l'autoriserait à accorder tout ce qui serait jugé par lui nécessaire, et qui ne serait pas formellement contraire aux dogmes et aux traditions de l'Église.

Nous avons vu condamner au dernier supplice un Écossais (1), convaincu d'avoir faussement accusé Charles de Mornay de projets régicides. Cette accusation s'étant renouvelée, un des officiers de Mornay fut arrêté. Quant à lui, prévenu de l'arrivée des sergents, il avait eu le temps de s'enfuir à Nyköping. Charles de Mornay, intrépide soldat et habile général, était un homme léger et inconséquent. Il crut s'attirer la protection du duc de Sudermanie, en lui faisant l'aveu de son crime, projeté non en faveur d'Éric XIV, à jamais privé de sa raison et incapable de régner, mais de lui-même, que son génie et l'affection de tout un peuple appelaient au vieux trône de Suède, illustré naguère par Gustave Wasa, et déshonoré par ses deux fils. Le duc n'était pas facile à tromper, et de plus

(1) Gilbert Balfour.

il était enclin à la cruauté. Mécontent des allures de ce prétendu faiseur de roi, il ne crut pas pouvoir lui mieux prouver son peu d'importance qu'en le livrant aux juges de Suède. Condamné à mort, ce chevaleresque mais léger personnage eut la tête tranchée par le bourreau sur une des places de Stockholm, malgré les instances de la puissante famille de Sparre, à laquelle il s'était allié; malgré l'intervention du duc de Sudermanie, qui, après avoir fait son devoir en le livrant au roi, croyait que la prison et non l'échafaud suffisait au châtiment d'un crime plus imaginaire que réel; et enfin, quoiqu'il eût prouvé que jadis son intervention auprès d'Éric XIV avait sauvé la vie au duc de Finlande, enfermé à Gripsholm. Jean se montra, cette fois, comme presque toujours, impitoyable. Il promit seulement de laisser les biens acquis par le mari à sa veuve, et d'accorder sa protection à son fils (1). Mornay appartenait à une famille noble de France. Favori d'Éric XIV, il avait eu sous ce prince une grande situation qu'il ne se consolait pas d'avoir perdue. Il est possible, il est probable que l'ambition, l'amour-propre froissé et le désir de jouer un rôle, l'aient poussé, dans un moment d'égarement, de folie, à concevoir un crime; mais il est certain que l'honneur et le sentiment du devoir ont et auraient toujours retenu le fer frémissant dans sa main. Mornay se faisait pire qu'il n'était, et voulait se donner de l'importance en s'accusant auprès du duc de Sudermanie d'un crime qu'il était assez fou pour concevoir, mais non assez perverti pour exécuter. Mornay avait

(1) Olof Celsius, *Histoire d'Éric XIV*, tom. II, p. 234.

une imagination déréglée, mais un cœur droit et honnête. Énergique et courageux comme il l'était, il aurait certainement frappé tout homme dont il aurait bien résolûment décidé la mort. Ses menaces contre le roi n'étaient que des rodomontades insensées. Qu'importe? elles suffisaient, à cette époque sinistre où les lois étaient impitoyables, pour que le dernier supplice fût réservé à l'imprudent qui avait osé les proférer.

La mort de Cahun, de Balfour, de Cuningham et de Mornay ne suffisait pas à apaiser la terreur et la colère du roi. Tous les Écossais, dans lesquels il voyait des complices de leurs chefs, arrachés de leurs régiments, furent séquestrés dans une île du lac Mélar, désarmés et gardés à vue par des trabans. On craignit un instant de voir se renouveler contre ces malheureux les scènes d'horreur dont les lansquenets allemands avaient été victimes sous Éric XIV, après la défaite de Svårtera. Par bonheur, le gouvernement écossais intervint, et, en arrachant ces braves soldats des mains de cet homme pusillanime et cruel, il empêcha que sa mémoire ne fût souillée d'un crime qui n'aurait pas été le moins exécrable de ceux qu'il a commis.

CHAPITRE XV.

Continuation des persécutions contre le clergé. Mort d'Éric XIV.

Les États du royaume avaient été convoqués à Stockholm pour le mois de janvier 1577. Pendant que les trois ordres des nobles, des bourgeois et des paysans s'occupaient des affaires du pays, la chambre des prêtres était convertie en un concile national. Le parti du roi, conduit par Kloster Lazse, réfuta tous les arguments formulés contre le livre rouge par les professeurs de Stockholm dans leur lettre à Jean III. Je ne crois pas que les arguties de cet habile docteur aient converti beaucoup de prêtres à ses principes. L'immense majorité se méfiait, avant comme après ce discours, de la liturgie et lui était hostile. Cependant le scrutin lui fut favorable, tant il est vrai que le pouvoir a de l'influence sur les décisions des hommes. L'évêque de Linköping lui-même, reniant tout son passé, accepta le nouveau formulaire. Cependant la minorité, conduite par Abraham Angermannus, montra une indomptable énergie. Jean III, à bout de raisons, chercha dans la violence des moyens de persuasion. Plusieurs des membres de l'opposition furent chassés de leurs chaires; d'autres, considérés comme plus

mutins, furent jetés en prison ou exilés. Tel fut le sort de maître Abraham, relégué sur un des rochers des îles d'Åland (1).

La persécution religieuse est une arme dangereuse qui se tourne parfois contre celui qui l'emploie. La maladie du martyre est contagieuse. Elle a pour les âmes généreuses d'irrésistibles attraits. Non-seulement tous les prêtres présents au concile, et qui avaient été punis pour avoir résisté aux ordres du roi, n'avaient rien fait pour se soustraire à leur sort, mais les trois plus illustres théologiens de la Suède, Petrus Jonas, Olaüs Luth et Henri Gadelène, que leurs fonctions avaient retenus à Upsal pendant l'assemblée de Stockholm, avaient refusé, malgré les instances du roi, d'apposer leur signature au bas du livre rouge, à côté de celle de l'archevêque. Leur refus très-énergique était motivé par des injonctions tirées des ouvrages de Luther, de Chemnitz et des plus illustres docteurs de la Réforme. Devant cette résistance aussi énergique qu'inattendue, la colère du roi n'a plus de bornes. Les trois récalcitrants, malgré leur mérite, malgré leur popularité, sont immédiatement chassés de leurs chaires, et ne restent pas malheureusement les seules victimes de la tempête qu'ils ont soulevée. Un prêtre de Skara, nommé Mauritz, accusé d'avoir excité plusieurs de ses collègues à rejeter la liturgie, fut décapité, comme coupable de rébellion contre les lois, et d'offenses envers le roi. Tous ceux qui avaient montré le plus de zèle à défendre la religion établie furent suppliciés comme lui. D'autres furent emprisonnés ou

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 89.

exilés du royaume. Enfin les moins compromis furent privés des revenus de leurs cures, confisqués au profit de l'État ou de leurs délateurs (1).

Malheur aux persécuteurs qui n'ont pas avec eux l'opinion publique! Leurs violences ne font que sur exciter, au lieu d'éteindre, l'esprit d'opposition, qui, peu à peu, gagne les masses et devient invincible. Jean III, indigné d'abord, effrayé ensuite de l'opposition qui dans toutes les classes de la société se formait contre les jésuites démasqués, compose une espèce de tribunal sur le modèle du fameux jury du roi, imaginé, sous le règne précédent, par Jöran Perhsson. Il était présidé par Kloster Lazse, et chargé de juger les personnes accusées d'avoir mal parlé du roi ou de son œuvre. Ce tribunal, qui voulait répandre la terreur, fut impitoyable. C'était sur les pasteurs qu'il frappait avec le plus de furie : aussi la plupart des églises étaient-elles privées de leurs prêtres, dont les prisons regorgeaient en revanche.

Pour convaincre les autres, il faut être soi-même convaincu. Cette foi ardente et entraînante, qui faisait la force de Gustave, manquait tout à fait à son fils; dans ces délicates affaires de conscience, il faut montrer un détachement complet des choses de ce monde et n'être préoccupé que de celles du ciel. Or l'on sentait trop que la perspective d'une couronne, plutôt que le salut de son âme, échauffait le zèle du royal convertisseur; et puis, quoique opiniâtre, Jean était versatile; ses convictions religieuses n'étaient pas d'ailleurs bien arrêtées. Il en résultait de l'incohérence

(1) Geyer, *Hist. de Suède,* chap. XII, pp. 221 et 222.

dans ses idées, et le peu d'énergie qu'il avait reçu de la nature s'en trouvait encoré affaibli. Jean était aussi emporté, et sa colère, facilement soulevée, se tournait contre ceux-là même qu'il voulait servir. Son attachement à Rome, qui gisait dans son imagination plutôt que dans son cœur, n'était pas assez réel (1) pour lui inspirer de sérieux sacrifices. Au plus petit obstacle que le pape, toujours prudent, ennemi des concessions et méticuleux, opposait à sa douteuse orthodoxie, il éclatait en récriminations, en injures, et menaçait de passer à l'Église grecque. Ces boutades maladroites, qui faisaient voir le peu de conviction réelle du néophyte couronné, blessaient et décourageaient les personnes, toujours nombreuses, qui, par condescendance, par esprit d'imitation, et sous le prestige qu e donne le rang suprême, avaient subordonné leur opinion à la sienne, et le suivaient comme le chef naturel que Dieu leur avait donné. Il n'y avait de sincèrement attachés à ces étranges doctrines que les théologiens étrangers, envoyés par Hosius ou par Possevin, et les quelques esprits forts ou indifférents qui faisaient passer leur intérêt avant leur conscience.

Ces gens-là ne formaient pas un parti. Si Jean avait eu tant soit peu de bon sens, il aurait vu son isolement, et, par prudence au moins, il aurait modéré son zèle. Mais il était tellement infatué de l'importance du rang suprême, qu'il était convaincu que tout un peuple ne devait agir que pour lui, et ne croire que

(1) Il avait espéré que, en récompense de sa conversion, le pape l'aiderait à obtenir les duchés de Naples, de Bari et Rossano, sur lesquels la reine Catherine avait des prétentions, et même des droits réels, du côté de sa mère, Bona Sforza.

comme lui. Aussi, à mesure que la persécution religieuse sévissait avec plus de fureur, la résistance s'organisait-elle et prenait-elle d'inquiétantes proportions.

Le duc de Sudermanie avait pris ouvertement fait et cause pour l'Église établie. En accueillant à sa cour les pasteurs exilés (1), en encourageant au devoir et même au martyre ceux qui étaient restés dans leurs paroisses, il attirait tous les regards et soutenait toutes les espérances. Dans les prêches on le désignait comme étant la colonne d'airain empêchant la ruine du sacré édifice que Gustave avait construit de ses pieuses mains. Si ce prince avait nourri réellement le projet de renverser son frère du trône et de l'y remplacer, jamais occasion ne pouvait se présenter plus belle. Charles avait l'esprit trop clairvoyant et trop juste pour ne pas avoir la conscience de sa force, et pour ignorer qu'il n'avait qu'à faire appel aux mécontents pour voir le royaume entier se lever comme un seul homme et accourir sous ses drapeaux. La chute de Jean aurait été plus prompte et plus facile que celle d'Éric. Il est bien possible que, livré à lui-même, Charles eût succombé aux suggestions de l'orgueil et de l'ambition; mais, ramené au calme, maintenu dans le devoir par une épouse contente de son sort et amie du repos, il sut se contenir; et, s'il resta en dehors de toutes les séditions qui troublèrent ce sinistre règne, se bornant au noble rôle de défenseur désintéressé d'une Église dans laquelle il était né, et à laquelle il portait un sincère attachement, ce fut moins par amour ou par respect pour un souverain qui ne savait ni se faire aimer, ni

(1) Olaüs Verelius, *Epitome hist. sveo-gothicæ*, lib. III, p. 145.

se faire respecter, que dans un intérêt dynastique, et pour reconnaître le principe héréditaire, imposé par Gustave Ier à la noblesse, et qu'il avait été déjà contraint de violer à la chute d'Éric XIV (1).

Charles faisant défaut, des hommes exaltés se tournèrent du côté d'Éric. Les ennuis de la captivité, les remords, les regrets, l'abus des vins d'Espagne, l'âge surtout, avaient rendu la raison du prisonnier plus obscurcie que jamais. Nul ne pouvait songer sérieusement à remplacer un maître infidèle par un maître insensé. Le nom d'Éric n'était prononcé par les émeutiers qu'en manière de protestation et de menace; néanmoins, comme Jean était méfiant, inquiet, animé de pensées criminelles envers son frère, ces innocentes manifestations suffirent à entraîner la perte de ce prince infortuné.

Comme Étéocle et Polynice, Éric et Jean étaient ennemis depuis le berceau. Quand ils furent plus grands, leurs jeux étaient incessamment troublés par des querelles. Plus tard, leur haine, qui n'avait fait que s'accroître, s'était changée en une vraie monomanie fratricide. A peine Jean est-il devenu le prisonnier d'Éric, que celui-ci, obsédé de sinistres visions, ne songe qu'à le faire périr. Des ordres de meurtre sont donnés à des sicaires; et c'est l'incohérence des idées du souverain qui seule empêche leur exécution. Quand, par un revirement de fortune, c'est Éric qui se trouve à la merci de Jean, Jean devient la proie des mêmes obsessions. Le prisonnier était encore dans le château de Stockholm, que le roi obtient des séna-

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 46.

teurs l'autorisation de le faire périr dans un jour de danger. Cependant cet acte de complaisance ne suffit pas à sa conscience alarmée. Deux fois encore il s'adresse au sénat, et deux fois il obtient non-seulement l'absolution du crime qu'il médite, mais il est comme excité à le commettre. Je suis convaincu que le prisonnier aurait péri à cette époque, s'il n'avait eu pour protecteur le duc de Sudermanie, dont l'indomptable énergie imposait à tout le monde, au roi comme au dernier de ses sujets.

Charles ne s'était pas borné au rôle de protecteur; prenant celui de vengeur, il avait déclaré hautement que, personne au monde n'ayant le droit d'attenter aux jours de son frère, épargnés par les États, il considérerait comme un criminel ordinaire et punirait comme tel quiconque participerait à son assassinat. Ce fut cette attitude énergique du duc qui prolongea de neuf années la vie du roi déchu. En 1574, à la suite d'une révolte de caserne, sa mort avait été résolue; et c'est pour que le meurtre fût accompli plus facilement que Catherine et ses enfants furent séparés de lui. Des ordres de mort furent aussi envoyés aux geôliers, l'année suivante. Par hasard, André, le barbier du roi, le seul qui fût à ses gages, était absent. Les autres gardiens, qui étaient sujets du duc, refusèrent nettement d'obéir (1). Jean, furieux

(1) L'ordre était cependant donné à la suite d'une décision prise par le sénat, le 10 mars 1575. Il était dit que, « si Éric ne pouvait être contenu dans sa prison, il fallait s'en défaire par quelque moyen efficace, car cela n'était contraire ni à la loi humaine ni à la loi divine; que, si on l'avait épargné à cause de sa naissance, il était à craindre qu'on n'eût agi contre la volonté de Dieu plutôt que suivant ses préceptes; qu'il était plus convenable et plus conforme à l'esprit du christianisme qu'un seul souffrît que plusieurs. » Ce

de voir son autorité méconnue, fit transporter sa victime dans la forteresse de Westerås. Les mauvais traitements auxquels elle était soumise, rapportés par les geôliers aux habitants de la ville, causèrent une indignation générale. Des manifestations éclatèrent en sa faveur, et Éric fut envoyé à Örby, dans l'Upland, loin de tous les regards. Ce devait être, hélas! sa dernière étape. Quelques soulèvements de paysans, survenus à la suite de la liturgie, excitèrent le roi à arracher au sénat une nouvelle condamnation. Armé de cette pièce, Jean Henriksson vint intimer l'ordre à Mauritz Jöransson (1), commandant d'Örby, de le laisser pénétrer auprès du prisonnier, condamné à périr. Henriksson portait avec lui un poison subtil, préparé par Philippe Kern, valet de chambre et chirurgien de Jean. Ce poison devait être mêlé par le cuisinier Andersson à l'un de ses mets. Si, par hasard, la présence de ce nouvel hôte éveillait les soupçons de la victime et qu'elle se refusât à prendre les aliments qu'on lui présenterait, comme la mort devait être immédiate, on ne devait reculer devant aucune violence : ou l'étrangler à son lever, ou l'étouffer dans son lit sous des matelas, ou bien l'étendre sur une table et lui ouvrir les veines des bras et des jambes (2). On n'eut pas besoin d'en venir à ces extrémités. Soit qu'il n'eût rien vu, ou rien voulu voir, le fait est qu'il fut dans ses derniers jours d'une grande douceur. Le dimanche, il se confessa, reçut l'absolution et com-

curieux document porte la signature de tous les sénateurs et de huit prélats. Hans Åxelsson Bjelke, absent, avait envoyé son adhésion.

(1) Jöransson avait résisté déjà à un pareil ordre apporté par un officier subalterne.

(2) Geyer, *Hist. de Suède,* chap. XI, p. 209.

munia (1). Le mercredi soir, à souper, il avala, sans répugnance, le poison qu'on lui destinait, délayé dans une purée de pois. Peu de temps après, à deux heures du matin, il rendait le dernier soupir (26 février 1577) (2).

Éric, né en 1533, était donc âgé de quarante-quatre ans. Il avait, certes, commis beaucoup de fautes, et même des crimes. Mais ne doit-on pas trouver une excuse dans l'infirmité de sa raison? D'ailleurs le châtiment a suivi de près et a été terrible. Dans sa courte vie, ce malheureux prince a parcouru toutes les phases de la fortune, passant d'une excessive opulence à une extrême misère, et des voluptés d'un trône aux horreurs d'un cachot. La perfidie et la méchanceté de son frère, qui l'a soumis aux traitements atroces qui, dans cette époque sans pitié, étaient réservés aux criminels les plus vulgaires et les plus endurcis, lorsque la sentence des États ne l'avait condamné qu'à un exil honorable aux îles d'Åland, avec un entretien princier, ont fait oublier ses forfaits; on ne s'est souvenu que de ses infortunes. On en a fait même une victime de la persécution religieuse; et les poëtes qui ont chanté ses malheurs, sous les débris de sa couronne, ont placé les palmes du martyr. Aussi sa mémoire, après trois siècles, est-elle honorée et chérie, et son nom est-il prononcé pieusement à côté de celui de Gustave Wasa. Les lieux où il a langui ont été conservés et sont désignés par le peuple à l'attention des touristes. J'ai vu à Gripsholm l'empreinte de ses coudes sur le mur d'appui de sa fenêtre, de même qu'à Örby, où il

(1) Olof Celsius, *Hist. d'Éric XIV*, tom. II, p. 259.
(2) Messenius dit le 25 février.

expira, la trace de ses pas marquée dans le plancher de bois de sa prison, et désignant le court espace que ses chaînes lui permettaient de parcourir; sur une plaque de marbre incrustée dans le mur et détruite aujourd'hui, on lisait, au siècle dernier, que pour des crimes indignes d'un roi il avait été indignement puni par les sénateurs et les évêques du royaume, paroles profondes et justes qui flétrissaient également et la victime et ses bourreaux.

A peine le meurtre consommé, Jean, espérant, à force d'audace, donner le change à l'opinion publique, écrivit au duc de Sudermanie une longue lettre, empreinte de la plus vive douleur, dans laquelle il représentait la mort de leur frère comme arrivée naturellement après une douloureuse maladie (1). Le duc se borna à répondre qu'il ne doutait pas, quant à lui, que la mort ne fût survenue d'une façon toute naturelle, mais qu'il craignait fort que bien des gens, tant en Suède qu'ailleurs, eussent une opinion différente de la sienne; qu'il y aurait eu du reste un moyen bien simple de prévenir toutes ces suppositions malveillantes, c'eût été d'envoyer à Örby des hommes de l'art dès que la maladie devenait plus grave, et, quand tout espoir aurait été perdu, des hommes d'État qui auraient reçu le dernier soupir du prince, et constaté la nature du mal qui l'emportait.

Ce n'était pas tout d'avoir tué obscurément Éric XIV dans son cachot; il fallait que sa mort eût du retentissement et fût connue de tous, afin que ses partisans fussent découragés, et que le rôle d'imposteur, si re-

(1) Lettre datée du 1er mars 1577.

cherché par les intrigants de cette époque, fût devenu impossible. Dans ce double but, le prudent Jean III avait fait exposer pendant huit jours le cadavre aux regards de la foule. La vue des grands frappés par la mort plaît infiniment aux petites gens, qui trouvent une joie secrète à voir, dans un état d'impuissance et d'infériorité, gisant à leurs pieds, ces personnages qu'ils ont vus pendant toute leur vie si au-dessus d'eux. Le spectacle avait cette fois d'autant plus d'attraits que les gardiens, au lieu de maintenir, comme l'étiquette l'ordonnait, les visiteurs à distance, permettaient aux femmes, aux enfants, aux vieillards, enfin à tous les curieux, de contempler le cadavre tout à leur aise et même de le toucher; on l'avait ensuite transporté à Westerås, et enterré dans un coin de la cathédrale, attendu que les places d'honneur recélaient les cadavres du vieux Sten Sture et d'autres nobles, dont on devait bien prendre garde de ne pas troubler les cendres (1). Charles trouva ces procédés mauvais et en fit à son frère de vifs reproches; il lui rappela que, si Éric avait commis dans sa folie des actes regrettables, il avait fait de grandes choses; que, d'ailleurs, il était né et avait été sacré roi de Suède (2). Jean, sensible à ces représentations, fit déposer le cercueil de son frère dans un endroit plus convenable. Au-dessus, contre le mur, furent placés les insignes de la royauté, et, entre ces insignes et le tombeau, on grava au burin, en guise d'inscription, le verset 15, chapitre II, du livre 1er des Rois (3) : « Tu sais bien que le royaume

(1) Lettre du roi au docteur Erasmus, évêque de Westerås, 5 mars 1577.
(2) Lettre de Charles à Jean, 1er avril 1577.
(3) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII,, p. 49.

m'appartenait et que tout Israël s'attendait à ce que je régnerais; mais le royaume a été transporté et il est échu à mon frère, parce que l'Éternel le lui a donné (1). »

J'ai déjà dit que le nom d'Éric est resté populaire. Gustave III n'osa pas faire descendre ses restes dans les caveaux d'Upsal; mais il fit enlever la couronne et le sceptre qui décoraient le tombeau de Jean III, pour les mettre sur le mausolée qu'il consacra à Éric XIV, dans l'église de Westerås.

Éric laissait derrière lui une veuve, un fils et une fille (2). La veuve, à force de bassesse, obtint dans sa patrie le repos, la fortune même (3). La fille, nommée Sigrid, se maria deux fois, et fut l'aïeule du célèbre comte de Tott, un des favoris de la reine Christine. Le fils, au contraire, en butte à la méfiance de Jean, eut une vie agitée et remplie des plus romanesques aventures. Destiné à la mort par le tyran, il avait été livré à l'estafier chargé de l'assassiner, enfermé par lui dans un sac, prêt enfin à être jeté dans la rivière qui devait lui servir de tombeau, lorsqu'il fut rencontré par un jeune gentilhomme de la maison de Sparre.

(1) Les monnaies d'Éric XIV portaient en général cette inscription : *Deus dat cui vult*.

(2) Plus deux filles naturelles qu'il avait eues d'Agda Pehrsdotter, fille d'un riche bourgeois de Stockholm, et mariée plus tard à Joacchim Fleming. L'aînée se nommait Virginie, et la seconde Constance.

(3) En réponse à une lettre écrite après la mort de son mari, le roi, après l'avoir rassurée sur son sort, ajoute : « Nous vous avons dotée de biens et de terres, que nous augmenterons encore si votre conduite envers nous, envers votre reine et nos enfants, est convenable. Quant à vos enfants, nous ferons en sorte que rien ne leur manque, qu'ils soient dans le royaume ou dehors (lettre de Jean à Mme Karin, 27 août 1577). »

Catherine est morte en Finlande, et a été enterrée dans le caveau servant de sépulture à la famille de Tott. Ses petits-fils, par égard pour elle, furent élevés par la reine Christine au rang de princes.

Celui-ci, pressentant qu'un crime allait se commettre, marcha droit au meurtrier, et sauva la victime à la pointe de son épée (1). Ayant appris son nom, il la fit sortir du royaume. Le jeune Gustave Éricsson, envoyé tour à tour aux colléges de Braunsberg et de Wilna, y fut élevé avec soin par les jésuites. Il était intelligent et rempli de sentiments généreux, mais inconstant, fantasque et maniaque, comme son père. Il délaissa de bonne heure les études sérieuses et positives pour s'adonner aux mystères de l'alchimie et aux utopies de la sorcellerie. Rêveur jusqu'à l'extase, il était incapable de pourvoir aux nécessités premières de la vie; honnête jusqu'au scrupule, il était plus incapable encore de se les procurer au prix d'une bassesse. Aussi, après avoir refusé de Sigismond Wasa, intéressé à le voir mourir sans postérité, une grande position dans les ordres, il était insensiblement tombé dans la misère. Abandonné de l'empereur Rodolphe II, dont l'avait rapproché une similitude de caractère et de goût, il avait été réduit un instant, pour avoir du pain, à décrotter, à la porte des auberges, les vêtements des voyageurs. Tiré de cet état d'abjection par la princesse Anne, sa tante, il avait voulu suivre la carrière des armes vers laquelle une certaine vocation l'appelait. Mais Jean et son fils Sigismond avaient toujours élevé devant lui des obstacles qu'il n'eut ni la force ni l'adresse de surmonter. Après avoir traîné en Bohème, en Pologne, en Allemagne, une vie toujours obscure, souvent misérable, son humeur incons-

(1) Gustave, âgé de sept ans, était encore auprès de son père, à Gripsholm. C'est un enfant au berceau, et non pas un enfant de cet âge, qui peut être mis dans un sac pour être noyé.

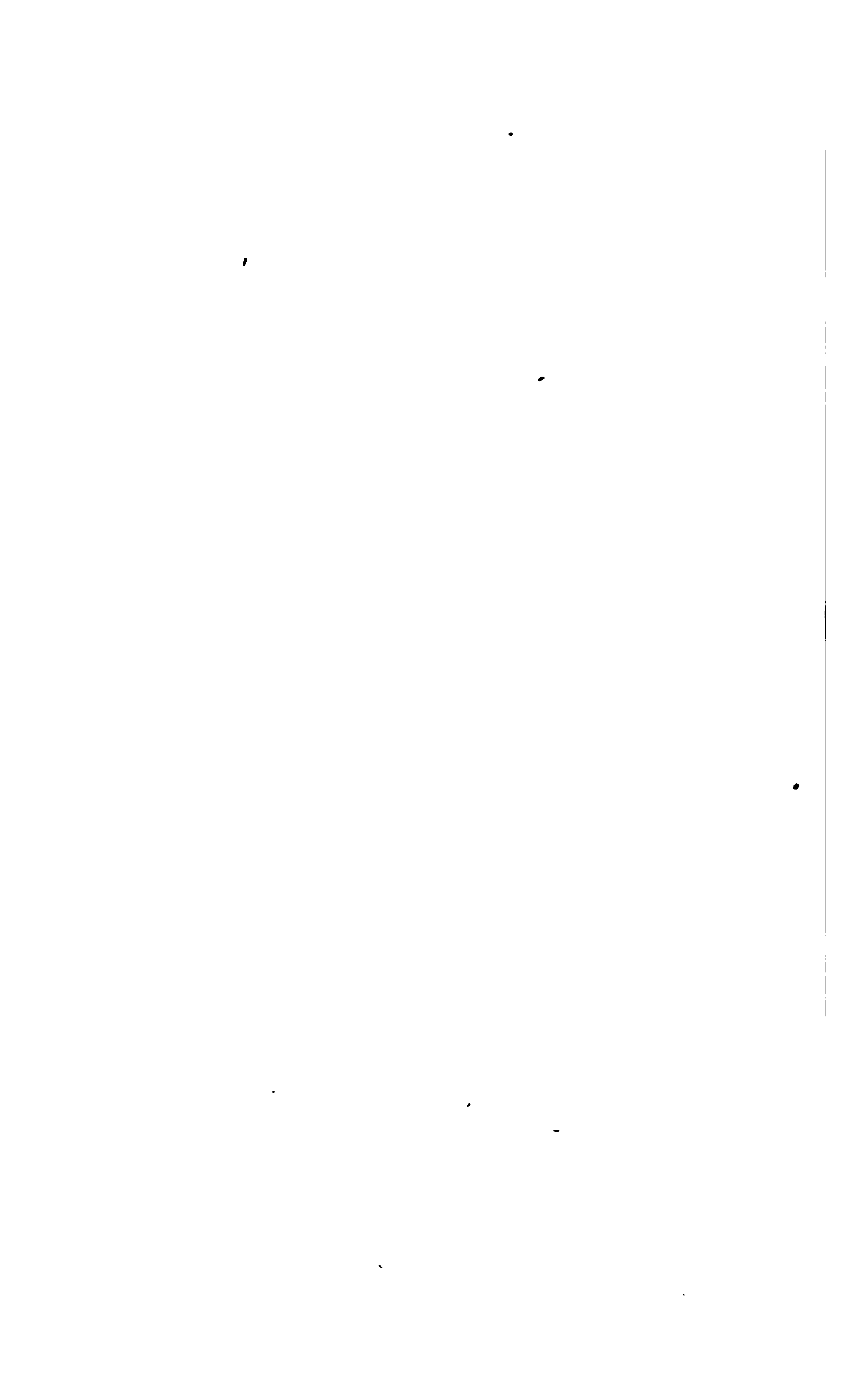
tante et vagabonde le conduisit en Russie, à la cour de Boris Godunoff. Il y fut accueilli avec distinction et comblé d'honneurs. Le grand-duc, homme fourbe et cruel, voyant dans ce prince de Wasa un utile instrument à sa politique, lui proposa, dit-on, la main de sa fille, mais à la condition de changer de religion, et de se présenter à la tête d'une armée moscovite, en Finlande, où son père avait laissé d'excellents souvenirs. Gustave Éricsson déclina l'honneur qu'on lui faisait, et le tyran indigné fit jeter dans un cachot l'étranger insolent qui croyait payer trop cher, au prix d'une trahison, l'honneur de devenir son gendre. Le malheureux n'en sortit qu'à la mort de son persécuteur. Mais alors sa santé altérée ne pouvait plus être rétablie. Il mourut en 1607 dans la petite ville de Kamychin. Jacques de la Gardie découvrit son tombeau, dans un bois de bouleaux situé sur les bords de la Kaschenka, tout auprès de la ville (1). Il était caché sous les herbes et inconnu de la plupart des barbares habitants de ces contrées. Quelques-uns savaient bien que la pierre qu'ils avaient parfois heurtée en passant recouvrait le cadavre d'un étranger, mort misérablement loin de sa famille; mais aucun ne savait que ce misérable était né sur un trône, et qu'un instant il avait semblé destiné par Dieu à régner sur un grand peuple.

Malgré l'infirmité de sa raison et la bassesse de sa vie, quelques aventuriers et quelques intrigants se servirent de son nom pour attaquer l'autorité chancelante de Jean III. Des seigneurs suédois vinrent jusqu'à

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 210 et 211.

Paris implorer l'appui des Valois et rechercher le prestige de la France pour arriver à la restauration de ce triste prince. Lorick, l'habile agent de Jean III à Warsovie, oublia sa vieille prudence, et se laissa entraîner dans une de ces conspirations de palais. Il paya de sa vie le rôle ingrat qu'il y avait joué.

Éric XIV et son fils sont morts tous deux d'une manière lamentable. Les crimes de l'un, les fautes de l'autre, peuvent-ils inspirer à tout homme impartial un autre sentiment que la pitié? Non; on ne peut que plaindre des princes qui, ayant reçu de Dieu une raison incomplète, ont été affligés de la plus grande infortune qui puisse atteindre notre humanité.



CHAPITRE XVI.

Intervention du cardinal Possevin dans les affaires politiques et religieuses de la Suède. Conversion du roi au catholicisme.

Cependant la guerre, malgré la trêve conclue avec Iwan IV, sévissait toujours en Livonie. Celui-ci, indigné de ce que Revel ne lui avait pas ouvert ses portes et de ce que la pospolite polonaise lui avait préféré Étienne Bathory, envahit le diocèse de Riga et le dévaste avec une fureur toute bestiale. Le prince Magnus, que le tyran avait protégé jusqu'à ce jour, accusé par lui de connivence avec les Polonais, est saisi dans son camp, chargé de fers et traîné à Dorpat. Le malheureux prisonnier obtient pourtant sa liberté, mais après s'être reconnu le vassal de la Russie et s'être engagé à payer à ce titre au grand-duc un tribut annuel. Cependant l'incapacité de Magnus, moins encore que la fausse position où les exigences d'Iwan IV l'avaient placé, avait arrêté l'essor des armées danoises. Encore quelques revers, et le prétendu roi de Livonie n'était plus qu'un étranger dans le pays dont il avait reçu pompeusement à Moscou le chimérique empire. A mesure que les possessions du prince diminuaient entre ses mains, le gage des Russes s'affaiblissait. Pour ne pas tout perdre, Iwan forme le projet d'attirer dans un

guet-apens son ancien protégé, sa femme, ses mercenaires, et d'envoyer tout ce monde peupler une des steppes de la Sibérie, pendant qu'il s'emparera des pays restés au pouvoir de son prisonnier. Magnus, averti, s'enfuit à Pilten; son armée, privée de chef et démoralisée, se débande, et le plus grand nombre de ses soldats passe dans les rangs des troupes moscovites. Oberpalen, craignant de tomber en leur pouvoir, sollicite et obtient une garnison suédoise (1).

Cependant Pontus de la Gardie n'a rapporté de Rome que de vagues promesses; il n'a rien obtenu du prudent Grégoire XIII; mais il précède de quelques jours Antoine Possevin, à qui le pape a donné plein pouvoir pour trancher toutes ces délicates questions. Celui-ci arrive au moment indiqué; mais, comme on craignait que le titre de nonce du pape ne sonnât mal à des oreilles suédoises, il passa, aux yeux du public, pour un envoyé de l'empereur (2); et à ce titre, son entrée dans la capitale fut une véritable ovation.

Possevin croyait tomber en pleine terre d'hérétiques; il fut agréablement surpris de voir à la cour une légion de prêtres romains dévoués, ardents et puisant dans l'appui du roi et dans la soumission des masses une audace extrême. L'exagération de ces hommes passionnés, dont il fut tout à coup entouré, trompa sa clairvoyance ordinaire. Il crut la contre-révolution plus avancée qu'elle n'était, et il engagea trop tôt les siens à porter un coup décisif.

Il est juste de dire que Possevin, tout en approuvant

(1) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII, p. 51.

(2) *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, par Lacombe, tom. II, p. 161.

le roi dans ses projets de restaurer le catholicisme dans ses États, le blâma d'avoir employé la ruse et le mensonge dans une cause qui avait pour but le triomphe de la vérité; il désapprouva les conseils de tolérance ou plutôt de perfidie, donnés par Hosius, prétendant que, dans les choses de Dieu, une audacieuse folie est préférable à une cauteleuse prudence; que le roi aurait dû abjurer depuis longtemps des erreurs auxquelles il avait cessé de croire; que Kloster Lazse et ses agents n'auraient jamais dû, même pour les combattre ensuite, faire semblant de les avoir adoptées; il exigea enfin que cette indigne comédie cessât au plutôt, et que chacun prît le rôle qui lui convenait. Le brave homme, tout subtil qu'il était, ne voyait pas que ses paroles étaient en contradiction avec sa conduite; et que, si Kloster Lazse, prêtre catholique, avait tort de porter à Stockholm le costume d'un prêtre luthérien, il n'avait pas raison, lui, nonce du pape, de se faire passer pour un ambassadeur autrichien.

Jean III s'était rendu à Upsal, la ville ecclésiastique par excellence (septembre). Son premier acte fut de faire livrer la chaire de la cathédrale à Kloster Lazse (1). Celui-ci prononça une série de sermons sur le culte que l'on doit rendre aux saints. L'impression produite sur l'esprit du roi fut censée si forte, que les restes de saint Éric, oubliés depuis la Réforme dans un coin de la sacristie, furent placés dans une châsse magnifique, promenés processionnellement dans toute l'église, déposés dans le maître-autel, et surmontés d'un baldaquin en drap d'or. Malgré cette cérémonie, Pehr Jo-

(1) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII, p. 51.

nas, Olaüs Luth, et Henri Gadelène, soutenus par l'archevêque, honteux de ses défaillances et résolu à les faire oublier, relevèrent tous les arguments du prêtre norvégien, et les combattirent avec succès, sans doute, puisque Jean, furieux, accusa publiquement les trois professeurs d'impiété, de grossièreté et de mauvaise foi, et quitta brusquement Upsal, en manifestant l'intention d'établir à Stockholm une académie rivale. En même temps, pour aider à sa propagande, le roi fit imprimer et répandre dans tout le royaume le livre de Georges Cassander (1), dédié à l'empereur Maximilien, et ayant pour but la réunion des deux formes de religion qui se disputaient la chrétienté. Des mêmes presses sortit un pamphlet où Satan avait le principal rôle; il reconnaissait comme siens tous les ennemis de la liturgie, et leur adressait des encouragements et des remercîments (2).

Du moment où le pape avait envoyé un nonce à Stockholm, l'étiquette, à défaut de la bienséance, exigeait qu'un ambassadeur suédois résidât à Rome. Ces délicates et importantes fonctions furent confiées à un docteur appelé Malvezzi (3). On en était avec le Vatican aux bons procédés, aux délicates attentions .Le roi, désirant avant tout de faire preuve de zèle, malgré sa déconvenue d'Upsal et la persistance des professeurs dans leur opposition que ni les menaces ni les prières n'avaient pu vaincre, réunit le corps du clergé à Stockholm (7 février), et obtint, comme en dédommagement de la résistance des universitaires, l'adhésion de

(1) Intitulé : *Georgii Cassandri consultationes.*
(2) *Epitome chronol. scond.,* tom. XV, p. 139.
(3) Puffendorf, *Hist. de Suède,* tome II, p. 93.

quelques prêtres qui, jusqu'à ce jour, lui avait fait défaut.

Cependant l'autorité de Kloster Lazse grandissait, surtout depuis que Possevin, en le nommant son vicaire, lui avait transmis, en cas d'absence ou d'empêchement, les pouvoirs mêmes qu'il tenait du saint-père. C'est en vertu de ces pouvoirs que, malgré la défense de l'archevêque, il avait autorisé et enfin béni le mariage de Hans Henriksson, une des créatures du roi (1). Cet acte d'autorité n'était pas, du reste, de nature à accroître l'importance et la considération du prêtre romain. Henriksson était un homme de mauvaises mœurs, adonné à l'ivrognerie, et qui, par sa violente participation au meurtre d'Éric XIV, avait assumé la responsabilité de ce forfait odieux. La femme qu'il avait choisie était sa concubine, et il était accusé d'avoir tué son mari, afin de pouvoir l'épouser (2). Le protégé de Kloster Lazse était donc tout à fait indigne d'intérêt et n'avait les sympathies de personne. Aussi l'adroit jésuite, en prenant sous sa protection un pareil homme, n'avait-il pour but que de montrer au peuple qu'il était plus puissant que le primat, puisque, dans un acte aussi important qu'un mariage, c'était sa volonté qui prévalait. Laurentius Petri Gothus avait vivement senti l'affront, et il était cruellement blessé de voir avilie à ce point entre ses mains l'autorité immense dont les archevêques d'Upsal avaient joui pendant le moyen âge et même depuis la Réforme. J'ai dit que le prélat suédois était faible, naïf et complaisant, ambitieux par occasion plutôt que de caractère; mais il était surtout

(1) Bazius, *Inventarium Eccles. sveo-gothicæ*, p. 418.
(2) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 219.

L'évêque Åbo était mort depuis deux ans, et n'avait pas eu de successeur, parce que le roi n'avait pas sous la main une personne de confiance à qui il pût remettre l'administration de ce vaste diocèse; on songeait encore moins à remplacer l'archevêque. Cependant, pour sonder l'opinion publique, le nom de Magnus Laurentii Gothus fut mis en avant (1). C'était le neveu de l'archevêque catholique, Johannes Magni Gothus, qui, fidèle au parti national dirigé par les Stures, et pour ne pas se soumettre aux exigences des Danois, avait cédé la place à Éric Trolle et, devenu chartreux, avait, dans son couvent de Gripsholm, donné l'hospitalité à Gustave Wasa, poursuivi par le Néron du Nord. Il était en ce moment dans un collége de jésuites à Rome. On espérait que la popularité de l'oncle aiderait à la fortune du neveu. Quand le roi eut vu que les préjugés religieux avaient encore plus d'empire sur les esprits que les souvenirs patriotiques, il abandonna son projet, et le choix d'un primat fut indéfiniment ajourné.

Le duc de Sudermanie avait épousé à Heidelberg la princesse Marie, fille de Louis VI, comte palatin du Rhin (2). C'était une femme pieuse, douce, dévouée, douée en un mot de toutes les vertus qui ornent et relèvent une femme chrétienne. Le zèle religieux de Charles s'était ranimé dans son voyage d'Allemagne. De retour dans ses États, il rassemble le clergé des duchés, et lui fait jurer de rester fidèle à la Confession d'Augsbourg. Cette cérémonie se fit avec une grande pompe. L'affluence des prêtres fut énorme à Nykö-

(1) Geyer, *Hist. de Suède,* chap. XII, p. 221.
(2) *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord,* par Lacombe, t. II, p. 161.

ping (1). Un grand nombre de pasteurs exilés, un plus grand nombre encore résidant dans les provinces limitrophes, vinrent se joindre à leurs collègues des duchés et mettre sous la protection du duc de Sudermanie la religion nationale, attaquée par celui-là même dont le premier devoir était de la protéger. Un jésuite suédois, Lars Éricsson, venu de Vienne à Stockholm, à l'appel de Kloster Lazse, pour ramener ses compatriotes à la foi romaine, s'était converti lui-même au protestantisme (2); il était accouru à l'assemblée de Nyköping et avait, dans un libelle virulent, dévoilé les fraudes pieuses de ses anciens confrères.

La fermeté inébranlable de Charles ne faisait qu'accroître l'opiniâtreté et l'irritation de son frère, et le pousser avec plus d'ardeur vers le but qu'il avait choisi. Non-seulement les presses royales continuaient d'inonder le royaume de petits écrits où le pape était glorifié, et désigné comme le successeur de Pierre et le vicaire de Christ, et où l'on préconisait l'invocation et le culte des saints, la vie monastique, les pèlerinages, les jeûnes, le respect des images pieuses, les génuflexions devant la croix, et les prières pour les morts, afin de les retirer du purgatoire; mais encore une chapelle catholique fut construite dans le château même. Elle n'était censée destinée qu'à la reine, au prince royal et à leurs serviteurs; mais de fait l'accès n'en était interdit à personne. C'est dans ce temple que fut dite, en 1579, la première messe publique à Stockholm depuis la révolution religieuse de 1523. L'église fut consacrée à Jésus et appelée de son nom. Sur tous les

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 94.
(2) *Epitome chronologiæ scondianæ*, tom. XV, p. 140.

murs environnants furent gravés des versets du Nouveau Testament favorables aux doctrines romaines (1).

Si Jean montrait envers les pasteurs récalcitrants une rigueur impitoyable, il était, au contraire, d'une générosité et d'une bonté extrêmes avec toute personne qui savait sacrifier sa conscience au désir de lui plaire. Cécile Wasa, devenue veuve du margrave Christophe de Bade, et convertie au catholicisme, était venue en Suède pour régler quelques affaires d'intérêt; quoique déjà décriée pour son inconduite, elle fut reçue avec la plus grande distinction par le roi; et la reine, qui ne la quittait pas, affecta de mener en grande pompe à l'église catholique cette fille de Gustave Ier (2). Pontus de la Gardie devint aussi l'objet des faveurs du couple royal. Ce seigneur, Français de naissance et resté catholique de cœur, malgré une conversion toute politique, était allé à Rome négocier le raccommodement de Jean III avec la cour pontificale. De retour en Suède, tout en restant dans les justes limites qu'en présence de l'hostilité de tout un peuple sa prudence et sa sagacité l'empêchaient de franchir, il avait toujours aidé discrètement mais efficacement le roi dans ses tentatives de réaction. Aussi celui-ci ne crut-il pouvoir pas mieux récompenser son zèle qu'en lui donnant la main de sa fille naturelle, Sophie. Le mariage fut célébré avec pompe à Wadstena. La présence des États réunis dans cette ville contribua à donner à toutes les fêtes un surcroît d'éclat et de magnificence. La cérémonie religieuse eut lieu dans l'église du couvent, le seul du royaume qui eût résisté à

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 58.
(2) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 97.

la terrible propagande de Gustave Ier, et qu'Éric XIV, par respect pour son père, avait laissé debout et intact. Pontus de la Gardie, à cette occasion, fut fait baron d'Eckholm.

Cependant les sénateurs, voyant dans la liturgie la cause de soulèvements qui se manifestaient sur tous les points du royaume, firent parvenir au roi de sévères remontrances. Ils osèrent l'accuser de vouloir déraciner du cœur de ses sujets les doctrines qu'ils avaient embrassées sous l'influence de son héroïque père; de plus, ils osèrent lui prédire que toutes ces manœuvres n'auraient pour résultat que de créer deux religions rivales, et de faire naître dans leur patrie les guerres intestines qui désolaient la France, la Belgique et l'Allemagne; ils déclarèrent aussi qu'ils croyaient utile à l'intérêt de tous et surtout du jeune prince qu'il fût soustrait aux prêtres catholiques dont sa mère l'avait imprudemment entouré, et franchement élevé dans la religion luthérienne.

Ces conseils, dont l'avenir a montré toute la sagesse, n'eurent pour résultat que l'envoi d'une lettre du roi à Kloster Lazse, où le jésuite était rappelé à plus de prudence et de modération; ils ne l'empêchèrent pas d'amener avec lui à Wadstena, où il suivait et surveillait les débats de la diète, le jésuite Possevin dont il s'était engoué et qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Quoique Jean III eût le cœur dur et perverti, il n'avait pas la tête assez forte pour ne point être profondément troublé à la pensée du meurtre d'Éric XIV. Possevin, de qui l'œil perçant avait pénétré tous les replis de son âme, avait acquis assez d'ascendant sur

lui pour lui persuader que le pape, et le pape seul, en sa qualité de vicaire de Christ, avait le pouvoir de l'absoudre du crime qu'il avait commis; mais il fallait qu'il fût en état de grâce, et pour cela qu'il mît fin à ses inconséquentes hésitations entre l'erreur et la vérité. Les instances de la reine, jointes aux arguments du cardinal, eurent raison des derniers scrupules du prince, qui communia d'après le rite romain, se confessa et reçut l'absolution, après avoir promis d'observer pour pénitence, durant toute sa vie, un jeûne rigoureux le mercredi, jour de la mort de son frère. La messe dite, le roi fut saisi d'une vive émotion, et, se jetant dans les bras du légat, il lui dit : « Aussi vrai que je vous embrasse, aussi vrai j'embrasse à jamais la religion catholique; » paroles sincères dites dans un moment d'enthousiasme et qui ne furent pas tenues, parce que rien ne pouvait rester gravé dans ce cerveau, aussi mobile que les idées qui le traversaient.

Jean, rempli d'une ardeur de néophyte, va faire une visite quotidienne au couvent de femmes de Wadstena à qui il projette de rendre sa puissance et ses richesses. En attendant, il comble de prévenances et de faveurs l'abbesse, qui était de la grande famille de Gylta, et fait cadeau à l'église des reliques de sainte Brigitte, arrachées par lui de leur châsse dans un moment de détresse, et de celles de sainte Catherine. Le couvent des hommes, moins protégé, avait été tout à fait abandonné. Cependant, comme son existence remontait à l'antiquité la plus reculée, que ses murs avaient abrité les plus grands personnages de la Suède, et que son histoire s'était mêlée à celle du pays, Gustave Ier, par

respect du passé, par patriotisme, avait exigé que ses bâtiments, si longtemps consacrés à des exercices pieux, non-seulement fussent respectés, mais encore qu'ils ne servissent pas à des usages profanes. Ils étaient donc inhabités, mais intacts. Possevin dénicha dans un coin un vieux moine (1), qui, engagé dans les ordres au moment de la Réforme, s'était enfui comme ses camarades, s'était marié, s'était même fait pasteur, et, revenu, au déclin de sa vie, à la religion de sa jeunesse, avait repris possession du cloître désert, où l'on était décidé à le laisser mourir tranquillement. Le bonhomme était là par tolérance, censé ignoré des autorités qui, averties de sa présence, auraient été contraintes de l'en chasser. Possevin, rendant à ces vastes bâtiments leur destination première, installa avec pompe ce pauvre vieillard, et promit de lui envoyer bientôt des compagnons pieux et dévoués.

Possevin était impatient d'aller faire connaître à Rome le succès inespéré de sa mission auprès du roi de Suède. La sagesse qu'il avait montrée pendant tout le cours de son séjour lui fit défaut au dernier moment. Dans son audience de congé, il eut le mauvais goût de dénoncer au roi l'évêque de Linköping, qui avait eu la faiblesse de dire en chaire que le pape n'était autre que l'Antechrist (2). C'était un moyen très-commode et toujours nouveau de discréditer un adversaire redouté et détesté; et bien peu de théologiens du seizième siècle avaient négligé de l'employer. Jean III, étant duc de Finlande, avait, comme les autres, cédé

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 58.
(2) *Epitome chronologiæ scondianæ*, tom. XV, p. 141.

à la tentation ; mais, depuis qu'il était roi, il n'admettait pas qu'un sujet pût penser différemment de lui et hésitât à le suivre dans toutes ses palinodies; aussi quitte-t-il précipitamment Wadstena, se rend-il chez le prétendu coupable, et, n'ayant pu obtenir de lui une rétractation, le fait-il traîner dans la cathédrale, et, devant le peuple, muet d'indignation plus encore que de terreur, le dépouille-t-il de ses ornements et le chasse-t-il de l'église. L'évêque, après cette scène scandaleuse, quitte son diocèse, se retire à Nyköping où il est reçu par Charles avec respect et honneur, comme un martyr d'une foi commune (1). Cette malencontreuse équipée achevée, Jean va rejoindre le légat à Stegeborg; il obtient de lui la promesse de faire envoyer à Upsal les archives de l'archevêché emportées à Rome par Johannes Magni Gothus, à l'époque de la Réforme, et de faire accorder par le pape à l'Église de Suède la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres. Le faible Jean III tombait facilement sous la domination de ceux qui l'entouraient; il était très-attaché au légat, et il le voyait partir avec le plus grand regret. Cependant le jour de la séparation arriva. Possevin monta sur le vaisseau qui devait le conduire à Dantzig, pendant que le roi se dirigeait vers celui qui allait le ramener vers Stockholm.

Les successeurs de Clas Christiansson Horn n'avaient pu conserver toutes les conquêtes qu'il avait faites. Depuis la mort de ce grand homme de guerre, l'étoile des Suédois avait beaucoup pâli. C'était à Pontus de la Gardie qu'était réservé l'honneur de lui rendre son

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 227.

éclat. A peine celui-ci a-t-il pris le commandement des troupes, que les Suédois, retrouvant leur ancienne valeur, deviennent les meilleurs soldats du monde. Kexholm est pris par eux (4 novembre) et Paddis subit le même sort. De Revel où il est allé passer ses quartiers d'hiver, l'impatient capitaine sort un beau jour, et, traversant un désert réputé infranchissable, il arrive (20 février) devant Wesenberg. La ville, prise à l'improviste, essaye de se défendre; mais elle est bientôt obligée de capituler (4 mars). Cependant le froid qui avait repris le dessus arrête les Suédois dans leur marche triomphante; Pontus ramène sur la glace son armée en Finlande. En attendant le retour du printemps, il va soumettre au roi et lui faire approuver le plan de la grande campagne qu'il prépare. Son retour en Livonie est signalé par la prise d'Hapsal (1); de là il pousse jusqu'à Narva. Le fleuve de Narova séparait la Russie de la Livonie. Deux villes étaient en face l'une de l'autre sur chaque rive; à gauche la ville livonienne et à droite la ville russe. Iwan, qui avait conquis la ville livonienne, attachait une grande importance à sa conservation. Elle était sous la garde de ses meilleurs soldats, qui furent impuissants à la protéger contre l'intrépidité suédoise. La défense n'en fut pas moins opiniâtre et meurtrière. La Gardie, irrité, ne respirait que vengeance; la ville, prise d'assaut, fut abandonnée, pendant vingt-quatre heures, aux convoitises et aux brutalités des vainqueurs. Ceux-ci, abusant cruellement de leurs victoires, n'épargnèrent aucune des scènes horribles qui suivaient ces orgies

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, lib. VII, p. 420.

de la force. Sept mille personnes furent égorgées, et la ville saccagée, à moitié brûlée ou démolie. Pontus, franchissant la rivière, alla attaquer la ville russe, que la garnison terrifiée n'essaya pas même de défendre (1). Weissenstein, quoique bien approvisionnée, capitule de même. Pontus y laisse une garnison, et marche sur Novogorod, franchissant tous les obstacles que l'homme ou la nature mettent devant ses pas. Il allait commencer le siége de cette antique et grande cité, qui était alors considérée comme un avant-poste protégeant la sainte Russie contre les convoitises de l'étranger, lorsque, épouvanté par des phénomènes de la nature présageant un hiver rigoureux et prématuré, il rentre précipitamment à Revel.

Iwan le Cruel, qui n'était guère accessible à la peur, fut cependant épouvanté de l'audace et de l'habileté de la Gardie. C'est qu'en effet le moment était bien critique pour lui. Tous ses adversaires, Danois, Polonais, Suédois, tous enfin, indignés de sa perfidie, s'étaient ligués contre lui. Sa perte aurait été inévitable, s'il n'avait su déjouer la force par la ruse (2). Dans ce moment de détresse, Possevin se trouvait à sa cour. Il avait été attiré à Moscou par le tyran qui, mécontent de l'isolement où sa religion le tenait des autres peuples de l'Europe, et, ayant du reste, comme tous les penseurs de cette époque, senti passer à travers son âme comme un souffle de l'esprit de révolte religieuse que le grand Luther avait déchaîné dans le monde, désirait introduire des changements dans la religion de ses peuples. Il avait eu de nombreuses

(1) Messenius, *Scondia illustr.*, tom. VII, p. 63.
(2) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 101.

conférences avec des pasteurs allemands ou scandinaves; mais elles n'avaient jamais abouti. Possevin, qui était dans le Nord et tout enivré de ses succès en Suède, voulut, avant de rentrer à Rome, tenter de réussir là où ses adversaires avaient échoué. Iwan IV, qui était à deux doigts de sa perte, et qui espérait en lui son salut, reçoit avec la plus grande distinction le prélat romain, et, faisant éclater un amour aussi vif que soudain pour le catholicisme, il demande, à l'exemple de Jean III, de rentrer dans le giron de l'Église, d'où ses aïeux étaient sortis au neuvième siècle. Seulement, pour accomplir ce grand acte, il a besoin de calme et de repos; il n'y peut songer tant que des ennemis acharnés seront à ses portes. Que Possevin lui procure la paix, et avec elle la quiétude d'esprit nécessaire à tout homme qui s'occupe de choses saintes, et il s'engage à mettre tous ses soins à redevenir un des fils les plus dévoués et les plus soumis de l'Église! Le triomphe du cardinal eût été complet si à la conversion de Jean III il avait ajouté celle d'Iwan IV; en effet jamais apôtre n'aurait fait en aussi peu de temps des conquêtes aussi vastes et aussi inattendues. Aussi Possevin, alléché, s'adresse-t-il à Bathory et fait-il tous ses efforts pour lui persuader de se détacher des Danois et des Suédois hérétiques, et d'épargner de nouvelles rigueurs aux Russes qui ne sont que schismatiques, et prêts à se réconcilier avec Rome. Bathory, homme passionné, était devenu aussi ardent catholique qu'il avait été fougueux luthérien; il écouta donc les conseils du cardinal, et, abandonnant sans scrupule de fidèles alliés, il sauva de la ruine le plus cruel et le plus dangereux adversaire de

la nation dont la Providence lui avait confié les destinées. Qu'un cardinal romain ait fait céder toutes considérations devant l'espoir, devant la perspective de ramener dans le giron de l'Église les millions de créatures qui, depuis des siècles, en vivaient éloignées dans les steppes immenses de la vieille Russie, rien de mieux! Mais qu'un roi de Pologne n'ait pas compris de suite que le tyran moscovite ne surexcitait son fanatisme religieux que pour détourner de son front l'orage dont il était menacé, et que, pour faire triompher un jésuite, il ait laissé échapper l'occasion d'écraser le chef de peuples qui devaient être un jour les bourreaux des siens, c'est ce que l'histoire ne lui pardonnera jamais! Cette faute énorme a laissé sur sa mémoire une tache indélébile, et aucun acte, quelque éclatant qu'il soit, ne pourra l'effacer.

CHAPITRE XVII.

Succès de Jean III contre le clergé. Projets de conquêtes de Bathory en Esthonie. Mort de la reine Catherine.

Abraham Angermannus était aussi ferme contre les caresses et les menaces de Jean III, que les rochers d'Åland, sur lesquels il était exilé, contre les tempêtes de la mer. Ayant appris qu'on avait résolu de le priver du peu de liberté qu'on lui avait laissé, il s'enfuit à Nyköping. Il y est bientôt après rejoint par Pehr Jonas, à qui une main amie a ouvert la porte de son cachot de Stockholm. Jean, furieux, menace d'envahir les États de Charles et d'aller, l'épée au poing, enlever les deux rebelles jusqu'au milieu de sa cour. La sage intervention de la princesse Marie empêcha un conflit sanglant d'éclater entre les deux frères; et les deux pasteurs furent envoyés en Allemagne (1).

Cependant l'opiniâtreté du roi avait fini par dompter les plus récalcitrants. Aux États qui sont tenus à Stockholm en février, la liturgie est acceptée par le corps des prêtres, comme conforme à la vérité et favorable à la venue du règne de Dieu. Quiconque refu-

(1) Avant de leur faire prendre ce parti, Charles, par une lettre datée du 4 octobre 1581, suppliait son frère de faire grâce aux deux proscrits.

sera de s'y soumettre est d'ores et déjà déclaré coupable et convaincu de rébellion envers le roi et d'offenses envers Dieu. Le duc de Sudermanie, soumis à la règle commune, reçoit l'ordre de se conformer à la loi religieuse du pays. Moritz et Axel Lejonhufvud, Mântz Grip, Christian et Bengt Oxenstjerna, et Sten Baner, qui avaient défendu l'introduction de la liturgie dans les paroisses dépendant de leurs seigneuries, sont sommés de l'adopter, à peine des plus sévères châtiments (1). Les cérémonies relatives aux enterrements sont modifiées dans un sens catholique, et le calendrier grégorien doit remplacer le calendrier allemand adopté depuis la Réforme. Enfin on supprime des psaumes toutes les expressions blessantes pour le pape, et le catéchisme de Luther est interdit. L'influence de Jean s'étend au-delà même du royaume; tandis qu'Érik Falk célèbre dans les églises du pays les victoires des Suédois sur les Russes, David Chytræus, qui se repent d'avoir blessé le roi dans son histoire de la Confession d'Augsbourg et dans sa polémique avec Possevin, envoie, avec des excuses à Stockholm, des protestations de soumission et de dévouement.

Ce n'était pas seulement par bigotisme que Bathory s'était retiré de la ligue qu'il avait formée contre la Russie avec le Danemark et la Suède; il avait d'autres mobiles moins honorables. Profitant de la situation précaire de son adversaire, il n'avait consenti à une trêve de dix ans qu'après avoir obtenu de lui la cession de trente-quatre villes ou places fortes en Li-

(1) Messenius, *Scond. illustr.*, tom. VII, p. 65.

vonie. Par ce traité, Iwan IV abandonnait à la Pologne presque toutes ses conquêtes en ces pays. Il n'avait conservé que les forteresses voisines de ses États, et dont la possession était déclarée utile à leur défense.

Étienne Bathory, allié de la Suède, n'avait pas agi loyalement, en traitant à son insu d'une manière si profitable avec l'ennemi commun et abattu surtout par les armées de Pontus de la Gardie. Ce n'est pas tout. Iwan IV avait cédé des villes qui ne lui appartenaient plus, ayant été reprises et étant pourvues de garnisons suédoises. Néanmoins Bathory, invoquant la cession qui vient de lui en être faite, réclame la livraison de tous les endroits désignés par le traité. De plus, il ose insinuer que ses prétentions ne s'arrêteront pas là, et il ne laisse pas ignorer qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour reprendre l'Esthonie tout entière, attendu que c'est une des plus anciennes provinces du grand-duché de Lithuanie, dont elle n'a jamais été détachée, les chevaliers Porte-glaive n'ayant jamais été que des fonctionnaires chargés de l'administrer et de la protéger contre les invasions des Finnois et des Russes (1).

De pareilles prétentions n'auraient été admises en aucun temps, à plus forte raison au moment des succès de Pontus. Jean déclara que, l'Esthonie étant devenue province suédoise et par la conquête et par la libre adhésion des habitants, non-seulement il la défendrait avec autant d'acharnement que la plus ancienne province du royaume, mais encore qu'il ne déposerait les armes qu'après avoir conquis tous les

(1) Lacombe, *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, tom. II, p. 164.

territoires qui en étaient détachés. Après avoir reçu cette fière réponse, Bathory, se retournant contre son beau-frère, alla mettre le siége devant Narva. L'habile grand-duc était arrivé au point où il tendait. Il avait réussi à armer l'un contre l'autre ses deux ennemis, qui, ligués ensemble, l'avaient mis à deux doigts de sa perte. Il se fortifiait en silence, pendant que ses adversaires s'affaiblissaient, en se disputant bruyamment la proie qu'il leur avait jetée en pâture.

Du jour où Iwan IV avait retiré son appui au prince Magnus d'Oldenbourg, la cause des Danois avait été perdue sans ressources en Livonie. Trahi par la fortune, qui n'est fidèle qu'à ceux qui sont dignes d'elle, ce triste compétiteur d'une couronne chimérique mourut à Pilten, fort à propos, au moment où il allait être dépossédé de son dernier coin de terre. Sa misérable succession faillit engendrer une nouvelle guerre entre le Danemark et la Suède. Par bonheur, le duc de Prusse, choisi pour arbitre par les deux parties, mit fin à la querelle en adjugeant à Étienne Bathory l'objet du litige.

Pontus de la Gardie s'était rendu si redoutable, qu'Iwan le Cruel, quoique en paix avec les Polonais et vainqueur des Tartares, n'osait pas encore entamer la lutte avec les Suédois. Une trêve de deux mois fut conclue entre Jean III et Iwan IV. A son expiration, elle fut prolongée d'un an et demi, et la Suède conserva intactes toutes les conquêtes de son grand capitaine.

Le comte palatin, Louis VI (1), devenu veuf, avait de-

(1) Messenius, *Scond. illustrat.*, tom. VII, p. 67.

mandé et obtenu la main de la princesse Anne, fille d'Edzard, comte de Frise, et petite-fille de Gustave Ier. Le duc de Sudermanie était allé à Heidelberg assister au mariage de sa nièce, qui se fit avec une grande pompe. Le voyage du duc s'étant prolongé au-delà du temps consacré aux fêtes, Jean III, toujours prompt aux alarmes et se considérant comme un roi catholique, s'imagina que son frère était entré dans la fameuse ligue que les princes protestants avaient formée pour la défense de leur religion, et qu'il allait revenir en Suède avec une armée que ses confédérés auraient mise à son service pour le triomphe de leur cause. Pour découvrir, pour écarter surtout ce prétendu danger, Éric Brahe fut envoyé en Angleterre auprès de la reine Élisabeth d'Angleterre, qui passait pour être à la tête de cette association politique et religieuse.

La situation de la Suède était déplorable. Jean avait l'esprit trop étroit pour pouvoir s'occuper de deux choses en même temps; absorbé par la liturgie, il laissait le désordre et la malversation envahir et ruiner toutes les provinces du royaume. Le sénat effrayé ose se plaindre de la grande quantité de domestiques, palefreniers et trabans qui suivent partout la cour et créent au menu peuple des charges énormes; il prétend que les revenus de l'État sont gaspillés; que le contrôle n'existe nulle part pour prévenir ou punir les fraudes; que les fiefs sont donnés à des personnes indignes de les posséder, et enfin que les gens de cour se livrent au commerce, au détriment des bourgeois. Au milieu de ce chaos, le parti féodal, qui avait été tout-puissant sous les Stures pendant l'union de Calmar, mais qui avait été abattu par Gustave Ier et main-

tenu au joug par le terrible Jöran Pehrsson, relève la tête, intervient bruyamment dans les affaires de l'État, et cherche à rétablir sa puissance sur les ruines de la royauté. Charles IX et Gustave-Adolphe ont reproché aux chefs de ce parti d'avoir, dans ce but, engagé perfidement le roi d'élever son fils dans la religion catholique et de rechercher la couronne de Pologne, afin d'être les véritables maîtres sous un prince qui aurait perdu la confiance du peuple et qui vivrait éloigné du royaume. Ce reproche est mal fondé. Je ne crois pas à tant de machiavélisme de leur part. Que la domination violente d'Éric XIV et la domination tracassière de Jean III leur ait fait regretter amèrement que leurs pères aient signé le Westeråsrecess, je n'en doute pas! Mais il y a loin d'un regret à un acte de rébellion. Les grands seigneurs avaient adopté les idées du siècle favorables à l'agrandissement de la royauté. Ils acceptaient loyalement les faits accomplis et ne cherchaient qu'à éviter de nouveaux amoindrissements. Jean III, en livrant le prince royal aux jésuites, n'avait pas daigné les consulter. Il ne songeait qu'à la couronne de Pologne, et il subissait l'influence de la reine, qui, déjà malade et affaiblie de corps, était elle-même sous la domination absolue de Jean Herbst et de Possevin. On serait bien mieux dans le vrai, en disant que, parmi les sénateurs, les uns ont laissé faire ce qu'ils croyaient ne pouvoir ni devoir empêcher, et que les autres n'ont épargné ni les remontrances ni les avertissements.

Depuis quatre ans, l'Église de Suède était privée de son chef. On ne pouvait tarder plus longtemps de nommer un successeur au regrettable Laurentius

Petri Gothus. Jean III avait promis à Possevin de ne choisir qu'un catholique pour ce poste important; mais il avait été si cruellement blessé de voir cet homme encore tout comblé de ses bienfaits pousser l'oubli des convenances jusqu'à ne pas faire prononcer le nom de la Suède dans la fameuse paix de Kieverova-Korka, qu'il venait de faire signer entre Iwan IV et Étienne Bathory, qu'il se hâta, sous le coup de l'outrage, d'investir un prêtre protestant de ces éminentes fonctions (1). L'évêque de Wexiö, Andreas Laurentii, fut élevé à la dignité d'archevêque d'Upsal et de primat du royaume. Du reste, ne pouvant nommer un catholique, puisqu'il n'en existait plus en Suède, Jean III ne pouvait pas trouver dans les rangs du clergé luthérien un homme qui secondât mieux ses projets. Andreas Laurentii, insinuant et habile, était sans scrupule et sans conscience, prêt à suivre le roi tant à Rome qu'à Constantinople. La Finlande était aussi, depuis plus de six ans, privée d'évêque. Maître Éric, recteur de l'école de Gefle, fut appelé au siége d'Åbo. Comme Andreas Laurentii, il avait beaucoup d'ambition et peu de convictions. Comme lui, grand partisan de la liturgie, il avait, le premier, officié dans son église selon les nouveaux rites. Lorsqu'il fut sacré évêque à Upsal, on remit en usage les anciennes cérémonies employées dans la métropole avant la Réforme

Un événement allait s'accomplir qui devait avoir une immense influence sur l'avenir religieux de la Suède. La reine Catherine, affaiblie par des douleurs de rhumatisme dont elle souffrait cruellement et de-

(1) *Epitome chronologiæ scond.*, tom. XV, p. 144.

puis longtemps, en était venue au point de ne pouvoir plus les supporter. Sentant sa fin approcher, elle rassembla autour de son lit de souffrance son mari et ses enfants; catholique passionnée, elle fit jurer à Sigismond et à sa sœur Anne de rester, toute leur vie, fidèles à l'Église dans laquelle ils avaient eu le bonheur d'être élevés (1); elle fit ensuite promettre au roi, dont la versatilité l'épouvantait, de ne jamais rien entreprendre contre la conscience de ses enfants. Après avoir reçu les serments de ces êtres chéris avec leurs caresses et leurs larmes, elle demanda à rester seule avec son directeur, le jésuite Stanislas Wersewitz, disant qu'elle avait besoin d'être réconciliée avec Dieu. Catherine, bonne pour tout le monde, était très-sévère pour elle. Quoique sa vie n'eût été qu'une vie de dévouement et de sacrifices, et qu'elle eût pratiqué toutes les vertus, elle redoutait de paraître devant son juge, et les souffrances du purgatoire, auxquelles elle se croyait réservée, redoublaient les angoisses de ses derniers moments. Wersewitz, interrogé par elle sur l'existence de ce lieu d'épreuves, pour calmer des scrupules exagérés, répondit à ses questions d'une manière dubitative. La reine, sincère avant tout, repoussait toute sorte de subterfuges et n'admettait pas les fraudes pieuses (2). On dit qu'à partir de ce moment elle ferma l'oreille aux prières et aux conseils de son confesseur, et qu'elle déclara en mourant que, pour son salut, elle se reposait entièrement sur les mérites de Christ. On dit aussi que la princesse Anne, restée inaperçue dans la ruelle du

(1) Lacombe, *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, tom. II, p. 165.
(2) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 107.

lit, avait été témoin de cette scène; et c'est à l'impression qu'elle en avait éprouvée qu'on attribua son peu d'attachement à la religion catholique.

La reine Catherine était une femme supérieure. Son esprit était au niveau de son cœur. Comme son illustre père Sigismond Ier, elle avait adopté plusieurs des principes de la Réforme; et elle était surtout catholique de cœur, par tradition, par respect pour les Jagellons, ses aïeux, qui avaient été les apôtres de la Lithuanie, et que l'Église romaine avait canonisés. Quoique son orthodoxie ne fût pas à l'abri de tout reproche, son zèle pour la religion n'en était pas moins extrême, surtout dans les dernières années de sa vie. Le but de tous ses efforts était de ramener son mari à sa foi, et d'y maintenir ses enfants. Son amour de propagande rayonnait sur toute la Suède, et par testament elle avait donné au séminaire de Braunsberg 10,000 thalers, dont la rente devait servir à l'éducation de jeunes Suédois destinés à ramener leur patrie à la vraie religion.

Les funérailles de la reine furent faites à Stockholm avec une grande pompe (15 janvier). Le corps était porté par les dignitaires de l'État. Le cortége où figuraient le roi et ses deux enfants contenait dans ses rangs toutes les illustrations de la Suède. Aucun des membres du haut clergé n'avait fait défaut; le corps était entouré, à la manière catholique, de prêtres vêtus de blanc, tenant en main des cierges allumés et chantant des hymnes funèbres, pendant que les cloches de toutes les églises sonnaient tristement, et que les canons grondaient du haut des remparts du château. Une multitude immense, accourue de tous les

points du royaume, assistait agenouillée à ce spectacle imposant et inconnu, et disait avec émotion un dernier adieu à cette femme, sinon aimée, au moins honorée de tous. Le corps, après avoir traversé la ville, fut placé dans un chariot qui l'attendait à une des portes du Norder-Malm, et transporté à Upsal, où eut lieu une cérémonie à peu près pareille. L'archevêque, désigné pour faire l'oraison funèbre de la reine, la déclara heureuse d'avoir vécu et d'être morte dans la seule véritable Église. Les catholiques félicitèrent le prélat de son discours; aux protestants qui le blâmaient il répondit qu'il n'avait fait que suivre les ordres du roi (1).

(1) Messenius, *Scondia illustr.*, tom. VII, p. 70.

CHAPITRE XVIII.

Mariage du roi. Violences du peuple contre le catholicisme. Mort de Pontius de la Gardie.

Un homme dont la vie n'a été qu'un tissu d'actes infâmes et féroces, qui ont épouvanté ses contemporains et qui rappellent au lecteur indigné les règnes les plus désastreux des plus sinistres tyrans de l'antiquité, Iwan IV Basilowitz, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne survécut que de quelques mois à la reine de Suède (26 mars 1584). Cet homme, perdu de débauches, et qui n'avait dans sa jeunesse recherché que des amours crapuleuses, était devenu, je ne sais sous quelle influence, épris passionnément de cette vertueuse princesse. C'était l'épervier qui voulait s'unir à la colombe. Les Polonais, indignés, avaient repoussé avec mépris, avec horreur, les avances du tyran, qui, accoutumé à voir ses caprices les plus excentriques obéis avec une aveugle soumission, comme des ordres sacrés, par un peuple immense, avait conçu de ce refus, qui blessait également et son amour et son ambition, une irritation extrême, et en garda toute sa vie un implacable ressentiment. Nous avons vu toutes ses entreprises, toutes ses machinations pour obtenir d'Éric XIV, pendant la captivité du

duc de Finlande, et attirer dans sa couche cette chaste et pieuse jeune femme, qui aurait mille fois préféré les horreurs de la mort aux splendeurs d'un trône qu'il eût fallu partager avec un pareil homme. Iwan avait des instincts de férocité inouïe. Dieu refuse en général à ces monstres couronnés l'esprit de suite nécessaire pour exécuter les crimes qu'enfante leur perverse imagination, et le plus souvent ils périssent victimes des haines et des terreurs qu'ils ont soulevées. Chez Iwan, au contraire, les plus grands défauts s'alliaient aux plus utiles qualités. Il était brave, ferme, persévérant, insinuant, adroit, rusé, souvent généreux et d'une perspicacité inouïe. Tout en commettant, dans ses moments de lubie, des actes infâmes, il coordonnait un code de lois toutes marquées au coin de la sagesse et du bon sens (1). Le premier, par ses immenses conquêtes à l'est et au nord de ses États, il a donné à l'Europe épouvantée une idée de la puissance moscovite. Nul doute que, s'il n'avait pas été châtié par Dieu dans ses enfants, que si, au lieu de laisser après lui un fils idiot et un fils fou féroce, il avait eu pour successeur un prince qui eût hérité de son audace, de sa sagesse, de sa fermeté, de sa perspicacité, c'est à lui que serait revenu l'honneur d'avoir fondé l'empire russe. Mais la Providence en avait décidé autrement. C'était, après cent cinquante ans d'enfantement, Pierre le Grand, à qui la nature du reste avait donné les mêmes défauts et les mêmes qualités, les mêmes vices et les mêmes vertus, qui devait terminer la grande œuvre d'Iwan le Cruel.

(1) Karamsin, *Hist. de l'Empire de Russie, règne d'Iwan le Terrible*, tom. IX. Il fut aussi surnommé Iwan le Cruel.

Jean, ergoteur de sa nature, avait une véritable passion pour les controverses religieuses. Dans la voiture même qui suivait à pas lents le char qui transportait le corps de sa chère Catherine à Upsal, il engagea une discussion avec le comte Pehr Brahe sur le purgatoire (1). Le roi prétendait que l'âme la plus pure, surprise par la mort, avait toujours sur elle la trace de quelque souillure, et que, pour pouvoir entrer en paradis, il fallait qu'un endroit existât où elle en fût lavée. Brahe, en courtisan habile, avait soutenu son opinion avec une ardeur plus apparente que réelle, et avait fini par adopter celle du roi, qui, transporté d'aise, avait nommé son complaisant contradicteur intendant de sa maison. Quelques mois plus tard, le roi fit imprimer un nouveau missel, où le texte latin régnait seul, purgé du texte suédois qui se trouvait en face. Il exigea en même temps que, dans la chapelle du château, la messe fût dite à l'avenir dans la langue des premiers martyrs (2).

Malgré tout ce zèle, on ne tarda pas à s'apercevoir de l'absence de la reine; Jean, hors de son influence, était beaucoup moins bon catholique qu'il ne croyait. Nous l'avons vu, à la moindre contradiction, au moindre obstacle mis par Rome, toujours sage, à ses projets saugrenus, éclater en reproches et en invectives contre le pape, contre son légat, et enfin contre ses doctrines. Ces scènes n'avaient pas de suite, parce que la reine était toujours là, détournant ces rancunes, apaisant ces colères, et finissant toujours par ramener aux pieds du maître qu'elle lui avait donné cet en-

(1) Messenius, *Scondia illust.*, tom. VII, p. 70.
(2) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 107.

fant indocible mais faible. Il en fut bientôt autrement, lorsque, au lieu de cette femme passionnément dévouée au catholicisme, il se trouva, après ces moments de crise, en face d'ennemis secrets qui n'avaient qu'à abonder dans son sens pour surexciter ses ressentiments. Les sénateurs, qui ne le quittaient plus depuis la mort de la reine, témoins de ces défaillances, osèrent non-seulement montrer plus de zèle pour leur religion, mais faire de la propagande protestante auprès de ses enfants. Un an ne s'était pas écoulé depuis la mort de Catherine, que des courtisans habiles, en faisant luire aux yeux de la princesse Anne la perspective d'un mariage avec le prince royal de Danemark, ce jeune et brillant cavalier qui devait être plus tard le grand Christian IV, obtinrent d'elle une abjuration publique de la religion catholique. Les mêmes tentatives furent faites auprès de Sigismond, mais infructueusement; des hommes d'État ayant osé faire entendre au jeune prince qu'il fallait opter entre le sceptre ou sa religion, celui-ci répondit avec une grande fermeté que, préférant le royaume des cieux à tous les royaumes de la terre, il resterait jusqu'à sa mort et à tout prix fidèle à la seule religion qui assurait son salut éternel (1). Cependant Sigismond consentit à accompagner son père dans les églises luthériennes, et assista décemment aux cérémonies du culte.

L'inquiétude, la méfiance et la cruauté étaient innées chez Jean. La mort d'Éric XIV n'avait pas modifié ces défauts de la nature. André Lorick en fit la

(1) « Nec tanti se terrenum facere imperium, ut cum isto cœleste vellet commutare. »

triste expérience. Cet homme, très-zèlé et très-dévoué, le représentait depuis longtemps à la cour de Pologne; il avait acquis de l'importance à Cracovie et avait dirigé avec une rare habileté les affaires de son maître aux deux dernières élections. Lorick était léger, intrigant et avide; s'étant considéré comme mal récompensé des peines qu'il avait prises, des services qu'il avait rendus, il ne repoussa pas de folles ouvertures que de subalternes artisans de conspirations lui firent en faveur du prince Gustave, fils d'Érik XIV. Lorick savait mieux que personne que ce prince, qui avait été déclaré bâtard par les États de Suède, qui était inconnu et incapable, n'inspirait aucune sympathie même aux anciens partisans de son père, et que, dans le cas où Jean III et ses enfants seraient exclus du trône, la place était réservée au duc de Sudermanie. Malgré cela, par dépit, par désœuvrement, par folie, il intervint dans les plus sottes intrigues. De ce moment, tous les services passés furent oubliés. Le malheureux ambassadeur, attiré dans un guet-apens à Dantzig par Nils Razse, est saisi au corps, jeté sur un vaisseau suédois, transporté à Stockholm et livré sans pitié au bourreau (1). En même temps que lui, mourut de sa belle mort un homme qui était cent fois plus coupable; je veux parler de l'évêque Petrus Caroli, le complaisant d'Éric XIV et l'instigateur des massacres d'Upsal. Échappé par hasard à la mort après la chute du tyran, il était resté enfermé quelques années dans le château de Calmar; son beau-frère, devenu archevêque, l'avait appelé au siége

(1) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII, p. 72.

voyait tous les jours ; et, supposant qu'un intermédiaire serait inutile et peut-être embarrassant, il se chargea de la direction de cette délicate affaire. Il fit donc appeler la jeune fille auprès de lui. Jean, suffisant comme tous les hommes, ne voyait ni ses infirmités, ni ses défauts de caractère, ni ses vices. Il ne doutait pas que la pauvre enfant, fascinée par l'éclat du rang suprême, enivrée de joie et d'orgueil, n'accueillît avec délire l'offre qui lui serait faite. Par malheur, Gunnila avait vu le roi de trop près pour en faire un héros de roman ; ensuite elle n'était pas encore parvenue à l'âge de l'ambition ; enfin, elle avait donné son cœur et promis sa main à Pehr Liljesparre, auprès de qui elle avait rêvé le bonheur. Gunnila était franche et loyale ; résolue à tout sacrifier à l'homme aimé, elle déclina très-nettement l'honneur qui lui était fait. Jean était depuis quelque temps dans un état nerveux qui l'empêchait de supporter aucune contrariété, ni aucune contradiction. Irascible et brutal, il s'oublia jusqu'à jeter son gant au visage de la jeune fille qui s'en alla en sanglotant, moins à cause des violences que de l'affront dont elle avait été l'objet (1).

Cette scène était assez étrange pour faire du bruit. Hans Bjelke, averti, accourut auprès de sa fille, et obtint d'elle, par prières et par menaces, d'aller faire ses excuses au roi, et lui donner à entendre que son refus de la veille n'était que le résultat d'un malentendu déplorable. Gunnila était belle ; Jean était amoureux ; elle eut à peine paru et parlé que tout fut pardonné. Jean, ivre de bonheur, résolut que toutes les clauses

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 229.

du contrat et tous les arrangements fussent pris à l'instant même. Le duc de Sudermanie et les princesses ses sœurs ne furent avertis qu'au dernier moment, lorsqu'une rupture était devenue impossible. Charles ne protesta pas avec moins d'énergie contre la mésalliance de son frère. Anne et Sigismond osèrent aussi témoigner au roi leur répugnance de voir entrer dans le lit de leur mère son ancienne servante (1); et ses sœurs furent unanimes à manifester leur mécontentement. La comtesse de la Frise orientale, Catherine, l'aînée des filles de Gustave, et la préférée de Jean III avec qui elle avait été élevée, prétendait que « le diable avait dû user bien des souliers, avant d'avoir pu conclure ce mariage. » Les autres mêlaient leurs quolibets aux reproches. Jean, que toutes ces oppositions ne faisaient qu'irriter, répondit à ses sœurs que « son bras saurait les atteindre à l'étranger, si elles ne cessaient leurs glapissements. »

Cependant le mariage fut célébré avec une grande pompe dans le château de Westerås. Toute la haute noblesse du royaume fut convoquée aux fêtes données à cette occasion. Charles déclara qu'il n'y paraîtrait pas, et donna pour excuse, ou plutôt pour prétexte de son absence, le manque de temps nécessaire à ses préparatifs de déplacement. Comme Charles avait été invité cinq semaines à l'avance, sa mauvaise volonté n'était que trop manifeste; ce fut en vain que la princesse Anne écrivit à sa tante, la duchesse Marie, une lettre

(1) Principes Sigismundus et Anna, quod parens serenissimus virginem ex proprio delegisset gynæceo, quæque matri defunctæ fuisset ab obsequiis, tacite secum indignabantur, et hæc potissimum. (Messenius, *Scond. illustr.*, tom. VII, p. 73.)

pressante et même suppliante; Charles resta inébranlable derrière les murs de Nyköping. Il se borna à envoyer à Westerås un gentilhomme de sa cour que Jean, justement piqué, refusa d'admettre parmi les invités.

Jean n'était pas capable d'administrer un grand royaume. Il avait besoin d'une direction. La reine morte et Charles éloigné, c'est le sénat qui s'empara des affaires et gouverna le pays. C'est à son influence qu'il faut attribuer le renvoi de tous les jésuites que la reine Catherine avait attirés, jusqu'à Kloster Lazse dont le roi avait été jusqu'à ce jour le protecteur passionné, la fermeture de leur église de Stockholm (1), la destitution du pasteur Laurentius Forsius, dont la seule faute consistait à avoir abjuré le luthéranisme, et enfin la loi sévère condamnant à l'exil tout Suédois catholique qui, dans six mois, n'aurait pas reconnu ses erreurs et fait retour à l'Église nationale. La grande force du catholicisme résidait dans l'appui du roi. Du moment où cet appui vint à manquer, les passions populaires, trop longtemps contenues, éclatèrent avec une violence extrême. Forsius, ayant osé dans la cathédrale de Westerås faire une confession de sa foi nouvelle, fut assailli, dans l'église même, par les fidèles aux quels il s'adressait, jeté à bas de la chaire, meurtri de coups; et, malgré la présence du prince Sigismond demandant grâce pour lui, il aurait péri inévitablement, sans l'intervention du respectable comte Brahe. La réaction contre le catholicisme fut aussi violente que soudaine; cependant, par égard pour le prince

(1) Située dans le quartier de Riddarholm.

Sigismond, on conserva le couvent de Wadstena et la chapelle de Drottningholm, construite dans ses domaines et destinée à ses besoins.

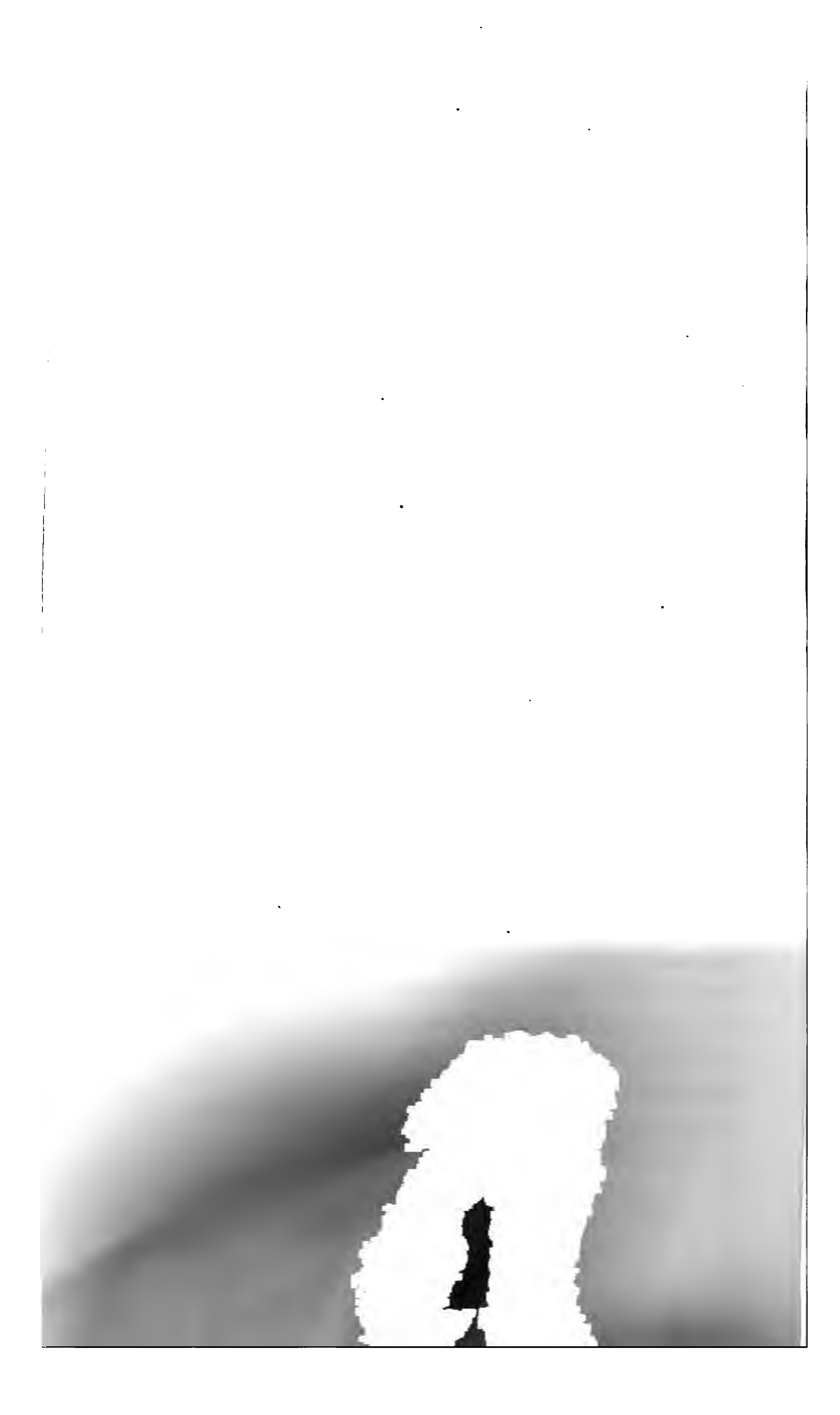
Étienne Bathory était un grand roi; il avait la conscience de son mérite, et connaissait l'étendue des ressources dont il disposait; quelques brillants succès, remportés contre les Tartares, avaient enflammé son imagination et doublé son audace; il avait fait connaître à la diète son désir irrévocable de chasser les Russes de la province de Smolensk, et les Suédois de l'Esthonie; et n'attendait, pour entrer en campagne, qu'une occasion favorable. Jean III, pour être à même de lui résister, s'entendit avec le Danemark, et remit à quatre ans la sentence arbitrale qui devait, cette année même, trancher la question des trois Couronnes; de plus, il envoya à Moscou une brillante ambassade, qui fut conduite par Pontus de la Gardie. Le but apparant était de complimenter sur son avénement au trône Fédor I[er] (Théodore), fils d'Iwan IV, et le but réel de prolonger de quatre ans la trêve conclue entre les deux royaumes. L'ambassadeur suédois, couvert du prestige de ses récentes victoires, fut reçu avec la plus grande distinction, et obtint tout ce qu'il demanda. L'accueil avait été cordial; le retour était joyeux. Arrivé à Narva, la Gardie traversa la rivière qui sépare la ville russe de la ville livonienne sur une vieille barque en mauvais état, mise à sa disposition par le gouverneur. Pendant le trajet, les canons de la forteresse russe avaient été tirés en son honneur en signe d'adieu; Pontus, voulant rendre les saluts qui lui étaient adressés, fit partir quelques canons qui étaient à bord. Le bateau était vieux et trop chargé de monde. Les secousses qu'é-

prouva cette vieille machine la firent éclater, entraînant dans les eaux du fleuve, toujours impétueuses, et en ce moment grossies par les pluies, tous ceux qui s'étaient confiés à ce trop fragile abri (1). Pontus de la Gardie et le consul de Revel périrent dans ce funeste accident avec seize hommes de leur suite. Les eaux courroucées purent bien, comme dit Loccenius, arrêter le cours des succès de ce grand homme en le privant de la vie; mais aucun élément n'était assez fort pour faire périr le souvenir de son génie, qui, étant au-dessus des atteintes de la mort, vivra éternellement dans le cœur des Suédois reconnaissants.

Pontus de la Gardie n'était pas seulement un grand homme de guerre; c'était encore un subtil diplomate et un habile homme d'État. Jean III, qui malgré tous ses défauts avait de la justesse dans le jugement, avait reconnu sa supériorité. Après lui avoir donné pour femme une fille préférée (Sophie), il l'avait employé dans les négociations les plus délicates, et le consultait dans tous les actes importants de son administration. La Gardie était étranger. La grande faveur dont il était l'objet de la part du souverain, les richesses qu'il avait acquises, la gloire dont il s'était couvert, devaient faire naître sous ses pas une foule d'envieux. Jacques Typot, secrétaire du roi, qui était le plus acharné de tous, résuma dans un libelle toutes les accusations dont cet illustre personnage était l'objet. Attaqué comme calomniateur, Jacques Typot ne put donner devant ses juges les preuves des faits qu'il avait avancés; il fut donc condamné par eux à une détention perpé-

(1) *Epitome chronol. scond.*, tom. XV, p. 146.

tuelle. Mais le coupable avait pu se soustraire par la fuite à la rigueur de cette sentence, et, de l'Allemagne où il s'était réfugié, il ne cessait de vomir des injures contre le héros dont la renommée grandissait chaque jour et remplissait le Nord de l'Europe du bruit de ses exploits. L'absence de la Gardie ne tarda pas à se faire sentir dans les conseils du roi; et le grand nombre de fautes qui furent commises après sa mort prouva combien sa sagesse, sa modération, sa fermeté et sa prévoyance étaient nécessaires à son maître.



CHAPITRE XIX.

États de Wadstena. Candidature et élection du prince Sigismond Wasa au trône de Pologne.

Jean III était envieux, méfiant taquin et jaloux de son autorité de souverain dont il exagérait l'étendue; Charles était avide, ambitieux, téméraire et susceptible; tous deux étaient altiers, opiniâtres, dominateurs, emportés. Depuis longtemps un conflit aurait éclaté entre ces deux hommes, si la reine Catherine et la duchesse Marie, aussi bonnes, aussi pieuses, aussi désintéressées l'une que l'autre, n'eussent usé de l'influence immense qu'elles avaient acquise sur le cœur de leurs époux pour en chasser la colère et la haine, et y ramener des sentiments de concorde et de mansuétude. Depuis la mort de la reine Catherine, Jean III, excité plutôt que calmé par la reine Gunnila qui n'avait jamais pardonné à Charles l'opposition violente et même outrageante qu'il avait faite à son mariage, faisait éclater contre celui-ci un mécontentement sombre [illegible] menaçant; il était d'autant plus audacieux que, ve-[illegible] igner une trêve de quatre ans avec les Russes [illegible] nois, il disposait de toutes les forces du [illegible] et pouvait au besoin les tourner contre son [illegible] quelque situation que ce fût, Charles n'a-

frir qu'un prêtre, nommé par lui, pensât différemment de lui; mais, comme la paix était à ce prix, il accepta les excuses et les raisons qu'il lui donnait.

Étienne Bathory, pour bien prouver à Rome qu'il avait dépouillé le vieil homme, avait appelé les jésuites en Pologne et s'était livré entièrement à eux. C'est sous leur influence et pendant son règne qu'a commencé contre ses anciens coreligionnaires et les schismatiques grecs cette réaction catholique qui, tantôt douce et tantôt violente, mais persistante pendant près de deux siècles, a démoralisé une partie de la population, désaffectionné l'autre, et est la principale cause de la ruine de cette grande et chevaleresque nation. Une propagande active et provocante qu'il avait laissé entreprendre par des prêtres fanatiques contre les habitants de Riga, ville entièrement protestante (1), avait excité l'indignation des bourgeois qui s'étaient soulevés, avaient chassé la garnison polonaise, et s'étaient donnés à la couronne de Suède. Bathory était à Grodno, occupé à former une armée qui devait soumettre et châtier les rebelles livoniens, lorsqu'il succomba subitement aux atteintes d'une attaque d'épilepsie (13 décembre 1586). Bathory ne laissait pas d'enfant, et n'avait pas eu le temps d'assurer, comme il l'avait projeté, la couronne à son neveu, Sigismond, fils aîné du prince de Transylvanie, qu'il affectionnait comme son fils. Sa mort, ouvrant l'onzième interrègne, donna libre cours aux intrigues de la diplomatie, et aux violences des factions qui divisaient le royaume. Dans le principe, une foule de candidats se présentèrent; les uns étaient des

(1) Krasinski, *Essai sur l'hist. relig. des nations slaves*, p. 274.

princes étrangers; les autres de grands seigneurs indigènes; mais, quand on se fut compté, ceux qui n'avaient pas de chances sortirent de l'arène, et la lutte resta circonscrite entre le prince Sigismond Wasa, fils de Jean III, l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe, et Fédor I[er], grand-duc de Moscovie. La reine Anne, à la tête du parti catholique, patronnait le prince Sigismond pour qui elle avait un amour tout maternel. Les protestants appuyaient l'archiduc Maximilien et, ce qui doit sembler étrange, étaient vivement soutenus par le nonce du pape, Antoine de Capoue. Les Lithuaniens et les schismatiques s'étaient déclarés pour le grand-duc de Moscovie (1).

C'était dans l'attente de l'éventualité qui se présentait aujourd'hui que Sigismond avait été élevé dans la religion catholique, et était, depuis son enfance, entouré de professeurs et de serviteurs polonais qui l'initiaient à la langue, aux lois et aux habitudes de leur pays. Du jour où il était devenu l'époux d'une Jagellon, Jean, duc de Finlande ou roi de Suède, n'avait cessé d'aspirer au trône de Pologne qui était, du reste, un des plus illustres et des plus puissants de la chrétienté. Au premier aspect, rien ne paraissait plus simple et n'était même plus légitime que cette ambition. Mais, à mesure qu'on allait au fond des choses, les avantages, aperçus tout d'abord, disparaissaient, laissant voir à leur place des inconvénients et des dangers qui, pour [illegible]hés, n'étaient ni moins grands, ni moins nom[illegible]t donc très-indécis et très-ému à la cour [illegible]oi n'avait jamais manqué de bon sens;

[illegible] les rois de Pologne, tome I, p. 361.

au moment de prendre une si grave décision, l'amour paternel le rendit encore plus circonspect et plus clairvoyant; et il allait renoncer au rêve caressé de toute sa vie, lorsque l'archevêque Uchanski, accourant à Wadstena, réfuta victorieusement les arguments des sénateurs suédois, et ramena le roi à son avis, en l'assurant que la reine Anne et le chancelier Zamoïski avaient si bien manœuvré auprès de la pospolite que le succès du prince Sigismond était assuré. Malgré ces déclarations, un parti nombreux, le plus sage peut-être et certainement le plus dévoué aux Wasas, fut de l'avis de persévérer dans un refus. D'après lui, il était bien difficile à Sigismond d'être en même temps roi catholique de Pologne et roi protestant de Suède. Pourrait-il dans cette fausse position ne pas déplaire aux uns et aux autres, et ne pas perdre la confiance et l'affection de tous? Comment aussi gouverner, sans tiraillements et sans dangers, des peuples qui diffèrent de religion, de langage, de mœurs, d'habitudes et de lois; dont l'un est monarchique et l'autre républicain? Et les deux capitales n'étaient-elles pas bien éloignées l'une de l'autre? Quand le roi serait à Cracovie, ne serait-il pas contraint de confier les affaires de la Suède à une régence? ne serait-il pas contraint d'en faire de même pour les affaires de Pologne, quand il serait à Stockholm? Ces hommes, investis de fonctions suprêmes, ne prendraient-ils pas trop d'importance? N'acquerraient-ils pas une puissance égale et dès lors rivale de celle du souverain? Ne contracteraient-ils pas l'habitude si difficile à perdre du commandement? et céderaient-ils volontiers, sans arrière-pensées, au prince qui serait de retour la place qui lui convient, mais

dont une trop longue possession leur aurait fait connaître les enivrements? En un mot, Sigismond ne lâchait-il pas la proie pour l'ombre?

Ces raisonnements, qui ne manquaient ni de profondeur ni de justesse, répétés à satiété depuis le départ d'Uchanski, avaient frappé l'esprit timide et droit de Jean III qui, après six semaines d'hésitations et de tergiversations, avait fini par se tourner du côté des refusants, et se ranger définitivement de leur avis. Mais le prince Sigismond pensa différemment. Catholique passionné, il était mal à l'aise au milieu d'un peuple protestant jusqu'au fanatisme; de plus il subissait l'influence des Polonais qu'Uchanski avait amenés à sa suite et laissés derrière lui pour assurer le succès de sa mission. Sigismond avait près de vingt ans; il était d'âge et de caractère à diriger ses actions. Le roi, respectant sa volonté, lui permit de régler lui-même sa ligne de conduite, et d'envoyer Éric Sparre, chancelier du royaume, et le comte Brahe, maréchal du palais du jeune prince, annoncer à la reine Anne l'acquiescement de son neveu. Dans le cas où le parti contraire s'opposerait, comme il l'annonçait, par les armes à l'entrée de Sigismond en Pologne, les deux seigneurs s'engagaient à mettre à la disposition du gouvernement un contingent de troupes suédoises.

Cette troisième élection, survenue dans un si court espace de temps, avait surexcité toutes les ambitions et déchaîné toutes les passions. Les protestants, sous prétexte d'embûches tendues sous leurs pas, parurent au scrutin avec dix mille hommes, conduits et commandés par les Sborowski; Zamoïski, quittant la simarre pour l'épée, se mit à la tête d'un corps d'armée à peu

près aussi nombreux; on en vint aux mains; Zamoïski, homme supérieur en toutes choses, révéla des qualités qui auraient fait de lui, s'il l'eût voulu, un des grands hommes de guerre de son époque. Grâce à lui, la victoire resta aux catholiques.

L'élection avait été fixée au 9 août 1587. Les protestants, défaits et craignant de nouvelles attaques auxquelles ils n'étaient plus en mesure de résister, s'enfermèrent dans leur camp transformé en forteresse, et résolurent de n'en pas sortir même pour aller voter. Plusieurs d'entre eux étaient rentrés dans leurs foyers. Zamoïski (1), passionné mais juste, demandait que l'élection fût ajournée, et qu'un nouvel appel leur fût adressé. L'avis du primat qui était contraire prévalut. Les catholiques se trouvèrent donc en grande majorité dans les plaines de Prag, et Sigismond, élu par eux, fut à midi proclamé par le hérault de la pospolite roi de Pologne. Les protestants, comme Zamoïski l'avait prévu, protestèrent contre une élection faite sans leur participation; et, transformant leur camp en un champ de vote, ils donnèrent, trois jours plus tard (12 août), leurs suffrages à l'archiduc Maximilien.

Les deux candidats, nommés par deux partis égaux en nombre, avaient réuni à peu près le même nombre de voix. Sigismond, quoique élu le premier, n'avait pas

(1) Zamoïski était né protestant; il avait abandonné son parti à cause des haines farouches qui divisaient entre eux les calvinistes et les luthériens, et en prévision du socinianisme qui déjà menaçait d'envahir et de perdre cette Église si florissante à ses débuts; mais il ne cessa d'avoir la sympathie de ses anciens coreligionnaires. Tant qu'il vécut, il porta haut et ferme le drapeau de la liberté religieuse, et il retint, tant qu'il put, Étienne Bathory et Sigismond III sur la pente fatale qui les poussait, l'un et l'autre, vers la persécution religieuse. Les actes violents ne commencèrent qu'après sa mort.

rigoureusement plus de droits que Maximilien. L'archevêque de Gnezne, en excitant son parti à faire seul l'élection, n'avait fait que donner le signal de la guerre civile; et c'était lui qui, devant Dieu et devant les hommes, était responsable des malheurs qui allaient fondre sur la patrie.

Cependant Sigismond, appelé par les siens, était entré par Dantzig, à la tête d'une armée suédoise, dans son nouveau royaume; en même temps, Maximilien y pénétrait par Breslaw, protégé par des mercenaires allemands. Les magnats des deux partis vinrent se ranger, chacun sous la bannière du maître qu'il avait choisi. Cependant les Sborowski furent battus de nouveau par Zamoïski près de Czenstokowa. Leur déroute fut si complète que Maximilien, tremblant de tomber au pouvoir des vainqueurs, ne se crut en sûreté qu'àprès avoir franchi la frontière et touché la terre d'Allemagne. La fuite de Maximilien faisait la partie belle à Sigismond, qui, après avoir fait une entrée triomphale à Cracovie, fut sacré roi de Pologne par le primat du royaume (27 décembre 1587).

Cependant Maximilien, ayant trouvé dans son pays des hommes et des canons, vient reprendre la lutte déjà si mal commencée. Personne dans son parti ne pouvait être opposé avec succès au grand Zamoïski. Maximilien, encore défait par lui (25 janvier 1588), est obligé de s'enfuir dans la ville de Biczina, où il est assiégé et contraint de se rendre à son habile antagoniste. Cependant les revers n'avaient pas amolli la fermeté de caractère de l'archiduc. Ni les menaces ni les prières ne purent l'amener à renoncer à des droits qu'il regardait comme sacrés et supérieurs à sa volonté. Quoiqu'un mot eût

suffi pour lui ouvrir les portes de sa prison, il y resta stoïquement, jusqu'à ce que le hasard ou une main amie eût facilité son évasion (1589). Pour tout autre Wasa que Sigismond, qui, catholique passionné, préférait les Polonais aux Suédois, le don de la couronne d'Uladislas aurait été un présent funeste. Les Suédois, qui voyaient dans cet accroissement de pouvoir de leur prince un danger réel pour leur religion et leurs priviléges, avaient pris toutes leurs précautions pour l'avenir et n'avaient autorisé le jeune monarque à monter à bord du vaisseau qui devait le conduire à Dantzig qu'après lui avoir fait promettre solennellement (1) de ne rien changer à la religion du pays, et de ne jamais se présenter en Suède avec plus de dix prêtres catholiques; de former et maintenir entre la Pologne et la Suède une alliance offensive et défensive contre les Moscovites; de ne donner qu'à des Suédois les charges et les emplois de Suède; de confier, tant qu'il resterait éloigné du royaume, la direction des affaires à un conseil de régence, composé de sept sénateurs, qui serait renouvelé tous les trois ans; de ne donner les grandes charges du royaume et le gouvernement des provinces qu'à des hommes présentés par le sénat; de n'établir aucun nouvel impôt sans l'approbation des États qui devraient aussi être consultés dans toutes les questions de paix, de guerre et d'alliance; de ne laisser juger aucun Suédois autrement que par la loi suédoise, et les nobles par leurs pairs. En cas de révolution en Pologne, le roi, pour réduire les factieux, pourra faire venir des troupes de Suède,

(1) Loccenius, *Hist. rerum suecicarum*, lib. VII, p. 430.

mais il payera avec de l'argent polonais la solde des hommes et les autres dépenses qu'ils auront faites. Sigismond, devenu roi de Suède, ne pourra être sacré que par l'archevêque d'Upsal. Son fils aîné lui succédera sur le trône de Gustave Wasa, et son fils cadet pourra avoir un fief en Suède, mais jamais en Finlande ni en Livonie. Ses autres enfants, fils ou filles, seront à la charge de la Pologne. Si le roi Jean laisse des enfants de la reine Gunnila, Sigismond sera contraint de respecter à leur égard les volontés de son père, telles qu'il les aura exprimées dans son testament; de plus, les dépêches et documents, intéressant les deux royaumes, devront être écrits en suédois; enfin, pour couronner l'œuvre, il fut déclaré que l'inexécution d'une seule des promesses faites par le prince entraînerait de plein droit sa déchéance du trône.

Les gouvernants et les gouvernés ont eu, de tous temps et dans tous les pays, des intérêts opposés, et l'histoire est pleine des conflits que cette opposition a fait naître. Toutes les fois qu'un homme de génie est monté sur le trône, ses efforts n'ont tendu qu'à agrandir les prérogatives royales au détriment des franchises de ses sujets, de même que ceux-ci ont toujours abusé des embarras et des fautes d'un prince médiocre pour amoindrir sa puissance au profit de leurs priviléges. Ces luttes ont lieu surtout dans les pays libres où l'autorité du souverain et l'obéissance du peuple ont des limites variables.

Nous venons de voir les dures obligations que les sénateurs suédois avaient imposées à Sigismond, pour lui permettre de sortir de Suède; nous allons voir à quelles conditions les magnats polonais, accourus à sa

rencontre à Dantzig, lui permettront d'entrer en Pologne.

Une alliance éternelle devra exister entre la Pologne et la Suède. A la mort de Jean III, Sigismond ne pourra pas renoncer à ses droits sur la couronne de Suède, qu'il doit transmettre à son fils aîné. Il devra employer la flotte suédoise à la défense de la Pologne et de la Lithuanie, comme aussi faire servir l'armée à la conquête des provinces de Smolensk, Pleskow et Novogorod. Il devra faire construire à ses frais cinq forteresses sur les frontières des deux royaumes. Les étrangers qui le suivront à Cracovie n'y pourront pas séjourner; ils devront être renvoyés chez eux après leur salaire payé. La garde de son corps sera confiée exclusivement à des Polonais et à des Lithuaniens. Eux seuls seront aptes à recevoir des fiefs, des titres et des emplois en Pologne. Sigismond aura à payer, le jour de son couronnement, les arriérés de solde des troupes qui ont servi sous Étienne Bathory; il assurera aux dissidents la liberté religieuse; il maintiendra la nation dans tous ses droits, libertés et priviléges; enfin, il restituera à la couronne de Pologne la province de Livonie qui en fait partie depuis des siècles, et dont le plus grand nombre des districts, en ces derniers temps, en ont été détachés par abus de la force et contre le droit des gens.

Avant l'élection, les Polonais avaient voulu faire de cet abandon une condition *sine qua non*. Mais Jean III l'avait repoussée avec autant de persistance et d'énergie qu'on en avait mis à la lui imposer. Le comte Éric Sparre, croyant au dernier moment ne pouvoir sauver qu'à ce prix la candidature de son maître,

avait eu la faiblesse, malgré des ordres formels, de prendre un engagement qu'il n'était pas en mesure de tenir. Il avait promis l'abandon de l'Esthonie. Cette nouvelle avait causé une si vive émotion en Suède, que le négociateur imprudent avait été de suite désavoué publiquement et de la manière la plus éclatante par le roi et surtout par le prince Sigismond, qui ne pouvait pas du reste, sans se déshonorer, consentir, dans un intérêt privé, à un démembrement de la patrie. Jean même, au moment de la séparation, en embrassant son fils, lui avait fait jurer de rentrer à Stockholm sur le même vaisseau, si les magnats persistaient à exiger que le premier acte de leur souverain fût entaché de bassesse et de félonie.

Fidèle aux prescriptions du sénat et aux ordres de son père, Sigismond déclara hautement qu'il était bien décidé à renoncer à la couronne plutôt qu'à céder un seul village suédois. Cependant les Polonais insistaient pour que toutes les promesses faites fussent tenues. Sigismond, inébranlable, serait probablement retourné auprès de son père, si la reine Anne n'était intervenue et n'avait promis de payer à la république, sur les biens qu'elle possédait tant en Pologne qu'en Italie, l'équivalent des terres de Livonie occupées par les Suédois et que l'on s'obstinait à réclamer avec un si farouche acharnement.

CHAPITRE XX.

Opposition plus vive du clergé à la liturgie. Entrevue de Jean III et de Sigismond à Revel. Le duc de Sudermanie à la tête des affaires de la Suède.

La liberté étant pour les peuples ce que la santé est pour les hommes, non-seulement le plus précieux des biens, mais celui sans lequel les autres n'existent pas, il en résulte que son culte peut bien disparaître du cœur des masses; mais c'est alors que les esprits d'élite lui sont le plus dévoués. Ce feu que l'on croyait éteint brûle sourdement sous la cendre, et il s'agit d'un souffle venu l'on ne sait d'où pour lui rendre toute son ardeur et tout son éclat. La hardiesse presque révolutionnaire des sénateurs avait tiré le clergé de ses lâches défaillances. — Abraham Angermannus compose à Hambourg, où il est exilé, et publie à Wittenberg un livre passionné contre la liturgie, qu'il a l'audace de dédier aux évêques de Suède. L'archevêque essaye de combattre les arguments qu'il renferme; mais sa défense est mise en pièces par un nouvel écrit du pasteur exilé. C'est en vain que le roi, outré de colère, rassemble le plus grand nombre d'exemplaires de ces deux ouvrages et les fait brûler de la main du bourreau; la plus grande partie du

clergé est ouvertement ou en secret du côté du recteur contre le roi, et n'hésite pas à dire que le feu est le plus détestable des arguments. Cependant ce n'était pas de l'étranger, mais des duchés que partait l'opposition la plus vive. Appuyés par leur maître, les prélats les plus influents et les plus instruits adressent à Jean III un mémoire où ils déclarent que, malgré tout leur désir de plaire à Sa Majesté, pour ne point déplaire à Dieu, ils ne peuvent pas accepter la liturgie qu'elle veut leur imposer (1).

En vieillissant, le roi était devenu plus irascible, plus morne, plus ennemi de toute contrainte et moins capable de supporter une contradiction. Il traite les signataires de menteurs, de disciples du diable, les accuse d'hérésie, de rébellion et de trahison, et les menace d'un châtiment terrible, s'ils ne viennent pas lui demander pardon et faire amende honorable. Les traits lancés par le roi ne portaient ni bien juste, ni bien loin; ses menaces étaient peu redoutées de quiconque avait la protection du duc; aussi le clergé des duchés s'assemble-t-il à Örebro sans tenir compte de la mercuriale dont il est l'objet, repousse-t-il avec plus d'énergie que jamais le livre rouge qu'il déclare contraire à la Bible, à la Confession d'Augsbourg et au catéchisme de Luther, et, comme si le roi n'était pas le seul maître en Suède, s'adresse-t-il au sénat et le supplie-t-il de ne rien entreprendre contre la véritable Église du Christ. Les emportements et les menaces du roi vinrent encore se briser contre l'entêtement de ces hommes décidés à rester sourds aux

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 110.

prières comme aux menaces. On tint moins de compte encore des efforts de l'archevêque, dont la violente polémique n'eut d'autre résultat que d'irriter les esprits et de maintenir chacun dans l'opinion qu'il s'était faite (1).

Voyant le peu d'autorité que l'archevêque exerçait sur des hommes qui relevaient et devaient dépendre de lui, Jean III, au risque de compromettre la majesté royale dont il est revêtu, entre en lice et combat aux côtés du primat. Il avait conservé ses prétentions d'autrefois et croyait passer pour un des plus grands théologiens et des plus subtils polémistes de son époque. Aussi non-seulement mettait-il la main à toutes les brochures et à tous les libelles que ses amis faisaient paraître, mais paraissait-il à toutes les conférences et se mêlait-il aux discussions qui étaient engagées. Il faisait pis encore; attirant dans son palais les pasteurs hostiles, il abusait de l'ascendant et surtout de la terreur qu'il inspirait pour amener des rétractations qui plus tard étaient désavouées et causaient des scandales et des violences. Éric Shepperus, prêtre influent de Stockholm, était resté obstinément opposé à la liturgie, et n'avait, par ce fait, obtenu que plus de popularité. Le roi, l'ayant fait venir au château et l'ayant longuement chapitré, sans avoir pu obtenir de lui ni un mot de repentir, ni une rétractation, se précipita, comme un forcené, sur le récalcitrant, le renversa et le foula aux pieds, en vociférant ces paroles du psalmiste : « Tu marcheras sur le lion et le serpent (2). »

(1) Messenius, *Scondia illustrata*, tom. VII, p. 91.
(2) Geffroy, *Hist. des États scandinaves*, chap. IX, p. 219.

Sigismond était jeune et inexpérimenté; il était seul et inconnu. Les magnats, qui l'avaient élu, et qui voulaient régner en son nom, ne faisaient qu'accroître les obstacles et les difficultés dont il était entouré, pour bien le convaincre qu'il ne pouvait rien par lui-même et le forcer à se jeter dans leurs bras. Il n'avait tenu qu'à un fil, au sujet de la question de Livonie, qu'il ne fût renvoyé de Dantzig en Suède comme un petit garçon, avant d'avoir été couronné. Les vains honneurs qu'on lui prodiguait ne pouvaient pas lui laisser la moindre illusion sur sa faiblesse et son isolement; de même que les plaisirs qu'on semait devant ses pas ne suffisaient pas à guérir les blessures faites à son amour-propre. Sigismond, altier et emporté comme tous les Wasas, n'était pas homme à ronger son frein en silence. Des scènes de violence avaient éclaté dans le conseil, et avaient eu de l'écho jusqu'en Suède.

Jean III, depuis la mort de la Gardie et l'éloignement de son fils, les deux hommes qu'il affectionnait le plus, et les seuls en qui il avait confiance, était le plus malheureux des hommes. L'agitation du clergé, l'opposition du duc de Sudermanie, les exigences du sénat et enfin les lettres lamentables de son fils, remplissant son cœur d'amertume, avaient profondément altéré sa santé. D'une agitation fébrile il passait à un mélancolique abattement. Il était découragé, las de tout, même des affaires qu'il avait jusqu'ici aimées passionnément. Aux lettres désolées de son fils il répondait par des lettres désespérées; il se reprochait d'avoir privé les quelques années qui lui restaient à vivre de la présence d'un enfant bien-aimé; il déplo-

rait de l'avoir laissé partir, quand il avait tant besoin de son aide et de ses conseils en Suède ; surtout de l'avoir livré, seul et sans appui, à un peuple arrogant, altier, ingouvernable, un peuple de républicains, qui n'acceptait un roi que pour en faire son souffre-douleurs et son esclave ; il le suppliait enfin de revenir, l'assurant qu'il abdiquerait en sa faveur, parce que le sceptre était devenu trop lourd pour ses débiles mains. Devant ces dispositions de son père, Sigismond s'était pris d'un grand dégoût pour sa nouvelle position. Il eut l'idée de renoncer à la couronne de Pologne en faveur de l'archiduc Ernest, qui serait devenu l'époux de sa sœur Anne (1), et de venir reprendre celle de Suède, qu'il tenait de Dieu seul, et non de grands seigneurs altiers et exigeants, toujours disposés à lui reprocher le glorieux présent qu'ils lui avaient fait. Jean III était dans une disposition nerveuse qui le portait facilement à l'exaltation. L'amour excessif qu'il avait toujours eu pour son fils s'accrut encore sous l'influence de l'absence et au récit des mauvais traitements qu'il subissait, et que sa conscience timorée se reprochait de lui avoir attirés. Pour être plus rapproché de cet enfant adoré et à même d'établir un échange plus fréquent de courriers, Jean était allé s'établir avec toute sa cour dans le château de Calmar. La monotonie de cette vie de province fut interrompue par les fêtes données à l'occasion du double mariage des sœurs de la reine. Elles épousèrent le même jour, l'une Clas Bjelke, son cousin, sénateur du royaume, et l'autre Sten

(1) *Epitome chronologiæ scondianæ*, tom. XV, p. 148.

Roos, comte de Bogesund, proche parent du roi (1).

Il existe un parti en France, le plus nombreux, le plus influent, et qui dispose de presque toute la publicité, lequel s'obstine à ne faire dater la liberté en Europe que de 1789, prétendant qu'avant cette ère de délivrance le monde entier était, depuis des siècles, plongé dans une abjecte ignorance et soumis à un esclavage honteux. Aux hommes de bonne foi de ce parti je recommande la lecture des lettres échangées entre le père et le fils, tous deux souverains, et des pièces diplomatiques qui ont précédé et suivi le départ du prince Sigismond; ils acquerront la certitude que, même au seizième siècle, époque de l'affranchissement des esprits, et où, par une inconséquence inexplicable pour moi, commence l'asservissement des corps, même au seizième siècle, dis-je, c'étaient les rois qui étaient considérés faits pour les peuples et non les peuples pour les rois; que la monstrueuse personnalité de Louis XIV et de tous les potentats qui ont voulu l'imiter, ne date que du dix-septième siècle; que cette orgie de pouvoir n'a été du reste que de courte durée, comme tout ce qui est en dehors de la nature; que la liberté, pour laquelle Dieu nous a créés, n'a eu et n'a pu avoir qu'un instant d'éclipse; qu'elle a reparu ou reparaîtra inévitablement au ciel des nations, et qu'à son éclatante et bienfaisante lumière les générations poursuivront glorieusement la carrière qui leur a été tracée par la Providence.

La dernière trêve conclue à Moscou par Pontus de la Gardie était sur le point d'expirer, et, comme Fé-

(1) Messenius, *Scondia illustrata,* tome VII, page 90.

dor Ier ne voulait, ni pour or ni pour argent, céder aucune des dernières conquêtes faites par son père, en Finlande et en Livonie; qu'il menaçait au contraire de s'emparer de la Carélie et du gouvernement de Kexholm, Jean III demanda aux États réunis à Upsal les ressources nécessaires pour s'engager dans une guerre avec ce redoutable antagoniste. La liturgie fut remise sur le tapis, et servit de prétexte à de nouvelles injures entre le clergé du royaume et celui des duchés. Comme les deux frères intervinrent dans la querelle, prenant chacun fait et cause pour les siens, les mauvais rapports qui existaient entre eux devinrent pires. Le roi, accusé d'hérésie par l'évêque de Nyköping, crut prouver son orthodoxie en faisant brûler un pauvre diable de laïque, convaincu d'avoir blasphémé contre la vierge Marie.

La cour avait suivi le roi à Upsal. Sa jeune épouse y accoucha, le 18 avril, à neuf heures du soir, d'un fils qui fut appelé Jean, et qui reçut plus tard pour fief le duché d'Ostrogothie, dont il porta le nom.

Cependant Jean était plus vieux que l'on n'est à son âge; son corps et son esprit s'étaient beaucoup affaiblis. Il était impatient comme un enfant, et acariâtre comme un vieillard. Il se croyait malade et brûlait du désir de revoir son fils avant sa mort. Dans ce but, une entrevue fut fixée à Revel entre le père et le fils, et Éric Bjelke fut envoyé à Cracovie demander aux magnats polonais de permettre à leur souverain de sortir du royaume. Du reste les deux monarques n'étaient pas censés se réunir seulement pour satisfaire à un besoin de leur cœur; l'intérêt de la patrie était en jeu; ils devaient s'entendre pour former un pacte d'al-

liance offensive et défensive contre les Russes, devenus chaque jour plus menaçants.

Malgré ses prétentions à l'absolutisme, Jean était faible et se laissait dominer par son entourage. Depuis que Sigismond était à Cracovie, et Charles à Nyköping, c'étaient les sénateurs attachés à sa personne qui étaient les véritables souverains du royaume. Ils avaient la réalité du pouvoir dont le roi n'avait que l'apparence (1). Craignant que Jean, en possession de son fils dont l'absence était pour lui une cause de remords et de chagrins incessants, ne voulût plus consentir à se séparer de lui, ils faisaient tout au monde pour le retenir, exagérant l'imprudence qu'il commettait en quittant le royaume dans un moment où la misère sévissait avec tant de violence qu'on voyait « des paysans, jadis riches, errer et mendier dans les terres qui leur avaient appartenu »; où la faim, qui décimait les populations, « changeait en déserts stériles des campagnes naguère couvertes d'épis de blé, et en villages des villes florissantes »; où les querelles, nées à propos de la liturgie, avaient armé une moitié de la nation contre l'autre; où l'indiscipline régnait parmi les troupes privées de leur solde, et où le duc de Sudermanie était sur le point d'envahir le royaume à la tête d'une armée de séditieux. Comme Jean restait sourd à tous ces avertissements et à tous ces conseils, les sénateurs, à bout de ressources, alléguèrent la peste qui sévissait en Livonie. Jean répondit qu'aucun

(1) « La haine que Jean portait au sénat lui inspirait le désir de se donner plus que jamais l'air de gouverner; il portait si loin cette vanité, qu'il avait la clé du trésor pendue à son cou, et qu'on ne pouvait même expédier un courrier, qu'après avoir reçu de lui l'argent nécessaire. » (Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 234.)

pouvoir humain ne le retiendrait loin de ses enfants; qu'il brûlait du désir de les revoir, et qu'il se rendrait à Revel « quand bien même le peuple tomberait sous le fléau, comme l'herbe des prés sous la faulx. »

Devant une résolution aussi fermement arrêtée, il n'y avait qu'à se soumettre et à laisser faire. On voulait profiter du départ du roi pour transporter les troupes qui devaient être opposées aux Russes en train de dévaster la Carélie; mais celui-ci, dont l'impatience touchait à la déraison, ne voulut pas attendre qu'elles fussent équipées et réunies à Stockholm. Son départ avait été fixé au 23 juillet, à deux heures de l'après-midi; il n'attendit pas même, pour se mettre en route, la fin d'un orage qui avait éclaté sur la capitale. C'est au milieu des éclairs et des tonnerres qu'il monta à bord du vaisseau qui devait le porter auprès de son fils chéri. Il avait avec lui la reine, à peine relevée de couches, son fils nouveau-né, et les sénateurs les plus influents.

Hogenskild Bjelke fut chargé, en son absence, de la direction des affaires. La traversée fut heureuse. Jean arriva à Revel dans les premiers jours d'août. Il croyait y trouver Sigismond. Il fut désappointé et blessé d'être arrivé le premier. Ce retard ne pouvait pas cependant être attribué à l'indifférence du fils. S'il n'était pas en Esthonie, c'est qu'à Cracovie un parti nombreux s'opposait à son départ. On croyait à une fuite pareille à celle de Henri de Valois, et l'on voulait prévenir cette humiliante et désastreuse éventualité (1). Une nouvelle élection dans un moment

(1) Lacombe, *Abrégé chronolog. de l'hist. du Nord*, tom. II, p. 168.

aussi critique, lorsque la guerre civile sévissait encore, pouvait amener la ruine de la monarchie polonaise. Cependant, comme Sigismond avait déjà donné des preuves de son honnêteté et de sa franchise, sur une promesse sacrée de retour, il vit s'ouvrir les portes de sa royale prison; il obtint l'autorisation de partir; mais il fut accompagné des plus grands personnages du royaume, dont la présence avait pour but de l'espionner et de le retenir au besoin bien plus que de lui faire honneur. On exigea aussi que le voyage se fît par terre, à travers la Prusse, la Courlande et la Livonie. Sigismond reçut en route l'hommage des bourgeois des villes qu'il traversait pour la première fois, et des seigneurs palatins dont les fiefs étaient sur son passage. Le trajet était long; de plus sa marche était ralentie par les fêtes et les devoirs auxquels il ne pouvait pas se soustraire. Il n'arriva à Revel que le 28 août. Il avait avec lui sa sœur Anne, qui se trouvait, au moment de son départ, en visite auprès de la reine douairière. Après un mois d'attente fiévreuse, Jean, que la maladie rendait encore plus passionné et plus impressionnable, revit et pressa dans ses bras avec des transports de joie son fils bien-aimé. Nul doute que les deux princes n'aient formé, en se revoyant, dans un moment d'effusion, le projet de ne plus se quitter (1). Mais ni l'un ni l'autre n'était maître dans sa cour. Sigismond, retenu par un serment, ne pouvait pas franchir le golfe de Finlanle sans le consentement des magnats. Jean III eut beau déclarer sur l'honneur qu'il n'amènerait son fils en Suède que pour le faire

(1) J. Typotius, *Relat. histor. de regno Sueciæ*, *passim*.

sacrer et couronner à Upsal, et augmenter son importance en lui mettant un sceptre dans chaque main, les magnats restèrent inébranlables et déclarèrent ne consentir au départ de leur roi qu'après avoir reçu son abdication en règle (1). Sigismond III, humilié et indigné, manifesta de nouveau le désir de céder sa couronne à l'archiduc Albert, devenu son beau-frère. Ce projet ne fut pas exécuté, parce que les grands seigneurs polonais, excités à la résistance par les sénateurs suédois, dénièrent au roi le droit de céder une couronne qu'il devait à l'élection, et qui dès lors appartenait en entier à la pospolite, qui seule avait le droit d'en disposer.

Jean était faible, et Sigismond irrésolu. Livrés à eux-mêmes, ils étaient incapables de prendre une décision. Cependant la différence de religion, l'amour-propre national, la diversité de vues en politique, les questions d'étiquette et de préséance, amenaient, chaque jour, des conflits entre les seigneurs des deux nations. Ces querelles entre des gentilshommes, hautains, susceptibles et batailleurs, auraient été sans importance en temps ordinaire. Afin d'abréger une entrevue qui leur déplaisait, les Suédois et les Polonais ne craignirent pas de les faire tourner en rixes sanglantes. Cependant ces scandales, de même que les avertissements, étaient impuissants à séparer le père et le fils, qui semblaient pressentir, l'un et l'autre, que ces jours étaient les derniers que Dieu leur permettrait de passer ensemble. L'invasion des Tartares, qui dévastaient avec une férocité sauvage les provinces orientales de la Pologne,

(1) Relation d'Éric Sparre, *passim*.

servit de prétexte à Zamoïski pour exiger le retour immédiat du souverain. Le grand chancelier alla jusqu'à dire qu'une absence prolongée de la patrie dans de pareilles circonstances serait considérée par le peuple comme une lâcheté ou comme une trahison. Hogenskild Bjelke, de son côté, pour décider Jean III au départ, alla jusqu'à annoncer une levée de boucliers du duc de Sudermanie. Dans de pareilles conditions, les deux monarques ne pouvaient rester plus longtemps loin de leurs peuples. Sigismond partit le premier par la route qu'il avait déjà suivie (30 septembre); Jean était affaibli, attristé par le pressentiment d'une mort prochaine. Ses adieux à son fils furent déchirants et tirèrent des larmes des yeux de tous ceux qui en furent témoins. Il le suivit du reste de près; après avoir envoyé un ambassadeur auprès du grand-duc de Moscovie, il rentra à Stockholm sur le même vaisseau qui l'avait deux mois auparavant amené à Revel (1).

La crainte de trouver la Suède en feu, la douleur de voir son redoutable frère à la tête des factieux, avait rempli d'angoisses, pendant la traversée, le cœur de Jean, de plus en plus faible et timoré. Sa surprise et sa joie furent extrêmes d'apprendre, en touchant terre, que le duc de Sudermanie était tranquillement à Nyköping, absorbé par la douleur que lui avait fait éprouver la perte d'une compagne adorée. En effet la duchesse Marie était morte à Eskilstuna le 29 juillet 1589, six jours après le départ du roi (2). Elle était jeune et belle encore. Comme la reine Catherine, de qui la rapprochait une conformité de goût

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 236.
(2) Messenius, *Scond. illust.*, tom. VII, p. 96.

et de caractère, c'était une femme d'élite et une épouse accomplie (1). Le plus souvent on ne rend justice aux gens humbles et modestes qu'après leur mort. La duchesse Marie, dont la salutaire influence ne s'étendait pas au-delà du foyer domestique, et qui faisait le bien sans bruit et sans ostentation, était presque inconnue en Suède. Ce n'est qu'après l'avoir perdue que l'on s'aperçut combien elle avait contribué à la tranquillité du royaume par ses bons conseils, en ramenant le calme et la modération dans l'esprit emporté, ambitieux et querelleur du duc, qui se trouvait à l'étroit et mal à l'aise dans les murs de Nyköping, et à qui les mauvais procédés et les maladresses du roi ne donnaient que trop souvent le prétexte et l'occasion de se jeter dans les aventures où le poussait son caractère avide, résolu et énergique. Des six enfants qu'elle avait eus, une fille seule lui survivait. Charles, dans le paroxysme de la douleur, croyait de bonne foi consacrer les jours qui lui restaient à vivre à pleurer cette compagne bien-aimée. Il semblait tout consolé de n'avoir pas de fils, et décidé à protéger et à aimer les enfants de son frère, les seuls au monde qui fussent destinés à perpétuer la dynastie des Wasas (2). C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il reçut une longue lettre de Jean III à peine débarqué, se plaignant amèrement des procédés des sénateurs à Revel, et des mensonges d'Hogenskild Bjelke pour le séparer de son fils, se prétendant entouré de

(1) Charles IX, dans sa chronique rimée, a gardé le plus touchant souvenir de cette femme vertueuse. Il ne laissa jamais passer une occasion de chanter ses louanges.

(2) Lettre de Charles à Sigismond pour l'engager à se marier. 1589.

traîtres, et suppliant son frère de venir mettre son activité et son intelligence à défendre la cause de ses neveux, qui, étant celle de Gustave Wasa, était aussi la sienne. La lettre de Jean était humble et pressante. Charles accourut à Stockholm; et c'est par ses conseils et sous sa direction que commença contre les seigneurs, plus imprudents que coupables, cette longue persécution, qui, modérée au début, devint plus tard violente, et montra sous un triste jour le caractère dominateur et emporté et l'esprit vindicatif et cruel des deux frères.

Jean, dans sa colère irréfléchie, avait fait comme le cheval de la fable dans sa querelle avec le sanglier. Pour atteindre des sujets qu'il croyait à l'abri de ses coups, il s'adressa au duc de Sudermanie, et, toujours extrême, dans l'espoir d'associer d'autant mieux son frère à ses rancunes qu'il le comblerait de plus de bienfaits, il l'installa à sa cour et lui confia l'administration de tout le royaume. Charles, qu'une puissance occulte en rendait déjà le maître, fort aujourd'hui de la sanction du roi, tint dès ce moment dans ses mains les destinées de tous, et sa volonté devint la loi suprême. Homme d'ordre avant tout, et ne pouvant souffrir les dettes, il employa généreusement sa fortune personnelle et même celle que sa fille tenait de sa défunte mère à désintéresser tous les créanciers qu'avait fait naître la déplorable administration de son frère. Non content de ces sacrifices, pour parer aux dépenses futures, il mit ses propres bijoux en gage, et emprunta en son nom personnel des sommes importantes à sa sœur, la duchesse de Mecklenbourg (1).

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, p. 236.

Il n'était que temps du reste, si l'on voulait éviter une ruine complète, que la direction des affaires fût retirée à l'incapable Jean III. Le royaume, en ce moment, présentait l'aspect le plus affligeant. Le peuple, non-seulement blessé dans ses intérêts par l'accroissement incessant des impôts et par l'altération des monnaies, mais encore menacé dans ses libertés et dans sa religion, était mécontent et prêt à la révolte. Non-seulement l'agriculture était délaissée; mais les mines, cette source éternelle et inépuisable de la richesse du pays, étaient abandonnées; les propriétaires qui avaient découvert des filons les laissaient ignorés dans les flancs de la terre, attendant des temps meilleurs où ils ne craindaient pas de voir tout le profit passer aux mains du fisc. D'après l'ancienne loi, les terrains vagues et incultes appartenaient au souverain; Jean III, qui avait voulu les vendre trop cher, avait encore en main tous ceux qu'il avait reçus à son avénement au trône. Depuis cette époque, l'étendue de ces champs s'était prodigieusement accrue, parce que la maladie et le manque d'argent avaient forcé une foule de propriétaires d'en faire misérable cession à la couronne. Il semblait que les terres de la Suède, comme au temps de l'âge de pierre, avant l'invasion des Scandinaves, allaient retourner en friche. Charles, pour prévenir ces calamités, donna gratuitement des terrains à toute personne qui s'engagea à les mettre en culture. Ce sont des Finnois, attirés en Suède par des faveurs spéciales, qui défrichèrent les Carlskoga (1) (forêts de Charles), déserts jadis stériles et produisant aujour-

(1) Archives du duc Charles.

d'hui ces gras pâturages qui rendent si délicieuses les rives du lac Möckeln. Le Wermland, dont les landes, dévastées par les ouragans, n'étaient que des repaires de bêtes féroces, fut cultivé et peuplé par ses soins. C'est lui qui fonda Carlstad, la capitale; et les habitants reconnaissants, malgré Charles-Gustave et Charles XII, en disant le Grand Charles, ne désignent, par cette glorieuse épithète, que le duc de Sudermanie. La supériorité du prince était proclamée par tous. Sa participation aux affaires de l'État était tellement reconnue indispensable pour relever la patrie de l'état d'avilissement et de prostration où l'avaient jetée les règnes désastreux de ses deux frères que, malgré son caractère sévère et dominateur, tout le monde le voyait avec joie prendre la place que lui donnaient sa naissance et son mérite, mais d'où la méfiance et la jalousie des deux rois précédents le tenaient écarté depuis trop de temps.

CHAPITRE XXI.

Procès des seigneurs. Mariages du roi de Pologne et du duc de Sudermanie.

Au moment où Jean III quittait l'Esthonie, Fédor Ier y pénétrait à la tête de cent mille hommes. Avant de se mesurer avec un aussi terrible adversaire, le pacifique Jean avait recommandé au gouverneur de faire auprès du monarque moscovite une nouvelle tentative de réconciliation; mais les commissaires suédois, ayant vu qu'ils avaient affaire à un jeune prince, impatient de commander à une grande armée, avide de gloire et de butin, avaient les premiers rompu des conférences dont ils pressentaient l'inutilité et étaient allés se mettre à la tête des hommes dont ils disposaient (1). Fédor, pour entrer en campagne, attendait ce signal. Par ses ordres, trois armées envahirent en même temps le gouvernement de Kexholm, l'Ingrie et la Carélie. Charles Henriksson Horn, généralissime des troupes suédoises en Esthonie et en Finlande, était chargé du soin de défendre les deux Narva. Les chefs suédois avaient tellement la conscience de leur supériorité, qu'ils avaient pour ces hordes de barbares qui se mouvaient autour du grand-duc de Moscovie le mépris de

(1) Verelius, *Epitome hist. sveo-gothicæ*, lib. III, p. 159.

Fernand Cortez pour les soldats de Montézuma. Par insouciance, par jactance, et aussi par ruse de guerre, pour se faire croire plus fort qu'il n'était réellement, Clas Horn avait permis, en un pareil moment, à Gustave Baner de sortir de la ville et d'aller au secours de Wesenberg, dont la prise aurait pu entraîner celle de Revel; c'était une faute. Les Russes ne songeaient pas à Revel; la prise de Narva était le véritable but de cette levée de boucliers. C'était là que tendaient tous leurs efforts. Aussi, après une course à travers le gouvernement de Kexholm et la Carélie, étaient-ils venus se grouper en masse autour des murs de la ville convoitée. Les boulets des canons suédois, tombant au milieu de ces multitudes, en faisaient de grands carnages. Néanmoins, comme les arrivants étaient encore plus nombreux que les morts, les rangs des assiégeants grossissaient chaque jour. Les Suédois au contraire qui périssaient dans les sorties ou sur les remparts n'étaient pas remplacés. A la suite de ces pertes successives, les hommes en état de porter les armes s'étaient trouvés réduits à quatre cents. Mais eux seuls connaissaient leur faiblesse; les Russes, qui trouvaient des adversaires invincibles sur tous les points où ils se présentaient, croyaient qu'une armée entière était enfermée dans la vaste enceinte des deux villes. Ils firent donc des propositions de paix que Horn repoussa, tant qu'il espéra être secouru par Baner; se voyant abandonné à son malheureux sort, il céda aux prières des hommes et aux larmes des femmes, et consentit à traiter avec le grand-duc (1). Il n'avait point d'ordre;

(1) Puffendorf, *Hist. de Suède*, tom. II, p. 126.

mais le cas qui se présentait était tout à fait exceptionnel et imprévu, et les pouvoirs qu'il avait reçus étaient assez grands pour qu'il pût le trancher de sa propre autorité. Il livra donc Iwanogorod (la Narva russe) et Coporie, mais à la condition que le siége de Narva fût levé, et l'Esthonie, comme la Finlande, immédiatement évacuée. Horn avait fait un coup de maître, en écartant le péril immense dont ces deux provinces, dégarnies de troupes, étaient menacées, au prix de deux forteresses qui n'ajoutaient rien à la puissance suédoise, au-delà du golfe de Bothnie, dont l'une était de second ordre, et l'autre trop éloignée pour pouvoir être bien défendue et mise à l'abri d'un coup de main; mais Jean III, haineux et rancunier, détestait, depuis longtemps, tous les membres de cette glorieuse famille. N'ayant pu se venger de l'héroïque Clas Christiansson Horn, à qui il attribuait la sévérité des juges en 1562, il avait, à son avénement au trône, retiré brutalement à Henri Classon Horn le commandement des troupes et jeté tous les siens en prison. Il n'avait plus tard cédé qu'à la nécessité, en le rétablissant dans ses importantes fonctions, et, à sa mort, en les attribuant à son fils. Sa haine, comprimée mais non éteinte, reparut dans son cœur plus violente et plus impérieuse que jamais, quand il vit ce nom odieux figurer au premier rang parmi les sénateurs qui avaient signé les remontrances de Revel. Ivre de vengeance, il somma le général de rentrer de suite en Suède. A peine celui-ci est-il arrivé qu'il est saisi, jeté en prison et traduit devant un conseil de guerre. Horn fut très-éloquent devant ses juges et démontra clairement que, loin d'avoir commis une lâcheté, il avait tenu pendant toute la campagne une

conduite héroïque, et qu'en dernier lieu, en faisant l'abandon de deux forteresses déjà perdues, il avait sauvé deux provinces de la monarchie. Malgré tout ce qu'il put dire, le roi, qui avait fait de sa perte une sorte de point d'honneur, insista avec tant d'opiniâtreté qu'il obtint des juges complaisants une condamnation à mort; comme relief à la mise en scène, elle fut prononcée le 20 février 1591, jour anniversaire de l'envahissement d'Iwanogorod (1).

Horn avait prouvé devant ses juges, de la manière la plus évidente, non-seulement qu'il était innocent, mais même qu'il avait été habile. Néanmoins Jean III, vindicatif et cruel, persistait à vouloir faire répandre un sang si précieux pour la patrie. Horn avait langui un an en prison. Il semblait que c'était assez pour apaiser des rancunes injustes. Comme le roi se montrait inflexible, la reine Gunnila et le duc Charles intervinrent, mais ne purent rien obtenir. Ce n'est qu'au dernier moment, et grâce aux caresses du petit duc Jean, que l'impitoyable vieillard s'attendrit et évita de commettre un crime de plus. Mais, tout en respectant la vie de son prisonnier, il prit un cruel plaisir à lui faire souffrir les angoisses de la mort. Tiré de son cachot, Horn avait été conduit sur le lieu du supplice. Le prêtre avait reçu sa confession; ses yeux étaient bandés, et le bourreau allait lui porter le coup mortel, lorsque sa grâce lui arriva. Charles Henriksson était un noble caractère et un esprit d'élite; le duc de Sudermanie, qui avait le don de connaître les hommes, bien loin de lui retirer ses faveurs, confia à sa garde les mêmes

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, chap. XII, p. 239.

provinces qu'un roi, tombé déjà dans l'enfance, lui reprochait à tort d'avoir laissé démembrer.

Les États avaient été convoqués à Stockholm. Ils y restèrent réunis pendant les mois de janvier et de février. Ils avaient la pénible et difficile mission de juger les sénateurs Hogenskild et Ture Bjelke, Axel Lejonhufvud, Gustave et Sten Baner, Éric Sparre et Clas Tott, accusés d'avoir manqué de respect au roi et de lui avoir donné, dans l'administration des affaires, des conseils perfides; on leur reprochait aussi, ce qui était un crime de haute trahison, d'avoir voulu rétablir la forme élective supprimée par le Westerås-recess (1). Toutes ces accusations reposaient sur des chimères et des suppositions plutôt que sur des faits positifs. Néanmoins la colère du roi était trop grande pour que l'on pût espérer d'éviter à ces malheureux une condamnation. Charles, qui s'était laissé gagner par eux, un peu par esprit de justice et beaucoup dans des vues de popularité, était bien résolu de les sauver. Il fallait pour cela gagner du temps. Le roi apaisé serait devenu plus traitable. Dans ce but, Charles engagea les États à ne rendre qu'un arrêt provisoire, et à attendre, pour le jugement définitif, un supplément d'instruction. Ses conseils furent suivis. Les juges se bornèrent, jusqu'à plus amples informations, à mettre sous le séquestre les dotations des accusés, à leur interdire l'entrée des châteaux royaux, et à les condamner aux arrêts dans leurs terres. Déjà, depuis près d'un siècle, la noblesse avait abandonné ses vieux manoirs pour aller parader dans les antichambres du prince. A ce genre de vie, elle s'était

(1) Messenius, *Scond. illustr.*, tom. VII, p. 99.

avilie et ruinée, et une bassesse lui coûtait peu pour obtenir du souverain l'argent nécessaire à soutenir sa fastueuse existence. Renchérissant sur la sévérité des autres ordres, elle déclara qu'elle exclurait les accusés de son sein, s'ils n'apportaient pas des preuves évidentes de leur innocence. C'eût été déchirer d'un coup les plus belles pages de son livre d'or; mais elle n'y regardait pas de si près, quand il s'agissait de faire la cour au roi. En dédommagement des prétendues attaques dont la famille royale avait été l'objet à Revel, la diète, pour prouver l'attachement du pays, reconnut de nouveau leur droit au trône de Suède à Sigismond et à ses descendants, à leur défaut au prince Jean et à ses descendants, et enfin au duc de Sudermanie. Dans le cas de l'extinction des mâles, la couronne devait revenir à l'aînée des filles, à qui l'on aurait soin, si elle n'était pas mariée, de donner pour époux un prince issu du sang de Gustave Wasa.

Les Suédois avaient réellement à cœur de reprendre les deux forteresses que Horn avait livrées aux Moscovites. De loin on ne se rendait pas compte de la situation. Charles, cédant au courant de l'opinion publique, oublia sa prudence et sa circonspection ordinaires. Il prit bruyamment l'engagement d'aller reprendre aux Russes les deux villes perdues. Dans ce but, il accourut en Ingrie à la tête d'une brillante armée, et, tout bouillant d'ardeur, alla imprudemment mettre le siége devant Iwanogorod. Tout cela s'était fait avec précipitation et étourderie. Charles n'avait pas assez de monde, et surtout assez de provisions et de matériel de siége. Il rencontra des obstacles qu'il n'avait pas prévus, et que son coup d'œil exercé reconnut bien

vite pour être insurmontables. Les Russes, qui derrière les remparts valent les meilleurs soldats du monde, étaient aussi acharnés à défendre la ville que les Suédois à la reprendre. Ils étaient tour à tour admirables d'entrain ou de patience. Charles, après avoir perdu dans les tranchées la plus grande et la meilleure partie de son monde, craignit de voir le reste enveloppé par des hordes nouvelles venues de la Moscovie. Pour ne pas tomber en leurs mains, il retourna brusquement en Esthonie, et passa de là en Suède (1).

Le premier soin de Charles à son retour fut de convoquer de nouveau les États à Stockholm. On commença par décréter l'envoi d'une ambassade à Cracovie, ayant pour objet de demander des secours aux États de Pologne, en vertu du traité conclu à l'avénement au trône de Sigismond, et établissant une alliance offensive et défensive des deux peuples contre les Russes. Cela fait, le procès des seigneurs revint sur le tapis. Jean III, qui avait été blessé à Revel dans ses affections de père et son amour-propre de souverain, avait conservé dans son cœur ses rancunes aussi âpres et aussi exigeantes qu'au premier jour. La solitude et la souffrance n'avaient même fait que grossir des griefs exagérés dès le principe par une imagination maladive. Comme il ne dissimulait pas son désir de perdre des hommes détestés, des délateurs surgirent de tous les côtés, donnant de criminelles intentions à des propos, à des lettres ou à des actes qui n'étaient qu'irréfléchis et imprudents. Le roi eut assez peu de tact pour venir assister aux séances dans un état permanent de colère,

(1) Loccenius, *Hist. rerum succicarum,* lib. VII, p. 439.

et assez peu d'empire sur lui-même pour invectiver et accabler d'injures des hommes qui n'étaient qu'accusés, et dont ses procédés aggravaient fortement la situation. Il reprocha à Hogenskild Bjelke, entre autres actes honteux, de s'être laissé prendre et désarmer par un palefrenier, dans la dernière guerre avec le Danemark; à Gustave Baner de n'avoir pas secouru Charles Horn, enfermé dans Narva, et, par cet abandon, de l'avoir réduit à commettre un acte désespéré qui détruisait son honneur et qui était funeste au pays; et à Éric Sparre d'avoir promis, à Cracovie, contre des ordres formels, la cession de l'Esthonie, et enfin, d'avoir pris en Écosse le titre de baron auquel il n'avait pas droit. Une pareille conduite était inqualifiable dans un tel moment et de la part d'un souverain. Les seigneurs, ayant fait à de grossières interpellations de fières réponses, Jean, transporté de colère, sortit son épée du fourreau, et, après avoir déclaré qu'il saurait bien se faire justice, quitta précipitamment la chambre des nobles. Charles, reprenant le rôle du roi, soutint l'accusation, mais mollement, et trouva à tout et pour tous des excuses. Néanmoins les États se crurent contraints de condamner les seigneurs à être enfermés dans une prison d'État, avec l'obligation de comparaître devant de nouveaux juges, quand il plairait à Sa Majesté. Jean ne supportait plus aucune contradiction; il croyait avoir beaucoup fait en laissant la vie sauve à ses anciens conseillers. C'est en vain que Charles et la reine Gunnila intercédèrent en leur faveur. Son bien-aimé Sigismond y fut aussi pour ses peines. Il eut beau écrire de Pologne que, quand même les sénateurs seraient coupables, le roi devait

préférer la clémence à la justice; il eut beau lui dire combien il lui serait pénible de monter sur un trône entouré de veuves et d'orphelins, la plupart proches parents de la famille royale, Jean resta inébranlable et inexorable. Ce ne fut qu'à sa mort que les seigneurs virent ouvrir la porte de leur prison.

Le fameux différend, survenu après la mort de Gustave I[er] au sujet des trois Couronnes, devait avoir une solution en 1591. Comme aucune des parties ne voulait faire des concessions à l'autre, et qu'elle n'était assez forte pour imposer ses prétentions, on renvoya à 1597 la solution de cette grande affaire (1). Les États, toujours préoccupés des invasions projetées par le grand-duc, envoyèrent à Cracovie des ambassadeurs, afin que le traité d'alliance conclu entre la Suède et la Pologne contre la Russie ne restât pas à l'état de lettre morte.

Au commencement de l'automne, dans son île de Wisingsö (2), entre les deux Gothies, dans sa demeure féodale, s'éteignit doucement, dans les bras de Dieu, le vénérable Perh Brahe, comte de Wisingsborg et drots de Suède. C'était un cousin germain du roi, et non-seulement un des plus riches personnages de son pays, mais encore un des plus grands esprits et des plus nobles caractères de son époque. Tour à tour diplomate, soldat et écrivain, il a été constamment remarqué par tout et de tous. Son *Œconomia,* ou livre de ménage pour les jeunes nobles, qui est parvenue jusqu'à nous, dévoile à chaque page la grandeur d'âme, l'indépendance de caractère, la piété sincère et les sentiments généreux de son auteur. A sa mort, l'ouvrage était encore ma-

(1) *Epitome chronolog. scond.,* tom. XV, p. 151.
(2) Située dans le lac Wettern.

nuscrit; bien qu'il n'ait été imprimé que plus tard par les soins de son fils cadet, le drots Pehr Brahe, des extraits qui avaient été rendus publics avaient fait connaître l'esprit de l'ouvrage; des chapitres entiers, mis au jour au moment de la mort de l'auteur, ne laissèrent aucun doute sur les regrets que lui avait fait éprouver la rupture de l'Union de Calmar. De là grande fureur du roi et disgrâce de tous les siens. Ceux-ci néanmoins, tenant davantage à la gloire de leur père qu'à la faveur du prince, n'écoutèrent ni menaces ni prières, et firent imprimer dans leur propre domaine le livre incriminé.

L'*Œconomia* est l'ouvrage le plus remarquable qui ait paru en Suède dans le seizième siècle. L'auteur, qui descend d'un de ces anciens chefs goths qui prirent Rome, et furent, pendant la première partie du moyen âge, la terreur de la chrétienté, se rappelait l'époque des Stures où son père, souverain de l'île de Wisingsö, marchait de pair avec le vice-roi d'aujourd'hui, et pouvait être demain vice-roi à sa place. Aussi peint-il admirablement le seigneur suédois au milieu de ses domestiques, de ses sujets, de ses champs, de ses prairies, occupé de soins divers, d'après les saisons et les événements, depuis le lundi où il rend la justice dans la grande salle du château, et règle avec ses serviteurs le travail de la semaine, jusqu'au dimanche où il entend la messe et le sermon, et fait des leçons de morale à ses enfants et à ses domestiques. Quoique neveu de Gustave, et assis sur les marches du trône, il regrette la révolution politique et religieuse qui a détruit l'Union de Calmar, supprimé l'électivité de la couronne, et substitué la religion protestante au culte

catholique ; il gémit de voir les nobles, jadis tous égaux, avoir aujourd'hui des maîtres qui, selon leur caprice, augmentent ou restreignent leurs priviléges ; il déplore surtout l'extension du luxe qui doit dans un temps donné ruiner et par le fait avilir la noblesse. « Aujourd'hui, » dit-il avec tristesse, « les pieds et les mains doivent être emprisonnés dans la soie et le velours ; la magnificence éclate dans le costume des femmes ; les tables sont chargées de vins fins, de fruits étrangers, de mets recherchés ; puis l'étiquette veut qu'on ait des serviteurs à la manière allemande, quoique nos revenus ne répondent pas à ces dépenses, surtout depuis que les domaines des nobles se partagent entre leurs enfants. »

Le comte Brahe, protestant de fait, avait toujours gardé des sentiments favorables au catholicisme. Il avait correspondu avec le cardinal Hosius, et aurait certainement prêté son puissant appui à la contre-révolution religieuse que Jean III avait entreprise, si celui-ci avait montré l'esprit de suite, la fermeté et l'audace, nécessaires à la réussite d'une œuvre aussi difficile. Ses opinions religieuses, connues de tous, n'avaient en rien amoindri les sentiments de respect et d'amour que ses vertus et son mérite avaient inspirés à tout un peuple ; et la mort de cet homme de bien fut aussi remarquée que celle d'un puissant et sage monarque ; comme celle de Gustave Wasa, elle causa un deuil public (1).

Le 21 mai 1592, le roi Sigismond épousa à Cracovie, avec une grande pompe, Anne d'Autriche, fille

(1) Geyer, *Histoire de la Suède*, pag. 225 et 226.

de l'archiduc Charles. Beaucoup de Suédois de distinction assistèrent aux fêtes splendides données à l'occasion de ce mariage. A leur tête se trouvait la princesse Anne Wasa, qui était allée chercher sa belle-sœur jusqu'à Vienne avec toute sa maison (1). La margrave de Bade, Cécile, était du nombre des conviés. On l'avait attirée à Cracovie pour avoir un membre catholique de la famille Wasa; aussi, quoique la malheureuse femme fût déjà décriée pour sa prodigalité et ses mauvaises mœurs, fut-elle accueillie avec une grande distinction par le jeune couple qui, dans les affaires de religion, montrait une partialité qui ne convenait pas aux souverains d'un pays mixte, et renvoyée chez elle comblée de présents.

Peu de temps après son neveu, 28 août 1592, Charles Wasa, duc de Sudermanie, épousait à Kiel la jeune princesse Christine d'Oldenbourg, fille du duc Adolphe de Holstein-Gottorp. On dit que ce sont les maris qui ont fait les meilleurs ménages qui, alléchés par leur bonheur passé, convolent le plus promptement à de nouvelles noces. Jean et Charles confirment la vérité de ce dicton. Jean, qui comptait sur la promesse faite par son frère, sous le coup de la douleur, peu de jours après la mort de la duchesse Marie, de vivre désormais dans le célibat et de se consacrer au bonheur de ses neveux, avait fait éclater, en apprenant ce projet de mariage, une sombre et violente douleur, et essayé de tous les moyens pour dissuader son frère de contracter une alliance qu'il croyait contraire à l'intérêt de ses enfants. Mais l'influence du roi était nulle

(1) Jean Sparre et sa femme Catherine étaient l'un grand maître et l'autre grande maîtresse de la maison de la jeune princesse.

sur le duc, qui l'eut bientôt réduit au silence en lui rappelant que, en épousant une jeune femme, il ne faisait que suivre son exemple. Jean avait toujours eu du bon sens. L'amour paternel lui avait donné, cette fois, une grande sagacité. Jamais appréhensions n'avaient été plus légitimes que les siennes. Aucun événement ne pouvait certes être plus funeste à sa postérité. La princesse Christine était violente, altière, impérieuse et ambitieuse. Elle avait été recherchée en mariage par le roi Sigismond. Les paroles avaient été données, et les cadeaux apportés par la duchesse de Mecklembourg, négociatrice de l'affaire, à la jeune fille, qui, avide de commandement et d'honneurs, avait témoigné, avec trop peu de retenue peut-être, sa joie de quitter les États obscurs et étroits de son père pour aller s'asseoir en même temps sur les trônes de Pologne et de Suède, lorsque les jésuites, qui entouraient Sigismond et qui commençaient déjà à prendre sur son esprit faible et irrésolu l'ascendant immense dont ils ont si violemment abusé, le détournèrent d'une alliance protestante pour le jeter dans les bras d'une jeune archiduchesse déjà connue pour son zèle pour la religion catholique. La fière Christine, blessée dans son amour-propre de jeune fille et dans son orgueil de princesse, avait épousé de dépit, à la place du jeune souverain de deux grandes monarchies, un homme déjà vieux, connu pour la violence de son caractère, qui avait été son oncle, et ne gouvernait qu'à titre de vassal un misérable petit duché englobé dans le royaume de Suède. Christine avait une de ces natures qui ne pardonnent jamais un outrage. La haine qu'elle avait vouée à Sigismond et à sa femme fut

éternelle et implacable. C'est elle qui, ayant bientôt découvert les grandes capacités de son mari et ayant résolu de les faire tourner à l'élévation des siens, fut l'inspiratrice de la révolution qui renversa l'orphelin du trône et y mit à sa place le tuteur qui devait le protéger contre les factieux.

CHAPITRE XXII.

Derniers moments de Jean III.

Jean III ne voyait que des ennemis autour de lui. Il n'avait eu de confiance en son frère qu'après la mort de la duchesse Marie, quand il croyait que l'affection profonde qu'il avait ressentie pour elle et la préoccupation des affaires le retiendraient dans le célibat pour le reste de sa vie. La nouvelle de son mariage l'avait affligé avec d'autant plus de raison que, doué d'un gros bon sens qui avait triomphé de ses illusions paternelles, il avait déjà reconnu que son fils, homme médiocre, n'était pas à la hauteur de sa tâche, et que les sept seigneurs qui, à Revel, lui avaient fait sentir si durement l'espèce de tutelle dans laquelle ils avaient la prétention de le tenir ne tarderaient pas avec lui à se partager le royaume et à former, à l'instar de celle des électeurs d'Allemagne, une confédération, dont ils lui donneraient la présidence, mais sans lui accorder plus de pouvoir que les souverains allemands n'en ont laissé à l'empereur; que, s'ils étaient, par cas, maîtrisés et maintenus au devoir par le duc de Sudermanie, c'est lui qui usurperait la couronne pour ses enfants, et que Sigismond y perdrait davantage encore. Ces

appréhensions que l'avenir a de point en point réalisées assiégeaient constamment l'esprit affaibli du roi, et ne lui permettaient ni le repos le jour, ni le sommeil la nuit. C'est sous l'influence de ces préoccupations et de ces chagrins qu'il ressentit, au printemps de 1592, les premières atteintes du mal qui devait le conduire au tombeau. C'était une maladie de langueur, compliquée d'une paralysie lente, qui commença à le priver de l'usage d'un bras. En vain ses médecins et surtout maître Simon, son apothicaire, dont le talent lui inspirait une grande confiance, usèrent de tous les remèdes; aucun n'eut de prise sur ce corps épuisé. Cependant les souffrances ne faisaient qu'aigrir le caractère du roi et augmenter sa sévérité. Il ne semblait pas songer à l'idée d'avoir bientôt à rendre compte de ses actes à un juge suprême. Les sénateurs, qui étaient aux arrêts dans leurs châteaux, attirés à Stockholm sous de futiles prétextes, furent saisis et jetés en prison. Les massacres d'Upsal étaient présents à tous les esprits, et Jean III n'inspirait guère plus de confiance qu'Éric XIV. Aussi, après cet acte de violence, l'émotion fut-elle extrême parmi les parents des accusés. Les femmes, épouvantées, voulaient suivre leurs maris dans leurs cachots, espérant qu'on n'oserait pas les assassiner dans leurs bras, et désirant, en cas de malheur, mourir avec eux. Dans ce but, elles assiégeaient, avec un courage admirable, à toutes les heures du jour et de la nuit, les portes du sombre château de Stockholm (1).

En juillet, le roi, d'après l'avis des médecins, quitta Stockholm pour Upsal. On espérait une amélioration

(1) Messenius, *Chronol. scond.*, tom. VII, p. 103.

dans le changement d'air. Le roi devait passer l'hiver dans cette ville célèbre pour sa salubrité; s'y sentant plus mal au contraire, il se fit conduire à Drottningholm. Là encore, la maladie, qui était incurable, s'aggrava. La crainte de la mort adoucit le cœur de Jean et le rendit plus accessible aux prières du roi Sigismond et de sa jeune femme, qui l'excitaient à la clémence. Les seigneurs furent élargis et rendus à leurs familles, en même temps que des professeurs et des pasteurs, qui, emprisonnés au moment des querelles soulevées par la liturgie, avaient été laissés sous les verroux par méfiance ou par négligence depuis l'apaisement de ces désordres.

Jusqu'à ce moment, le malade, quoique très-faible, avait eu la force de se lever tous les jours. A Drottningholm, il s'alita et manifesta le désir de communier. Quoique pieux, il n'avait pas, depuis trois ans, rempli ce devoir religieux, ne sachant s'il devait se servir de l'hostie ou du pain et du vin. Ce saint acte ayant été accompli à la manière des luthériens, maître Jonas, le pasteur, lui lut la parole de Dieu, que Jean, se levant sur son lit, commenta avec beaucoup de fermeté et de présence d'esprit. Il récita ensuite des psaumes, et lut des sentences religieuses tirées de la Bible, du Nouveau Testament et des ouvrages des Saints Pères; enfin il écouta pieusement et répéta les prières dites par le pasteur. Son esprit était calme. Le temps semblait avoir effacé de son cœur les remords, nés à la suite du meurtre d'Éric, qui l'avaient si longtemps maintenu dans de cruelles angoisses, et qui furent si favorables au cardinal Possevin pour amener sa conversion. Le nom de son malheureux frère ne fut

pas même prononcé dans ces tristes moments, soit oubli du passé, soit crainte de l'avenir.

Il n'y avait eu jusqu'alors dans la chambre que la reine et un officier de service. D'après l'étiquette, les portes ayant été ouvertes, toute la cour entoura le lit du malade. Le prêtre lui ayant demandé s'il pardonnait toutes les offenses, il dit qu'il n'avait plus dans le cœur aucune rancune, et qu'il faisait grâce à tous ceux qu'il avait punis; il pria Dieu ensuite d'être pour lui aussi clément, et de l'absoudre des fautes qu'il avait commises; il récita les prières des morts, et enfin, quand le moment de la communion arriva, après avoir bu le vin, il prit le pain de la main du pasteur, et, écartant sa grande barbe avec une main, de l'autre il le mit dans sa bouche. On le croyait perdu; il en réchappa; en octobre même il se trouva assez fort pour être transporté à Stockholm. Cependant le mal ne faisait qu'empirer. Le moment était prochain où la dernière heure de vie que Dieu lui avait accordée allait sonner. La faiblesse du corps augmentait chaque jour; mais la tête restait saine. Maître Jonas, le pasteur, qui ne quittait plus son chevet, voyant la fin approcher, exhorta le malade à se confesser. Celui-ci lui répondit que ce serait inutile, attendu qu'il persévérait dans les mêmes pensées; mais il communia et se mit à réciter des prières luthériennes, dans lesquelles, par inconséquence ou par irrésolution, il mêla le *miserere* catholique; enfin il mourut en disant cette parole de Job : « Je sais que mon rédempteur vit. » C'était le 17 novembre 1592. Le roi, d'après Messenius, avait vécu cinquante-cinq ans, onze mois, quatorze jours et douze heures.

Jean III, comme son père Gustave Ier, succomba lentement au mal dont il était atteint; sa mort était prévue depuis longtemps, mais non pas le moment où elle devait arriver. Charles était à Nyköping, quand l'état de son frère devint désespéré. Averti par des amis officieux, il se mit en route; mais, n'ayant pas reçu de nouveaux messages, il s'arrêta à Södertelje, où il avait quelques affaires privées. Il était là, à portée des nouvelles qu'il attendait avec impatience, quand le moment suprême arriva. En sa qualité de régent du royaume, il aurait dû se trouver auprès du roi expirant, recevoir son dernier soupir, et connaître ses dernières volontés. Le devoir de la reine et de ses conseillers était de l'appeler aux premiers symptômes de mort. Mais Charles était redouté; on le tint éloigné tant qu'on put; il ne fut averti que le deuxième jour après la catastrophe. La reine avait profité du temps où elle était seule pour enlever tout ce qui était à sa convenance. Charles, en voyant ce pillage, entra en fureur; il voulait faire rendre gorge à la reine, qui lui présenta des lettres de son mari la dispensant de fournir aucun compte. Clas Bjelke, Jöran Pozse, maître Jonas, le pasteur qui l'avait assisté, et maître Simon, l'apothicaire qui l'avait soigné, encoururent la colère du prince, qui les chassa du palais. La reine reçut le même ordre, mais elle refusa de sortir tant que le corps de son époux ne serait pas enlevé.

Gunnila et son entourage n'avaient songé qu'à dépouiller le défunt, qui, par une coupable négligence, avait été laissé dans la modeste chambre et dans le lit où il avait rendu le dernier soupir. Charles fit couvrir le corps de vêtements magnifiques et ordonna de le trans-

porter dans un des salons d'apparat du palais; il envoya ensuite un courrier à Cracovie avertir Sigismond de la mort de son père, et l'engager de venir prendre possession du trône de Suède, sur lequel les lois du royaume l'appelaient à monter; il prit en même temps la direction des affaires jusqu'à l'arrivée du souverain.

Il y a dans Jean deux personnes qu'il est utile de séparer, l'homme privé et le souverain; l'un qui fut excellent et l'autre médiocre. En effet, l'amour passionné qu'il avait voué à sa charmante et vertueuse compagne, les égards excessifs dont il n'a cessé de l'entourer jusqu'à sa mort, la confiance aveugle qu'il avait dans sa sagesse, et sa soumission absolue à toutes ses volontés, à tous ses désirs, témoignent, sinon de la fermeté de son esprit et de la rectitude de son jugement, tout au moins de la bonté de son cœur, lorsqu'il n'était pas sous le coup de la méfiance ou de la peur. Sa tendresse pour ses enfants n'était pas moins vive que pour leur mère. Le regret d'être séparé de son cher Sigismond, la crainte de l'avoir mis à la merci des magnats polonais, a empoisonné et abrégé certainement les derniers jours qu'il était destiné à vivre. Ses rapports et ses procédés avec ses frères et sœurs, si ce n'est avec Charles dont il était jaloux et qu'il redoutait, furent excellents et montrent une grandeur d'âme et une hauteur de sentiments vraiment remarquables. Ses courtisans et ses serviteurs furent aussi le plus souvent comblés de ses bienfaits, et n'eurent à souffrir que de quelques emportements qu'il n'avait pas la force de comprimer, mais dont il était le premier à déplorer les excès. Comme souverain, il montra, au sujet de la liturgie, un grand mépris de la conscience

humaine; mais il faut tenir compte des idées de l'époque, et se rappeler que bien d'autres princes ne reconnaissaient pas mieux que lui à leurs sujets le droit d'adorer Dieu autrement qu'à leur façon. Son amour du faste, de la représentation, et sa manie de bâtir, l'entraînèrent dans des dépenses excessives et disproportionnées aux ressources du pays. Sa faiblesse et sa négligence encouragèrent le soldat à l'indiscipline, et le fonctionnaire public à la concussion. Son avidité poussa les gens du fisc à commettre des actes de violence et de rapine, et sa méfiance le porta à des actes de cruauté. Malgré tout cela, grâce à l'habileté des conseillers qu'il avait eu le bon sens de choisir, et surtout grâce à l'intervention du duc de Sudermanie, dont la salutaire influence se faisait sentir même au moment où leurs rapports étaient les plus mauvais, il laissa le royaume dans un état moins déplorable qu'au moment où il l'avait pris, après le règne désastreux de son frère. Son amour excessif de la paix lui fit éviter tout conflit avec ses voisins; néanmoins il sut maintenir l'intégrité de la Suède, même en Esthonie, contre les convoitises des Danois, des Polonais et des Russes.

Fryxel, dans sa belle histoire de Suède, tome IV, trace le portrait du roi Jean; il est, selon nous, si ressemblant, que nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer notre travail sur ce prince qu'en reproduisant les appréciations de cet illustre écrivain.

« Jean III réunit sur sa figure la bonté, la beauté et la majesté. Sur sa physionomie on voyait empreintes les marques d'une sombre distraction. Dans ces derniers temps il portait, comme jadis son père, la barbe

longue, et elle lui descendait jusqu'à la ceinture. Il était d'un caractère soucieux, méfiant et méditatif; il aimait la solitude, et trouvait dans la lecture des distractions à ses chagrins et à ses ennuis. Dans son extrême jeunesse, il évitait les jeux qui plaisent aux enfants; et son père était souvent contraint de l'éloigner du travail, et de l'exciter à prendre part aux plaisirs de ses camarades. Les démêlés qu'il eut avec le duc de Sudermanie, avec le clergé et avec les sénateurs, aigrirent son caractère de tout temps inquiet et méfiant; les remords que lui causa le meurtre de son frère augmentèrent sa mélancolie naturelle. A la fin de ses jours il était insupportable à lui-même et aux autres.

« Jean III était instruit. Il parlait parfaitement le polonais, l'allemand, l'italien et l'anglais. Le latin lui était aussi familier que le danois et le suédois. Il comprenait le grec et le français. Il avait fait de la théologie son étude favorite. Les Livres saints, les ouvrages des Pères de l'Église, et ceux de tous les théologiens du seizième siècle, avaient été lus et presque tous commentés par lui; son esprit, naturellement indécis et méticuleux, s'égara au milieu de toutes ces croyances, sans se fixer jamais à aucune. Né et élevé dans la religion luthérienne, il prit en Angleterre du goût pour les doctrines calvinistes, et un instant inclina vers l'Église grecque. Sous l'influence de sa première femme, il embrassa le catholicisme, et, sous l'influence de sa seconde, il revint à la religion de son peuple.

« Jean avait hérité du goût de son père pour la musique. Les beaux chants de l'Église catholique contribuèrent à sa conversion. On chantait ou l'on jouait de

quelque instrument pendant ses repas. Il aimait à bâtir et se plaisait dans la société de ses architectes. Le château de Borkholm, le palais de l'archevêque dans l'île d'Arnö, de même que les églises de Riddarholm, de Sainte-Claire, de Saint-Jacques et de Sainte-Marie, à Stockholm, furent commencés, sinon tous achevés, par lui. Il restaura et agrandit les palais d'Upsal et de Stockholm.

« Avant son mariage, Jean avait eu de Catherine Hansdotter Natt-och-Dag trois enfants, à qui il donna le nom de Gyllenjelm et qu'il anoblit. Dans la suite, il n'eut plus de faiblesse de ce genre ; son tempérament, sa piété et surtout son affection pour la reine Catherine, le maintinrent dans le devoir. Un mélange singulier de dureté et de faiblesse, d'opiniâtreté et d'inconstance, d'indécision et de méfiance, forme le fond de son caractère. Il était aussi sujet à ces emportements héréditaires chez les Wasas. Dans les premières années de son règne, Jean se laissa conduire par la douce Catherine et par le sage Pontus de la Gardie. Plus tard il tomba sous la domination de courtisans perfides, vils et avides. Gustave Wasa recommandait toujours à ses enfants de s'entourer d'hommes capables et sans reproche, « parce que, disait-il, on vous accordera les qualités dont ils sont doués. » Par malheur Éric et Jean ne suivirent pas plus ces recommandations que bien d'autres aussi sages et aussi utiles. »

Qu'ajouter à ce portrait tracé de main de maître? rien du tout. Nous n'avons qu'à ratifier tous les jugements de l'écrivain, et à rendre hommage à sa sagacité et à son érudition.

RÈGNE DE SIGISMOND.

RÈGNE DE SIGISMOND.

CHAPITRE XXIII.

Synode d'Upsal.—Arrivée de Sigismond en Suède. Commencement de ses démêlés avec Charles.

Charles avait été à peine instruit de la mort de Jean III qu'il avait pris la direction des affaires, en vertu du testament de son frère, de ses droits héréditaires et de la décision des États; et il avait bien fait. C'était le seul homme en Suède qui, dans ces moments difficiles, eût assez d'autorité et assez de mérite pour faire rentrer et pour maintenir dans le devoir les membres de ces grandes familles féodales, qui comptaient toutes des rois parmi leurs aïeux; qui avaient gouverné le pays oligarchiquement pendant les cent vingt-six ans qu'avait duré l'Union de Calmar; dont Gustave Wasa avait pu faire ployer le front altier sous son bras de fer, mais qui l'avaient relevé plus haut que jamais sous les règnes de l'insensé Éric XIV et du pusillanime Jean III. Ces hommes qui avaient pressenti

que la domination du duc de Sudermanie serait bien différente de celle de ses frères n'avaient pas manqué, toutes les fois qu'il était intervenu dans la politique du pays, de lui faire de l'opposition, espérant, par des tracasseries, le dégoûter des affaires du royaume, et le décider à ne s'occuper que de l'administration du duché. Mais Charles à Nykōping était comme un aigle en cage, et le désappointement de tout ce monde fut grand, quand on le vit prendre le pouvoir avec tant de résolution; néanmoins, comme il était, avant tout, redouté, quoique beaucoup d'ambitions fussent froissées, beaucoup d'espérances déçues, toutes les passions restèrent enfouies dans le cœur, et l'ordre ne fut troublé nulle part.

Le premier acte (24 novembre) de Charles avait été de faire dresser un inventaire des biens laissés par son frère, et de le faire porter à son neveu à Cracovie par un homme de confiance (1). Quatre jours après (28 novembre), affectant de ne pas voir l'attitude hostile de la haute noblesse, il fit non-seulement sortir de prison les seigneurs incriminés (2), mais encore il les rétablit dans leurs fonctions et leurs dignités, et leur rendit leurs dotations. Cet acte habile et généreux attira dans son parti quelques membres des grandes familles, qui lui avaient été hostiles jusqu'à ce jour; mais le plus grand nombre, persistant dans ses antipathies, affecta de ne voir en lui qu'un fonctionnaire chargé de gouverner le royaume pendant l'absence du roi, un premier ministre qui était leur supérieur plus

(1) Un Français, nommé Pierre de la Colle.

(2) Ces seigneurs étaient Hogenskild et Ture Bjelke, Gustave et Sten Baner et Éric Sparre.

à cause de sa naissance que de sa position, et non un régent, c'est-à-dire un homme qui tenait le lieu et la place du roi, et à qui ils devaient le même respect, le même dévouement, la même soumission.

La perspicacité de Charles était si grande qu'elle lui donnait comme une intuition de l'avenir. Prévoyant que les Polonais ne voudraient consentir au départ du roi qu'après lui avoir imposé l'obligation de leur livrer l'Esthonie, et craignant que celui-ci dans son impatience ne se soumît à ces dures exigences, il avait écrit à tous les commandants des places fortes, situées dans cette province, de ne point oublier qu'ils les occupaient au nom des États de Suède, et que, lors même que Sigismond leur ordonnerait de les livrer aux Polonais, ils devaient, sous peine d'être accusés de haute trahison, les conserver à la patrie. Le comte Axel Lejonhufvud, homme léger et inquiet, qui s'était fait remarquer par son opposition violente au duc, prit prétexte de ces ordres étranges, mais justifiés par la gravité des circonstances présentes, pour déclarer que le duc restreignait et outrageait la puissance royale, et, comme pour la défendre et la venger, il essaya de prendre, au nom de Sigismond, les châteaux d'Ellfsborg et de Gullberg. Il échoua dans sa tentative et fut mandé à Stockholm, pour venir, devant le sénat, rendre compte de sa conduite. Le comte Axel prit, bien entendu, une route opposée; il accourut à la cour de Sigismond, pour qui il s'était compromis, et porta contre son adversaire les plus graves accusations. D'autres seigneurs, déjà brouillés avec le duc et qui connaissaient son caractère vindicatif et implacable, avaient suivi le comte Lejonhufvud à Cracovie, et, en

reproduisant ses plaintes et ses soupçons, leur avaient donné plus d'importance, et les avaient rendus plus vraisemblables.

Ces hommes inquiets et mécontents étaient occupés à déblatérer à la cour de Sigismond contre l'administrateur, lorsqu'y parut Olof Sverkersson, secrétaire du roi défunt. Il était envoyé par Charles pour remercier Sigismond des pleins pouvoirs qu'il lui avait octroyés après la mort de Jean et pour détruire le mauvais effet des calomnies d'Axel Lejonhufvud et d'Olof Stenbock. Le malheur voulut que cet émissaire ne fût qu'un misérable intrigant qui, voyant l'imminence d'une lutte entre les deux princes, ne chercha qu'à avoir un pied dans l'un et l'autre camp. En Suède, il avait capté la confiance du duc par un grand zèle et une grande affectation de dévouement; en Pologne, pour plaire au roi, dont l'irritation contre son oncle était trop vive pour être dissimulée, il combattit les accusations des mécontents d'une manière si étrange qu'il porta la conviction dans l'esprit de Sigismond où n'avait encore pénétré que le soupçon. Dès ce moment, celui-ci ne songea plus qu'à enlever à un parent perfide les moyens de lui nuire. Cependant il dissimula; il écrivit au régent une lettre flatteuse dans laquelle il le remerciait des services rendus, et recommandait aux États et au sénat de Suède de lui obéir sans réserve; mais, dans cette même lettre, il justifiait le comte Axel de sa levée de boucliers qu'il attribuait à un excès de zèle irréfléchi, et qui, à ce titre, était plutôt digne de blâme que de châtiment. A peine excusé, le coupable parut dans le royaume, porteur d'un sauf-conduit écrit de la main du roi, et se van-

tant de la restitution d'un fief possédé jadis par les siens en Finlande, mais qui avait été confisqué par Jean III. Le roi prit aussi le parti d'Olof Stenbock et de ses frères, et enfin il maintint dans son gouvernement de Finlande Clas Fleming, homme entier, altier, brutal, et qui dans ses démêlés avec le duc s'était fait remarquer par une insolence qui dépassait toutes les bornes. En même temps, il envoya Jean Sparre en Livonie avec une mission secrète, et fit assurer par les émigrés de retour tous les ennemis du duc de sa bienveillance et de sa protection.

Cependant le duc, marchant dans sa force, affectait de ne pas voir les entraves mises devant ses pas et poursuivait sa route avec la même hardiesse. Après les seigneurs, il fit mettre en liberté tous les hommes retenus en prison à cause de la religion ou de la politique. Tout ce monde avait été gracié, il est vrai, par Jean III à son lit de mort. Il y avait néanmoins, dans l'accomplissement de cet acte, en un pareil moment, un courage et une générosité qui ne passèrent pas inaperçus et qui grossirent les rangs déjà si nombreux de ses partisans. Cependant le cadavre du roi Jean était resté dans les souterrains de l'église de Riddarholm. Charles voulait réserver au roi Sigismond l'honneur de conduire son père dans les caveaux de la cathédrale d'Upsal, où il était destiné à reposer du sommeil éternel à côté de son auguste père. En attendant cette grande cérémonie, il fit transporter les restes mortels de son frère dans les caveaux du château de Stockholm. Les morts ont été de tous temps en Suède et sont encore l'objet d'une pieuse attention. Les funérailles du roi, quoique provisoires, furent ac-

. . . plus grande solennité. Le cortége,
. . . les membres du haut clergé, conte-
. . . rangs toutes les illustrations du pays.
. . . cercueil, porté tour à tour par quatre con-
. . . tat et seize membres de la haute noblesse,
. . . le petit duc Jean, que son oncle, Axel
. . . tenait par la main; puis venaient le duc de
. . . manie, entouré de toute sa maison, et suivi des
. . . du royaume et du duché; après le duc, la
. . . douairière, Gunnila, ayant à sa droite Jean, comte
. . . la Frise orientale et petit-fils du roi Gustave, et à
. . . gauche Clas Bjelke, son cousin et beau-frère; la
. . . Catherine, veuve de Gustave Ier, entourée d'Arvid
. . . Gustafsson Stenbock, son frère, et du baron Christophe
. . . ; puis enfin la sœur du roi défunt, Sophie,
veuve du duc Magnus de Saxe-Lauenbourg; Christine, duchesse de Sudermanie, et la jeune Catherine, fille de Charles. Le cortége officiel était suivi de députations des divers ordres de la diète, des corps et métiers et de la municipalité de Stockholm, et enfin de toute la masse de peuple, attirée par la pompe déployée dans cette funèbre cérémonie.

Les difficultés que Charles prévoyait devoir surgir entre son neveu et lui l'avaient poussé, à la mort de Jean III, à faire faire, auprès de la cour de Russie, des ouvertures de paix. Il fut d'autant mieux accueilli que Boris Godunoff avait un plus grand besoin de calme et de repos, afin de pouvoir mettre à exécution les projets sinistres qu'avait enfantés sa perverse et immense ambition. Pour répondre aux avances du duc de Sudermanie, une ambassade russe très-brillante vint à Stockholm témoigner des sentiments d'estime et

de sympathie qui animaient le chef d'une nation voisine et trop longtemps ennemie.

Il n'y avait pas encore un siècle que l'Église nationale de Suède avait été établie par les frères Petri sur les ruines du catholicisme abattu par la forte main de Gustave, et déjà, mal protégée par un prince enclin au calvinisme, et attaquée par un autre devenu catholique, elle avait été soumise aux plus dures épreuves. Des symptômes de mort se manifestaient de toutes parts; il fallait qu'un sang nouveau fût versé dans ce jeune corps, si on voulait le préserver de la dissolution dont il était menacé. Ce soin regardait un synode. Depuis longtemps le clergé de Suède en demandait la convocation; Jean III, sans la refuser nettement, ne l'avait jamais accordée. Le duc de Sudermanie, cédant au contraire à des vœux si légitimes (9 janvier), en fixa la réunion au 25 février 1593 (1). C'était bien rapproché du jour de la convocation; c'est à peine si les prêtres, disséminés dans ce vaste territoire, surtout ceux qui étaient séparés par la mer, presque infranchissable dans cette rude saison, auraient pu être avertis à temps et se rendre au rendez-vous. Mais, comme on se méfiait du roi, on voulait avoir terminé ces délicates affaires avant le printemps, époque fixée pour son arrivée.

C'était à Upsal, la ville savante et religieuse, que revenait l'honneur de recevoir dans ses murs cette docte assemblée. Aussi est-ce à Upsal que Charles la convoqua. Le sénat et le haut clergé, gens naturellement dominateurs et envahisseurs, avaient la préten-

(1) Geyer, *Hist. de Suède*, pag. 243.

tion de composer à eux seuls le synode et de trancher toutes les grandes questions qui devaient y être soulevées. Le duc, voulant au contraire donner à cette réunion un caractère œcuménique, ordonna que l'appel fût adressé aux prêtres des paroisses les plus humbles, les plus ignorées et les plus éloignées. La Finlande et l'Esthonie furent traitées comme la Suède propre. Charles parut à l'assemblée, en grande pompe, comme jadis son père au colloque d'Upsal, accompagné des gens de sa cour, du sénat, d'un grand nombre de nobles et de bourgeois, et de quelques paysans. Le clergé était représenté par les quatre évêques de Linköping, de Strengnäs, de Westerås et d'Åbo, et par plus de trois cents prêtres, venus de tous les points de la monarchie. Les Finlandais furent très-peu nombreux, moins à cause des difficultés de la route que de la crainte de déplaire au roi, pour lequel ils affichaient, sous l'influence de Clas Fleming, un attachement plus bruyant que sincère, et inspiré surtout par l'esprit d'opposition qui a toujours animé le grand-duché contre le royaume.

Le fanatisme qui animait tous ces hommes, libres enfin après une longue oppression, éclata bruyamment dès le début. Ils choisirent, malgré son jeune âge, pour président Nicolaüs Bothniensis, professeur de théologie à l'université d'Upsal et l'une des plus nobles et des plus malheureuses victimes de la liturgie. L'opinion de tous était unanime. Le président se borna à lire, l'un après l'autre, les articles si connus de la Confession d'Augsbourg, qui furent tous acceptés avec enthousiasme et par acclamation. L'on déclara ensuite que la Sainte Écriture, telle que l'avaient

expliquée les réformateurs et telle que la comprenait le synode, formait la seule règle et la seule base de la doctrine évangélique. En conséquence de cette déclaration, la liturgie fut abolie et remplacée par le rituel de Laurentius Petri, tel qu'il avait été composé dès le principe et avant d'avoir été dénaturé par Jean III. On défendit de faire dans la Sainte Cène l'élévation de l'hostie, de se servir du sel et des cierges dans le baptême, et enfin on supprima beaucoup d'autres pratiques catholiques, maintenues par Gustave Ier ou rétablies par Jean III. On remplaça le formulaire actuel par une nouvelle discipline ecclésiastique, et l'on adopta le catéchisme de Luther pour base de l'enseignement religieux.

Une fois les questions de dogme résolues, le synode aborda des sujets secondaires; il valida l'élection de Perh Jonas à l'évêché de Strengnäs, élection faite par le duc depuis 1586, mais que le roi Jean n'avait jamais voulu ratifier. Le siége de l'archevêché d'Upsal était vacant (1); Nicolaüs Bothniensis ayant par une modestie tout évangélique refusé la plus haute dignité et la plus riche charge du royaume, les voix se portèrent sur Abraham Angermannus, le fougueux recteur de l'académie de Stockholm, le même qui, persécuté par Jean III, s'était retiré en Allemagne, et séjournait à Hambourg, où la nouvelle de son élection vint le surprendre, après un exil de treize ans.

La pauvre liturgie, attaquée de toutes parts, ne trouva pour défenseur qu'un curé de Stockholm, Perh Pålvesson, dont le roi Jean avait été déjà contraint de

(1) De même que celui des évêchés de Wexiö et de Linköping.

modérer le zèle, et dont la maladroite plaidoirie ne souleva que les sarcasmes de l'assemblée. Ceux-là même qui avaient été les plus ardents à l'adopter et à l'imposer à leurs ouailles furent les premiers à la fouler aux pieds, une fois abattue. La plupart des membres du haut clergé ne devaient leur position qu'à des concessions lâches et, par malheur pour eux, faites par écrit. Après avoir déployé dans le synode un zèle que le désir de faire oublier le passé rendait excessif, ces personnages demandèrent à rentrer en possession de certains papiers que par une fidélité exagérée, disaient-ils, ils avaient signés et livrés au roi. Le sénat, qui avait eu les mêmes défaillances, soutint la proposition du clergé; mais le duc, toujours prévoyant et ne laissant perdre aucun des avantages qu'il pouvait avoir sur un antagoniste présent ou futur, ne laissa, sous divers prétextes, rien sortir de la chancellerie.

Charles et les prêtres des duchés triomphaient. Le sénat et le haut clergé du royaume, ne pouvant résister à un mouvement de jalousie, demandèrent que, puisque les liturgistes étaient considérés comme hérétiques, les calvinistes et les zwingliens, qui de fait étaient encore plus criminels, ne devaient pas être traités avec plus d'égards. Le trait s'adressait au duc de Sudermanie. Personne n'ignorait que la duchesse Marie, sa première femme, n'eût été calviniste, et l'on ne pouvait douter de l'influence que cette princesse vertueuse et bien-aimée avait exercée sur l'esprit de son mari.

L'on s'attendait à ce que Charles répondît avec emportement à une provocation si directe. Déjà même l'évêque de Strengnäs se posait en médiateur; mais

Charles, toujours sage et sachant toujours dominer la situation, répondit qu'il était prêt pour sa part à soutenir une proposition aussi orthodoxe, et saisit cette occasion solennelle, pour déclarer dans une profession de foi devenue célèbre qu'il n'appartenait ni au pape, ni à Calvin, ni à Zwingle, ni à Luther, mais qu'il était tout entier à Christ et à la parole de Dieu.

Après ce scandale avorté, la bonne harmonie ne pouvait plus être troublée. Le président se mit à faire un résumé des articles de la Confession d'Augsbourg, choisie pour être la religion de l'État. Il demanda ensuite aux membres du synode, s'ils croyaient sincèrement que cette religion fût la seule vraie, et s'ils étaient bien décidés à la protéger, à la propager et à la défendre. Tous ayant répondu qu'ils étaient prêts à sacrifier pour elle leurs biens, leur liberté et leur vie, le président dit à haute voix : « La Suède est devenue un seul homme, et nous n'avons tous qu'un seul Dieu (1). » Un cantique en actions de grâces, composé pour la circonstance et chanté avec enthousiasme, termina cette mémorable réunion.

Le synode d'Upsal avait non-seulement cicatrisé les blessures que l'Église de Suède avait reçues pendant les règnes désastreux d'Éric XIV et de Jean III ; mais, en rétablissant l'harmonie parmi ses membres, elle lui avait rendu sa force et son éclat des premiers jours. Les Suédois ont justement apprécié l'importance des services qu'il leur a rendus. Pendant longtemps des fêtes populaires à demi religieuses ont eu lieu, chaque année, le premier dimanche qui suivait le 17 février,

(1) Relation du synode d'Upsal par Nicolaüs Bothniensis.

et, dans toutes les églises, il était d'usage que l'on prêchât sur le verset II, chapitre V, livre II des Chroniques. Encore aujourd'hui un jubilé, célébré tous les cent ans, rappelle aux fidèles suédois ce solennel événement.

Les membres du synode avaient tous à l'unanimité approuvé les décisions qui y avaient été prises. Non content de cela, Charles soumit les registres des délibérations aux paysans de son duché qui s'empressèrent de les signer. Les mêmes registres furent ensuite colportés dans toutes les paroisses du royaume, et reçus partout avec d'autant plus de zèle que les récalcitrants auraient passé pour des hérétiques, et c'était à cette époque la plus terrible accusation qui pût peser sur un homme.

Le synode d'Upsal avait pour but de détruire l'œuvre religieuse de Jean III. Dépassant le but, il critiqua ses actes politiques, et par cette imprudence légitima le mécontentement de Sigismond, qui, déclarant le synode nul, parce qu'il s'était réuni sans son autorisation, refusa d'en ratifier les décisions que Ture Bjelke (26 mai) était allé à Warsovie soumettre à sa signature, et ajourna à son arrivée en Suède la solution des questions délicates qui venaient d'y être tranchées. Le mauvais accueil fait à son ambassadeur blessa et indisposa le duc qui fit partir de suite pour la Pologne Éric Sparre et Clas Bjelke, avec l'ordre de dire au roi tout net que, le salut de la patrie dépendant de l'exécution immédiate des mesures prises à Upsal, il fallait ou qu'il acceptât de suite les décisions du synode, ou qu'il vînt à Stockholm imposer ses volontés; mais que d'ici là il se verrait, lui, contraint, pour remplir son de-

voir d'administrateur, d'empiéter sur des attributions que le roi semblait vouloir se réserver tout entières.

Si le roi Sigismond n'avait pas encore paru en Suède, c'est qu'il n'avait pas toute sa liberté de mouvement; il était retenu en Pologne par les États (1), qui, faisant fond sur sa faiblesse et son impatience, mettaient, comme Charles l'avait prévu, pour condition à son éloignement la ratification de la cession de l'Esthonie, si légèrement promise par Éric Sparre, au moment de sa candidature. Sa fermeté le sauva de ce déshonneur; et il était déjà en route, au moment où les sénateurs partaient de leur côté. Ils se rencontrèrent tous à Dantzig.

Les membres du synode d'Upsal, pris dans tous les rangs de la société, donnaient une image fidèle de l'opinion publique en Suède. Sigismond était, par malheur, animé de sentiments tout opposés, et sa foi était trop pure pour lui permettre d'avoir recours à la dissimulation. A la mort de son père, le pape Clément VIII lui avait envoyé un de ses familiers, Barthélemy Kowsinski, en apparence pour le complimenter sur son avénement au trône de Suède, en réalité pour l'engager à rétablir le catholicisme dans le Nord. Sigismond avait affecté de dévoiler le secret de cette ambassade et ne faisait point mystère des 30,000 florins que le saint-siége lui avait envoyés, pour couvrir les premiers frais de cette pieuse entreprise. Il avouait aussi que les États de Lithuanie et de Pologne, animés du même zèle, lui en avaient donné 200,000 dans le même but; il émettait de plus des principes

(1) Réunis à Warsovie, en mai 1593.

tout à fait malsonnants à des oreilles suédoises. Obligé, disait-il, de tolérer les hérétiques en Pologne, il se retranchait, pour s'excuser, derrière sa position de roi élu, soutenant qu'en Suède il pouvait se soustraire à ces coupables complaisances, attendu que sa qualité de roi héréditaire entraînait son droit à l'absolutisme, et que les sujets d'un roi absolu ne devaient, ne pouvaient avoir d'autre religion que celle de leur maître; doctrines vraiment monstrueuses, mais qui, dans ces temps de violence, avaient cours dans presque toute l'Europe, en Allemagne surtout.

La passion aveugle; Sigismond, se rendant dans un pays où les catholiques n'avaient pas même une apparence de minorité, devait au moins, par prudence, prendre les dehors d'une piété tolérante et modérée. Au contraire il se fit accompagner du cardinal-légat Malaspina des mains de qui seul, disait-il, il voulait recevoir la couronne des Wasas. Son cortége était de plus encombré de prêtres, de jésuites et de moines appartenant à tous les ordres. Les Polonais, essentiellement guerriers, n'étaient point accoutumés à voir leur souverain escorté de la sorte. Aussi les bruits les plus sinistres précédaient-ils partout l'arrivée de cette cour étrange. On disait que le roi, pris d'un saint zèle, devait faire fermer tous les temples qu'il trouverait ouverts sur son passage, entre autres ceux d'Elbing et de Thorn. Les protestants polonais en furent cependant quittes pour la peur. Ils furent froidement accueillis par leur souverain, mais point persécutés.

Le séjour du roi à Dantzig fut d'un mois. Sigismond, irréfléchi et bavard comme son père, ne cessait

de proférer de mauvais propos et des menaces contre son oncle; il était entretenu dans ses sentiments haineux par Clas Bjelke et Éric Sparre qui, quoique envoyés par le duc, ne laissaient échapper aucune occasion de le desservir. Avec eux se trouvait le rismarks, Clas Fleming, qui était venu assurer le roi du dévouement des Finlandais et mettre à son service les meilleurs vaisseaux de sa flotte. Comme tous les poltrons, Sigismond était surtout agressif de loin. Au fond il redoutait son oncle; il n'osa pas entrer en Suède sous la conduite de son ennemi le plus avéré. Il loua un vaisseau hollandais sur lequel il s'embarqua avec toute sa suite. Le vent contraire rendit la traversée longue et pénible. Enfin le vaisseau qui le portait entra à Stockholm, le 30 septembre 1593.

Sigismond fut accueilli dans sa capitale avec tous les honneurs qui sont dus au rang suprême, et reçu sur le pont du château par le duc de Sudermanie à la tête des principaux dignitaires du royaume. Le clergé était conduit par son nouvel archevêque. C'était à lui que revenait l'honneur de haranguer le roi. Sigismond, en apercevant ce déplaisant orateur, lui tourna brusquement le dos, et, sans crainte du scandale, il témoigna à voix haute à son oncle sa douleur, son indignation d'être reçu dans son royaume par un homme qui ne devait sa célébrité et son importance qu'à la haine acharnée qui l'avait animé contre son père, et auquel il ne reconnaissait aucun caractère officiel, puisque l'illégalité de la réunion du synode d'Upsal entraînait la nullité de tous ses actes.

Personne n'ignorait que c'était à l'influence, à la protection du duc de Sudermanie, que Angermannus

devait la primauté du royaume. Charles, prenant pour lui l'algarade, répondit sur le même ton au roi que, si ses yeux étaient blessés de la présence bien naturelle d'Angermannus, au milieu du clergé, les Suédois n'avaient pas lieu d'être bien satisfaits à la vue de cet amas de prêtres et de moines dont leur souverain affectait d'entourer sa personne. Quant à lui, il était bien convaincu que la présence du cardinal Malaspina ne pouvait être qu'un brandon de discorde chez un peuple qui venait de formuler si nettement ses opinions religieuses, et qu'on ne ferait qu'irriter en tentant de le séduire.

Sigismond sentit qu'il avait eu tort, et, tout fier qu'il était, il ne dédaigna pas de se justifier auprès de son sujet. Il dit que le légat n'avait aucun caractère officiel; qu'il fallait le comparer à un homme qui, venu de loin pour visiter un ami, et arrivé juste au moment où cet ami partait, l'avait accompagné, par agrément, dans son voyaye, pour passer auprès de lui le temps qu'il lui avait consacré; que son habit ni son titre ne devaient pas le faire sortir de la foule des courtisans dans laquelle il désirait être confondu, et que les Suédois, n'ayant rien à craindre de ses intrigues, ne pourraient qu'être édifiés de ses vertus. Les actes récents de Sigismond concordaient trop peu avec ces paroles, pour que les esprits fussent bien rassurés. D'ailleurs la confiance nécessaire au maintien de bonnes relations entre le peuple et le souverain était perdue, et, après une longue absence, ce fut en reproches amers et en soupçons injurieux que se passèrent ces premiers moments, consacrés d'ordinaire à la joie de se revoir, et remplis d'effusion.

L'accueil fait aux nobles fut bien différent de celui que les prêtres avaient reçu. L'on savait que Sigismond avait pris en Pologne, où le peuple était esclave et la bourgeoisie avilie, un grand goût pour la noblesse. Voulant profiter de ces dispositions si favorables à sa caste, Éric Sparre (1), escorté des plus grands seigneurs du pays, après avoir salué son souverain, lui présenta son fameux *Postulata nobilium*, éloquent plaidoyer sorti de son habile et savante plume (2). Sigismond était évidemment sous le charme de cette œuvre écrite d'un style entraînant et avec une logique irrésistible, lorsque, au moment de son couronnement, étant en veine de libéralités, il accrut si démesurément tous les avantages dont jouissait déjà cette classe privilégiée. En attendant, il approuva non-seulement l'acte par lequel Charles avait rendu la liberté aux seigneurs, mais encore, par lettres patentes du 2 novembre 1593,

(1) Éric Sparre, alors vice-chancelier, fut nommé chancelier à a mort du vieux Nils Gyllenstjerna.

(2) Après avoir protesté contre les prétentions de Sigismond à la monarchie absolue, prétentions qu'il disait être contraires à la saine raison, non moins qu'à la vieille loi de Suède et à la parole de Dieu, l'auteur déplorait les empiétements successifs de la couronne sur les immunités de toutes les classes des citoyens, de la noblesse surtout. Il exhumait les anciennes coutumes pour attaquer les prétentions non moins exorbitantes ni mieux fondées qu'elle cherchait à faire prévaloir sur les pêcheries et les cours des fleuves au détriment des propriétaires riverains, et sur les bois communaux au détriment des provinces et des villages. Il prouvait, pièces en mains, que les droits de la couronne sur les montagnes à filons ne remontaient pas seulement à 1485, et que sur les mines en exploitation elle avait dénaturé les anciennes coutumes, et profondément atteint les intérêts des propriétaires. Enfin il établissait que la noblesse et la royauté ont tant d'affinités qu'elles sont solidaires l'une de l'autre, et qu'une monarchie ne peut avoir de l'éclat et de la durée qu'en étant appuyée sur une noblesse riche, puissante, honorée, ayant les mêmes intérêts et partageant avec elle le fardeau des affaires, trop lourd pour une seule main, et qu'un souverain qui croirait élever sa puissance sur les ruines d'un pareil allié ne ferait qu'irriter le ciel et préparer la chute de sa dynastie.

il les déclara complétement innocents de toutes les accusations portées contre eux jusqu'à ce jour. Le roi allait beaucoup plus loin que le duc, qui s'était borné à élargir les seigneurs, mais qui, pour les maintenir, avait eu la précaution de les laisser sous le coup d'une sentence différée, mais pouvant être exécutée un jour de mécontentement. Parmi les seigneurs suédois qui, mêlés aux prêtres et aux magnats polonais, faisaient une cour assidue au roi, brillaient au premier rang le comte Axel Lejonhufvud et le baron Clas Fleming. Charles, mécontent, fit observer à son neveu que la présence à la cour de ces deux hommes qu'il considérait comme des ennemis personnels, et non comme des antagonistes politiques, l'obligerait de s'en éloigner, puisqu'il ne répondait pas assez de lui pour se trouver en face d'eux, sans danger pour eux, sans souffrance pour lui, sans scandale pour tous. Sur les instances du duc, le roi promit d'être plus réservé envers les seigneurs accusés : mais, comme il se bornait à des promesses qu'il ne tenait jamais; qu'au contraire la faveur de ces hommes était chaque jour plus grande, et leur présence au château plus assidue, le duc ne put plus douter que, puisqu'on ne voulait pas les lui sacrifier, on désirait qu'il se sacrifiât lui-même. Ayant rendu un compte succinct de son administration, il prit congé du roi, et se retira à Nyköping; mais, violent comme tous les Wasas, avant de quitter le palais, il s'emporta contre les deux seigneurs, les seuls que pouvait atteindre sa colère, et les rendit solidaires des malheurs qui menaçaient la patrie et le souverain.

Sigismond avait cru faire un coup de maître en se débarrassant de son oncle; il ne fit qu'accroître les

obstacles dont il était enveloppé et les ennuis dont il était tourmenté. Il n'était obéi de personne, à peine salué par le peuple, insulté dans toutes les églises (1). Ces épreuves auraient été utiles à tout homme moins entiché de ses droits de naissance, moins opiniâtre et plus clairvoyant que lui; elles passèrent inaperçues de Sigismond qui, dans sa stupide imprévoyance, accumulait d'autant plus de dangers sur sa tête qu'il était plus impuissant à les détourner. Entouré de fanatiques, d'ambitieux et de traîtres, qui, par passion, par intérêt, par perfidie, lui cachaient la vérité, il semblait se complaire à prendre toutes les mesures propres à détruire le peu de considération et d'autorité qu'il devait encore au prestige attaché au rang suprême.

On lui avait donné pour son propre usage la chapelle du château. Non content de cette concession très-grande dans cette époque de fanatisme, il demanda que le consistoire de Stockholm lui cédât l'église des Franciscains, et que, à l'exemple de la capitale, toutes les grandes villes livrassent une église à ses coreligionnaires. Il prit sous sa protection les religieuses de Wadstena, s'obstina à méconnaître la validité du synode d'Upsal, et, mécontent de l'opposition du clergé, il affecta de ne laisser aucun de ses membres arriver jusqu'à lui; enfin il déclara qu'il ne devait, ne pouvait et ne voulait être sacré roi de Suède que par un prêtre de sa religion, et cet honneur revenait de droit à son ami, à son hôte, au cardinal Malaspina.

Ces sottes prétentions, ces mauvais procédés n'effrayèrent personne, mais causèrent de l'indignation.

(1) Messenius, *Scond. illustr.*, tom. VIII, pag. 15.

… personne du roi était sacrée, les attaques … de tous côtés, des chaires, des églises et … des boutiques, des chaumières ou des … étaient dirigées contre les papistes polonais. … prêtres répondaient à ces attaques en termes … moins violents et provoquèrent les pasteurs à des … conférences publiques que ceux-ci eurent le bon sens de refuser, non pas parce qu'ils doutaient de la bonté de leur cause, mais parce qu'ils ne voulaient pas, disaient-ils, tenter Dieu; cependant, tout en évitant le combat, ils n'en poursuivirent pas moins le cours de leurs diatribes. Chaque jour, les esprits s'exaltaient davantage, et les Polonais, exposés aux fureurs d'une populace fanatisée, ne pouvaient plus sortir de leurs demeures que de jour, en nombre et avec des armes. Mais, comme ces hommes étaient arrogants et audacieux de caractère, les dangers mêmes qu'ils couraient ne faisaient qu'accroître leur insolence.

A cette époque, les églises servaient de cimetières. Le consistoire avait permis aux gens du roi d'enterrer leurs morts dans l'église de Riddarholm, mais à la condition expresse que les cérémonies du culte qui précédaient l'ensevelissement seraient faites ailleurs. Les Polonais voulurent exiger que, pour prononcer l'oraison funèbre du défunt, c'est-à-dire pour une cérémonie commune aux deux cultes, la chaire leur fût cédée. Cette seconde faveur découlait naturellement de la première; elle aurait dû leur être accordée. Soit qu'elle eût été mal demandée, soit que le consistoire eût été égaré par le fanatisme, elle leur fut refusée. Les Polonais, indignés, à la première occasion escaladèrent la chaire de force. Les gardiens de l'église appe-

lèrent au secours; des passants arrivèrent. Les Polonais dégainèrent; le sang coula; et ceux-ci, restés maîtres du terrain, firent célébrer toute la cérémonie d'après les rites de leur religion. Le lendemain, le consistoire alla demander justice d'une pareille profanation au roi, qui répondit d'une manière dérisoire que, les églises ayant été bâties jadis par les catholiques, ceux-ci en étaient de fait les propriétaires à jamais, et que, dans l'espèce, ils n'avaient fait qu'user d'un droit, d'une manière blâmable en ce qu'elle avait été entachée de violence; mais que leur prétention était légitime. Le sénat, ayant pris en main la cause du consistoire, n'obtint rien de plus, et les habitants de Stockholm eurent la douleur de voir protégés, encouragés par leur souverain, d'insolents étrangers qui foulaient aux pieds les lois du pays et blessaient un peuple entier dans sa foi, c'est-à-dire dans les sentiments les plus purs et les plus chers au cœur de l'homme.

CHAPITRE XXIV.

États d'Upsal. — Couronnement du roi. — États de Stockholm. — Fuite du roi. — Naissance de Gustave-Adolphe.

Le duc de Sudermanie s'était retiré dans son duché. Ses rapports avec la cour étaient froids, mais non interrompus. La naissance d'une fille donna à Charles l'occasion d'un rapprochement. Il pria le roi d'être le parrain de son enfant. Sigismond, se rendant à ce désir, envoya deux seigneurs de sa cour, remplir sa place à Nyköping dans la cérémonie du baptême.

Les États avaient été convoqués par Charles à Upsal, pour le 6 janvier, jour de l'Épiphanie. L'obstination du roi à repousser le synode d'Upsal et à recevoir la couronne des mains du cardinal Malaspina empêcha la réunion à l'époque annoncée. Cependant les affaires étaient nombreuses et urgentes. Les députés des provinces éloignées, ignorant les dissentiments qui existaient entre le roi et son peuple, étaient déjà accourus à l'appel fait par l'administrateur. Il fallait absolument prendre un parti. L'ordre de la noblesse envoya Sivard Ribbing et Axel Kurck, au château de Gripsholm, auprès de Charles, le prier de sortir d'une retraite funeste à tous, et de venir user de son in-

fluence, afin de vaincre l'entêtement inouï de Sa Majesté. Là-dessus, le duc adresse au roi un mémoire dans lequel il dépeint l'état de la Suède sous les plus sombres couleurs, lui dévoile les périls dont il est menacé, proteste de son dévouement, et rend responsables de tous les malheurs qui peuvent arriver les intrigants et les étrangers qui entourent sa personne, et qui, par méchanceté ou par ignorance, lui donnent des conseils pernicieux.

Cet écrit, qui montrait sous son véritable jour la situation présente, fit une grande impression sur Sigismond, qui, faible quoique opiniâtre, finit, cette fois comme toujours, par céder devant la volonté inébranlable de son oncle, et consentir à être sacré et couronné par un évêque luthérien; mais il ne prit cette résolution imposée par une impérieuse nécessité qu'après avoir reçu du légat l'absolution d'une si grande faute. Il ne fallut rien moins que l'intervention de ce saint personnage pour apaiser sa conscience alarmée. Le pauvre homme considérait comme un péché mortel son consentement à recevoir des mains d'un prêtre hérétique une couronne qui jadis avait orné le front de saint Éric; mais, comme il ne faisait jamais une concession qu'incomplétement et de mauvaise grâce, il maintint, pour des motifs personnels et de convenance, l'exclusion de l'archevêque de cette auguste cérémonie.

Du moment où la question du couronnement était tranchée, il n'y avait plus d'obstacles sérieux à la réunion des États. Leur ouverture fut fixée au premier jour de février. Par méfiance ou par faste, Sigismond voulait amener avec lui, outre les trabans chargés de

la garde de sa personne, un corps de troupes. Les Suédois n'aimaient pas à voir des soldats près du lieu de leurs délibérations. Gustave Baner détourna le roi de ce projet, en lui faisant observer que la ville, petite et mal approvisionnée, ne pourrait pas subvenir à la nourriture de tant de monde. Charles se rendit de son côté à Upsal; il entra dans la ville, accompagné seulement de quelques gardes; mais il avait eu la précaution de disséminer dans les villages voisins des défenseurs fidèles.

La translation des cendres du roi Jean des caveaux du château de Stockholm dans ceux de la cathédrale d'Upsal précéda l'ouverture de la diète. La fête, toute religieuse, se fit avec une grande pompe. Par malheur, elle fut troublée par des scènes de violence. La populace, indignée de voir un prince de l'Église romaine en costume de gala mêlé au cortége qui se rendait à la cathédrale, le força, par des insultes et par des menaces, à sortir des rangs de la procession. Elle fut moins brutale envers les jésuites et les prêtres polonais qui accompagnaient le cardinal. Elle ne les expulsa pas de la cérémonie, mais elle leur défendit, sous peine d'y être massacrés, de franchir le seuil de l'église.

L'esprit des membres de la diète ne différait pas de celui de la multitude, et, dès les premiers instants, l'on vit éclater ces sentiments de haine qui remplissaient tous les cœurs. Le synode d'Upsal, animé d'un sombre fanatisme, avait décidé qu'aucun catholique ne pourrait remplir un emploi public; qu'un Suédois protestant, en devenant catholique ou en laissant élever ses enfants dans cette religion, perdrait sa qualité

de citoyen ; que la messe ne pourrait être célébrée que dans la chapelle du roi à Stockholm et jamais ailleurs ; puis venaient cent autres dispositions non moins violentes, non moins hostiles. Les États n'avaient d'autre pensée que de faire approuver ces décisions. Le pieux Sigismond au contraire s'était fait un cas de conscience de les repousser, comme autant d'impiétés que l'enfer seul avait pu inspirer. Par malheur, les États, qui avaient la conscience de leur force, déployèrent d'autant plus d'insistance qu'il leur opposait plus d'opiniâtreté. Le duc de Sudermanie, pressé par eux, alla relancer le roi dans son palais ; et celui-ci, voyant dans son oncle l'instigateur de ces mesures, répondit en termes amers et peu mesurés. Aux reproches succédèrent les menaces, les injures. Il paraît même que, sans l'intervention des courtisans, l'administrateur et le roi, perdant toute dignité, en seraient venus aux mains, comme deux soldats de leur garde.

Cette scène violente indisposa les États qui, prenant fait et cause pour leur mandataire, déclarèrent qu'ils ne consentiraient au couronnement qu'après que leur demande aurait été satisfaite. Ces nouvelles menaces restèrent sans effet. Alors les États, fatigués de passer leur temps en délibérations inutiles, quittèrent la salle des séances et allèrent tumultueusement trouver dans son palais le roi, qui ne daignait plus paraître au milieu d'eux. Comme devant cette manifestation il demeurait encore inflexible, les paysans osèrent, en sa présence, offrir la couronne au duc de Sudermanie. Le peuple, qui faisait cortége aux États, accueillit la proposition avec enthousiasme, et Charles fut acclamé par tout ce monde roi de Suède. Celui-ci eut le bon

goût de prendre en riant un tel honneur, offert dans de telles conditions. Alors les bourgeois proposèrent à sa place le prince Jean qui était encore tout enfant; et personne dans le tumulte n'éleva la voix pour soutenir, pour défendre Sigismond.

Le légat, témoin de cette scène des croisées du palais, comprit toute la gravité de la situation, et, voyant qu'il ne s'agissait plus que de la perte ou de la conservation d'une couronne, il conseilla au roi de céder à la violence, lui donnant de nouveau l'absolution pour toutes les fautes où ces fatales mais inévitables complaisances pourraient l'entraîner. Alors seulement Sigismond se rendit aux vœux de son peuple; les États accueillirent cette nouvelle avec transport. Un *Te Deum* fut chanté aussitôt dans la cathédrale; et, le soir, la ville fut illuminée et pavoisée, comme s'il se fût agi du gain d'une victoire. Pour prouver que leur reconnaissance était égale à leur joie, les États fixèrent au lendemain (19 février) la cérémonie du couronnement. L'archevêque, qui par des flatteries d'un goût assez équivoque n'avait pas réussi à désarmer le roi, céda sa place à un autre prélat. Il lut les prières et fit un discours; mais c'est des mains de Bellinus, évêque de Westerås, que Sigismond reçut la vieille et glorieuse couronne de Suède.

On remarqua que, en prêtant serment, Sigismond tenait la main baissée, et qu'il ne la leva que sur l'observation que lui en fit le duc de Sudermanie. Celui-ci prêta serment à son tour, mais sans s'agenouiller, en déposant seulement son chapeau aux pieds du roi. Il fut confirmé dans ses droits et reçut de plus le Dasland en garantie du remboursement des sommes qu'il

avait avancées à la couronne. Les fêtes, commencées la veille du couronnement, se prolongèrent au lendemain. Des comédiens italiens jouèrent au palais un à-propos composé pour la circonstance. Le bruit courut que le duc de Sudermanie devait être massacré pendant la représentation; et celui-ci, averti par un Italien, nommé Strozzi, qui prétendait en avoir reçu la nouvelle de Rome, et par un Hollandais, qui se disait avoir été sondé pour faire le coup, jugea prudent de rester chez lui, entouré de ses gardes. Il est probable que ces précautions étaient inutiles, et qu'il n'eût pas couru plus de dangers en se rendant à ce divertissement. Sigismond avait l'âme trop noble pour tremper jamais dans un complot aussi odieux. Malaspina et les Polonais connaissaient assez les sentiments des Suédois pour être persuadés que le meurtre du duc aurait été le signal d'un massacre, auquel ni le roi, ni la reine, ni aucun catholique de sa suite n'aurait pu échapper.

C'est en plein air que se tint la dernière séance (23 février). Les États, ayant prêté serment de fidélité, prirent congé du roi qui les convoqua à Stockholm pour délibérer sur la forme de gouvernement qui devait être adoptée pendant son absence. Charles, qui, dans tout le cours des débats, s'était trouvé en opposition avec la cour, y était vu de mauvais œil. Craignant quelque affront ou quelque piége, il partit pour Nyköping avec son épouse et sa suite, en même temps que les simples députés, voulant indiquer par là qu'il n'était venu à Upsal que pour remplir ses devoirs de citoyen. Sigismond ne devait pas être mieux à l'aise dans cette ville peuplée de prêtres luthériens. Dès

qu'il eut mis la main aux dernières affaires, il retourna à Stockholm (8 mars).

Sigismond était un esprit étroit, timoré et passionnément catholique. Il était honteux de sa conduite; il ne pouvait supporter la pensée d'être le persécuteur d'une Église qu'il croyait être seule en possession de la vérité. Aussi à peine se trouva-t-il hors d'Upsal et délivré de la pression des États qu'il ne songea qu'à réparer une coupable défaillance. Son premier acte, à Stockholm, fut de nommer, au mépris de la loi (1), gouverneur de la ville, Éric Brahe, le seul sénateur qui fût catholique, et d'acheter une grande maison, bâtie en pierres, qu'il transforma en église; il rouvrit la chapelle de Drottningholm, fermée depuis son départ pour la Pologne, fit décorer magnifiquement celle du château, ordonna la restauration des deux couvents de Wadstena, ramassa quelques religieuses et quelques moines qu'il y installa avec grande pompe, et fit célébrer à Stockholm toutes les cérémonies que l'Église romaine consacre à la semaine sainte. Le jeudi saint, lui et la reine lavèrent les pieds de douze pauvres qu'on avait ramassés dans les rues de la capitale. Le dimanche de Pâques, Éric Schepperus déclama contre cet usage hébraïque, et désigna par leurs noms à l'indignation publique ces malheureux mendiants qui, pour s'être prêtés aux caprices de leur souverain, furent chassés de toutes les portes et coururent grand risque de mourir de faim.

La noblesse, à part de rares exceptions, n'avait cessé d'être hostile au duc et dès lors favorable au roi.

(1) C'était une fonction nouvelle. Jusqu'à ce jour, la ville avait été gouvernée par les magistrats que les notables avaient élus.

C'est en manière de récompense que Sigismond remit sous les yeux de son conseil le *Postulata nobilium*, qu'Éric Sparre lui avait présenté au moment de son arrivée. Cette célèbre brochure, qui résumait toutes les craintes, toutes les espérances, toutes les aspirations de la caste qui dominait alors et dirigeait le monde, était faite avec un art infini et devait produire une vive impression sur l'esprit d'un homme tel que Sigismond, qui semblait tenir autant à sa qualité de gentilhomme qu'à son titre de roi. Il était subjugué par cette puissante dialectique lorsqu'il déclara qu'à l'avenir les emplois élevés dans la magistrature et dans la chancellerie, les charges de cour, les grades supérieurs dans l'armée et les gouvernements des provinces, seraient exclusivement réservés à des nobles, qui, dans aucune circonstance, ne pourraient avoir des roturiers pour supérieurs, ni même pour égaux. Il accompagna ces distinctions honorifiques d'opulentes dotations, et le style des lettres d'investiture prouve l'importance que la noblesse avait à ses yeux. Il était ordonné aux habitants de ces fiefs d'avoir pour leurs seigneurs les mêmes égards que pour le roi et de leur prêter, comme à lui, serment d'obéissance et de fidélité. Le roi ne devait gouverner le royaume qu'avec le conseil du sénat, et personne ne pouvait être admis dans son sein, sans le consentement de ses membres. Ces déférences excessives pour les classes élevées accrurent encore parmi elles le nombre des partisans de Sigismond, qui affecta de se faire appeler le roi des nobles par opposition à Charles, qu'on désignait à la cour, non sans une pointe d'ironie, sous le titre de roi des paysans.

Nous avons vu que, en prenant congé des États à

Upsal, Sigismond leur avait donné rendez-vous à Stockholm. Ils y furent bientôt après convoqués et entrèrent en séance, le lendemain des fêtes de la Pentecôte. Charles, mécontent des procédés de la cour, malgré l'appel qui lui fut adressé, resta enfermé dans les murs de Nyköping. Deux questions d'une grande importance y furent agitées. D'abord la trêve que Jean III avait signée à Riga avec les Moscovites et que Charles, après la mort de son frère, avait désiré renouveler allait expirer. Il importait de décider si l'on devait la prolonger, ou bien entrer en campagne contre ces formidables ennemis. Ensuite Sigismond allait retourner en Pologne, et il s'agissait de savoir comment et par qui la Suède serait administrée pendant son absence. Une irritation, une méfiance réciproques animaient, l'un contre l'autre, les deux partis, que séparait de plus une insigne mauvaise foi. Quant à la question moscovite, Sigismond opinait pour la guerre, parce que les Suédois, occupés au dehors, porteraient moins d'attention aux affaires intérieures. Les États, au contraire, qui éprouvaient le besoin de réserver toutes leurs forces pour la lutte intérieure qui se préparait, voulaient la paix avant tout et à tout prix. Le désaccord n'était pas moindre au sujet du mode de gouvernement à choisir pendant l'absence du roi. La marotte de Sigismond était de gouverner lui-même, au moyen d'un conseil de ministres attachés à sa personne, l'accompagnant dans toutes ses courses, et envoyant du point où il serait ses ordres à des agents qui les exécuteraient en Suède.

Le sénat avait, dès le principe, repoussé ce projet qu'il avait déclaré impraticable et contraire à la con-

stitution du pays; mais, s'étant depuis ravisé, il approuvait aujourd'hui ce mode de gouvernement si favorable à l'ambition de plusieurs de ses membres, et, pour le faire accepter des divers ordres de la diète, il citait l'exemple du sénat danois qui avait administré le royaume pendant la minorité de Christian IV d'une manière si favorable au bonheur du peuple et aux intérêts du prince. Les États, que le duc de Sudermanie dirigeait de Nyköping, furent d'un avis contraire; ses amis présentèrent même en son nom et appuyèrent un mémoire où il protestait contre les prétentions du roi et des sénateurs, qu'il trouvait également inconstitutionnelles, et soutenait que, sa qualité de prince héréditaire assurant à lui seul la couronne ou la régence, dans le cas où le trône deviendrait vacant, fût-ce par la mort, par la déchéance, par l'abdication ou par l'absence du roi, fût-ce temporairement ou pour toujours, il ne céderait ses droits à personne, et que, les tenant de Dieu, il les défendrait au contraire contre qui que ce fût, tant qu'une goutte de sang coulerait dans ses veines.

Le duc de Sudermanie avait beau invoquer le vieux droit de Suède et les anciens usages, il avait tort. Car, après tout, Sigismond était roi, et pouvait, pendant son absence, déléguer à ceux qui lui inspiraient le plus de confiance le pouvoir dont il était investi et qu'il devait transmettre à ses enfants. Les droits réels de Charles n'existaient que dans l'avenir et dépendaient d'une éventualité bien incertaine, puisque, étant assez âgé pour être le père du roi, il n'était pas probable qu'il lui survécût. Cependant personne, pas même l'habile Éric Sparre, n'osa mettre au néant les

prétentions du duc, qui, parlant aux passions et ayant pour lui l'opinion publique, était devenu l'homme indispensable à tous, même à ceux que des diversités d'opinions et des rivalités d'ambition séparaient de lui. Sigismond seul, que ses échecs n'avaient pu éclairer, croyait toujours être aidé par la Providence dans les moments critiques, et conservait intacte cette opiniâtreté qui ne fait jamais défaut aux natures sincèrement convaincues et assurées d'être en possession de la vérité.

Dans de pareilles conditions, les États ne pouvaient que perdre leur temps; et non-seulement ils le perdaient, mais encore leurs séances, qui se passaient en reproches et en récriminations, donnaient lieu à des scènes scandaleuses. La situation, déjà mauvaise, fut aggravée par la présence d'un second légat, accouru pour féliciter la reine Anne sur son heureuse délivrance (1), et de qui la malencontreuse arrivée coïncida avec celle des soldats que Jacques de Weyer était allé recruter en Pologne. Ceux-ci évidemment étaient en nombre insuffisant pour opprimer un pays tel que la Suède; mais on ne raisonne plus, dès que les passions sont en jeu. D'ailleurs la conduite insolente, agressive de ces mercenaires ne donnait que trop de consistance aux craintes que leur présence avait fait naître. Le roi, toujours prêt à faire une sainte folie, fit célébrer avec pompe le baptême de son enfant, dont l'empereur Rodolphe fut le parrain, et qui, en l'honneur de sa grand'mère, reçut le nom de Catherine. Sous prétexte de protéger les deux légats que personne

(1) Elle avait accouché d'une fille.

ne menaçait, les Polonais se rendirent à l'église en bandes tumultueuses et armés jusqu'aux dents. Il paraît même qu'ils insultèrent des pasteurs que le hasard ou la curiosité avait mis sur le passage du cortége. La diète, se croyant à la merci de ces forcenés, fit accourir, pour la défendre, une troupe de montagnards dalécarliens. Des collisions éclatèrent entre ces gardes du corps d'un nouveau genre et ceux de Sigismond. Les bourgeois de Stockholm prirent fait et cause pour leurs compatriotes, et vinrent, tout armés, prendre place dans leurs rangs. Les femmes, plus passionnées que les hommes, enlevèrent les pavés des rues et les portèrent à leurs greniers, d'où elles les jetaient sur les gens du roi.

Comme il arrive toujours aux esprits obtus, quand Sigismond vit le mal, il était irrémédiable. L'exaspération du peuple était telle que la fuite seule pouvait sauver et la dignité du roi et les jours de ses courtisans. Il ramassa donc tout son monde à la hâte, et, l'ayant fait monter avec lui à bord d'une flotte qu'on lui avait amenée de Dantzig, il quitta précipitamment le port de Stockholm, espérant que l'incendie qu'il avait si imprudemment allumé périrait après lui, faute d'aliments.

Sigismond n'avait cru quitter la capitale que momentanément, pour se soustraire aux fureurs d'une population en révolte. Il s'était retiré dans l'archipel qui avoisine les côtes de Suède. Mais, à bord, il était encore moins à l'aise et faisait moins de besogne que dans son palais. Son absence avait surexcité l'audace des mutins qui n'avait plus de bornes. Les prêtres surtout déblatéraient contre le roi et contre la cour du

haut de toutes les chaires. Le mât du navire qui portait le légat, ayant été frappé par la foudre, servit de prétexte à Schepperus, pour faire éclater son éloquence et son fanatisme. La position n'était plus tenable. Puisqu'on s'était fermé les portes de Stockholm, il fallait retourner à Cracovie. On ne pouvait pas quitter cependant le royaume dans l'état de désordre où se trouvaient toutes les affaires, et dans l'état d'ébullition où étaient tous les esprits. Nicolas Slatte, envoyé à Nyköping, trouva Charles inébranlable. Il persévérait dans ses immuables prétentions; il voulait gouverner seul et sans contrôle, laissant au sénat une part déterminée dans l'administration, mais s'attribuant à lui-même le droit d'assembler les États, même en l'absence du roi, quand leur réunion lui paraîtrait utile à la patrie. Il ne souhaitait du reste que le repos, et désirait qu'un autre fût désigné pour gouverner à sa place.

Cette fois comme toujours, l'opiniâtreté du roi fléchit devant la fermeté du duc. Après avoir fait retirer clandestinement le cadavre de son enfant des caveaux d'Upsal, où il reposait au milieu d'hérétiques, et nommé le duc de Sudermanie régent du royaume, Sigismond leva l'ancre (14 août) et se dirigea sur Dantzig où il arriva après une traversée des plus longues et des plus pénibles. En confiant le pouvoir à son oncle, il avait cédé à la plus impérieuse nécessité. Honteux et révolté de sa faiblesse, il publia, en partant, un manifeste dans lequel il restreignait tellement les fonctions de l'administrateur qu'il lui retirait d'une main ce qu'il lui avait donné de l'autre; maintenait Clas Fleming dans son gouvernement de Finlande; nommait

les trois frères Stenbock, Éric, Arvid et Charles, à celui des trois Gothies; Éric Sparre à celui du Westmanland et de la Dalécarlie, et Éric Brahe, conservé à la tête de la municipalité de Stockholm, à celui de l'Upland et du Norlland. Sigismond avait exigé de tout ce monde la promesse de protéger les catholiques, et, en échange de cet engagement, il leur avait accordé des priviléges qui, les rendant tout à fait indépendants du régent, en faisaient autant de souverains. C'était la flèche du Parthe. Plusieurs écrivains ont accusé le roi d'avoir jeté, en s'en allant, à dessein, ces semences de désordre dans le sol, espérant qu'elles ne tarderaient pas à se développer et à porter leurs fruits, et que l'armée qu'il devait ramener au printemps prochain aurait plus facilement raison d'une nation désunie et affaiblie par la guerre civile.

Charles n'attendait, pour entrer en scène, que le départ de Sigismond. Mais, toujours habile, loin de laisser rien paraître de ce qui se passait dans son cœur, il se renferma dans une étroite réserve. Il savait bien qu'il était indispensable et qu'il serait d'autant plus recherché qu'il paraîtrait plus désireux de rester dans la retraite. Il ne s'était pas trompé. Ce fut cette fois le sénat, son antagoniste, qui le supplia de venir au secours de la patrie éplorée. Charles se fit prier quelque temps. Mais enfin il se rendit aux vœux de ses concitoyens; et « comme », disait-il, « on ne pouvait en conscience laisser à la merci des flots et de l'orage le vaisseau qui les portait tous, » ce fut par abnégation, par dévouement qu'il consentit à en devenir le pilote. Il se rendit à Stockholm, et son premier acte fut de déclarer au sénat que, prenant le pouvoir

en vertu de son droit héréditaire, il entendait gouverner d'après son libre arbitre; qu'il repoussait toutes les restrictions que Sigismond, après l'avoir nommé régent, avait mises après coup à son autorité; qu'il avait l'intention, malgré la défense qui lui en était faite, de réunir les États du royaume, sans lesquels aucune mesure ne pouvait être légalement prise; que, les décisions du synode d'Upsal étant le seul code de lois en vigueur, il voulait non-seulement y conformer tous les actes de son administration, mais encore annuler tous ceux que Sigismond, perfidement conseillé, aurait faits dans un esprit contraire.

Fidèle à son programme, il commença par interdire le culte catholique dans tout le royaume. La chapelle du palais fut fermée, sous prétexte que, étant destinée à l'usage personnel de Sigismond, aucun autre n'avait le droit de jouir de prérogatives spécialement attachées à la royauté. Celle de Drottningholm à plus forte raison subit le même sort. Quatre ou cinq vieilles filles, les seuls débris qui eussent survécu aux splendeurs de l'opulent monastère de Wadstena, pourchassées jusque dans leur retraite, furent obligées d'aller chercher à Dantzig un asile que leur refusait une patrie inhospitalière. Tous les fonctionnaires catholiques ou seulement accusés d'une tendance au catholicisme furent dépouillés de leurs emplois. Éric Brahe fut destitué, bien plus à cause de sa religion que « parce qu'il rendait du château de Stockholm des ordonnances selon son bon plaisir. »

Par ces mesures, le duc avait non-seulement anéanti le catholicisme, facile victoire, puisque ce parti n'existait que dans l'imagination troublée de

quelques fanatiques, mais il avait ployé et il tenait sous sa main de fer les sénateurs et les gouverneurs de provinces. Le peuple, qui pressent presque toujours l'homme de génie, voyait en lui son souverain, et lui prodiguait les honneurs réservés au rang suprême. Un événement heureux, arrivé dans sa famille, la naissance d'un fils ardemment désiré, plongea la nation tout entière dans l'ivresse; et le duc put voir avec orgueil, dans les bruyantes démonstrations qui éclatèrent de toutes parts, une preuve irrécusable de l'attachement qu'il avait su inspirer.

Gustave-Adolphe naquit au palais royal de Stockholm, le 9 décembre 1594, entre sept et huit heures du matin. Il appartient donc par sa naissance au seizième siècle, et cette époque mémorable a le droit de le revendiquer comme le plus pur de ses héros et le plus grand de ses martyrs. La mère du nouveau-né, Christine de Slesvig-Holstein, était petite-fille par son père de Frédéric Ier, roi de Danemark, et par sa mère de Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse; son père était fils de Gustave Wasa. Il se trouva donc que le jeune prince eut dans les veines du sang des trois souverains qui ont eu la gloire de réformer la Suède, le Danemark et la haute Allemagne. Il reçut en baptême le nom de ses deux grands-pères, Gustave et Adolphe, hommes distingués tous les deux, mais qu'il était destiné à surpasser en vertus et en gloire.

En temps ordinaire, la naissance d'un simple prince de Wasa, dont le père n'avait pour fief qu'un duché perdu dans la monarchie suédoise, aurait passé inaperçue, même à Stockholm; les circonstances où

l'on se trouvait en firent un événement politique de la plus haute portée. Le duc de Sudermanie était ambitieux; il aimait le pouvoir, où il déployait une capacité hors ligne. Mais la perte d'une épouse adorée et de tous les enfants qu'il avait eus d'elle, à l'exception d'une fille qui n'avait pas su se faire aimer de lui, les défauts de caractère de sa seconde femme, altière, emportée, méchante et contrastant si fort avec l'angélique bonté de la duchesse Marie, avaient attristé son cœur et assombri son caractère naturellement enclin à la mélancolie. On craignait que, dans un moment de découragement et de mauvaise humeur, il ne mît à exécution les menaces qu'il avait faites si souvent de se retirer à Nyköping et de livrer les Suédois incorrigibles aux caprices de Sigismond et des jésuites dont il était déjà le docile instrument. On espéra que la naissance d'un fils, dévoilant à ses yeux de nouveaux horizons, lui ferait abjurer toutes ses rancunes, et le déciderait de nouveau à consacrer sa vaste intelligence à l'administration d'une patrie ingrate, insubordonnée et peut-être d'autant plus aimée.

Sigismond avait si profondément blessé le sentiment patriotique et religieux de tout le peuple qu'il n'était plus considéré par lui que comme un roi de Pologne. Dans ce petit-fils de Gustave venu au monde providentiellement dans un moment d'épreuves, tout le monde vit le continuateur de son œuvre. Aussi sa naissance fut-elle accueillie avec ivresse à Stockholm. Toutes les villes du royaume partagèrent la joie de la capitale ; partout l'on pressentait et l'on fêtait la venue non-seulement d'un roi futur, mais d'un futur libérateur.

L'astrologie était à cette époque de mode et en honneur. Dans toutes les cours, il y avait un homme mystérieux, vêtu d'une robe semée de constellations, et coiffé d'un chapeau pointu, parlant les langues de l'Asie, vivant seul dans la pièce la plus élevée du donjon, étranger aux choses de la terre, et les yeux constamment plongés dans les nues. Cet homme avait la prétention de deviner, en suivant la marche des astres, les destinées de son prochain sur cette terre; ses prédictions rendues, comme toutes les prophéties, en termes ambigus, prêtaient toujours à de doubles sens et se réalisaient parfois. Aussi toute la cohue des hommes ambitieux et des femmes intrigantes venait-elle en foule assiéger la porte de son laboratoire; et ceux-là mêmes que leur génie mettait à la tête de l'humanité, et à qui Dieu avait confié la direction du monde, venaient, comme les esprits les plus vulgaires, prêter une oreille avide aux mensonges de ce charlatan; tellement l'homme a de la peine, si vaste que soit l'étendue de son intelligence, à secouer le joug des préjugés sous lesquels il a vécu.

L'astrologue de la cour de Stockholm eut appris à peine la naissance du prince qu'il tira son horoscope, et lui prédit, dit-on, qu'il serait roi; qu'il étendrait au loin les limites de son royaume; qu'il mourrait de mort violente, et que son nom s'éteindrait avec lui. Déjà Tycho Brahe avait annoncé, en 1572, que la comète apparue à cette époque dans la constellation de Cassiopée présageait la naissance en Finlande d'un prince qui ferait un grand bien à tous ceux de la religion réformée. L'illustre astrologue habitait, en 1594, dans l'île de Huen, son magnifique palais d'Uranien-

borg (ville du ciel) qu'il devait à la libéralité de Frédéric II. De ce rocher perdu dans le Sund sa grande voix retentissait et trouvait de l'écho dans le monde entier. En apprenant l'événement qui causait une si grande joie en Suède, il déclara aux nombreux élèves accourus jusqu'au pôle pour écouter ses savantes leçons que le nouveau-né était vraiment le grand prince de qui la comète avait prédit la naissance, il y avait dix-huit ans. Comme on lui objectait que l'enfant était venu au monde en Suède et non en Finlande, il répondit que, la duchesse de Sudermanie étant allée passer quelque temps dans cette province, l'enfant y avait été conçu, et que, bien qu'il fût né de l'autre côté du golfe de Bothnie, la prédiction pouvait à juste droit lui être appliquée. Les chroniques disent aussi que Tycho Brahe, doué d'un instinct divinatoire merveilleux, traça dans une leçon, restée illustre, la vie future de l'homme de génie dont il avait annoncé la venue au monde. Il paraît cependant que ses prédictions étaient beaucoup moins bien comprises de son vivant qu'elles ne le furent après sa mort, attendu que le célèbre astrologue, après avoir encouru la disgrâce de Christian IV, et avoir été contraint de quitter sa patrie, trouva à la cour de l'empereur Rodolphe, adonné à l'alchimie et à l'astrologie, une généreuse hospitalité, et qu'il conserva jusqu'à sa mort l'amitié de ce prince. Hé bien! est-il vraisemblable, est-il possible que cet empereur, inquiet et soupçonneux à l'excès, comprenant le jargon du métier, eût accordé tant de faveurs, et montré tant de bonne grâce à l'homme qui aurait si complaisamment prophétisé la ruine de sa maison? Il est certain qu'on a beaucoup

exagéré tout ce qui s'est dit et s'est fait à la naissance du prince. Mais l'homme aime à entourer de merveilles et de mystères le berceau des hommes de génie; et, si Gustave-Adolphe avait été un souverain ordinaire, bien des détails auraient passé inaperçus qui ont donné lieu à toutes sortes de commentaires.

A cette époque, dans toute l'Europe et dans le Nord surtout, les fêtes de Noël et du premier jour de l'an, célébrées en même temps, étaient le signal d'universelles réjouissances. Le duc de Sudermanie était naturellement pieux; mais sa position d'antagoniste de Sigismond l'obligeait de donner à sa piété des dehors peut-être un peu trop apparents; et l'histoire l'a accusé d'avoir fait servir la religion à son ambition. Il est de fait que, pour frapper l'esprit des masses et les rendre plus dévouées à son enfant, il donna à entendre qu'à son berceau comme à celui de Moïse était attaché le sort d'un peuple; et les cérémonies du baptême du jeune prince furent, dans ce but, confondues avec les fêtes que la nation célébrait pour la naissance de son Rédempteur, et vinrent leur donner un nouvel éclat. J'ai déjà dit que l'enfant reçut les noms réunis de ses deux grands-pères, Gustave et Adolphe. Enfin, pour lier d'une manière indissoluble sa destinée à celle du protestantisme, le duc de Sudermanie rétablit, le même jour, dans ses domaines et dans ses priviléges, la célèbre université d'Upsal que son dévouement à l'Église établie et sa fermeté à repousser la liturgie avait rendue victime de spoliations et de persécutions sans nombre. Cette adroite et salutaire mesure fut d'autant mieux accueillie que le clergé suédois, justement alarmé des projets mena-

çants de Sigismond, n'était pas sans ombrage vis-à-vis du duc que l'on soupçonnait d'incliner vers le calvinisme. En rattachant cette fameuse école, de qui les professeurs prenaient le titre de piliers du protestantisme, à la destinée de son fils, n'était-ce pas fermer l'oreille à toutes les malveillantes suppositions et ne plus laisser douter qu'il n'eût l'intention de l'élever dans des doctrines de la plus pure orthodoxie? C'est ainsi que le peuple, dans son bon sens, expliqua la conduite du duc; et c'est pourquoi il vit un véritable Juda Macchabée dans le prince destiné à protéger et à propager sa foi; et lorsque l'enfant, devenu homme, dépassa les prévisions même les plus exagérées, le peuple fit de lui le type du héros national, et l'amour qu'on lui avait voué dégénéra en idolâtrie et en fanatisme. Ses vertus étaient du reste si réelles et sa gloire si bien méritée que l'enthousiasme de ses contemporains s'est transmis intact à leur postérité, et encore aujourd'hui, après deux cent trente-quatre ans, le grand capitaine du XVII[e] siècle est aussi glorifié qu'à la veille du triomphe de Leipsig, et aussi regretté qu'au lendemain de la victoire de Lutzen.

CHAPITRE XXV.

États de Söderköping. — Guerre des Massues. États d'Arboga.

L'armistice de deux ans que Jean III avait signé avec les Moscovites allait expirer. Charles fut assez heureux pour conclure avec eux la paix de Teusin, non moins honorable qu'avantageuse, puisque la Suède, reconnue légitime souveraine de Revel, de Narva et de toute l'Esthonie, n'eut qu'à restituer Kexholm et les déserts qui composent son gouvernement (14 mai).

Les semences de discorde entre le duc et le sénat que Sigismond avait jetées avant de partir n'avaient pas tardé à porter leurs fruits. Comme le pouvoir des uns et des autres n'avait pas de limites fixes, il en résultait, à chaque instant, des conflits qui, blessant l'amour-propre des uns, excitant la jalousie des autres et les indisposant tous, rendaient insupportables les rapports incessants que la constitution avait établis entre eux. Nous avons vu naguère les sénateurs, après le départ du roi, aller chercher le duc à Nyköping, et faire presque en ses mains l'abdication de leur part d'autorité. Mais ces idées d'obéissance et de soumission n'avaient point pris racine dans ces cœurs naturellement insubordonnés, et la plupart en étaient déjà

venus au point de regretter l'anarchie qui existait au moment du départ de Sigismond, et de la préférer à l'ordre que Charles leur faisait payer au prix de leur indépendance. Ils commençaient à trouver son joug écrasant, et ne dissimulaient plus leur impatience de s'en affranchir. La protection de Sigismond doublait leur audace, et, mettant la légalité de leur côté, donnait à leur opposition un caractère très-redoutable. Charles avait, au premier coup d'œil, reconnu toute la gravité de la situation; et, pour pouvoir opposer avec succès ses volontés à des décrets régulièrement émanés du souverain, il résolut de se faire accorder par le pays les pouvoirs que le prince lui avait constamment refusés, et, dans ce but, il convoqua les États à Söderköping.

En agissant de la sorte, le duc allait contre les ordres formels du roi. Le sénat prit prétexte de cette désobéissance pour refuser de signer les lettres de convocation. Charles irrité éclata en reproches et en menaces. Il rappela l'exemple d'Engelbreck qui gouvernait le sénat à sa guise, et déclara que lui, fils de roi, entendait avoir autant d'autorité que ce fils de paysan. Comme l'on faisait encore quelques objections, il ajouta qu'il exigeait, non-seulement que le sénat fixât l'époque de la réunion de la diète à Söderköping, mais qu'il s'y rendît en masse, menaçant d'y faire transporter les récalcitrants, enchaînés et garrottés.

Avec un homme qui fait de pareilles menaces et qui est capable de les exécuter toute discussion devient superflue. Le sénat le comprit et signa tout ce qu'on lui présenta. Du reste, plusieurs sénateurs,

exagérant leur importance, n'étaient pas fâchés d'essayer leurs forces avec le régent devant les États. Ils se sentaient forts de l'appui du roi, et ils espéraient, en entraînant la noblesse et le haut clergé dans leur parti, faire tourner à la confusion et à la ruine de leur adversaire une mesure de laquelle celui-ci espérait tirer un surcroît de force et de gloire.

Les sénateurs qui pensaient ainsi se trompaient étrangement. Les États étaient animés à Söderköping du même esprit qu'à Upsal. Leur fureur se tourna d'abord contre le catholicisme, objet d'une haine implacable et toujours inassouvie. Toutes les lois iniques qu'on avait édictées contre lui furent maintenues. Le culte en fut de nouveau interdit dans tout le royaume, et ses adeptes, de qui la conversion ne remontait qu'au moment du couronnement de Sigismond, furent obligés de s'expatrier. Les anciens catholiques étaient tolérés; mais leurs enfants devaient être à l'avenir élevés dans la religion protestante, sous peine d'être exilés à leur majorité et privés de l'héritage paternel. Les prêtres contre qui l'on n'avait pas exécuté les condamnations dont ils avaient été déjà frappés eurent six semaines pour se convertir ou sortir du royaume; enfin, le couvent de Wadstena fut purgé des religieuses qu'on avait tolérées jusqu'à ce jour, et transformé en collége.

L'ascendant de Charles sur les prêtres, les bourgeois et surtout sur les paysans, était immense; l'opposition des sénateurs ne fit que l'agrandir. Il fut confirmé dans ses fonctions d'administrateur. On l'approuva d'avoir réuni les États du royaume, malgré la défense

du roi ; on déclara qu'un homme, condamné en Suède, ne pourrait en appeler au roi absent du royaume ; que les ordonnances arrivant de Pologne ne seraient connues du peuple qu'après avoir été approuvées par le duc ; que le roi ne pourrait destituer un fonctionnaire qu'après l'avoir convaincu d'un crime ; que, à la vacance d'une charge, la présentation serait réservée au duc et au sénat, et que le roi ne pourrait nommer que l'une des trois personnes qui auraient été soumises à son choix.

Après les grandes affaires vinrent les questions de détail. On s'occupa de la dot à donner à la princesse Anne Wasa, sœur de Sigismond. On ratifia la paix de Teusin ; enfin les États, se formant en tribunal, jugèrent la grande querelle qui divisait les familles Brahe, Gyllenstjerna et Bjelke (1).

Charles avait tant d'autorité sur la majorité des membres de la diète qu'à chaque nouvelle séance l'on dépouillait le roi de quelques-uns de ses attributs pour

(1) Voici à quel sujet : Sigrid Brahe, fille du comte Éric, avait été fiancée, tout enfant, à Éric Bjelke ; mais la jeune fille, en grandissant, avait changé d'avis ; elle s'était éprise de Jean Gyllenstjerna ; et, au moment d'aller à l'autel, elle avait quitté la maison paternelle, et s'était refugiée auprès de la princesse Anne, qui, l'ayant prise sous sa protection et n'ayant pas de prêtre luthérien sous la main, l'avait fait marier à son amant par le légat du pape. Les Bjelkes, voulant reprendre cette nouvelle Hélène, armèrent leurs partisans contre Jean Gyllenstjerna, qui, pour sa défense, fit appel à tous ses parents et à tous ses vassaux. Ces discussions de famille donnèrent lieu à de véritables combats, et troublèrent plus d'une fois la paix publique. La querelle avait pris à la fin de si vastes proportions que les États jugèrent prudent d'intervenir. Jean Gyllenstjerna et son épouse, Sigrid Brahe, furent condamnés à rester, pendant un an, sur le domaine qu'ils habitaient au moment de la sentence, avec défense d'en franchir les limites sous aucun prétexte. Gyllenstjerna fut de plus condamné à distribuer mille thalers aux pauvres, et à donner pareille somme à Éric Bjelke pour le rembourser des bijoux et des objets de toilette qu'il avait achetés à sa future.

en investir son adversaire. Celui-ci, qui de fait tenait la place de Sigismond, présida sur un trône la dernière assemblée, qui eut lieu sur la place publique. Après une harangue adressée à tous les corps, se tournant vers les paysans, il leur demanda s'ils acceptaient la solidarité des décisions qu'ils venaient de prendre, et s'ils étaient décidés à les défendre au péril de leur vie. Les paysans se levèrent en masse et jurèrent d'assister le duc, tous pour un et un pour tous, formule énergique et claire, employée ici pour la première fois, et qui fut ensuite adoptée dans les circonstances solennelles. Des paysans le duc, s'adressant aux sénateurs et aux nobles, leur demanda s'ils voulaient jurer de lui obéir dans tout ce qu'il leur ordonnerait. « A la condition, » répondirent-ils, « que ces ordres seront utiles à la patrie et favorables au roi. » « Sans doute » reprit le duc, « mais jurez-le-moi. » Le plus grand nombre alors leva la main; mais une partie considérable resta immobile et silencieuse.

Cette petite opposition ne servit qu'à faire ressortir la grande autorité de Charles. Il fit publier les délibérations de la diète en suédois, en allemand et en latin, et prit un malin plaisir à les faire signer par ceux-là mêmes qui avaient refusé de s'engager par serment. A l'issue des États, Charles, dans un but de popularité et entraîné du reste par ses passions, se rendit, escorté d'une suite nombreuse, de Söderköping à Wadstena. Après avoir rendu les derniers devoirs à son frère Magnus, il mit lui-même à exécution les mesures violentes que la diète avait prises contre le catholicisme. Wadstena était la seule ville où le culte

romain était toléré. Tous les catholiques suédois s'y étaient groupés et espéraient y vivre en paix sous l'égide d'un glorieux passé. Le fanatisme ne respecte rien. Après avoir fait fermer l'église et le couvent, Charles autorisa le pillage de cet antique et opulent établissement, sur lequel son père, tout hardi et tout avide qu'il était, n'avait jamais osé porter une main sacrilége. Au bruit de l'arrivée du prince, l'abbesse avait fait transporter, à travers le lac Wettern, au château de Wisinsborg, chez le comte Éric Brahe, les châsses qui contenaient les restes de sainte Brigitte, de sainte Catherine, et de sainte Ingrid. Charles, ayant appris de la pauvre femme terrifiée la retraite qui contenait ces précieuses dépouilles, somma le dépositaire de les lui restituer; mais il eut le bon goût de respecter ces objets sacrés qui, pendant des siècles, avaient été l'objet de la vénération de tout un peuple. Il les fit transporter à Upsal où ils existent encore, et sont admirés comme des objets d'art, sinon vénérés comme de saintes reliques. Charles, abusant de la victoire, n'eut pas honte d'aller lui-même, à la tête d'une cohue de fanatiques, prendre possession du couvent et en chasser ses modestes et inoffensifs habitants. Il prit texte de la circonstance pour faire aux religieuses effarées un long discours où il voulait prouver la supériorité de sa religion sur celle de ses victimes. Il finit sa harangue en offrant à ces malheureuses, qui la plupart étaient vieilles et toutes pauvres, de les laisser mourir en paix sous le toit qu'elles habitaient, si elles voulaient abandonner une religion proscrite par les lois du royaume. Il y avait trop longtemps que ces saintes filles étaient exposées à ces

tentatives d'embauchage, pour que leur foi vive ne fût pas à l'abri de cet assaut (1). Elle résista de même aux arguments et aux insultes d'Abraham Angermannus, d'Éric Schepperus, et enfin de tous ces pasteurs exaltés et batailleurs, qui étaient venus mettre leur éloquence de carrefour à la disposition du duc de Sudermanie. Leurs succès ne furent pas plus grands auprès des autres membres de ce petit troupeau, reste d'une Église immense. Les quelques catholiques qui s'étaient maintenus en Suède étaient des hommes réfléchis, convaincus, et qui, ayant déjà fait à leur religion l'abandon de leur fortune et de leur ambition, étaient décidés, quand il plairait à Dieu, de lui sacrifier de même leur patrie et leur vie. La plupart de ces hommes, acceptant l'exil qui leur était imposé, avaient déclaré vouloir se retirer en Pologne, sous la protection de leur roi. Une fois en mer, ils forcèrent le pilote qui les conduisait de les mener en Finlande, où ils furent accueillis et protégés par le gouverneur Clas Fleming.

Le pillage du couvent enrichit beaucoup de monde. Les armoires contenaient des étoffes de soie magnifiques qui, pillées par les soldats, servirent à parer, l'hiver suivant, des femmes qui n'avaient aucune des vertus de celles pour qui elles avaient été faites. La magnifique bibliothèque du couvent ne fut pas mieux épargnée que le reste. On découvrit dans les manuscrits des lettres de sainte Brigitte, prédisant l'avénement au trône d'un certain Charles, qui devait tirer le

(1) Des onze religieuses que contenait le couvent une seule se convertit et se maria. Une autre qui avait suivi la duchesse Christine eut des scrupules de conscience et demanda à aller à Dantzig retrouver ses compagnes.

pays de l'anarchie et régner avec un grand éclat. Ces précieux papiers furent apportés en grande pompe au duc de Sudermanie, qui ne fit rien pour enlever de l'esprit du peuple la pensée que c'était à lui-même que s'adressait la prophétie de cette sainte femme, que ses vertus surhumaines mettaient, de son vivant, en communion avec Dieu, et qui avait puisé dans ce glorieux commerce une vraie puissance divinatoire.

Pendant que les sergents que la diète avait chargés d'exécuter ses ordres, hommes accoutumés et se plaisant aux violences, tourmentaient et forçaient à l'expatriation non-seulement les catholiques, mais les partisans de la liturgie, l'archevêque Abraham Angermannus entreprenait une tournée pastorale dans toutes les paroisses du royaume. Les règnes désastreux d'Éric XIV et de Jean III avaient été funestes surtout à l'Église, qui, à peine organisée, aurait eu besoin de protecteurs intelligents. A côté du rituel d'Olaüs Petri, mal observé, s'étaient introduits des abus criants et des superstitions inouïes. Il n'y avait point d'unité; ici la liturgie était en usage, et là les cérémonies romaines avaient été conservées. Dans ce désordre d'idées, le culte d'Odin, qu'on avait lieu de croire anéanti à jamais, avait reparu et fait des adeptes dans les villages situés au milieu des bois.

Angermannus ne croyait pas le mal aussi étendu et aussi profond qu'il l'était. Il fut tout surpris de retrouver dans les Gothies, au cœur même de la Suède, la plupart des anciennes pratiques du catholicisme. On y faisait encore l'élévation de l'hostie; on se servait de bougies de cire pour la célébration de la messe, pour

les mariages et pour les enterrements. Les prêtres portaient, en officiant, les vêtements blancs; ils employaient le sel et avaient recours à l'exorcisme. Le peuple tenait avec passion à tous ces vieux usages. Il voulait surtout maintenir les chandelles de cire, prétendant que, si on les ôtait de ses autels, Dieu ne bénirait plus les ruches, qui, en devenant vides, priveraient la province d'une de ses sources de richesses. Angermannus, non moins fougueux que brutal, ne fit aucune attention à ces plaintes entachées d'hérésie; il porta partout la hache et le fer, sans crainte de briser les cœurs dans lesquels ces pieuses coutumes étaient enracinées.

La conduite du prélat était plus digne d'un inquisiteur espagnol que d'un pasteur suédois. Les peines disciplinaires de l'Église étaient alors le fouet, le régime au pain et à l'eau, l'immersion dans l'eau glacée, la prison et l'amende. L'impétueux prélat, qui traînait à sa suite une troupe de serviteurs moitié soldats, moitié prêtres, faisait par eux fouetter, jeûner, baigner, enfermer ou rançonner toutes les personnes dont la conduite ou les opinions n'étaient pas conformes aux prescriptions et aux doctrines de l'Évangile.

Les païens scandinaves rendaient une sorte de culte aux morts. Le catholicisme, en remplaçant la religion d'Odin, avait conservé ces respectables usages. Il n'y avait pas d'église de petite ville en Suède au seizième siècle qui n'eût dans ses reliques quelques débris de personnes pieuses du pays canonisées par Rome. Angermannus, voyant dans ces restes corporels des objets d'idolâtrie, mit à les rechercher et à les détruire un incroyable acharnement. Les fragments de reliques

de sainte Brigitte, de sainte Catherine, de sainte Ingrid, qui avaient échappé aux investigations de Charles, les restes de saint Nicolas à Linköping, de saint Sigfrid à Wexiö, de saint Brynolphe à Skara, de saint Eschille à Strengnäs, de sainte Ragnild à Södertelje, et de cent autres saints personnages moins célèbres, mais aussi vénérés, périrent sous les fureurs iconoclastes du prélat, qui n'osa pas cependant porter les mains sur la châsse de saint Éric, déposée dans la cathédrale d'Upsal. Les violences de l'archevêque produisirent du reste l'effet qu'il en attendait. Les habitudes catholiques, établies en Suède par Anschair, il y avait 765 ans, et qui avaient résisté aux attaques de Gustave Wasa, déracinées du sol par ce terrible athlète, ont depuis lors disparu, sans laisser la moindre trace dans ce pays, où elles avaient cependant poussé de si profondes et de si vivaces racines.

La conscience humaine est un sanctuaire; et le premier châtiment du téméraire qui ose y pénétrer est de sentir qu'il marche dans une voie d'iniquités. Le résultat le plus immédiat et non le moins déplorable de la persécution est de dégrader les caractères. Les hommes qui ont des instincts bas deviennent délateurs par méchanceté ou par avidité; ceux qui semblaient avoir le cœur haut placé deviennent égoïstes, et, en laissant par peur frapper des innocents, ils se rendent solidaires des iniquités commises; tous enfin sont amoindris, les persécutés qui succombent à de lâches défaillances, non moins que les persécuteurs qui les ont provoquées. Angermannus, crédule comme tous les hommes passionnés, accueillit tous les rapports qui lui furent faits. Aussi personne ne fut-il à

l'abri du châtiment, qui variait d'après l'âge, le sexe, la fortune ou la position de l'inculpé, mais qui était toujours sévère eu égard à la faute reprochée. L'archevêque avait été jadis le protégé, et était aujourd'hui la créature du duc. On aurait pu croire que ce dernier était le complice de ces violences inouïes. Pour détruire ces injustes suppositions, Charles fit éclater bien haut son mécontentement, et rejeta sur le prélat toute la responsabilité de ses actes.

Ces rigueurs exercées contre des hommes inoffensifs, qui n'avaient commis d'autres crimes que de suivre la religion du roi, avaient indigné Sigismond, qui persista à refuser de ratifier les décisions de la diète de Söderköping, envoya de l'argent et le grade de feld-maréchal à Clas Fleming, rechercha toutes les occasions d'entrer en relations avec les mécontents, et employa tous les moyens qui lui semblèrent propres à faire tourner en guerre ouverte la sourde inimitié qui existait entre le sénat et le régent.

Sigismond venait d'hériter de sa tante, Anne Jagellon, reine douairière de Pologne. Cet argent aussitôt reçu fut employé à recruter l'armée qui devait mettre à la raison un parent rebelle et hérétique. Pendant que ses agents parcouraient l'Allemagne et la Hongrie en quête de héros, une brillante ambassade, conduite par Dzjalinski et Sapieha, et ayant dans ses rangs Éric Brahe, Arvid Stenbock et Lindorm Bonde, vint en Suède faire connaître au duc le mécontentement que sa conduite excitait à Warsovie, et l'engager à gouverner à l'avenir d'après les ordres qu'il avait reçus, s'il ne voulait pas attirer sur lui le juste ressentiment de son roi. Les ambassadeurs entrèrent à Stock-

holm en grande pompe, le 26 août. Charles ne consentit à les recevoir qu'en présence du sénat, et il ne fallut pas moins de sept semaines pour réunir les membres épars de ce grand corps de l'État.

La royauté avait à cette époque un grand prestige. Dès que Sigismond eut pris la peine de déclarer par ses émissaires qu'il promettait de respecter la religion établie, il vit accourir dans les rangs de ses partisans des hommes qu'il croyait à jamais attachés à la fortune de son oncle. Le sénat tout entier se prononça pour lui, répudiant toute solidarité dans les actes du régent, accomplis, disait-il, sans sa participation ou contre sa volonté. Une partie du clergé, sous l'influence d'Angermannus et de Schepperus, imitant le sénat, passa du camp du duc dans celui du roi.

Effrayé, blessé surtout de la défection des hautes classes, le régent assembla le sénat (2 novembre), lui fit un exposé pathétique de la situation périlleuse où se trouvait le pays, avec l'anarchie au dedans et les jésuites de Sigismond, ourdissant à leurs portes des complots contre leurs libertés politiques et religieuses, et, dans sa péroraison, déclara que, s'il conservait des fonctions où, pour prix de travaux incessants et de dangers sans nombre, il avait la douleur de ne faire que des envieux et des ingrats, c'est qu'il ne voulait pas les remettre aux émissaires de Sigismond, qui n'étaient que des étrangers ou des traîtres, mais qu'il les résignerait volontiers entre les mains du sénat, si ses membres se sentaient la main assez ferme et assez sûre pour diriger le vaisseau de l'État, pendant l'orage qui déjà grondait à l'horizon.

Comme aucun sénateur, pas même le comte Axel

Lejonhufvud, aujourd'hui aussi fougueux partisan du duc qu'il l'avait été autrefois du roi, ne se levait pour l'engager à renoncer à ses projets de retraite, il reprit la parole, et dit d'un ton piqué qu'il n'avait que trop longtemps essayé de gouverner des gens ingouvernables; qu'il persévérait à vouloir se retirer des affaires; mais que, ayant reçu le pouvoir des États, c'était aux États seuls qu'il devait et voulait le rendre. Dans ce but, il les convoqua à Arboga, à deux mois de distance; il partit ensuite précipitamment pour Gripsholm.

L'appui manifeste du roi et le départ imprudent du duc avaient accru démesurément l'audace des mécontents. Le haut clergé avait répondu à l'appel de la haute noblesse. A l'instigation de ces hommes puissants, l'esprit d'insubordination s'était étendu aux classes intermédiaires. Des fonctionnaires, qui avaient été destitués par le duc, eurent l'audace de chasser de vive force leurs successeurs et de reprendre leurs charges au nom du roi. Clas Fleming, en Finlande, n'exécutait que les ordres qu'il recevait de Pologne. Dans la correspondance qu'il était contraint d'avoir avec Charles, il affectait de ne voir en lui qu'un fonctionnaire public chargé d'administrer le royaume, comme il était lui-même chargé d'administrer le grand-duché. Charles, très-entiché de ses prérogatives de naissance, demanda au sénat de faire cesser un état de choses préjudiciable à sa dignité et à la tranquilité du pays. Mais le sénat, par esprit de corps et surtout en haine du duc, tout en reconnaissant l'inconvenance des procédés de Clas Fleming, ne voulut pas intervenir dans la querelle. Il ajourna à des moments plus calmes des mesures répres-

sives qui n'auraient pour but aujourd'hui que de faire éclater la guerre civile, qu'il était avant tout de son devoir de faire avorter.

La situation des esprits était la même des deux côtés du golfe de Bothnie. Le duc, qui en Suède et en Finlande était détesté des classes élevées, y était par ce fait même adoré des paysans. Pour les punir d'une affection qui le blessait, Fleming exerçait contre ces malheureux, soumis à son autorité, toutes sortes de vexations et de mauvais traitements. Ceux-ci, poussés à bout, s'adressèrent au duc de Sudermanie, qui devait avoir à cœur de faire cesser des infortunes dont il était la cause ou tout au moins le prétexte.

Dans ce but, une députation de Finlandais arriva à Stockholm, conduite par Bengt Poutius. Les honneurs qu'il y reçut firent tourner la tête à ce pauvre homme, qui se crut tout à coup un personnage capable d'entrer en lutte avec son redoutable gouverneur. Aussi, à peine eut-il repassé les mers qu'il courut en Ostrobothnie et y leva l'étendard de la révolte. Le sort des paysans finlandais était déplorable. Ni tout à fait serfs comme les Russes, ni tout à fait libres comme les Suédois, ils avaient tous les inconvénients de la servitude, sans avoir aucun des avantages de la liberté. Le cri de guerre, poussé par Poutius, retentit profondément dans ces cœurs ulcérés. Des multitudes de combattants vinrent se ranger sous ses drapeaux, mais la plupart en guenilles et n'ayant d'autres armes que des lances et des massues. Néanmoins le nombre immense de ces bandes les rendait très-redoutables. Elles parcouraient la province, détruisant toutes les forces qui leur étaient opposées, et par malheur souillant leurs victoires par d'horribles excès. Partout, sur

leur passage, les châteaux étaient pillés et détruits, les villages incendiés, les prisonniers égorgés ou noyés sous la glace. Cette espèce d'avalanche humaine, qui grossissait tous les jours, passa de l'Ostrobothnie dans le Tavastland et dans la Carélie, et sa rage de destruction augmentait avec la puissance de la satisfaire. Les domaines de Clas Fleming, d'Axel Kurck, d'Anders Boje, furent partout détruits, et le château d'Åbo fut menacé.

Fleming avait été pris à l'improviste. Rassemblant toutes les troupes éparses dans le pays, il se dirigea contre les rebelles. Il les atteignit dans la paroisse de Bukala. Ce n'étaient après tout que des bandes tumultueuses et indisciplinées, et plus désireuses en ce moment d'aller cacher dans leurs chaumières le butin qu'elles avaient fait que de tenter le sort d'une bataille; elles n'étaient pas d'ailleurs en état de résister à des troupes régulières. A la première attaque, elles lâchèrent pied, et le plus grand nombre des vaincus ne dut la vie qu'à la précaution qu'il avait prise de laisser tomber, en fuyant, la plupart des objets enlevés. En rendant leurs chariots plus légers, et en excitant la convoitise de leurs vainqueurs, plus occupés de s'emparer de leurs dépouilles que de leurs personnes, ils purent, pour cette fois du moins, se soustraire au terrible châtiment qui leur était réservé. Dans la déroute, Bengt Poutius et Jacques Ilchan, les deux chefs de l'insurrection, tombèrent au pouvoir du gouverneur, et payèrent de la vie les excès qui avaient été commis en leur nom. Dès ce moment la guerre était finie. Les paysans en désordre ne formaient plus qu'un vil troupeau incapable de se défendre. Il y aurait eu de la magnanimité, après avoir frappé les chefs, de laisser

rentrer dans leurs villages des malheureux qui, pour la plupart, étaient plus égarés que coupables; mais Fleming était naturellement cruel, et il n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion de se livrer aux violences qui plaisaient à son farouche caractère. Plus impitoyable que le Moscovite dans ses plus mauvais jours, il fit passer onze mille personnes au fil de l'épée seulement dans le Tavastland et l'Ostrobothnie; enfin le carnage fut tel que des districts peuplés et florissants étaient encore déserts et incultes, cent ans après ces terribles événements.

Sigismond s'opposa à la future assemblée d'Arboga, comme il s'était opposé au synode d'Upsal et à la diète de Söderköping; il fit savoir à tous les Suédois que, son oncle ayant exprimé à deux reprises aux ambassadeurs polonais et aux sénateurs le désir de se retirer des affaires, il acceptait sa démission, et qu'il investissait dès à présent le sénat de toute l'autorité nécessaire à l'administration du royaume. Il écrivit de sa propre main à tous les sénateurs et aux notables des provinces pour les dissuader de se rendre à la diète, menaçant quiconque désobéirait d'être poursuivi et puni comme criminel de lèse-majesté.

Charles répondit par un manifeste dans lequel il disait que, tenant le pouvoir de son droit héréditaire et de la volonté nationale, supérieure aux caprices de Sigismond, il ne le déposerait qu'entre les mains des États. Il ajoutait que, puis[illegible]oi, conseillé par des traîtres, courait à sa [illegible] du devoir de fidèles sujets de le sau[illegible]gré lui; que, une diète seule permet[illegible]ce résultat, il était du devoir de tous d[illegible]Arboga, et que qui-

conque, après avoir été régulièrement convoqué, y fe-rait défaut, serait poursuivi et puni comme criminel de haute trahison.

La situation devenait à chaque instant plus critique. Que fallait-il faire? A qui était-il plus sage d'obéir? Charles était le plus fort aujourd'hui; mais Sigismond pouvait l'être demain. Charles était implacable; mais Sigismond annonçait qu'il voulait l'être, et l'on savait que la clémence n'est pas d'ordinaire la vertu des rois dévots.

Cependant le moment fixé pour la réunion de la diète était arrivé. Les injonctions de Sigismond n'étaient pas restées sans effet. Le sénat tout entier, à l'exception du comte Axel Lejonhufvud, s'abstint de paraître à Arboga. Dans les rangs de la noblesse et du haut clergé, les vides furent aussi considérables. En revanche, les membres du bas clergé, conduits par les professeurs d'Upsal et les bourgeois, y parurent en grand nombre, et les paysans en masse.

L'abstention est la mesure la plus funeste que puisse prendre un parti politique. Les amis de Sigismond, présents à la diète, auraient fait entendre leurs griefs, et, quand même on ne leur eût pas rendu une justice complète, leur nombre et la sainteté de leur cause auraient inspiré à leurs adversaires quelques égards. Absents, on ne vit en eux que des factieux incorrigibles; et l'assemblée, dominée par le duc, les traita comme tels. Il est bien entendu que ses offres de démission furent rejetées avec indignation. Les États, touchés d'un tel désintéressement, non-seulement prolongèrent la durée de son pouvoir, mais en doublèrent l'étendue. Dans une séance, le duc, entraîné par sa fougue,

peignit sous les plus sombres couleurs les dangers que les coupables menées des nobles faisaient courir à la religion et à la patrie. L'indignation de l'orateur se communiqua à l'assemblée. Les bourgeois poussèrent des hourras ; les paysans, s'armant de leurs piques et de leurs massues, les dirigèrent contre les quelques membres des ordres supérieurs présents à la diète, voulant punir sur eux les crimes commis par leurs pareils et dont ils les rendaient solidaires. Par bonheur, le duc, de qui l'éloquence avait assez d'entraînement pour soulever ce tumulte, eut assez d'autorité pour l'apaiser. Il s'interposa, et personne, comme on pouvait le craindre, n'osa passer des menaces aux voies de fait.

En vertu de ses ordres, les absents furent mis en demeure ou de ratifier ce qui s'était fait sans eux à Arboga, ou de se reconnaître coupables de haute trahison. Le chancelier Éric Sparre, placé dans cette cruelle alternative, quitta le royaume avec sa femme et ses enfants. C'était l'auteur des *Postulata nobilium*. Son érudition était immense et son esprit tout à fait supérieur à celui de ses contemporains. Sa naissance, sa fortune, ses fonctions de chancelier, jointes à son mérite personnel, en faisaient la plus grande individualité du royaume. Dès le principe, il n'avait pas voulu suivre les grands seigneurs dans leur lutte contre le duc ; mais, nommé par Sigismond gouverneur du Westmanland et de la Dalécarlie, il fut contraint par sa position d'adopter la politiqu[illegible]océdés de ses collègues. Comme eux [illegible]m du roi et en opposition du du[illegible]ontributions nouvelles, sur l'ord[illegible]s daigner en référer à

Charles ; il affecta aussi d'être dans sa province le seul représentant du roi absent. C'est à ce titre qu'il se rendit au dernier ting dalécarlien qu'il présida, en grande pompe, dans une voiture dorée, avec sa femme et ses enfants, précédé d'un trompette et entouré de gardes. Cette façon de faire déplut extrêmement aux paysans de son gouvernement très-dévoués à Charles, et, quand il quitta le royaume, ce fut autant pour ne pas obéir aux injonctions du régent que pour se soustraire au ressentiment de ses administrés, parmi lesquels il ne croyait plus être en sûreté.

Charles était désolé de ce départ. Il prévoyait bien qu'un exemple, parti de si haut, trouverait des imitateurs, si ce n'était pas déjà un signal. Cependant les autres sénateurs n'eurent pas recours à ce moyen extrême. Plusieurs d'entre eux firent même de grandes protestations d'obéissance, mais refusèrent, sous divers prétextes, l'apposition de leurs signatures aux cahiers qu'on leur présentait. Les trois frères Stenbock, plus hardis que leurs collègues et voulant imiter Clas Fleming, saisirent cette occasion pour se déclarer indépendants du duc, et répondirent par une prise d'armes aux injonctions qui leur étaient faites. Accusés aussitôt de rébellion, ils exhibèrent les pleins pouvoirs qu'ils avaient reçus de Warsovie, se retranchèrent dans leurs places fortes et gardèrent les défilés de leurs frontières. Par malheur pour les insurgés, les Gothies n'étaient pas comme la Finlande séparées de la Sudermanie par un bras de mer. Charles, paraissant inopinément aux frontières à la tête de son armée, fit faire des réflexions à bien des gens. Ceux-là surtout, de qui le zèle était le plus bruyant, rentrèrent le plus vite dans leurs

foyers. Arvid Stenbock, devant une si grande défection, quitta le royaume, et les troupes du duc prirent Stegeborg et Wadstena, où l'on trouva les sceaux du royaume et les trésors de la famille Sparre que le chancelier avait confiés, en partant, à la princesse Anne. Éric imita l'exemple de son frère Arvid; il s'en alla en Pologne, et ses gens laissèrent prendre Elfsborg. Quant au troisième, à Charles, confiant dans la solidité des remparts de Calmar, il s'y retrancha et y attendit son redoutable adversaire. Hélas! qu'importe que l'art, secondé par la nature, ait amoncelé des blocs de pierre pour la protection des hommes, si les hommes ne savent ou ne veulent pas profiter de ces avantages? L'insubordination de la garnison força le gouverneur à se rendre après une courte résistance, et une dure captivité fut le châtiment que ce malheureux eut à subir, pour avoir placé sa confiance dans des subalternes qui ne la méritaient pas.

Maître des trois Gothies, le duc en rassembla les États. Tous les membres présents lui prêtèrent serment de fidélité et approuvèrent les décisions de Söderköping et d'Arboga. Ces derniers succès avaient mis sa puissance hors de toute contestation. Une lutte avec lui devenant désormais impossible, les sénateurs émigrèrent en masse. Il ne resta dans le royaume qu'Hogenskild et Clas Bjelke, qui, plus tard, suivirent aussi le torrent, et Axel Lejonhufvud, qui, tout inconstant qu'il était, eut le bon sens de rester fidèle au dernier parti qu'il avait embrassé. Une foule de nobles, de prêtres, de bourgeois même, puissants par leur position, accompagna ces hommes, qui, moins circonspects que criminels, annoncèrent avec jactance, en partant,

qu'ils allaient se ranger sous les drapeaux que leur souverain légitime venait d'arborer, et que, à la tête des braves gens assemblés pour défendre une cause sainte, ils reviendraient bientôt chasser un coupable usurpateur.

La guerre civile était déclarée. Charles, qui ne reculait jamais dans les moments extrêmes, parce qu'il les avait prévus presque toujours et qu'il en avait calculé les conséquences, convoqua les États à Stockholm pour le mois de juin, afin de s'entendre sur les mesures qu'il y aurait à prendre dans d'aussi graves circonstances.

Clas Fleming ne survécut pas longtemps aux malheureuses victimes de ses violences. On l'a accusé d'avoir fait massacrer des populations entières dont il avait obtenu le désarmement par la promesse d'une amnistie. Ces procédés avaient soulevé contre lui d'implacables ennemis. Soit que le sang de quelque innocent l'ait étouffé, soit que l'un d'eux ait trouvé un vengeur, le fait est qu'il mourut en Nylande, de mort violente, présentant tous les symptômes d'un empoisonnement. Son corps, transporté à Åbo, y fut enterré dans l'église de Borgö.

CHAPITRE XXVI.

Expédition de Charles en Finlande. Arrivée de Sigismond en Suède. Bataille de Stegeborg.

Les États se réunirent à Stockholm au mois de juin, suivant la convocation faite par le régent. Les nobles et les prêtres étaient en très-petit nombre. Les débats n'en furent ni moins vifs, ni moins intéressants. On fit peser sur les sénateurs émigrés la responsabilité du sang qui allait être répandu, et on les somma de rentrer dans leurs foyers en un bref délai, à peine d'en être exilés pour la vie.

L'archevêque et le régent étaient trop altiers, trop absolus, trop violents, l'un et l'autre, pour pouvoir vivre longtemps en bonne harmonie. Déjà, à Arboga, ils en étaient venus aux gros mots à propos de lettres apportées de Warsovie et remises au prélat par Lindorm Bonde. A Stockholm, Charles, attribuant l'attitude hostile de la chambre des prêtres à son président, lui reprocha vivement les cruautés par lui commises dans la tournée pastorale qu'il avait faite à l'issue des États de Söderköping. Emporté par la discussion hors des limites de la convenance, il l'accusa, lui prêtre de Christ, d'avoir fait l'office du bourreau. A ces mots, l'archevêque, perdant, comme son puissant antago-

sacrifier des hommes compromis pour avoir défendu sa cause et réfugiés sous son égide. Samuel Laski vit un refus formel dans une acceptation proposée à des conditions inacceptables. Il signifia donc au régent que le roi viendrait sans la flotte suédoise et malgré elle, non en parent, mais en maître indigné. Il partit ensuite, et ses adieux furent le véritable signal de la guerre civile dont les échauffourées précédentes n'avaient été que le prélude.

Par un bizarre et fatal rapprochement, le jour même où Laski était reçu par Charles à Upsal, Anne d'Autriche, reine de Pologne et de Suède, rendait le dernier soupir à Cracovie. Quoiqu'elle fût à sa troisième couche, il fallut ouvrir avec le fer les flancs de la mère pour en retirer l'enfant. La mère ne survécut que quelques heures à cette terrible opération; l'enfant, mutilé comme elle, rendit aussi le dernier soupir, après avoir reçu le baptême, et fut enseveli dans le tombeau de celle dont il venait de causer la mort.

Sigismond avait obtenu des États de Pologne et de Lithuanie, réunis à Warsovie, la permission d'aller rétablir en Suède son autorité compromise par les menées de son oncle. Mais on ne lui avait donné que dix-huit mois pour faire cette difficile besogne. C'était plus qu'il n'en demandait. Sigismond, suffisant comme tous les hommes médiocres, ne croyait pas avoir besoin de la moitié de ce temps pour venir à bout d'un parent récalcitrant et de quelques sujets rebelles.

Tout en étant assuré de l'assistance divine dans une aussi sainte entreprise, Sigismond ne négligea aucun des moyens humains qu'il crut propres à en assurer le succès. Il n'avait, il est vrai, recruté, malgré tous ses

efforts et avec tout son argent, que six mille soldats, mélange assez bizarre de Polonais, d'Écossais et d'Allemands; mais Sten Baner, Lindorm Bonde et Olof Sverkersson parcouraient l'Esthonie et la Finlande méridionale, soumise de nouveau au roi par David Stålarm, et enrôlaient tous les hommes de bonne volonté qu'ils rencontraient dans ces deux provinces. Les Gothies, où le parti des Stenbocks avait repris le dessus, promettaient de fournir aussi un honorable contingent. De plus, Sigismond s'était assuré de la neutralité bienveillante du Danemark et de la Pologne, en laissant entrevoir, disait-on, à celle-ci la cession de l'Esthonie, et en ajournant avec l'autre la solution du différend des Trois Couronnes. Il avait encore gagné à sa cause les villes Hanséatiques, qui avaient poussé le zèle jusqu'à rompre toutes relations de négoce avec le gouvernement de Charles. Les gens de Lübeck, allant plus loin, avaient capturé des vaisseaux suédois et avaient envoyé au roi une part du butin.

Non content d'avoir rallié à sa cause presque tous ses voisins, Sigismond avait recherché l'approbation et l'appui moral des autres souverains de l'Europe. Dans ce but, il avait fait distribuer par ses ambassadeurs dans les cours les plus importantes un ouvrage intitulé : *Ausa Caroli ducis Sudermaniæ,* et composé par un certain Christophe Sturcius, célèbre jurisconsulte de Dantzig. Aux yeux de ce brave homme les couronnes étaient l'arche sainte des peuples, et quiconque osait porter la main sur une d'elles n'était pas seulement un criminel, mais un sacrilége. Le droit divin était aussi invoqué à chaque page. C'était une doctrine toute nouvelle et trop favorable aux princes

pour qu'ils négligeassent aucun moyen qui se présentait de la propager.

Les mesures de Sigismond étaient bien prises. Pour les déjouer, Charles réunit à Wadstena les principaux personnages du royaume qu'il savait attachés à sa cause. Il leur dévoile les projets du roi, et espère qu'ils viendront s'opposer à l'asservissement de la patrie et à l'anéantissement de la religion. L'assemblée promet d'aider le régent à recruter une armée considérable, dont il prendra le commandement, qu'il conduira au-devant du roi, et qu'il gardera ou licenciera, d'après les dispositions belliqueuses ou pacifiques du prince.

Cependant Laski était retourné en Suède redemander au régent l'envoi de la flotte suédoise à Dantzig. La lutte était trop imminente pour que Charles se dessaisît du plus puissant instrument de victoire qu'il eût en son pouvoir. Laski s'en retourna, sans avoir rien obtenu, mais non sans avoir jeté le trouble dans le cœur de bien des gens qui ne s'étaient prononcés contre le roi qu'à cause de la religion, et qui étaient tout disposés à retourner à lui, du moment où il daignait rassurer leur conscience alarmée.

Cependant Sigismond, parti de Pologne, s'arrête à Marienbourg où il passe en revue l'armée recrutée par Weyer. Les soldats étaient nombreux, bien disciplinés, bien armés et assez bien payés pour avoir du zèle. Des hommes qui portaient les plus grands noms de la Suède étaient à leur tête. La cause était sainte; donc la victoire était certaine. Sigismond, sous l'impression de ses idées optimistes, avait fait préparer dans le palais de Marienbourg l'appartement qui devait recevoir le duc prisonnier et sa famille. Les sé-

nateurs louaient très-fort la prévoyance du roi. Le comte Éric Brahe, moins confiant, prétendit que l'oiseleur était imprudent d'acheter la cage avant d'avoir pris l'oiseau.

De Marienbourg le roi se rendit à Dantzig où ses agents avaient loué une centaine de vaisseaux marchands qui suffirent, quoique plus ou moins bien équipés, à transporter tout son monde en Suède. Le lieu du débarquement était tenu secret. Pour faciliter cette opération, toujours dangereuse, David Stålarm, venant d'Åbo, se jeta avec trois mille hommes dans le port de Gröneborg. Stockholm venait de se prononcer en faveur du roi. Charles était dans le nord occupé à former son armée. Le pays était ouvert et sans défense. La distance qui sépare Gröneborg de la capitale n'est que de six milles, et peut être franchie en quelques heures. Dans ce péril extrême, deux professeurs d'Upsal, Nicolaüs Bothniensis et Jacques Éricsson, hommes d'action autant que de science, ceignant l'épée sur leur toge, se mirent à la tête de leurs élèves et des paysans uplandais. L'enthousiasme de ces bandes, suppléant à la discipline qui leur manquait, rendit leur élan irrésistible, et les Finnois, qui s'étaient répandus dans les terres, refoulés dans Gröneborg, furent obligés, pour sauver leur vie, de regagner précipitamment leurs vaisseaux. Les Uplandais, partis à la hâte et à l'improviste, n'avaient emporté dans leurs havresacs que des viandes salées, seules provisions qui leur étaient tombées sous la main. Les légendaires se sont amusés de ce détail, et cette expédition est restée connue dans le peuple sous le nom de guerre des Saucissons. David Stålarm ne s'était pas laissé décourager par

cet échec. Il comptait aller sur les côtes de Gothie protéger la descente de Sigismond. Mais sa flotte, défaite par celle du régent et rendue incapable de tenir la mer, fut obligée de retourner à Åbo réparer ses désastres.

Malgré ces succès, les Suédois, retenus par des vents contraires dans les parages de Stockholm, ne purent s'opposer ni à l'entrée de la flotte royale dans les eaux de Suède, ni au débarquement des troupes, lequel s'effectua à Calmar, sans aucune opposition. Jöran Classon et Olof Hard commandaient le château pour le duc; Sigismond les ayant sommés de se rendre, après une velléité de résistance ou plutôt après un certain temps d'hésitation, ils en ouvrirent les portes. Ils n'en furent pas moins jetés en prison, pour n'avoir pas obéi instantanément aux ordres de leur roi, et surtout en manière de représailles, parce qu'on avait appris que le duc avait fait emprisonner à Stockholm des personnes qui n'avaient commis d'autres crimes que de se ranger du parti du roi. Dans une guerre civile, un premier succès a une grande importance, parce qu'il entraîne après lui les poltrons, les ambitieux, les indécis, qui, de tous temps et en toutes occasions, ont composé la majorité d'un pays. La prise si rapidement opérée d'une ville forte comme Calmar devait produire et produisit une immense impression.

Sigismond arrivait du reste dans des conditions si favorables qu'il devait donner à réfléchir à bien des gens. Son armée, composée de six mille hommes aguerris, était animée de cette calme ardeur que sa prétendue supériorité donne toujours à une troupe d'élite. Elle était commandée en chef par le général Farensbach, gentilhomme livonien, qui, en Pologne

et en Allemagne, avait déjà donné des preuves de sa grande capacité militaire. Sous ses ordres servaient deux cousins germains du roi, le margrave Édouard-Fortuné de Bade et le comte Jean de la Frise orientale, les sénateurs du royaume et la fine fleur de la noblesse de Pologne. Charles n'avait à opposer à ces grands seigneurs, habitués dès leur enfance au rude et difficile métier des armes, que des valets de ferme norrlandais, qui n'avaient jamais manié que la bêche ou la charrue, et qui, mal vêtus, mal armés, mal disciplinés, n'avaient à offrir à leur chef que leur dévouement et leur enthousiasme. Le duc n'avait réellement de soldats que les quelques troupes régulières qu'il avait tirées de son duché.

Le sentiment de la force du roi et de la faiblesse du duc prévalait dans les classes élevées, c'est-à-dire dans celles qui raisonnent et font l'opinion publique. Il n'en fallut pas davantage pour que Charles vît se prononcer contre lui une foule de gens jusqu'alors restés neutres, et qui eurent tout à coup à se plaindre d'humiliations et de violences par eux souffertes. Stockholm, soulevé à la voix de son tribun religieux, Éric Schepperus, qui faisait céder son fanatisme devant son orgueil humilié, s'était prononcé pour le roi. A Upsal même, la Rome suédoise, l'archevêque Angermannus s'était mis à la tête d'une faction opposée à celle de Nicolaüs Bothniensis, et avait attiré de son côté une masse énorme de gens qui, vivant sous ses ordres ou de ses libéralités, étaient sous sa dépendance. Les trois Gothies, où l'influence des Stenbocks était immense, avaient embrassé le parti du roi, de même que l'Esthonie, et la Finlande où David Stålarm continuait le

rôle de Clas Fleming. Devant tant de chances contraires, Charles se mit à douter, comme les autres, de sa fortune, et fit proposer à Sigismond de soumettre leur différend à la décision d'arbitres, qui seraient choisis par l'électeur de Brandebourg, le margrave d'Anspach, le duc de Mecklembourg et les bourgmestres des villes Hanséatiques. Il renonçait à toute lutte; il voulait seulement, avant de licencier son armée, que la liberté de sa personne et la conservation de son duché lui fussent assurées.

Aucune demande ne pouvait être plus humble. Elle n'en fut pas moins repoussée sans discussion. Le roi, de qui l'esprit obtus n'appréciait jamais sainement la portée d'un événement, exigea que le duc se rendît à son camp et se fiât à sa clémence. Celui-ci, qui savait qu'on avait eu déjà l'attention de lui préparer un logement à Marienbourg, répondit que, puisqu'on voulait la guerre, on l'aurait; mais qu'il prenait Dieu et le peuple à témoin que c'était son adversaire et non pas lui qui serait responsable de tout le sang qui allait se répandre. Il confia ensuite le gouvernement de Stockholm à son bâtard, Charles Gyllenjelm, et il partit pour Nyköping, rendez-vous général des troupes qu'on recrutait pour lui dans les provinces septentrionales.

L'éternel antagonisme des divers ordres du pays avait été surexcité par ces derniers événements. Il avait suffi que la noblesse et le clergé se fussent prononcés pour le roi, pour que les ordres roturiers eussent embrassé le parti du duc. Mais celui-ci perdait beaucoup à ce partage des forces du pays. Nulle part, à cette époque, pas même en Suède où ils étaient libres et avaient une

chambre à la diète, les paysans n'étaient et ne croyaient être les égaux des gentilshommes. Aussi, quoique la nature (1), intervenant dans cette grande querelle, eût semblé se prononcer pour lui, Charles, peu touché de ces favorables pronostics, envisageait l'avenir sous le plus sombre aspect, et, sentant l'infériorité des siens, ne pouvait se résoudre à confier sa destinée aux hasards d'une bataille. Aussi employa-t-il tout le mois d'août à faire faire auprès de son neveu des ouvertures de paix. Par malheur, son insistance ne rendait que plus grande la résistance du roi. C'est en vain que Charles demanda à Sigismond une entrevue, se faisant fort de déjouer en quelques mots les intrigues des misérables qui voulaient à toutes forces leur faire mettre l'épée à la main, la réunion ne put pas avoir lieu, parce que Sigismond s'obstina à ne vouloir pas donner des otages, et que Charles crut avoir de bonnes raisons de ne pas se fier à la générosité de son neveu.

Débarqué à Calmar, Sigismond avait traversé tout le Småland et toute l'Ostrogothie. Il avait fait ce long trajet, quelquefois par terre, et plus souvent par eau, à travers les lacs Wettern, Boren et Roxen ; et son armée, grossie sur son passage des amis des Stenbocks,

(1) Des Dalécarliens disaient avoir vu dans les landes de leur pays un aigle couronné combattre avec un autre qui ne l'était pas, et remporter la victoire. Les habitants de l'île d'Öland prétendaient de leur côté avoir entendu, pendant une sombre nuit, deux flottes mystérieuses, venues on ne sait d'où et on ne sait comment, lutter avec acharnement dans le détroit de Calmar, et que, au lever du soleil, la mer redevenue calme avait permis de voir les vainqueurs gagner la Suède et les vaincus s'enfuir du côté de Dantzig. Enfin les Norrlandais, ayant fait courir parmi eux le bruit de la mort du roi, s'obstinaient à ne voir en Sigismond qu'un cordonnier qui lui ressemblait, et que les Polonais avaient envoyé en Suède pour faire pièce à leur bon duc Charles.

vint, pendant la nuit, se poster silencieusement sur ses derrières avec ses cavaliers polonais, pendant que Georges Farensbach se plaçait en face avec son infanterie allemande. Il avait été convenu entre les deux chefs qu'à la pointe du jour les deux corps commenceraient l'attaque simultanément. Ce projet fut fidèlement exécuté; et Charles, pris en queue et de front, se trouva tout à coup dans une position désespérée. Son courage indomptable lui permit, quant à lui, de faire bonne contenance. Mais ses soldats, démoralisés par le carnage qui se faisait de leurs compagnons, commençaient à lâcher pied ou à demander grâce. Un effort de plus, et le duc courait grand risque d'être fait prisonnier avec le groupe héroïque qui l'entourait. Sigismond, témoin de la mêlée, ne pouvait s'empêcher de gémir, en songeant que les victimes, aussi bien que les égorgeurs, étaient ses sujets, et que tous avaient un droit égal à ses affections. Farensbach, étant venu avec la tête d'un ennemi vaincu au bout de son épée, supplier le roi d'être sans merci pour des rebelles dont il n'aurait raison qu'après en avoir décimé les rangs, dépassa le but, et souleva la pitié du prince dont il voulait surexciter la colère. Le margrave Édouard-Fortuné de Bade et le comte Jean de la Frise orientale, qui étaient de la famille royale de Suède, inclinaient au contraire, comme le roi, vers la clémence et la conciliation. Ils insistèrent donc auprès de lui sur le danger de pousser au désespoir un homme de la trempe du duc de Sudermanie, si inaccessible à la peur et si fécond en ressources, et l'engagèrent à suspendre au plutôt cette lutte fratricide, se faisant forts d'amener le régent, lié par la reconnaissance, à renouer des né-

gociations qui n'avaient été interrompues que malgré lui et à la suite d'un malentendu. Sigismond se rendit à cette opinion qu'il partageait. Par ses ordres, le combat cessa, et Charles put rentrer dans son camp avec les débris de son armée. Il paraît que, touché, comme on l'avait prévu, de la générosité de son neveu, il lui proposa de prendre immédiatement pour arbitres les deux hommes généreux qui venaient de lui conseiller cet acte magnanime. Il demandait seulement que la liberté de sa personne et la conservation de ses États héréditaires lui fussent assurées. Il offrait ensuite, pour enlever tout prétexte aux factieux, de passer en Allemagne avec sa femme et ses enfants, et de ne rentrer à Nyköping qu'après la pacification de la Suède. Sigismond, toujours inférieur aux circonstances, et qui dans ce cas même avait été généreux par faiblesse de cœur plutôt que par grandeur d'âme, perdit par ses exigences tout le fruit de sa belle conduite. Les princes allemands indignés se retirèrent, refusant leur concours à de nouvelles négociations, et Charles comprit que, lorsqu'on était aux prises avec un homme d'un caractère aussi irrésolu et aussi dépourvu de jugement, on ne pouvait espérer que de la force la solution de ses différends.

CHAPITRE XXVII.

Bataille de Stångebro. Défaite et fuite de Sigismond.

Sigismond attendait à chaque instant l'arrivée de troupes finlandaises. Cette expectative le rendait plus arrogant encore que sa récente victoire. Par malheur le contraire de ce qu'il prévoyait se réalisa. Au lieu de ses Finlandais, ce fut la flotte suédoise qui vint attaquer avec une grande ardeur ses vaisseaux, capturant le plus grand nombre, détruisant ou dispersant le reste, bloquant les côtes, apportant des renforts au régent et surtout lui rendant cette force morale d'ordinaire si grande en lui, mais qui venait d'être amoindrie par la défaite de Stegeborg. Le triste Sigismond, passant sans transition d'une confiance présomptueuse à une terreur puérile, proposa de remettre les négociations sur le tapis. Mais, comme il refusait toute concession, qu'il maintenait au contraire des propositions déjà repoussées, les arbitres allemands, qui avaient pris la peine de venir en Suède, désespérant de venir à bout par la diplomatie de difficultés qui ne pouvaient être tranchées que par le glaive, rentrèrent chez eux par le Danemark. Charles de son côté, excédé de ces tergiversations et humilié de voir toutes ses tentatives échouer, au moment décisif, se rangea de l'avis de ses

officiers, qui brûlaient du désir de réparer l'échec qu'ils venaient de subir.

Sigismond était d'une nature pusillanime. Il perdait au moment de la lutte la fermeté d'emprunt qu'il avait loin du danger. Ayant appris par ses espions les projets d'attaque du régent, il ne crut pas être en sûreté derrière les remparts délabrés de Stegeborg. Craignant un coup de main, il déguerpit pendant la nuit et se rendit à Söderköping. Charles, averti trop tard, avait essayé, mais en vain, d'arrêter le fugitif à son passage. Mais, n'ayant pas voulu se déranger pour rien, il alla assiéger Stegeborg qui ne résista pas au premier assaut. Le vainqueur s'empara de quelques vaisseaux qui mouillaient dans le port. Ayant ensuite fait mettre de côté ce qui appartenait personnellement au roi, il permit à ses gens de se partager le butin qu'ils devaient à leur intrépidité. Söderköping n'était guère en meilleur état que Stegeborg. Sigismond y passa la nuit seulement. Il en partit le lendemain matin, et alla se réfugier à Linköping. Charles, qui marchait sur ses traces, alla camper à une demi-lieue de la ville, dans la plaine qui en est séparée par le Stång.

Je ne saurais trop répéter, parce que c'est la vérité, que Charles, qui était avant tout et surtout un prince de Wasa, ne s'engageait qu'à regret dans cette lutte de famille. Des amis qui lisaient au fond de son cœur, sur quelques paroles sorties dans un moment d'épanchement, allèrent trouver le roi à Linköping et lui faire part en confidence des scrupules de son oncle. Le malheureux Sigismond qui n'avait point de fixité dans l'esprit passait toujours d'un extrême à l'autre. Relevé de ses récentes alarmes de Stegeborg, il était

aujourd'hui d'humeur agressive et belliqueuse. Il interpréta mal des démarches qui n'étaient inspirées que par un excès de scrupule, et, persuadé qu'il était un foudre de guerre, il traversa le Stång et vint s'établir en face du camp ducal. Pendant la nuit même, Weyer envoya dans la plaine en fourrageurs quelques hommes qui, ayant rencontré un groupe d'Uplandais, en passèrent une partie au fil de l'épée et firent le reste prisonnier. Après de pareils procédés la lutte était engagée. Seulement Charles, qui n'était point renseigné sur les forces et la position du roi, resta insensible aux défis qui lui étaient adressés et ne bougea pas de ses retranchements. Cette sage réserve confirma le roi dans la bonne opinion qu'il avait de lui, et lui fit négliger de prendre envers un adversaire dédaigné les mesures de précaution les plus ordinaires.

Les royalistes avaient passé un jour et une nuit sous les armes et dans l'attente. Ennuyés d'avoir fait des provocations sans résultat, ils rentrèrent en ville à l'aube. Le roi était à la tête de son état major; il se croyait si redoutable qu'il n'imaginait pas qu'on osât l'attaquer, et c'est à des subalternes qu'il confia la garde de son camp. Il avait, cette fois encore, manqué de clairvoyance. Charles n'avait évité la lutte que parce qu'il n'avait pas trouvé l'occasion de l'engager favorablement. Mais il l'épiait avec une grande attention. L'évêque de Linköping, qui était de connivence avec lui, devait l'avertir par un signal donné au moyen des cloches. Il crut que le moment attendu par son ami était arrivé. Il fit donc mettre en mouvement les cloches de toutes les paroisses qui sonnèrent en même temps et à toutes volées. Le roi, plus vaniteux que ju-

dicieux, ne vit dans ce vacarme qu'un légitime hommage rendu à sa majesté. Le duc, mieux instruit, ramassa tout son monde et se précipita sur l'ennemi. Cette manœuvre fut exécutée avec tant d'habileté et si bien secondée par le brouillard, que Charles était déjà dans les retranchements royaux qu'on ne s'y doutait pas de sa présence. Il eut bientôt raison de ces soldats, sans chefs, dispersés, et vaquant, en toute sécurité, à leurs plaisirs ou à leurs travaux. En un instant, ils furent enveloppés, taillés en pièces et massacrés. Des fuyards vinrent, tout effarés, apporter dans la ville la nouvelle de ce désastre. Sigismond avait avec lui la meilleure et la plus grande partie de son armée. Il pouvait réparer sa faute en rappelant à lui celle qui était si malheureusement engagée dans une lutte inégale; il l'aggrava en donnant étourdiment aux hommes qu'il avait auprès de lui l'ordre d'aller au secours de camarades qui ne pouvaient plus être sauvés. Charles vit tout de suite que ces malheureux étaient envoyés à leur perte. Il les laissa franchir, sans leur opposer le moindre obstacle, le pont jeté sur le Stång, qui reliait la ville à la plaine. Mais, quand il en eut passé un nombre assez considérable, pour entraîner la ruine de l'armée, et point assez pour opposer une résistance dangereuse, il attaqua ces nouveaux venus de front avec une partie de ses gens, tandis que, avec l'autre passant par derrière, il alla détruire le pont qu'ils obstruaient encore, mais qu'ils ne surent pas défendre.

Charles, ayant fait disparaître la seule voie ouverte aux vaincus à une retraite ou à de nouveaux secours, se jeta dans la mêlée qui ne fut plus dès lors qu'une

boucherie. Sigismond, comme acharné à la perte des siens, leur ordonnait d'aller à la nage rejoindre leurs frères d'armes. La plupart de ces infortunés périssaient en traversant le fleuve; les autres, qui avaient eu la force d'aller jusqu'à la rive, la trouvaient entourée d'un ennemi victorieux qui les rejetait dans les eaux où ils trouvaient également la mort. Sigismond, que sa dignité sans doute retenait de l'autre côté du rivage, voyait avec désespoir l'égorgement de son armée. Démoralisé, peu et mal accompagné de gens de qui la tête était perdue comme la sienne, il ne songeait pas même à la fuite, sa seule et dernière ressource. Charles n'avait qu'un ordre à donner pour s'emparer de son roi. Un esprit borné et vaniteux n'aurait pu résister à la tentation de traîner à sa suite un prisonnier de cette importance. Le sage Charles comprit que son importance même rendrait sa garde plus embarrassante. Il se souvint fort à propos de Stegeborg, et, voulant imiter la magnanimité de son adversaire, il accueillit favorablement le héraut qui lui avait été envoyé pour arrêter l'effusion du sang; mais il imposa pour condition que les cinq sénateurs qui accompagnaient le roi et qu'il accusait d'être les seuls promoteurs de cette guerre funeste lui fussent livrés au préalable. Comme Sigismond se récriait devant cette exigence qu'il trouvait injurieuse, Charles montra aux négociateurs une troupe de paysans dalécarliens, frais arrivée et pleine d'ardeur, et leur répondit, que, si les cinq traîtres qu'il réclamait n'étaient pas dans un instant en son pouvoir, ces braves gens iraient s'en emparer jusque sous la tente du roi. J'avoue que l'argument était puissant; mais il ne devait pas persua-

der Sigismond. Il fallait laisser le duc accomplir ses menaces. Les sénateurs avaient tout sacrifié à la cause royale. Ils étaient dans sa tente, sous son égide. Le roi devait se mettre, pour les garder, en travers de la porte, et ce n'est qu'en passant sur son corps que le duc aurait dû pouvoir les prendre. Mais la médiocrité de Sigismond était déplorable. Il n'avait pas plus de tête que de cœur, et les malheureux Gustave et Sten Baner, Éric Sparre, Ture Bjelke, et Jöran Pozse furent par lui livrés à la merci d'un homme vindicatif et qui n'avait que trop souvent donné des preuves d'une sévérité voisine de la cruauté. A peine le duc eut-il ces odieux antagonistes en son pouvoir que, fidèle à sa parole, il fit sonner la retraite et mit une fin complète au combat suspendu du reste depuis quelques instants. L'engagement, quoique de courte durée, avait été très-meurtrier. Deux mille hommes avaient péri du côté du roi. Le duc, au contraire, en avait perdu quarante à peine; ses blessés, plus nombreux, s'élevaient à deux cents. La bataille de Stångebro l'avait rendu maître de la situation. Il eut assez de magnanimité pour traiter, à la première entrevue qu'il eut avec lui, Sigismond, qui non-seulement était son vaincu, mais aurait été, s'il l'avait voulu, son prisonnier, en parent et en roi; il lui rendit les canons et les drapeaux pris dans le combat, et signa, trois jours après, le traité de Linköping, dont on ne saurait trop apprécier l'esprit sage et modéré.

D'après ce traité, un voile impénétrable devait être jeté sur le passé. Le roi, régnant suivant les conditions acceptées à son couronnement, devait d'ici à quatre mois convoquer les États du royaume. Pendant la ses-

sion, de nouveaux arbitres choisis et envoyés par des princes allemands devaient juger en dernier ressort les différends qui s'étaient élevés entre l'oncle et le neveu; et l'un et l'autre juraient de se soumettre aveuglément à l'arrêt qui serait rendu. Les sénateurs prisonniers devaient de même y être jugés par des juges impartiaux et traités d'ici là avec les égards dus à des hommes prévenus, mais non convaincus d'un crime. Le duc devait licencier ses troupes et le roi renvoyer les siennes en Pologne, ne conservant que ses gardes du corps. Les fonctionnaires, nommés par le duc, devaient rester en possession de leurs charges, jusqu'à la réunion des États, mais dès à présent rendre hommage et prêter serment au roi qui allait se rendre à Stockholm, et, après avoir proclamé l'innocence du duc, recevoir de ses mains, avec la remise du pouvoir, les châteaux, les vaisseaux et l'artillerie du royaume; enfin il était dit que les États seraient dispensés d'obéir à celui des deux princes qui violerait le traité qu'il venait de conclure.

Le lendemain (29 septembre), jour de la Saint-Michel, dans une conférence privée où les deux princes se voyaient à titre de parents, Charles restitua à Sigismond tout ce qui lui avait été pris à Stegeborg et à Linköping. Il l'engagea vivement à se rendre à Stockholm par terre, proposant de l'accompagner, de le faire passer par ses États héréditaires, et de lui préparer partout sur son passage une réception digne de son rang. Sigismond ayant persévéré dans son projet d'aller par mer, Charles mit une partie de sa flotte à sa disposition; il partit ensuite pour Örebro, où sa femme l'attendait avec ses enfants, et fit conduire ses prison-

niers dans le fort de Nyköping, où chacun d'eux eut un cachot et des gardes particuliers.

L'oncle et le neveu étaient écrivassiers, comme tous les Wasas. On ne saurait croire le nombre de lettres qui furent échangées entre eux dans les quelques jours que Sigismond passa à Linköping après le départ du duc. Prenant en main la défense des sénateurs, il demande à son oncle de ne pas souffrir que ces hommes, dont il loue la fidélité et le dévouement, soient injuriés par ses partisans; de leur permettre, moyennant caution, de rentrer dans leurs domaines, et, s'il veut absolument les maintenir en captivité, de ne point les séparer les uns des autres, et de laisser les portes de leurs prisons ouvertes à leurs femmes et à leurs enfants. Charles répond qu'il ne garde les sénateurs en prison que pour les soustraire aux fureurs d'une populace justement indignée; que du reste leur sort ne dépend plus de lui, mais des États appelés à les juger; enfin il supplie son neveu de ne pas donner le nom d'amis à des misérables qui ne les ont armés l'un contre l'autre que pour consommer la ruine de leur maison, et pour établir sur ses débris un gouvernement oligarchique et républicain; il se plaint en même temps des intrigues de Laski et de Clas Bjelke, qui mettent le trouble à Stockholm; il le prie de licencier son armée, d'ordonner à ses partisans d'Upland de déposer les armes, à ceux de Finlande de rester de l'autre côté du golfe; de délivrer les prisonniers qu'il retient dans le château de Calmar; de ne point se fier aux traîtres qui l'entourent, et de défendre qu'on calomnie son oncle jusqu'à l'arrêt des arbitres. Cette longue correspondance, malgré les formes polies dont elle est

revêtue, permet au lecteur le moins subtil de voir qu'entre ces deux hommes la conciliation n'était que sur les lèvres, et la haine et la méfiance au fond du cœur. L'orgueilleux Sigismond n'aurait voulu pour rien au monde rentrer à Stockholm, à côté de son oncle, craignant d'être regardé par le peuple comme un captif au char d'un triomphateur. Il ne songeait qu'à retourner en Pologne, et Charles avait trop de perspicacité pour n'avoir pas pénétré ses arrière-pensées. Il n'était que plus indécis sur la conduite à tenir. Il était évident que Sigismond parti allait recruter de nouveaux partisans et revenir plus formidable au printemps prochain. D'un autre côté, s'il restait, il balancerait l'autorité du régent aux États et sauverait les sénateurs qu'il voulait perdre. Dans cette incertitude, Charles laissa au hasard le soin de trancher ces grandes questions. Sigismond, livré à lui-même, libre de tous ses mouvements, s'empressa de réaliser les projets de fuite qu'il avait formés le lendemain même de Stångebro. Sans souci des sénateurs compromis pour lui, il attendit l'arrivée d'Anders Rålamb et de quelques béats fanatiques qu'il avait envoyés recueillir à Wadstena quelques fragments de reliques, soustraits par des âmes pieuses aux investigations de Charles et d'Angermannus, et, après avoir reçu de leurs mains ces oripeaux sacrés qui semblaient presque le dédommager de la perte de sa couronne, il fit monter sur les vaisseaux dont il disposait les cinq mille hommes de troupes qui lui restaient encore et toute sa cour; il y monta lui-même le dernier, et, ordonnant à voix haute au pilote de se diriger vers Stockholm, il donna rendez-vous dans cette ville à toutes les personnes que leurs fonc-

CHAPITRE XXVIII.

États de Jönköping. Prise de Calmar. États de Linköping. Condamnation et supplice des sénateurs.

Le départ du roi jeta le désordre et la démoralisation parmi ses partisans. Laski quitta Stockholm, amenant sur le vaisseau qui l'emportait les hommes les plus compromis. Son exemple devint contagieux. Des émigrations eurent lieu sur tous les points du royaume. Plusieurs de ces réfugiés se rendirent en Finlande et en Esthonie; d'autres en Danemark et en Norvége; mais le plus grand nombre en Prusse et en Pologne. Tous s'adressèrent dans leur détresse à Sigismond, qui leur ouvrit généreusement sa bourse. Des exilés jouissaient encore, vingt-trois ans après leur départ, de la pension qui leur avait été accordée à cette occasion.

Le rendez-vous de Charles et de Sigismond avait été fixé à Stockholm. Malgré le défaut de parole du roi, l'administrateur s'y trouva à l'époque désignée. Son premier acte fut de casser et de remplacer le conseil municipal, et de faire mettre en prison le gouverneur Clas Bjelke, l'archevêque et Éric Schepperus, quoique ce dernier, chantant la palinodie, eût abandonné, depuis le désastre de Stångebro, la cause du roi pour la sienne. Le duc, par malheur, était vindicatif et cruel.

Des royalistes de la capitale son courroux terrible s'étendit à tous ses ennemis, sur quelque point du royaume qu'ils se fussent retirés. Non-seulement il fit emprisonner les plus compromis, mais encore il confisqua leurs biens, qu'il distribua à ses créatures, et d'une manière si généreuse que plusieurs de ces hommes passèrent, sans transition, de la misère à l'opulence. L'exemple de ces rapides et grandes fortunes réveilla chez bien des gens l'avidité et la cruauté, mauvaises passions, innées dans presque tous les cœurs, et qu'un chef d'État doit s'efforcer d'assoupir plutôt que d'éveiller. Des délateurs surgirent de tous côtés; et le duc eut le grand tort d'accueillir trop souvent des rapports, sinon mensongers, au moins entachés de coupables exagérations.

Sigismond avait attiré dans son parti Lübeck et le Danemark. Charles avait besoin de s'assurer tout au moins la neutralité de la Russie. Fédor Ier était mort, et son premier ministre, que la voix publique désignait comme son assassin et celui de son frère, l'avait remplacé sur le trône. Charles envoya complimenter le meurtrier de son élévation au rang suprême, lui manifesta le désir de rester en paix avec lui et de faire procéder à la rectification de leurs frontières en Laponie. Son ambassade partie, il convoqua les États du royaume à Jönköping pour le 1er février prochain.

L'administrateur tenait tout le pays dans ses mains. Ses espions, interceptant toutes les lettres adressées par Jean Sparre et Uladislas Beck à Sigismond, ne les laissaient parvenir à leur destination qu'après les avoir communiquées à leur maître. Charles de cette façon était averti de tout ce qui se tramait contre lui en Po-

logne, et de tout ce qui se passait autour de lui en Suède. Par ce qu'il éprouvait lui-même et par ce qu'il voyait dans cette correspondance interceptée, Charles comprenait bien qu'aucun rapprochement n'était possible entre lui et le roi. Néanmoins, pour faire preuve de bonne volonté, il envoya à Cracovie son neveu, le margrave de Bade. Mais celui-ci, traité par son cousin de traître, fut obligé de repartir sans avoir pu même obtenir une audience de lui.

Cependant l'époque fixée pour les États de Jönköping était arrivée. Les amis que le duc possédait dans les quatre ordres étaient accourus en masse à son appel. Sous son influence, ils écrivirent à Sigismond, lui reprochant en termes amers d'avoir contrevenu au traité de Linköping; d'avoir essayé, par des manœuvres coupables, de réveiller de ses cendres la guerre civile à peine éteinte; d'avoir expédié de Dantzig à Calmar Uladislas Beck avec une garnison polonaise; enfin ils le sommèrent de venir établir sa résidence à Stockholm et d'embrasser la religion évangélique. Ils ajoutaient que, si ces deux dernières conditions répugnaient trop à ses habitudes et à sa conscience, il voulût bien leur envoyer son fils, le prince Uladislas, qui, sous la tutelle de son grand-oncle, serait élevé dans la religion, d'après les mœurs et dans les sentiments qui conviennent à un roi de Suède. Ils le priaient de réfléchir mûrement à leur proposition, et surtout d'être bien convaincu qu'il ne rentrerait dans le château de ses pères que seul et appelé par les Suédois, et non contre leur volonté, à la tête d'une soldatesque étrangère. Ils déclaraient que le parti qu'ils avaient pris était irrévocable; qu'ils attendaient à toutes

leurs demandes une réponse prompte et nette; et que, si cette réponse était trop tardive ou défavorable, ils étaient résolus à le déclarer déchu du trône et à élire à sa place un prince qui, se croyant lié par ses serments, ne sacrifierait pas sans cesse les intérêts et la dignité de son peuple à ses caprices et à ses préjugés.

Il n'y avait pas dans la diète un seul homme qui pût croire de bonne foi que Sigismond ne préférât mille fois perdre la couronne que se soumettre à de pareilles exigences. C'est pour cela sans doute qu'elles lui furent imposées. Ce point vidé, les États se mirent en mesure de juger l'archevêque Abraham Angermannus et le pasteur Éric Schepperus qu'on avait amenés à leur barre. Ces deux hommes, retenus par leurs pacifiques fonctions loin du théâtre de la guerre, n'avaient figuré dans aucune échauffourée; ils n'avaient commis d'autre faute que de laisser connaître leur sympathie à la cause royale. C'était tout au plus une imprudence, et ils méritaient un blâme plutôt qu'un châtiment. Mais les membres des États n'étaient plus que les serviles exécuteurs des volontés du régent; ne pouvant frapper des innocents, ils différèrent leur sentence; et les accusés furent replongés dans leurs cachots jusqu'au moment où ils paraîtraient devant de nouveaux juges. Néanmoins l'archevêque, qu'on n'avait pas osé punir, fut déclaré indigne d'occuper le siége d'Upsal, et remplacé de suite par Nicolaüs Bothniensis, ce jeune et intrépide professeur, qui, à la tête de ses étudiants et de quelques paysans ramassés en route, avait refoulé dans la mer les Finlandais, débarqués à Gröneborg; le même que le synode d'Upsal avait voulu élever à la primauté du royaume, et qui, par humilité

chrétienne, avait cédé la place à un collègue plus âgé, plus célèbre, et qui avait souffert plus que lui pour la cause de la religion.

Après que la diète fut close, Charles se rendit de Jönköping à Calmar. Il n'en commença le siége qu'après avoir fait connaître aux Suédois enfermés dans la ville les décisions des États, d'après lesquelles Calmar devait être repris, et quiconque s'emploierait à sa défense devait être considéré comme traître à la patrie; il offrit ensuite un pardon généreux à tous ceux qui, désertant les drapeaux des rebelles, viendraient le trouver dans son camp, et promit aux soldats étrangers les secours nécessaires pour effectuer une retraite honorable dans leur pays. Ces propositions ayant été repoussées par les uns et par les autres, Charles, tout entier aux opérations du siége, les dirigea avec la sûreté de coup d'œil et l'activité qui le distinguaient entre tous. On dit même qu'à l'assaut, déployant ce courage intrépide qu'il tenait de son père et qu'il transmit intact à son héroïque fils, on le vit, confondu au milieu des soldats, escalader les murs et venir un des premiers planter son drapeau sur les remparts tout garnis de leurs défenseurs, que cet excès d'audace avait émerveillés et paralysés. L'élan que de pareils chefs donnent à leurs troupes est irrésistible. La ville fut prise; mais le château ne fut réduit que par la famine. Charles, magnanime avec les étrangers, les renvoya chez eux par bandes, se bornant à l'innocente plaisanterie de leur mettre un bâton blanc dans les mains à la place de leurs armes qu'ils n'avaient pas su défendre; mais il fut impitoyable envers les Suédois. La conduite du gouverneur, Jean Sparre, avait été su-

blime. Il n'en fut pas moins condamné à mort, ainsi que deux gentilshommes (1) et quelques bourgeois et paysans, pris au hasard parmi les assiégés.

Parmi les crimes reprochés à Jean Sparre, un des plus grands aux yeux de Charles consista à avoir destiné la régence du royaume à la princesse Anne, devenue l'épouse de Gustave Brahe. Le chancelier Éric, en apprenant la condamnation de son frère, triste augure du sort qui lui était réservé, écrivit, dans le fameux testament qui devait l'absoudre aux yeux de ses contemporains et le glorifier aux yeux de la postérité, quelques pages éloquentes qu'il termina magnifiquement en appelant du jugement passionné du régent au tribunal infaillible de Dieu. Cette rigoureuse sentence ayant été approuvée par les sénateurs présents au camp du duc, ces malheureux furent décapités, et leurs têtes placées devant la porte de la ville. Leurs biens furent confisqués et distribués aux amis du duc; Charles Gyllenhjelm, son bâtard, reçut pour sa part de dépouilles la belle terre de Berguarra qui appartenait aux Sparres depuis des siècles. La veuve de Jean Sparre, Marguerite Brahe, fut exilée avec ses enfants. Elle se retira à la cour de Sigismond, qui, imbu d'idées de gentilhommerie, crut la récompenser de toutes les pertes qu'elle avait éprouvées en l'autorisant d'ajouter aux emblèmes héraldiques qui composaient les armoiries de cette antique famille une tour garnie de canons, laquelle figure encore aujourd'hui sur son écusson, et rappelle, après [illegible], aux petits-fils la vaillance de leur aïeu[illegible]

(1) Christophe Andersson et [illegible]

Charles, couvert des lauriers qu'il avait cueillis à Calmar et qui cachaient tant bien que mal le sang dont il s'y était souillé, alla présider les États réunis à Stockholm. Il y retrouva les mêmes hommes qui avaient siégé à Jönköping. L'esprit qui les animait était le même. Ils déclarèrent Sigismond, qui n'avait pas même daigné répondre à leurs injurieuses conditions, déchu du trône de Suède; cependant ils prorogèrent d'un an le délai accordé au prince Uladislas. Mais cette faveur devait être la dernière. Ce laps de temps une fois écoulé, tous les liens qui unissaient la famille royale et la nation seraient à jamais brisés. En attendant, pour bien faire voir que le trône était inoccupé, Charles fit frapper des pièces de monnaie, sur lesquelles était représentée la figure de Jéhovah au milieu des flammes, et au revers étaient gravés ces simples mots : Monnaie du royaume de Suède.

Le parti de Clas Fleming, dirigé par Axel Kurck et Arvid Stålarm, dominait en Finlande. Cette province, apanage du prince Jean, lui avait témoigné constamment un grand attachement que, par antagonisme provincial plus que par sentiment, elle avait reporté tout entier sur son fils. Sigismond, abandonné en Suède, avait concentré dans ce pays toutes les forces dont il disposait, se tenant prêt à franchir le détroit au premier moment favorable. Cet état de choses était trop dangereux pour pouvoir être toléré. La diète de Stockholm avait prié le régent de le faire cesser. Ses décisions furent portées par des hérauts d'armes aux gouverneurs de la Finlande et de l'Esthonie. Comme ceux-ci n'en tinrent point de compte, la guerre fut déclarée à ces deux provinces rebelles, et Charles s'y pré-

para avec l'activité et l'habileté qu'il déployait dans toutes les affaires qu'il avait à cœur de faire réussir. Un coup de main, tenté contre Elfsborg par la flotte royale commandée par l'amiral Gyllenstjerna et heureusement avorté, ne suspendit pas un moment ses préparatifs de départ. Il quitta la Suède, et les efforts d'Axel Kurck ne purent l'empêcher d'opérer une descente heureuse aux environs de Wiborg.

La supériorité de Charles sur tous les hommes de son pays à cette époque était si éclatante que le pressentiment que les masses avaient de son succès lui donnait, partout où il paraissait, un ascendant irrésistible. Les troupes, qui n'avaient pas pu s'opposer à son débarquement, purent encore moins tenir devant lui en bataille rangée. Åbo, dont il entreprit le siége, peuplé de ses partisans, ne lui opposa pas de résistance sérieuse. Wiborg, où Arvid Stålarm et Axel Kurck s'étaient réfugiés, malgré la présence de ces illustres personnages, ne se défendit guère mieux. Charles avait surtout le talent d'imposer aux hommes. En quelques jours, la Finlande, fascinée plutôt que subjuguée, reconnut son autorité. Par malheur, chacune de ses victoires fut ternie par des cruautés. Dégoûté de ces guerres civiles sans cesse renaissantes, il ne crut pouvoir maintenir que par la terreur l'ordre qu'il avait rétabli par ses armes; et malheur aux peuples, quand des hommes de cette trempe se croient obligés d'être cruels! Une foule de personnes, des gentilshommes surtout, périrent, après la prise d'Åbo, de la main du bourreau. La plus intéressante de ces victimes fut Jean Fleming, fils de l'ancien rismarks, jeune homme de vingt-et-un ans, d'une grande beauté,

d'un caractère chevaleresque, et n'ayant commis d'autre crime que de devoir le jour à un homme qui avait outragé le duc, et qui était mort trop puissant pour avoir été châtié. Le duc immola aussi aux mânes du roi Éric l'oncle de Jean Fleming, Olof Gustafsson Stenbock, cet homme féroce, qui, chargé de la garde d'Éric XIV, dans le château de Stockholm, lui avait fracassé le bras d'un coup de pistolet, et l'avait laissé, toute la nuit, gisant à terre, sans tolérer qu'on allât chercher un chirurgien pour panser la blessure que sa brutalité avait faite. Ayant été pris par les gens du duc dans la banlieue d'Åbo, il avait été attaché par eux à un arbre, et, condamné à subir la peine du talion, y avait été tué à coups de mousquet. Le cadavre avait été ensuite jeté et abandonné dans la vase d'un marais voisin du lieu du supplice. Mais la douce Catherine Månsdotter, moins vindicative que son beau-frère, le fit retirer de cette voirie et enterrer dans un cimetière du village. Le vieux Kern, ancien valet de chambre du roi Jean, le même qui avait préparé la purée de pois qui avait mis fin aux jours d'Éric XIV, vivait obscurément à Åbo du produit de son crime. Le hasard ayant mis cet homme devant les pas de Charles, celui-ci ne put contenir sa colère, et s'oublia jusqu'à frapper le vieillard au visage d'un coup de poing si violent que le sang jaillit du nez et de la bouche.

Wiborg vit se dérouler dans ses murs les mêmes tragédies qu'Åbo. Axel Kurck et Arvid Stålarm, les deux chefs des troupes royales, furent envoyés en Suède, autant pour servir au triomphe de l'administrateur que pour figurer dans la sanglante hécatombe dont les sénateurs pris à Linköping devaient être les plus glo-

rieuses victimes. Leurs infortunés compagnons furent décapités, et leurs têtes, mises au bout d'une perche, furent exposées sur la place de Wiborg. Les peuples du Nord, qui passent une partie de leur vie dans les ténèbres, sont portés à la méditation, et accessibles aux choses merveilleuses. Les sévérités de Charles, succédant à celles de Clas Fleming, avaient surexcité l'imagination facilement exaltée des Finlandais. Les bourgeois de Wiborg qui habitaient les abords de la place furent persuadés avoir entendu ces têtes coupées, dans la nuit du dimanche qui précéda la Noël, chanter en chœur, du haut de leurs piques, un des versets du psaume XLVI de David.

L'intimidation n'a pas de prise sur des peuples libres et énergiques; elle ne fait que soulever leur indignation, et les porte à la révolte plutôt qu'à la soumission. Ce ne sont que les peuples asservis qui subissent l'ascendant de la terreur. Les menaces que Charles, couvert du sang des Finlandais, adressa aux Esthoniens ne purent altérer les sentiments de fidélité qu'ils avaient voués au roi. Revel s'obstina à méconnaître l'autorité du régent, qui cependant, au lieu d'aller infliger aux récalcitrants les châtiments qu'il avait annoncés, retourna en Suède, renvoyant, à courte échéance, son expédition d'Esthonie.

Charles était trop violent et trop altier pour être un habile politique. On lui a reproché de s'être laissé entraîner, à la suite de provocations intéressées, dans des guerres dont il n'avait prévu ni les longueurs, ni les rigueurs, ni les dépenses. Cette fois cependant il sut faire céder le point d'honneur devant son intérêt. D'Âbo, où il était victorieux, il adressa au sénat de Lü-

beck et à Christian IV des paroles de paix, et fit les premières avances, quoique tous les torts fussent du côté de ses adversaires. Cette adroite tactique fut couronnée de succès; elle lui valut sinon les sympathies, au moins la neutralité de ces deux puissants voisins.

Charles avait convoqué, pour le mois de février, les États du royaume à Linköping. Il tira de leur sein le tribunal chargé de prononcer sur le sort des sénateurs qui lui avaient été livrés après sa victoire de Stångebro, et des chefs de parti que ses récents succès dans le Småland et en Finlande avaient fait tomber en ses mains. Tous les ordres de la diète, à l'exception du clergé, qui eut le tact et l'adresse de se faire récuser, fournirent leur contingent. Le tribunal, composé de cent cinquante-trois membres, comprenait trente-huit sénateurs ou nobles de première classe, vingt-quatre officiers de cavalerie, tous nobles, vingt officiers d'infanterie, tant nobles que roturiers, vingt-trois hommes de loi, vingt-quatre bourgeois ou nobles de seconde classe, et vingt-quatre paysans. Les accusés étaient au nombre de treize, et tous remarquables par leur grande fortune, par les hautes fonctions qu'ils avaient occupées, et surtout par les noms illustres qu'ils portaient. Huit étaient sénateurs : c'étaient Gustave et Sten Baner, frères tous deux; Hogenskild, Ture et Clas Bjelke, frères aussi; Éric Sparre, Éric Lejonhufvud et Jöran Knutsson Pozse, seigneur de Hellekis. Les cinq autres, Charles Stenbock, Arvid Stålarm, Axel Kurck, Christer Horn et Bengt Falk, figuraient au premier rang de la première noblesse, à laquelle ils appartenaient. Plusieurs d'entre eux étaient alliés à la famille royale.

Les poursuites devaient être dirigées par le duc Jean-

Adolphe de Holstein. Mais celui-ci ne parut pas et fit faire la besogne en son nom par deux représentants, Clément Gaderdorp et Gérard Stedingk. L'acte d'accusation fut rédigé et lu par Éric Jöransson Tegel (1), fils du fameux Jöran Perhsson, et aussi, par malheur, héritier de la haine de son père contre les grands seigneurs. Le principal crime qu'on reprochait à ces hommes était d'avoir envahi le sol de la patrie dans les rangs d'une armée étrangère. La loi l'avait prévu, et le punissait de la peine de mort, à moins, ajoutait-elle, que les accusés ne fussent à la suite de leur roi légitime. C'était précisément ce qui arrivait dans l'espèce. Cette réticence les sauvait presque tous. Mais Charles n'était pas homme à lâcher sa proie. Ses procureurs allèrent fouiller dans le passé de ces grands seigneurs, qui tous avaient joué des rôles politiques dans des époques agitées, et transformèrent en de prétendus crimes tous les actes malheureux auxquels ils avaient participé. Ils leur reprochèrent d'avoir, dans des vues perfides, en prévision des dissentiments d'aujourd'hui, excité jadis Jean III à élever son fils dans la religion catholique; d'avoir compromis méchamment le duc, qu'ils savaient innocent, dans les conspirations de Charles de Mornay; d'avoir signé, protégé, imposé la liturgie; d'avoir promis, au moment de l'élection de Sigismond au trône de Pologne, la cession de l'Esthonie à la république; d'avoir fomenté tous les troubles qui avaient éclaté successivement en Finlande et dans les Gothies. Enfin on entassa pêle mêle, en les présentant sous un mauvais jour, tous les actes qui pouvaient

(1) Il est l'auteur de l'histoire de Gustave I[er] et d'Éric XIV.

compromettre leur honneur; et il est résulté de tous ces efforts un réquisitoire qui restera, comme une preuve éternelle du peu de cas que les hommes font des saintes lois de l'équité, du moment où elles blessent leurs intérêts ou contrarient leurs passions.

A la lecture de cet acte, les accusés, qui avaient été assez naïfs pour faire quelque fond sur la clémence du duc, furent tirés de cette chimérique illusion. Christer Horn, Clas Bjelke, Jöran Pozse et Éric Abrahamsson Lejonhufvud, faisant céder leur orgueil devant la nature, avouèrent tout ce que l'on voulut, se jetèrent aux genoux du duc, y demandèrent leur grâce et l'obtinrent. Les autres au contraire, puisant dans l'abaissement de leurs compagnons un surcroît de fierté, sans daigner même se laver d'accusations qui n'étaient à leurs yeux qu'un tissu de calomnies, protestèrent contre l'incompétence de leurs juges. L'on n'eut aucun égard à leurs réclamations; et les débats furent continués avec la même passion ou plutôt dans le même esprit de partialité. Charles lui-même les dirigeait, et l'on doit regretter que, n'ayant pas pu modérer la violence de son caractère, il ait poursuivi, avec un impitoyable acharnement, des hommes à qui l'on ne pouvait en fait reprocher que trop de fidélité à leur souverain, et qu'il savait être condamnés d'avance par pes juges complaisants.

Le duc haïssait le vieux Hogenskild Bjelke et s'était fait un point d'honneur de le perdre. C'était une tâche difficile, attendu que, cloué par la goutte dans son fauteuil, il n'avait paru ni à l'armée du roi, ni dans aucun de ces conciliabules où la déchéance du duc avait été prononcée. Celui-ci l'accusait bien d'avoir été l'instiga-

teur d'une conspiration ourdie par des cavaliers royaux contre sa vie, et jurait, par le ciel et la terre, que « du fond de sa tanière ce vieux renard était la principale cause de tout le mal ; » mais il n'apportait aucune preuve, et, bien qu'il voulût persuader aux juges décidés à condamner ses compagnons qu'il était immoral et inconséquent de leur part d'absoudre le plus coupable, par le seul fait qu'il avait eu l'adresse de faire disparaître les preuves de sa culpabilité, le tribunal, quelque avili qu'il fût, ne voulut pas pousser la complaisance jusqu'à frapper un homme qui ne pouvait pas être convaincu des crimes qui lui étaient reprochés; il respecta ses jours malgré les instances de son accusateur. Les débats étaient minutieux. Ils furent dirigés avec habileté par le duc et soutenus avec un grand éclat par les accusés, chargés eux-mêmes du soin de défendre leur vie. Ils furent longs ; mais enfin la cour entra en délibération. Les États roturiers, c'est-à-dire les bourgeois et les paysans, votèrent pour la mort. La noblesse, tout en reconnaissant la culpabilité des accusés, vota pour l'exil et, à la rigueur, pour la détention. Les officiers, les hommes de loi et les employés du gouvernement, en se rendant à l'opinion des États roturiers, la firent prévaloir. Le 17 mars, la sentence fut rendue, condamnant les prévenus, reconnus tous coupables de haute trahison, à la peine de mort.

Ce fatal dénoûment, qui ne surprit personne, fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie par les classes inférieures, toujours prêtes du reste à se réjouir des désastres de la noblesse. Le clergé, qui s'était fait récuser quand il s'agissait de frapper, repa-

rut noblement en scène, dès qu'il fut question de faire pardonner. Au nom du Dieu, dont ses membres étaient les ministres, il implora la pitié de l'administrateur. Mais ce fut en vain : ni ses prières, ni les supplications de pauvres femmes, ni les pleurs de vingt-deux enfants qu'un même coup allait rendre veuves ou orphelins, ni la voix du sang, ni le souvenir d'anciens services, ni le prestige attaché à de grands noms, ni le respect dû à d'illustres individualités, rien ne put fléchir cette âme altière. Dans le but de se soustraire à d'importunes sollicitations plutôt que dans la crainte de se laisser attendrir, il quitta Linköping, donnant l'ordre que l'arrêt de la diète fût exécuté dans toute sa rigueur.

Les seigneurs acquittés n'avaient pas été mis en liberté. L'impitoyable Charles avait ordonné qu'ils fussent retenus dans le château de Linköping, pour être témoins du supplice de leurs compagnons. Le 20 mars, trois jours après l'arrêt, ils furent tous retirés de leurs cachots et conduits, à l'exception d'Hogenskild Bjelke, qui y était retenu paralysé par la maladie, sur la place de Linköping où l'échafaud était dressé. Il était entouré d'une foule sympathique, dans laquelle brillaient, au premier rang, les parents et les amis des condamnés. Les efforts des soldats ne purent empêcher plusieurs des assistants de recevoir les embrassements et les bénédictions de ces hommes qui passaient à leurs yeux pour les martyrs de la plus sainte des causes. Cependant Gustave Baner, arraché par le bourreau aux étreintes des siens, fut frappé le premier. Après lui, Éric Sparre, aussi noble cœur que grand esprit, posa dignement sa fière et belle tête sur le billot, tout

humide de sang de son ami. Sten Baner, Charles Stenbock et Ture Bjelke qui les suivirent ne furent ni moins résignés, ni moins énergiques. La mort héroïque de ces cinq illustres personnages fit une grande impression sur le peuple, surtout celle du chancelier Éric Sparre, qui, avant de se livrer au bourreau, fit dans un discours admirable éclater l'innocence des condamnés et la perfidie de leur accusateur.

Après que ces cinq têtes furent tombées, il y eut un moment de répit; on crut qu'on l'accordait au bourreau pour refaire ses forces, et à ses aides pour déblayer le terrain et emporter les cadavres des suppliciés dans la cathédrale où la fosse qui devait les recevoir était déjà creusée; les autres accusés attendaient fièrement leur tour, lorsqu'un magistrat, fendant la foule tout émue de sa présence, vint annoncer que le duc faisait grâce de la vie à Axel Kurck et à Arvid Stålarm. En effet, après son départ, soit qu'il eût été pris de remords, soit qu'il eût cédé à une puissante sollicitation, Charles avait envoyé au gouverneur du château un contre-ordre secret, qui, restreignant le châtiment aux Suédois, y soustrayait les Finlandais. Mais, tout en sauvant la vie de ces hommes, il ne voulait leur épargner aucune des angoisses de la mort. Charles était, cette fois, moins cruel qu'il ne croyait. Il n'y a d'angoisses sur l'échafaud que pour le criminel. L'innocent y conserve une inaltérable sérénité. La certitude d'être dans un instant en communion avec Dieu élève et fortifie son âme. Aussi ces deux hommes, qui voyaient déjà le ciel ouvert devant leurs pas, accueillirent-ils avec indifférence cette nouvelle qui troubla jusqu'au fond des entrailles les silencieux spectateurs de ce dramatique

incident. Axel Kurck témoigna plus d'étonnement que de joie, et Arvid Stålarm se borna à dire : « Feu messieurs les sénateurs vont être bien étonnés de ne pas me voir, ce soir, avec eux dans le ciel. » Il y avait cependant une huitième victime. C'était Bengt Falk. Il avait été épargné; et pourtant les lettres de grâce ne portaient pas son nom. Falk était âgé; il était catholique, et c'est par scrupule religieux qu'il avait embrassé la cause de Sigismond. Puisqu'il avait été épargné, il devait participer à l'acte de clémence qui sauvait ses deux compagnons. Des cris sortirent de la foule en sa faveur. L'officier qui présidait à l'exécution n'osa pas prendre sur lui d'être plus clément que le duc de Sudermanie; d'ailleurs les hommes de la justice se plaisent aux violences, et c'est par le sang de ce respectable vieillard que se termina cette lugubre tragédie.

L'arrêt qui venait d'être exécuté était un de ces néfastes arrêts de complaisance que l'histoire, pour la honte de l'humanité, est trop souvent obligée d'enregistrer. Il était évident que, tant que Sigismond était sur le trône, il y avait une flagrante iniquité à des juges suédois de faire périr des hommes qui n'avaient eu d'autres torts que d'avoir été vaincus en combattant d'après ses ordres et sous ses drapeaux. Mais les bourgeois et les paysans, qui dominaient à Linköping, n'étaient depuis longtemps que les serviles instruments des rancunes du duc. Désireux de lui plaire jusqu'au bout, ils avaient déclaré Sigismond déchu du trône, et avaient en même temps privé Uladislas, son fils, et Jean, son frère, du droit de lui succéder. Ils lui avaient enfin offert la couronne et réglé l'ordre futur de suc-

cession. Gustave-Adolphe devait remplacer son père. A son défaut et à celui d'autres enfants mâles issus de Charles, la couronne devait échoir au duc d'Ostrogothie, auquel ils imposaient d'ores et déjà la condition de rompre toutes relations avec son frère et ses neveux. La noblesse, toujours indomptable, avait été plus indignée qu'effrayée de la condamnation de ses plus illustres enfants. Elle ne voulut pas se prêter à des complaisances qui pouvaient laisser croire qu'elle était complice du meurtre des siens. Elle pensa et avec raison que Charles, avant de s'asseoir sur le trône de saint Éric, devait être lavé du sang qui allait se répandre; et elle se borna à lui continuer la régence. Charles avait trop le sens politique pour ne pas comprendre qu'une offre de cette sorte ne peut être acceptée que lorsqu'elle est faite sans discussion, sans réticences, et sinon à l'unanimité, au moins à la majorité de toutes les classes qui composent la nation. Il repoussa donc le présent offert par les siens, et même, pour se donner un certain air de magnanimité et de désintéressement, il prorogea de cinq mois le dernier délai périmé qu'on avait accordé à Sigismond pour l'envoi de son fils.

CHAPITRE XXIX ET DERNIER.

Campagne de Livonie. États de Stockholm. États de Norrköping. Avénement au trône de Charles IX.

Le duc de Sudermanie, en refusant la couronne, n'avait de fait repoussé qu'un hochet inutile. Il avait la puissance et recevait les honneurs attachés au rang suprême; et, comme il était avant tout un homme positif, cette situation lui convenait à merveille, et l'empêchait, pour le moment du moins, de rien désirer au delà. Occupé à rétablir l'ordre et à réparer les désastres causés en Suède par la guerre civile, il aurait certainement renvoyé à d'autres temps son expédition de Livonie, si le roi, ayant su contenir sa mauvaise humeur et sa colère, n'eût pas fait emprisonner le courrier qui lui apportait les décisions de la diète de Linköping et n'eût pas cédé à la Pologne toutes les possessions de la Suède en Esthonie. Ces deux actes, non moins inconvenants qu'impolitiques, blessèrent son amour-propre, surexcitèrent son patriotisme et le poussèrent à se mettre *ex abrupto* à la tête des troupes considérables qu'il avait recrutées et qu'il tenait en réserve dans ce but. Le 31 juillet, il quitta avec elles le port de Stockholm, ayant auprès de lui sur le vaisseau qui le portait sa femme, qui était grosse, et son jeune

fils, Gustave-Adolphe, qu'il recommanda à la bienveillance des États, dans le cas où il succomberait en combattant pour la patrie.

Charles exerçait un ascendant immense sur ses contemporains. Revel, qui, l'an dernier, lui était hostile, revenu à d'autres sentiments, le reçut avec enthousiasme, fêtant son arrivée par des réjouissances publiques, et lui rendant les honneurs qui ne sont dus qu'au rang suprême. Le reste du pays suivit le mouvement donné par la capitale; partout où Charles se montra, il fut accueilli en souverain par les populations; le peuple l'acclama, et les gouverneurs qui voulaient rester fidèles à Sigismond furent contraints, comme Slatte à Huitenstein, à vider les lieux, à peine d'être livrés par leurs soldats au nouveau maître qu'ils s'étaient donné. L'arrivée de Jean de Nassau avec des troupes levées en Allemagne pour le compte de la Suède augmenta encore le prestige du régent, qui, ayant réduit en son pouvoir presque toutes les places fortes dont les chevaliers de la Croix avaient hérissé l'Esthonie, passa en Livonie, où ses succès ne furent ni moins rapides ni moins brillants. Les Polonais y étaient détestés autant par fanatisme religieux qu'à cause de leur arrogance et de leur avidité. Charles, traversant le pays en libérateur plutôt qu'en conquérant, entra dans Wolmar, dans Kokenhuisen, et vint enfin mettre le siége devant Riga.

Sigismond, terrifié, voyait déjà son terrible oncle en pleine Pologne, battant ses armées sur les rives de la Vistule aussi brutalement que sur celles du Stång, et lui arrachant du même coup ses deux couronnes. Dans ce péril extrême, il fit appel à tous ses palatins,

et courut, à leur tête, à la défense de ses États envahis. Mais le pauvre homme n'était pas plus apte à commander une armée qu'à gouverner un royaume. Il redoutait la fatigue, les privations, et, tant soit peu, les éclaboussures des boulets. On eut peu de peine à lui faire comprendre que le prestige, attaché à sa royale personne, ne valait pas, pour repousser un aussi audacieux ennemi, l'expérience d'un chef blanchi sous le harnois et chéri des soldats. Il céda donc le commandement au brave chancelier Zamoïski et se retira à Wilna dans des régions plus calmes. Le chancelier au contraire se jeta résolûment dans Riga dont Charles poussait le siége avec une grande vigueur. C'était le personnage le plus considérable de la Pologne et un des plus grands hommes de guerre de son époque. Sa présence au milieu des assiégés dissipa cette espèce de panique que le nom seul des Suédois leur avait causée. Les Polonais, stimulés par ce chef habile et intrépide, retrouvèrent leurs qualités guerrières. Les succès des Suédois avaient été trop prompts pour être durables; le bonheur les avait amollis et rendus imprudents. Les obstacles inattendus qui se dressèrent tout à coup devant leurs pas développèrent les germes de dissentiment qui, même au milieu du triomphe, avaient pris naissance entre le duc et le comte de Nassau. La mésintelligence devint telle qu'elle amena une rupture violente. Jean de Nassau retourna en Allemagne avec les recrues qu'il en avait amenées. Charles, livré à ses propres ressources, comprit bien vite que ses troupes n'étaient pas assez nombreuses pour garder le vaste territoire qu'elles occupaient. D'ailleurs la situation avait bien changé depuis l'arrivée de Zamoïski.

L'influence du chef est immense. Un général intrépide et habile fait passer de suite toute une armée de l'abattement à la confiance et de la réserve à l'audace. Ensuite les Polonais avaient dominé trop longtemps dans le pays et y avaient poussé de trop profondes racines pour être emportés dans une seule tempête. Le peuple est versatile; ceux-là même qui avaient acclamé les Suédois à leur arrivée commençaient à déblatérer contre eux, depuis qu'on pressentait leur départ. Charles, avec son tact ordinaire, avait prévu ce revirement de l'opinion publique. Il évita toute rencontr eavec le chancelier qui, de son côté, ayant été victorieux dans maintes échauffourées d'où le duc avait été absent, craignait de perdre dans une bataille dirigée par lui tout le profit de ces divers succès. La plume moins meurtrière remplaça l'épée. Une correspondance violente s'établit entre ces deux hommes également altiers et passionnés. Zamoïski s'étant oublié jusqu'à provoquer son adversaire en un combat singulier, Charles, qui se rappelait toujours qu'il était fils de Gustave Wasa et prince de sang royal, répondit à son imprudent provocateur qu'il ne se rencontrerait avec lui qu'un bâton à la main. Mais ces grands airs n'amélioraient pas la situation, qui, tous les jours, devenait pire pour les Suédois. Ce n'était plus le chancelier qui était assiégé dans Riga. C'était le duc qui était obligé de se défendre dans son camp. Il repoussait vaillamment toute attaque; mais un seul revers pouvait amener un désastre. Charles avait vu le danger, et il allégua les rigueurs de la saison pour rentrer à Revel. Zamoïski, qui ne l'avait point vaincu, le redoutait, et ne mit aucune entrave à sa retraite.

Christine d'Oldenbourg, duchesse de Sudermanie, avait accompagné son époux en Esthonie; elle était en course dans le pays avec lui, quand elle ressentit les premières atteintes du mal d'enfant. Elle accourut précipitamment à Revel où elle donna le jour, le 23 avril, à deux heures du matin, à un prince qui fut baptisé avec pompe, et reçut les noms de Charles-Philippe.

Charles était depuis plusieurs mois absent de Suède. Des rapports alarmants sur l'état du pays le décidèrent brusquement au retour, sans le détourner du projet depuis longtemps conçu de rentrer à Stockholm par les Bothnies. C'était un chemin difficile que depuis des siècles aucun roi de Suède n'avait suivi. Ces provinces vastes, froides, incultes le plus souvent, habitées par des peuples à moitié sauvages, étaient inconnues du régent et de ses conseillers. On lui avait assuré qu'elles contenaient dans leur sein des germes de richesse que la civilisation pourrait promptement développer. Charles voulait s'assurer par lui-même de l'exactitude de ces assertions; il voulait aussi remercier ces populations reculées des marques de dévouement qu'elles avaient données à sa cause dans la guerre des Massues et surtout les soustraire à l'avidité de la noblesse qui, profitant de leurs derniers revers, s'était emparée des hemmans taxés, et voulait maintenir les paysans dans l'état de servitude où vivaient les cultivateurs livoniens. Quoique la saison fût encore rigoureuse et que la famine qui allait envahir tout le royaume commençât à sévir; quoique l'absence de routes rendît pour une femme et des enfants ce long trajet monotone et pénible, Charles trouva dans l'enthousiasme de ces naïfs et énergiques montagnards un grand dédommagement

à toutes ses fatigues et à toutes ses privations. Il est vrai qu'il côtoyait le golfe de Bothnie, et que la princesse, restée à bord le plus souvent, ne s'aventurait guère dans l'intérieur. Mais l'intrépide et infatigable Charles parcourait tout le pays avec une énergie incroyable, fixant l'emplacement des villes nouvelles, donnant aux habitants des conseils pour l'exploitation de leurs forêts et de leurs mines, pour la culture de leurs champs et pour le développement de leur commerce, surexcitant leur zèle religieux et leur enthousiasme patriotique, enfin jouant le rôle des anciens rois, quand ils parcouraient à cheval, après leur élection, toutes les paroisses de la monarchie.

Charles avait trouvé, à son retour, la Suède dans l'état le plus déplorable. L'hiver avait été attristé par des tempêtes et des ouragans qui avaient causé de nombreux sinistres au bord de la mer et dans l'intérieur des terres. Au printemps une pluie torrentielle, tombée durant dix semaines consécutives, avait pourri le germe de presque tout le blé confié à la terre. Pour comble de malheur, une gelée, survenue en plein été dans la nuit du 15 août, détruisit les rares et grêles épis conservés jusqu'alors comme par miracle, et dernière ressource de populations que l'avenir épouvantait. La famine était inévitable, et avec elle la peste qu'elle engendrait toujours. Les affaires n'allaient pas mieux en Livonie. Le départ de Charles avait été le signal de vrais désastres. Ober-Palhen, Fellin, Pernau et d'autres places aussi importantes, sont reprises par les Polonais commandés par Radziwill. Charles Gyllenjelm, attiré dans un guet-apens par un transfuge qu'il avait acueilli à Wolmar, est battu par Farensbach, et fait prisonnier

avec Jacques de la Gardie et presque tous les siens. Ces deux jeunes étourdis sont amenés à Wilna auprès de Sigismond, qui, repoussant toute proposition de rançon ou d'échange, traite ses prisonniers avec la plus grande sévérité. Jacques cependant, en souvenir de son père Pontus, le conseiller et l'ami de Jean III, ne séjourna que quelques mois en prison. Mais Charles Gyllenjelm, victime de la haine portée à son père, y fut maintenu pendant treize ans, et dans des conditions atroces, chargé de chaînes et soumis aux plus affreux traitements. Les Polonais, considérant les Livoniens non comme des peuples conquis, mais comme des rebelles soumis, se livrèrent aux plus déplorables excès. Partout, sur leur passage, les jeunes filles et les jeunes femmes étaient livrées aux brutalités des soldats devant les pères et les maris attachés à des poteaux, et martyrisées le plus souvent en même temps que déshonorées. Les cadavres des victimes qu'on défendait d'enterrer n'étaient pas entièrement dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie; les restes putrides, soustraits à leur voracité, engendrèrent des miasmes pestilentiels. Enfin aucunes hontes et aucunes calamités ne furent épargnées à ce malheureux pays, qui, depuis la disparition des chevaliers de la Croix, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, servait de théâtre aux luttes de quatre grands peuples, et de but à leur avidité.

La famine et la peste sévissaient du reste dans tout le Nord. On assure qu'à Moscou seulement cent vingt-cinq mille cadavres furent livrés à la terre en moins de deux ans et demi. C'est à peine si le mal était moindre en Suède. Je ne parle pas des scènes de dé-

solation qui affligeaient les nombreux hemmans situés au fond des forêts et loin de toutes ressources; mais, à Upsal, métropole du royaume, résidence de l'archevêque, où les aumônes étaient les plus abondantes et leur distribution le mieux organisée, on voyait des malheureux tomber d'inanition dans les rues, et, chose plus triste, personne ne venir à leur secours: les pauvres, parce qu'ils n'avaient pas le morceau de pain ou la goutte de vin qui pouvaient les rendre à la vie; les riches, dans la crainte égoïste que la crise ne se prolongeât, et que leur or, devenu un vil métal, ne leur suffît pas à renouveler les rares provisions qu'ils avaient amassées en des temps meilleurs. Dans la capitale même, à Stockholm, où les États étaient réunis, dans le plus beau mois de l'année, après des distributions de blé acquis à grand'peine et en compromettant sa fortune, Charles avait été le douloureux témoin de scènes pareilles à celles d'Upsal. Des hommes étaient morts de faim sous ses yeux.

Cependant la noblesse, bien loin d'abjurer ses haines, ne cherchait dans ces malheurs publics qu'une occasion de prendre sa revanche. Les passions étouffaient chez elle tout sentiment d'humanité et de patriotisme. N'osant pas se révolter contre un maître puissant, elle lui faisait de l'opposition aux États, et, dans les provinces, elle entretenait, aigrissait même le mécontentement public, en attribuant à une imprudente politique, à une mauvaise administration, des calamités qu'on ne pouvait, avec justice, considérer que comme un châtiment infligé par la colère céleste.

Ces maux intérieurs étaient encore aggravés par le

mauvais état des relations avec les royaumes voisins. Les Polonais, enhardis par les succès de Zamoïski, mettaient pour première condition à une trêve de huit ans, qui était sur le tapis, la restitution de Pernau et de Dorpat. Christian IV, trop jeune pour être sage, trop adulé pour n'être pas présomptueux, et ne dissimulant pas son espoir de voir, dans un avenir prochain, les trois royaumes scandinaves réunis sous un même sceptre qui serait le sien; Christian IV avait ajouté à sa mauvaise querelle des trois Couronnes d'étranges prétentions sur les possessions suédoises en Laponie et sur les priviléges qu'il attribuait à ses sujets de trafiquer avec les districts des mines sur le même pied que les gens du pays et sans payer d'autres droits. Enfin les Russes, plus avilis qu'épuisés par les révolutions de palais dont Moscou était le théâtre, avaient l'impudence de réclamer Narva, Revel et jusqu'à Wiborg. Par une inconséquence incompréhensible, mais dont plusieurs assemblées, hélas! ont donné des exemples, les États, qui ne voulaient rien accorder de ces insolentes demandes, refusèrent obstinément à Charles l'argent nécessaire à la levée des troupes qui, seules cependant, pouvaient lui permettre de rendre une réponse énergique.

Les États crurent que l'offre de la couronne (17 juin) serait un palliatif à ces misérables tracasseries. Mais Charles la repoussa durement. Il dit même que, les Suédois l'ayant abreuvé de dégoûts, toutes les fois qu'il s'était mêlé de leurs affaires, il y renonçait aujourd'hui et à jamais; que l'administration des duchés suffisait amplement à son ambition et à son activité, et qu'il engageait la diète à reprendre Sigismond, ou bien à

élire Uladislas, son fils, ou le duc d'Ostrogothie, ou un prince allemand, ou un de leurs pairs. Charles, en parlant de la sorte, était sincère; mais il agissait sous une impression de dépit et de colère, et, si on l'eût pris au mot, on l'aurait fort embarrassé. Il est vrai qu'il connaissait son monde, et savait, mieux que personne, qu'il était indispensable. Aussi cette sortie, qui semblait imprudente, fut-elle très-sage, et le mena-t-elle tout droit à ses fins. Les bourgeois et les paysans, effarés comme si Sigismond eût été à leurs portes avec une armée de jésuites, forcèrent la noblesse et le clergé à faire de très-humbles excuses à l'administrateur et à autoriser, pour la prolongation de la guerre en Livonie, l'établissement de contributions nouvelles destinées au recrutement d'une nouvelle armée.

Charles, à présent satisfait, ne refusa pas moins la couronne. Il prolongea même de deux mois le délai accordé à Uladislas, et qui avait déjà périmé pour la seconde fois; imitant ensuite les États et leur rendant égards pour égards, il combla, d'après leur choix, les vides si nombreux que ces temps de guerre et de révolutions avaient faits dans le sénat. Éric Ribbing, Jöran Böje, Arvid Horn, entre autres, furent élevés à ces éminentes fonctions Les nouveaux sénateurs prêtèrent serment de fidélité au duc, à sa femme et à ses enfants. Svante Bjelke fut créé chancelier, Sivard Ribbing grand trésorier, et Axel Ryning rismarks.

Abraham Angermannus avait été chassé du siége archiépiscopal du royaume. Le châtiment était grand pour la faute. Car on ne pouvait après tout accuser le prélat que de maladresse et d'ingratitude; or la maladresse échappe à la loi: à plus forte raison, l'in-

gratitude, attendu que, si ce vice de caractère était puni, les prisons seraient constamment plus peuplées que les villes. Par malheur la crainte de commettre un acte injuste arrêtait rarement le duc de Sudermanie. Il ne suffisait pas à sa haine d'avoir destitué son ennemi des plus hautes fonctions du royaume et de l'avoir plongé dans les cachots de Stegeborg. Il ne voulait le rendre à la liberté qu'après avoir obtenu de lui une rétractation qui l'eût déshonoré. Mais Angermannus avait l'âme vigoureusement trempée. Il avait supporté la persécution sous Jean III, avec un grand courage; il était prêt à souffrir, avec la même fermeté, le martyre sous le duc de Sudermanie: aussi, au lieu des paroles humbles et soumises qu'on exigeait de lui, lança-t-il du fond de sa prison à ses coopérateurs des mandements passionnés, où le duc était accusé d'être de connivence avec les calvinistes, et de faire, pour introduire cette secte détestée en Suède, les mêmes efforts que son frère, Jean III, pour le triomphe du catholicisme. J'ai déjà dit que Charles avait abusé envers le prélat de son droit du plus fort. Cette indomptable énergie dans le malheur aurait dû d'autant mieux lui plaire qu'il n'eût pas lui-même agi autrement en pareille circonstance. Mais des hommes aussi passionnés sont rarement justes. Ce qui chez lui n'aurait été qu'une légitime fierté devint chez son adversaire un insupportable orgueil; et le prisonnier, qui aurait été même trop puni par l'exil, vit resserrer les fers dont il était accablé. Son compagnon d'infortunes, Éric Schepperus, homme inconséquent et remuant, mais faible et lâche, accoutumé du reste aux palinodies, se soumit à toutes les exigences du duc. En récompense de ces

bassesses, il fut non-seulement rendu à la liberté, mais appelé à une des cures d'Upsal. Il devint plus tard curé d'Enköping où il termina sa triste et turbulente existence.

Nicolaüs Bothniensis, mort encore jeune, n'avait fait que passer sur le siége d'Upsal; il fut remplacé, sous l'influence de Charles, par Olaüs Martini, pasteur de Nyköping, et fils de Martinus Gestricius, mort évêque de Linköping, et célèbre par ses vertus et par son mérite. Il est incontestable que Charles inclinait vers le calvinisme. Les sacrements, par exemple, n'étaient pas pour lui des signes certains de la grâce, et ne donnaient pas la rémission des péchés. C'est pourquoi il exigea que le prêtre, après la confession faite par le mourant à son lit de mort, et elle ne pouvait pas l'être ailleurs, déclarât que c'était au nom de Dieu, qui seul pardonne les péchés, qu'il l'absolvait des siens. Enfin il émit, plusieurs fois, des doctrines tout à fait opposées au véritable esprit du luthéranisme. Il n'est pas moins vrai que ce ne furent jamais que des velléités de croyance et non des convictions assez arrêtées pour qu'il songeât à les imposer à son peuple, ou même à les professer ouvertement. Elles n'existaient pas moins au fond de son cœur; et je ne sais ce qui serait arrivé si Olaüs Martini, aussi insensible aux séductions qu'aux menaces, n'eût défendu ce qu'il croyait être la vérité avec une indomptable énergie qui ne s'est jamais démentie. Or, l'histoire ne saurait donner trop de louanges à un homme assez ferme pour n'avoir jamais fait la plus petite concession à un maître aussi redouté que le fut Charles IX.

Plusieurs historiens n'ont vu que de la dissimulation

dans les hésitations que cet homme si résolu a manifestées, toutes les fois qu'il allait mettre le pied sur le trône. Ses scrupules auraient été bien moins grands s'il n'avait eu affaire qu'à Sigismond. En effet, sa persévérance dans le catholicisme équivalait à une abdication. Mais, Sigismond déchu, le trône appartenait au duc d'Ostrogothie. C'était un enfant livré sans défense à sa merci. Ce fut une raison de plus pour qu'il l'entourât de soins et d'attentions et le traitât en fils de roi. Par bonheur pour tous, pour la Suède surtout, le hasard voulut que ce jeune prince qui était un enfant de vieillard fût indolent, modeste, timide, dépourvu d'ambition, et de plus doué d'assez de bon sens pour sentir sa médiocrité et vouloir rester au second rang, sous l'égide de son puissant protecteur. Si Jean avait eu au contraire la ferme volonté de faire prévaloir ses droits, ou même s'il avait laissé pressentir la capacité qu'on devait, en ces moments de crise, exiger d'un roi de Suède, je ne doute pas que Charles n'eût eu le patriotisme de sacrifier son propre intérêt à celui de la dynastie fondée, après tant de labeurs et avec tant de peine, par son héroïque père; et sans doute Gustave-Adolphe, resté prince du sang, n'aurait pas fait du trône de Suède le trône le plus glorieux de la chrétienté. Le fait est que les scrupules de Charles avaient survécu à son élévation, et que la renonciation spontanée, libre et complète du jeune prince, n'avait pas calmé sa conscience troublée, et qu'il exigea qu'après sa mort, son fils, pour régner à sa place, se prévalût non de son droit héréditaire, mais d'une nouvelle élection librement faite.

Depuis longtemps Charles était de fait le souverain de la Suède. Par ses ordres les commissaires danois et

suédois se réunirent sur les frontières du Småland, afin de trancher amiablement les difficultés survenues entre les deux royaumes. Les Suédois se plaignaient amèrement d'usurpations de terrain commises par les Danois en Laponie; ils demandaient aussi la restitution de Sonnebourg en Livonie, et la renonciation des trois Couronnes sur l'écu de Danemark. Ces conférences ne pouvaient aboutir à aucun résultat satisfaisant. Christian IV était trop infatué de sa puissance pour faire la moindre concession; et Charles avait trop d'orgueil pour rien céder à un adversaire qui contestait le droit des siens au trône de Suède. La guerre seule pouvait applanir des différends qui étaient par eux-mêmes de médiocre importance, mais que la fierté de l'un et l'avidité de l'autre rendaient insolubles, et c'est ce qui arriva en 1610.

Charles avait convoqué les États de Gothie. C'est dans ces trois provinces, qui sont comme le cœur de la Suède, que vivaient les familles les plus puissantes du royaume, celles qui n'avaient cédé qu'à la force en acceptant le Westerås-recess, et qui n'avaient pas plus voulu se courber devant le duc de Sudermanie que devant Gustave Wasa. L'assemblée était nombreuse et flottait indécise entre la soumission que la prudence conseillait et les instincts d'indépendance qui fermentaient au fond de leur cœur. Jöran Pozse, venu à la tête des principaux seigneurs wisigoths, était le chef de l'opposition. Quoique à peine échappé aux bourreaux de Linköping, il avait entretenu avec Sigismond de coupables liaisons. Ayant appris, pendant les débats, que Henri Finne, valet de chambre du roi de Pologne, après s'être brouillé avec son maître, était revenu en

Suède, il craignit que ses nouvelles intrigues ne fussent dévoilées, et, comme il savait qu'on ne sort pas deux fois vivant des griffes de Charles, cédant à la peur, il partit inopinément, accompagné de ses frères, de ses parents, de ses amis, et se dirigeant du côté de Christianstad qu'il put atteindre sans accident. La fuite des chefs donna à réflechir aux inférieurs et les réduisit tout au moins au silence. Jean Skytte, profitant de leur abattement, prononça un discours dans lequel il prouva que Sigismond en avait fait beaucoup plus qu'il ne fallait pour être déchu du trône, et qu'il termina en offrant la couronne au régent. L'assemblée accepta tout entière les conclusions de cette harangue; mais Charles, repoussant encore l'honneur qui lui était fait, remercia les Goths des bons sentiments qu'ils lui témoignaient, et assura qu'il leur en tiendrait compte à l'occasion.

L'année 1603 est peu féconde en événements. Charles, occupé surtout de l'intérieur, rendit des édits relatifs aux chevaux de poste que personne n'eut le droit à l'avenir d'exiger des paysans, si ce n'est pour le service de l'État, et en vertu de lettres spéciales; à l'épuration des monnaies et au châtiment à infliger aux personnes qui profèrent des blasphèmes et des jurons.

Les États de Suède avaient été convoqués pour le 6 février à Norrköping. En prévision des graves intérêts qui devaient s'y débattre, l'affluence des membres des divers ordres y fut très-grande. La diète fut ouverte par un discours du duc très-éloquent, mais empreint d'un grand pessimisme et d'un immense découragement. Il se voit entouré d'obstacles renaissants sans cesse malgré tous ses efforts et il ne sent plus en

lui la force de les surmonter. Les Suédois sont ingouvernables. Le clergé le tient en méfiance, et voit en lui un hérétique calviniste. La noblesse, tout entière à sa haine contre les Wasas, reste à l'écart; on ne vient à lui que pour lui créer des embarras et surprendre ses secrets. Il a essayé de tout et en vain pour ramener les chefs. Jusqu'ici ses bontés n'ont fait que des ingrats, et ses sévérités que des ennemis. C'est en pure perte qu'il se dévoue au service de la patrie; il comprend l'inutilité de ses efforts. Il n'aspire qu'au repos et il engage les États de lui donner un remplaçant qui leur plaise davantage et fasse mieux leurs affaires. Si ce n'étaient les marques de sympathie et les encouragements qu'il a trouvés chez les bourgeois et chez les paysans, il y a longtemps qu'il aurait jeté le manche après la cognée, et qu'il aurait abandonné une patrie ingrate à son malheureux sort. Mais il y a un terme à tout; il est à bout de forces; il demande grâce pour les quelques jours qui lui restent à vivre. Il croit que Sigismond vaut mieux qu'on ne pense, et il conseille à la diète de se raccommoder avec lui. Si elle a cependant de trop fortes préventions contre lui à cause de sa religion et de son penchant au despotisme, et qu'elle ne puisse obtenir le jeune Uladislas, qu'elle choisisse le duc Jean, qu'elle a sous la main, et qu'elle pourra façonner à sa guise.

Je suis convaincu que Charles était sincère. Le rôle d'usurpateur répugnait à sa nature altière et droite. Il était très-ambitieux, mais plus honnête encore; et jamais il n'aurait voulu d'un trône acquis au prix d'un crime, ou même d'une injustice. Sa scrupuleuse honnêteté ne s'est jamais démentie. De même qu'après

Stångebro, il remet sur le front de Sigismond vaincu la couronne qui venait d'en tomber; de même à Norrköping, il descend du trône pour y faire monter son neveu. Jean n'avait qu'à acquiescer aux paroles de son oncle pour devenir Jean IV de Suède. Mais ce prince avait alors quinze ans; il était maladif, d'une nature calme, discrète, soumise, ennemie du bruit et du faste, et subissant l'ascendant irrésistible que Charles exerçait sur tout ce qui l'entourait. Il voulut prouver qu'il avait autant de cœur que lui s'il n'avait pas autant de mérite, et, au milieu de l'émotion embarrassée qu'avaient produite les magnanimes déclarations du régent, il répondit très-nettement qu'il ne voulait pas accepter des fonctions dont un homme plus digne que lui se démettait en sa faveur. Il le remercia ensuite des soins dont il avait entouré son enfance et des égards qu'il prodiguait à son adolescence; il le remercia plus vivement encore de l'avoir soustrait à l'influence de son frère aîné, et de l'avoir élevé dans la religion luthérienne, la seule vraie. Il déclara qu'il n'était qu'un enfant, et que c'était d'un homme et d'un homme supérieur dont la patrie avait besoin dans un moment aussi critique; qu'il préférait, quant à lui, les charmes modestes de la vie privée, surtout en se sentant protégé par un tel maître, aux combats du rang suprême; qu'il promettait d'être, toute sa vie, le sujet le plus fidèle et le plus obéissant de Charles IX, et de reporter, s'il lui survivait, sur sa femme et sur ses enfants le respect, la soumission et l'amour qu'il lui avait toujours témoignés.

Cette scène grandiose et solennelle, où rien n'était préparé à l'avance, où chacun des deux augustes ac-

teurs agissait d'après sa conscience et suivait les mouvements de son cœur, avait ému profondément tous les hommes énergiques et passionnés qui en avaient été témoins. En effet, pouvait-on voir avec sang-froid ce terrible duc de Sudermanie, arrivé, après trente ans de luttes, au trône, qui était le but de tous ses efforts, parce qu'il trouve sur ses marches un enfant qu'il n'aurait qu'à toucher pour le pulvériser, s'arrêter tout à coup, et, faisant céder son ambition devant son honnêteté, reconnaître ses droits et lui céder généreusement l'objet de toutes ses convoitises? Et l'émotion ne devait-elle pas être portée à son comble, en voyant l'enfant surpasser le vieillard en générosité, et venir humblement et noblement s'incliner lui-même devant cet homme auguste dont le génie l'avait fasciné, auquel il avait pris l'habitude d'obéir, et auquel il n'oserait jamais commander? Les États, qui pressentaient mais n'osaient espérer un aussi heureux dénoûment, accueillirent avec de frénétiques applaudissements les généreuses déclarations du jeune prince. Ce n'eût été qu'à regret qu'ils auraient confié le sceptre à un enfant chétif et d'une intelligence ordinaire; c'est avec des transports de joie qu'ils le mirent entre les mains d'un homme dont ils avaient déjà éprouvé le mérite et le patriotisme. Aussi, le 22 mars, Charles Wasa, élu par les quatre ordres de la nation, fut-il acclamé roi de Suède, des Goths et des Wendes. En même temps l'ordre de succession fut réglé. Gustave-Adolphe, créé prince royal, fut désigné comme le successeur de son père, et, s'il mourait sans postérité mâle, son frère, Charles-Philippe, devait le remplacer; et, si Charles-Philippe n'avait pas non plus d'hé-

ritier, la couronne devait échoir à Jean ou à sa postérité mâle. Pour le récompenser de son abnégation, Jean fut investi du duché d'Ostrogothie laissé vacant par la mort du prince Magnus. On lui fit jurer que, dans le cas où il parviendrait au trône, il romprait toutes relations avec Sigismond et ses enfants. Pour le reste de la postérité de Charles, on suivit l'ordre de succession établi, en 1544, à Westerås en faveur de Gustave Wasa. Mais, dans le cas où le trône écherrait à une femme, on devait exiger d'elle qu'elle épousât un prince protestant et, autant que possible, issu du sang de Gustave Ier. Une princesse catholique ne pouvait devenir reine qu'après avoir embrassé la religion nationale. Un roi ne pouvait accepter l'offre d'une autre couronne qu'après avoir pris l'engagement de séjourner en Suède. Tel fut le fameux pacte de succession de Norrköping, qui fit passer le sceptre de la branche de Jean dans celle de Charles. Il fut ajouté que ceux qui s'opposeraient à cet acte seraient punis de mort comme traîtres à la patrie, et que leurs femmes et leurs enfants, considérés comme leurs complices, n'échapperaient à leur sort qu'en dévoilant leurs machinations. Il fut décidé aussi que les fils des sénateurs suppliciés à Linköping seraient déchus des titres de noblesse conférés à leurs pères par Éric XIV ou Jean III, et impropres à toutes sortes d'emplois, jusqu'au jour où, par des actions d'éclat et un dévouement sans bornes, ils auraient effacé les fautes de leurs pères, dont ils étaient jusqu'alors regardés comme solidaires. Les émigrés, réfugiés en Pologne, et qui n'avaient pas obéi aux ordres de rappel qui leur avaient été faits à la suite de la diète de Linköping, devaient

être sollicités de nouveau de rentrer, de venir faire acte de soumission et prêter serment de fidélité au nouveau roi. Faute de quoi, ils seraient exilés régulièrement et punis à leur rentrée comme traîtres à la patrie.

La diète décida en outre de poursuivre la guerre de Livonie contre Sigismond, et décréta dans ce but la levée et l'équipement de neuf mille hommes. Pour le service de l'intérieur, on décréta l'établissement d'une landwehr; les paysans qui en firent partie eurent une diminution dans les impôts, et furent déchargés de l'obligation de fournir des chevaux aux voyageurs, et un logement aux troupes de passage.

Certainement les États de Suède avaient agi très-sagement en se débarrassant d'un roi enclin au despotisme et d'un esprit assez borné pour regarder, comme des hérétiques incorrigibles, des chrétiens comme lui, mais différents de secte; ils avaient agi mieux encore en choisissant à sa place le seul homme qui fût capable de réparer les désastres survenus pendant les règnes déplorables d'Éric XIV et de Jean III. Le duc d'Ostrogothie n'eût pas guéri le mal; Sigismond ne l'aurait qu'aggravé. Doué des qualités qui conviennent à l'homme privé, il n'avait aucune de celles nécessaires au rang suprême. L'idée exagérée qu'il s'était faite des prérogatives royales augmentait démesurément son orgueil et son opiniâtreté; et cependant, comme il dirigeait mal ses entreprises et qu'il était faible de caractère, il finissait toujours par céder, mais dans un moment inopportun et contrairement à sa dignité. Il n'était pas cruel; mais son fanatisme outré le poussait à faire, chaque jour, des injustices ou des outrages à

des hommes inoffensifs et dévoués. C'est lui qui, dominé par les jésuites dont il s'était imprudemment entouré, inaugura dans l'indépendante Pologne, à qui les deux derniers Jagellons avaient donné la liberté de conscience, quand elle était encore inconnue du reste du monde, cette politique de sacristie qui consistait à abreuver de tracasseries et d'humiliations les dissidents, afin de les pousser à la rébellion, et, une fois entraînés dans la faute, à les persécuter sous le prétexte de les châtier. C'est lui qui, par ses maladroites et indélicates manœuvres, désaffectionna les provinces protestantes du Nord et les provinces schismatiques de l'Est, et poussa les unes et les autres à chercher à l'étranger pour leur conscience des garanties que leurs protecteurs naturels, leurs souverains, leur refusaient. C'est lui enfin qui, pendant son triste règne qui se prolongea quarante ans, mit au cœur de cette chevaleresque nation ces funestes germes de dissolution qui, après une agonie d'un siècle, ont amené sa mort.

Pendant que la Pologne descendait lentement au tombeau, la Suède, parvenue à l'apogée de la gloire et de la puissance, parcourait de victoire en victoire, à la suite de son héroïque monarque, l'Allemagne encore plus émerveillée que terrifiée des actes de prodige de ces géants du Nord. Les règnes de Charles IX et de Gustave-Adolphe prouveront mieux que tous les arguments possibles la sagesse des États de Norrköping, lorsqu'ils déclarèrent Sigismond Wasa déchu du trône de Suède et qu'ils mirent à sa place le seul des fils de Gustave Ier qui ait été vraiment digne de son père.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

RÈGNE D'ÉRIC XIV.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'AVÉNEMENT D'ÉRIC A SON COURONNEMENT.

CHAPITRE II.

NÉGOCIATIONS ET DÉMARCHES POUR LE MARIAGE DU ROI. DÉMEMBREMENT DE LA LIVONIE. CONQUÊTE DE REVEL.

CHAPITRE III.

RIVALITÉ DE FRÉDÉRIC II ET D'ÉRIC XIV. PRÉTENTIONS DES DEUX MONARQUES AUX TROIS COURONNES DE SUÈDE.

CHAPITRE XVII.

SUCCÈS DE JEAN III CONTRE LE CLERGÉ. PROJETS DE CONQUÊTES DE BATHORY EN ESTHONIE. MORT DE LA REINE CATHERINE.

CHAPITRE XVIII.

MARIAGE DU ROI. VIOLENCES DU PEUPLE CONTRE LE CATHOLICISME. MORT DE PONTUS DE LA GARDIE.

CHAPITRE XIX.

ÉTATS DE WADSTENA. CANDIDATURE ET ÉLECTION DU PRINCE SIGISMOND WASA AU TRONE DE POLOGNE.

CHAPITRE XX.

OPPOSITION PLUS VIVE DU CLERGÉ A LA LITURGIE. ENTREVUE DE JEAN III ET DE SIGISMOND A REVEL. LE DUC DE SUDERMANIE A LA TÊTE DES AFFAIRES DE LA SUÈDE.

RÈGNE DE SIGISMOND.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



